This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 105 C. 15

(F)

PARADOXES MORAUX ET LITTERAIRES.

MANUAL
OF
PHILOSOPHY

PARADOXES

MORAUX

ET

LITTERAIRES.

Eoque ſcripſi libentius, quod mihi iſta παράδοξα quæ appellantur, videntur eſſe longè veriſſima.

CICER: PARAD.

par Jacq. Mauvillon

A AMSTERDAM,
CHEZ J. SCHREUDER.
MDCCLXVIII.

PARADOXES

MORAUX

ET

LITTERAIRES.

Eoque scripsi libentius, quod mihi ista παράδοξα quæ appellantur, videntur esse longè verissima.

CICER: PARAD.

par Jacq. Mauvillon

A AMSTERDAM,
CHEZ J. SCHREUDER.
MDCCLXVIII.

OF OXFORD
LIBRARY

A

MONSIEUR

LE BARON

LOUIS DE WALMODEN,

Général Major de Cavallerie, Colonel Commandant le Régiment des Gardes à Cheval de ſa Majeſté le Roi de la Grande Bretagne, Electeur d'Hannovre, & ſon Envoyé à la Cour Impériale, &c. &c.

MONSIEUR,

L'abus que des ames vénales & baſſes ont fait, de l'uſage de vouer un livre à ceux à qui l'admiration ou quelque autre ſentiment nous attachent, rend le reſpect timide & la reconnaiſſance craintive.

ve. Cependant, Monsieur, cette considération n'a pu me retenir. Comblé de vos bienfaits; ayant eu le bonheur de vous être attaché, Monsieur, & par-là-même plus pénétré que personne de Vos vertus & de Vos grandes qualités, je ne puis me refuser à moi-même la satisfaction de laisser un libre cours à mes sentimens. J'ai moins à craindre que personne qu'on n'attribue ce témoignage de mon respect & de mon admiration pour Vous, Monsieur, le seul qui soit en mon pouvoir, à un mouvement d'adulation, puisque je ne pourrais rien dire qui ne fût la voix universelle de tous ceux qui ont le bonheur de Vous connaître. J'ai avancé, il est vrai, que la reconnaissance pouvait nous donner de l'enthousiasme pour le bienfaiteur, qui en est l'objet; & à ce compte quel témoignage pourrait être plus suspect de prévention que le mien? puisque réellement Vous avez daigné me combler de bienfaits. Permettez, Monsieur, que j'ose retracer ici quelques-uns des principaux événemens de Votre illustre Vie, pour mon-

montrer à tous que cet enthousiasme, qu'à la vérité je confesse ressentir quand l'occasion se présente de parler de Vos bontés envers moi, n'a pu rien ajouter à l'idée de toutes Vos vertus ; & que mon admiration, mon respect, n'est que celle que Vos actions, Votre ame vraiment grande & héroïque, doivent inspirer naturellement.

Avant la dernière guerre, dans un âge où les autres hommes se forment encore, Vous aviez déja rendu, Monsieur, d'importans Services à l'Etat. Employé par Votre Souverain dans des Négociations difficiles, Vous y aviez montré une étendue de lumières, rare même dans des hommes consommés. La guerre s'alluma & une nuée de Troupes Etrangères inonda Votre pays. Les Etats d'Allemagne du Roi, entre les mains des Ennemis, Vous laissaient peu de moyens de leur être utile par les Arts de la paix. Cependant cette ardeur de sacrifier tout à procurer toute l'utilité, tout le bien, que Votre rang, Vos vertus, Votre Génie supérieur en tou-

PROGRAM
MANUAL
OF
[illegible]

PARADOXES MORAUX ET LITTERAIRES.

Eoque scripsi libentius, quod mihi ista παράδοξα quæ appellantur, videntur esse longè verissima.

CICER. PARAD.

par Jacq. Mauvillon

A AMSTERDAM,
CHEZ J. SCHREUDER.
MDCCLXVIII.

dans le commandement ? Mais ce qui n'éclatait pas tant, parce que, comme tous les hommes vraiment magnanimes, Vous le cachiez, n'eſt pas moins glorieux. Combien de fois n'avez-Vous pas été le ſoutien de l'habitant opprimé, le protecteur de l'ennemi vaincu ? Et cela contre des troupes qui ne Vous regardaient en rien ; car chacun ſait l'ordre admirable & l'eſprit de diſcipline que vous aviez ſu inſpirer à celles que Vous commandiez. Vous vous plaiſiez à réparer les maux que d'autres avaient faits, quand Vous n'aviez pu les prévénir. Enfin, Soldats, Peuples, Amis, Ennemis, Vous étiez leur Bienfaiteur, Vous étiez adoré de tous.

Enfin la paix revint, & plongea l'Europe dans un profond repos. Qu'y aurait-il eu de plus naturel, qu'après ſix ans de fatigue & de dangers, couvert de Gloire, vous euſſiez voulu en jouir, comme tous les autres Guerriers, juſqu'à ce que l'Etat reclamât Vo-

Votre appui, dans les périls de la guerre. Mais non: des Voyages entrepris pour raſſaſier Votre eſprit avide de connaître, de voir tout par lui-même, furent les amuſemens de ce repos que la paix Vous rendoit. Et à la première ſemonce de l'Etat, témoignant avoir beſoin de Vos lumières dans les affaires publiques, qu'il avait éprouvées déjà ſi utilement, Vous courûtes Vous charger de travaux moins dangereux, mais non moins pénibles que ceux du Guerrier; & ce qui était tout pour Vous, Monſieur, les ſeuls par leſquels Vous pouviez remplir, cet unique Souhait d'un cœur vraiment grand & vertueux, de procurer autant qu'il eſt poſſible le bien des hommes.

C'eſt-là le tableau de Votre vie, Monſieur; ce ſont des faits généralement connus. En vérité, Monſieur, les bienfaits s'évanouïſſent, en le conſidérant; & celui que Vous en avez comblé & celui à qui la renommée ſeule Vous a fait connaître, ne peuvent

vent avoir que les mêmes sentimens, un même langage. Que peut-il manquer à ce portrait que je viens de crayonner si faiblement? Rien! n'est-il pas vrai? Eh bien, j'y vais donc encor ajouter un trait qui seul eut pu faire la gloire de tout autre Seigneur. Le grand Art de la guerre, les Sciences nécessaires à l'Homme d'Etat, n'ont pu suffire à remplir Votre esprit: les Sciences & les Arts d'agrémens ont eu le bonheur d'attirer Vos regards; ils ont fait Votre amusement, & Vous y avez réussi, comme s'ils avaient fait Votre étude. Dans le Camp même Vous ne dédaigniez pas une lecture aimable. Mais jusques dans cette partie même, Vous y avez porté Votre amour pour l'Etat, dont vous êtes un des plus illustres Membres. Les beaux-Arts ont trouvés en Vous à Hannovre un Protecteur unique. Vous avez d'abord orné cette Ville par des bâtimens, par des jardins, par tout ce que Vous pûtes imaginer pour l'embellir. Enfin,

& cela eſt ſuffiſamment connu dans le monde Littéraire, Vous avez rendu cette Ville infiniment plus digne d'être vue, aux yeux de tous les Gens de goût, par les tréſors de Sculpture, Ancienne & Moderne, & de Peinture que Vous y avez rapportés de Vos voyages.

Je n'oſe Vous parler, Monſieur, de l'Ouvrage à la tête duquel je prens la liberté de placer Votre nom. J'ignore s'il vaudra la peine que Vous y jettiez les yeux; cependant je voudrais qu'il devînt célèbre; & que l'Epitre dédicatoire montrât à des Seigneurs, qui ſur la foi d'un Nom, & d'Ayeux, d'un Rang qui aſſurément ne valent pas les Vôtres, s'abandonnent à une fière indolence, un Exemple de ce qu'ils devraient être, pour être l'objet de l'amour & de l'admiration univerſelle, comme ils le ſont des témoignages extérieurs de reſpect, dont il faut qu'ils ſe contentent, & qu'on ne peut refuſer à leur rang & à l'ordre établi.

Souf-

EPITRE.

Souffrez, Monsieur, que j'atteste que c'est la vérité même qui a guidé ma plume, & que tout ceci n'est que l'expression de l'admiration la plus sincère & la plus naturelle; sans que je parle du respectueux attachement & de la reconnaissance ineffaçable avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéissant Serviteur
M. . . .

PRE-

PREFACE.

Que dire d'un Livre que l'on donne au Public? Rien: c'eſt le mieux. C'eſt auſſi le parti que je prendrai.

TABLE
DES
ARTICLES,
Contenus dans cet Ouvrage.

I. *Entretiens d'un Père de Famille, & le Gouverneur de son Fils.* Pag. 1

II. *Lettre sur les Caractères de M.* DE LA BRUYERE. 175

III. *De la Gloire.* 193

IV. *De l'Honneur.* 345

V. *De la Noblesse.* 419

ENTRE-

ENTRETIENS

entre

UN PERE DE FAMILLE

&

LE GOUVERNEUR DE SON FILS,

sur l'Utilité des Romans & des Ouvrages Dramatiques dans l'Education de la Jeuneſſe.

Voi l'uſato favor, occhi ſoavi,
Date a l'impreſa, voi che del mio ingegno,
Occhi miei belli, avete ambe le chiavi.

Arioſto: Cap. 1.

ENTRETIENS
D'UN PERE DE FAMILLE
&
LE GOUVERNEUR DE SON FILS.

PREMIER DIALOGUE.

LE PERE DE FAMILLE, LE GOUVERNEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

JE vous ai fait appeller dans mon cabinet, pour vous parler d'une chose qui m'intéresse vivement, puisqu'il s'agit de l'éducation de mon fils. Il y a six mois que vous êtes ici, & quand je considère votre savoir, votre application, votre conduite, je ne saurais assez rendre graces à l'ami, à la recommandation duquel vous êtes entré dans ma maison. Cependant, Monsieur, souffrez que je vous dise qu'il y a une chose dans votre manière d'élever mon fils qui m'étonne, & que je ne saurais approuver. C'est qu'au

milieu des Sciences ſérieuſes, dans leſquelles vous l'inſtruiſez, & où je m'apperçois avec plaiſir qu'il fait des progrès, vous lui laiſſez lire des Romans, des Pieces de Théatre, & d'autres bagatelles inutiles, & qui à ſon âge ne peuvent que lui gâter l'eſprit & le cœur.

LE GOUVERNEUR.

Tout au contraire, Monſieur, je crois que cela ne ſervira qu'à les lui former; d'ailleurs je ne les lui laiſſe pas lire; je les lis avec lui; & j'oſe vous aſſurer que j'ai de ſolides raiſons pour en uſer ainſi. Croyez, Monſieur, que je ne voudrais pas pour tout au monde tromper la confiance que vous avez miſe en moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne s'agit point de cela; je n'ai jamais douté de la pureté de vos intentions; mais vous êtes bon & indulgent; peut-être mon fils aime-t-il cette lecture, & par complaiſance, vous la lui permettez. Il s'agit ſeulement de ſavoir ſi vous ne vous abuſez pas, & ſi croyant lui faire plaiſir vous ne lui faites pas un grand mal; car enfin il eſt aſſez généralement reconnu, que de toutes les Lectures, la plus pernicieuſe eſt celle des Romans & des Piéces de Théatre, ſur-tout pour un jeune homme, à qui elles ne font qu'embraſer l'imagination, & le rendre fou.

LE

LE GOUVERNEUR.

Il ſe peut que les mauvais livres en ce genre faſſent cet effet : mais comme l'éducation d'un jeune homme ne ſe borne pas à diriger ſes occupations ſeulement, & qu'il faut auſſi veiller à ſes amuſemens, vous pouvez penſer, que j'ai ſoin de ne choiſir que ce qu'il y a de mieux, pour le lui mettre entre les mains.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! le mieux ne peut jamais que lui être nuiſible. Je ne ſuis pas de ceux qui croyent que ce ſoit un péché de lire de ces livres; qui crient par bigotterie contre les ſpectacles, & contre ces ſortes d'ouvrages: je crois qu'un bon Roman, la répréſentation d'une bonne pièce, eſt un très agréable délaſſement pour un homme dont la raiſon eſt déjà formée, mais non pas pour un jeune homme de quinze à ſeize ans. L'imagination eſt ſi vive alors, le cœur ſi facile, que la moindre choſe y fait une impreſſion très forte; & vous ſavez combien notre caractère, notre bonheur dépend des impreſſions que nous recevons à cet âge.

LE GOUVERNEUR.

Peut-être moins de celles que nous recevons à cet âge, que de celles que font ſur-

nous les objets qui nous environnent dans le plus bas âge. Ce ſont, ſelon moi, celles-là qui forment les divers caractères que nous voyons dans le monde. Mais ce n'eſt pas là de quoi il s'agit. Si le fond de notre caractère ſe forme dans l'enfance, c'eſt à un Père ou à un Gouverneur vigilant à fortifier ce qu'il peut y avoir de bon & à réprimer ce qu'il y a de mauvais, dans celui de ſon fils ou de ſon élève. Et ſans doute que les impreſſions, que font ſur lui ſes lectures & ſes ſociétés y font preſque tout. Vous me blâmez, Monſieur, de ce que je donne à lire des Romans & des piéces de Théatre à votre fils; je ſuis charmé que cela me procure l'occaſion de vous expliquer les motifs de ma conduite là-dedans. J'eſpère vous alléguer des raiſons qui vous la feront approuver.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela ne ſera pas bien aiſé, car enfin vous ſoutenez-là une propoſition bien étrange, & que tout le monde condamnera unanimément.

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi, Monſieur. On dit que les Anglais, cette nation ſi reſpectable à tous égards, ſont perſuadés de la vérité de ce que j'avance. Ainſi j'aurai déjà toute une nation de mon côté.

LE

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! les Anglais, les Anglais! On sait bien qu'ils ont une façon de penser singulière en toutes choses; & puis je crois qu'il s'en faut bien que la nation entière ne soit de ce sentiment.

LE GOUVERNEUR.

Je ne désire pas non plus que leur autorité en décide. Daignez écouter mes raisons, & puis si elles ne vous persuadent pas, vous êtes toujours le maître, & je n'en agirai avec mon jeune élève, que comme il vous plaira.

LE PERE DE FAMILLE.

Fort bien: je vous écouterai avec plaisir. Vous savez bien que si mes occupations m'empêchent de former & d'instruire moi-même mon fils, j'ai pourtant toujours un œil vigilant sur la maniére dont ceux à qui je le confie, l'élèvent. Si vous me montrez comment ces sortes de livres, au lieu de lui être nuisibles, peuvent lui être utiles, j'en serai charmé; & je m'applaudirai encore plus de l'heureux hazard qui me fit remettre le soin de son éducation entre vos mains; car dans tout le reste je ne puis que louer extrêmement la manière dont vous vous y prenez pour l'instruire. Mais je le ré-

répète, je crains bien, qu'il ne vous ſoit difficile de me le prouver.

LE GOUVERNEUR.

Non, Monſieur, pas tant que vous le croyez. Quant aux piéces de Théatre, je pourrais vous renvoyer à l'Apologie du Théatre de Mr. *Marmontel.*

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! ne le faites pas; elle ne m'a jamais ſatisfait. Mr. *Marmontel* fait comme tous les Apologiſtes: à force de vouloir faire arme de tout, ils alléguent des raiſons faibles ou fauſſes, qui nuiſent ſouvent à leur cauſe.

LE GOUVERNEUR.

Sans doute: & d'ailleurs il tombe dans une autre faute non moins commune aux Apologiſtes, c'eſt qu'il ne préſente les choſes que comme il les voit, ou ſous le point de vue qu'il fait pour lui, & non ſous le point de vue réel. Il ne conſidère pas que l'effet que le Théatre fait ſur les hommes en général, eſt ſouvent très différent de celui qu'il peut faire ſur lui, ou qu'on en peut déduire par le raiſonnement.

LE PERE DE FAMILLE.

Comment l'entendez-vous?

LE GOUVERNEUR.

Je m'expliquerai mieux par un exemple. Il tire des piéces qu'il cite les plus belles moralités du monde, & prétend nous prouver par-là combien elles ſont inſtructives; mais ces moralités échappent aſſurément à la plupart des Spectateurs. Il veut que *Zayre*, par exemple, nous éclaire ſur les horribles effets d'une jalouſie effrenée; il eſt vrai que le ſujet en eſt, le meurtre d'une jeune fille innocente & aimable, occaſionné par la jalouſie d'*Orosmane*: mais de croire que cette piéce en inſpire l'horreur, je dis même à ceux qui ſavent la goûter, qui y verſent des larmes, c'eſt un abus. On y eſt touché, on y pleure, mais perſonne ne ſonge à la jalouſie ni à ſes effets. Je vous le demande à vous-même, Monſieur, ſi vous l'avez vu répréſenter.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela eſt vrai, ſi vous voulez; mais cependant cette morale y eſt contenue.

LE GOUVERNEUR.

Elle peut y être contenue, mais elle ne se préſente point du tout. Ne voyez-vous pas qu'il faut un effort de réfléxion pour l'en tirer, & que ce n'eſt pas là la manière dont un ouvrage dramatique agit ſur les hommes. Ce ſont des ſentimens qu'il doit faire naître & non des réfléxions; & ce ſerait à mon gré un très grand défaut dans une piéce, ſi elle laiſſait le tems d'en faire de ſi combinées. Un traité de morale doit produire cet effet, mais non une tragédie, ou un autre ouvrage fait pour le cœur. Ainſi tous les Argumens pour & contre le Théatre, tirés des moralités qu'il nous préſente, ſont abſolument faux.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais je vous trouve tout-à-fait ſingulier. Vous voulez me prouver l'utilité de la Lecture des Romans, & des piéces de Théatre, & vous commencez par leur ôter l'unique qu'elles puiſſent avoir, ſi tant eſt qu'elles en aient une.

LE GOUVERNEUR.

C'eſt que je ne veux vous alléguer que des raiſons réelles, & ne point vous perſuader en en accumulant de fauſſes. Cela doit vous prouver ma bonne foi. Mr. *Marmontel* dans

dans son Apologie du Théatre, en a senti la véritable utilité ; mais il n'en tire pas toutes les conséquences qu'elle offre ; il ne fait que glisser par dessus.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, je suis curieux de savoir quelle est cette utilité : quant à moi j'ai cru celle-ci la seule qu'on put alléguer avec quelque fondement ; & je pensais, que si vous les lisiez avec mon fils, vous tâchiez en y mêlant vos réfléxions, de lui faire sentir les vérités morales que ces fables peuvent renfermer.

LE GOUVERNEUR.

Assurément que nous fesons ensemble des réfléxions sur nos lectures, mais elles sont peut-être différentes de ce que vous vous figurez : c'est ce que j'aurai l'honneur de vous dire dans la suite. Quant à présent je ne m'arrêterai qu'à vous montrer le principal avantage qu'on en retire ; & puisque nous voici sur les piéces de Théatre, examinons-les un instant. Elles ont des utilités trop réelles pour avoir besoin de leur en prêter d'imaginaires.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, voyons donc, quelles sont-elles ?

LE GOUVERNEUR.

La première que j'y trouve, & que Mr. *Marmontel* a remarquée, c'eſt celle d'exercer notre ſenſibilité. Toutes les facultés que nous avons reçues de la nature, & dont le germe eſt en nous, ont beſoin d'être développées par l'exercice, celles du cœur auſſi bien que celles de l'eſprit & du corps. Ainſi l'habitude peut nous rendre ſenſibles ou durs. Or de toutes les qualités qui peuvent nous rendre honnêtes & vertueux, il n'y en a point qui le puiſſe mieux que la ſenſibilité.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt ce qu'il faudrait prouver; car enfin cette même ſenſibilité nous cauſe ſouvent tant de maux, qu'on aurait preſque autant de raiſons de la croire funeſte qu'utile.

LE GOUVERNEUR.

Quant à notre bonheur, à notre repos, un cœur ſenſible peut ſouvent y nuire. Mais comme il n'y a qu'un ſeul bonheur qui dépende de nous, c'eſt celui qui conſiſte dans la pratique de la vertu, ce n'eſt auſſi que celui-là qu'il faut tâcher de mettre à la portée d'un jeune homme auquel nous nous intéreſſons. Toutes les autres félicités dépendent ſi fort des autre hom-

mes,

mes, des circonſtances dans lesquelles la providence nous place, qu'il ſerait fou d'y compter, quand même nous aurions pris toutes les précautions poſſibles pour nous les aſſurer. Quant à ce premier & au ſeul ſolide bonheur, ſi la ſenſibilité de cœur ne le produit pas ſeule, elle y eſt au moins un grand acheminement, ſans quoi on n'y parvient peut-être jamais.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vois pas trop comment. La ſenſibilité peut, comme toutes les choſes du monde, être tournée du côté du bien ou du mal; & ſi elle n'eſt pas dirigée vers le bien, elle peut cauſer tous les maux & tous les crimes imaginables.

LE GOUVERNEUR.

Je ne le crois pas. La nature nous a donné deux ſentimens, le premier c'eſt l'amour de nous-mêmes, la grande loi de tous les êtres ſenſibles; le ſecond c'eſt l'amour pour les autres hommes. C'eſt de la juſte balance de ces deux ſentimens que dépend la bonté du caractère, c'eſt de leur équilibre que naît la vertu.

LE PERE DE FAMILLE.

Comment accorderez-vous ce ſiſtême avec

ceux qui disent que nous n'avons d'autre but que nous-mêmes dans tout ce que nous fesons ?

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est qu'un sophisme. Un homme qui sert son ami, qui consacre une partie de ses revenus à soulager des malheureux, ne le fait, disent-ils, que pour se contenter, parce qu'il trouve du plaisir à le faire : c'est son goût. Assurément ! Mais d'où lui vient ce goût ? C'est que la nature qui nous a faits pour vivre en société, nous a donné pour en former le lien, un amour pour nos semblables, pur & indépendant de tout autre avantage personnel, & que celui qui fait du bien à ses semblables, suit les mouvemens de cet amour inculqué par la nature. Si nous n'avions point reçu ce principe, nous aurions été destinés à vivre isolés, comme presque tous les animaux, & nous serions sans doute restés dans cet état. Ce n'est assurément pas à fortifier l'amour de nous-mêmes qu'il faut travailler ; il est trop inhérent à notre nature pour qu'il soit à craindre que nous péchions par défaut de ce côté-là. D'ailleurs pour peu qu'il soit poussé trop loin, il est la source de tous les vices. Mais c'est cet amour pour les autres, cette sensibilité, la source de toutes les vertus sociales, qu'il faut fortifier, & elle ne se fortifie qu'en l'exerçant.

LE

LE PERE DE FAMILLE.

Il me semble que vous brouillez les idées, & que l'amour envers les autres, & la sensibilité, sont des choses très différentes.

LE GOUVERNEUR.

Cela est vrai, si vous voulez; elles diffèrent comme l'effet de la cause. La sensibilité n'est proprement qu'une disposition à être vivement frappé de toutes les impressions que nous recevons, sans doute; mais elle n'en produit pas moins l'amour pour les autres, enfin toutes les vertus sociales. Voici comment. Tout homme, sensible ou non, est ému de ses propres maux, de ses propres périls; mais ceux des autres n'ont de prise que sur ceux qui ont l'ame sensible: cette facilité à recevoir des impressions, fait que le plaisir ou la douleur des autres les touche vivement, comme si c'était leurs propres maux; & quoique personne ne s'oublie soi-même à un certain point, l'homme sensible sacrifie volontiers un avantage, un plaisir, pour faire cesser la douleur des autres, ou pour leur causer de la joie. Voilà pourquoi j'ai regardé toujours la sensibilité comme la source de toutes les vertus.

LE PERE DE FAMILLE.

Ce que vous dites eſt ſpécieux ; mais je crains fort que l'expérience ne le détruiſe. Je ne vois pas comment vous prétendez dériver toutes les vertus de la ſenſibilité. Combien de gens ſenſibles ne voit-on pas être la honte & l'opprobre de leurs parens & de leurs amis ; & combien de gens durs n'y a-t-il pas qui ſont généreux & bienfaiſans ?

LE GOUVERNEUR.

Une certaine façon de vivre peut donner une dureté extérieure aux manières, tandis que le cœur reſte toujours tendre & bon ; par exemple, un homme accoutumé à commander à d'autres dans des emplois, où il faut de la ſévérité pour le maintien de l'ordre, pourra avoir quelque choſe de rude dans ſon air, dans ſes diſcours, quoique dans le fond ſon cœur ſoit le plus humain du monde. Et quant aux gens ſenſibles, il ſe peut que de mauvaiſes ſociétés, la fougue des paſſions les entraînent dans des égaremens ; mais à moins qu'une fâcheuſe ſuite de circonſtances ne les précipite dans l'abîme, laiſſez à leur raiſon le tems de revenir, à leurs paſſions celui de ſe calmer, vous les verrez, dans un âge plus mûr, remplir toutes les vertus ſociales, devenir ſouvent les meilleurs des hommes. Ces exemples ne ſont pas rares, & vous devez en connaître.

LE

LE PERE DE FAMILLE.

Cela eſt vrai, mais enfin je crois que c'eſt outrer les choſes que de regarder la ſenſibilité de cœur comme le germe producteur de toutes les vertus. Combien n'y en a-t-il pas qui ne ſauraient partir de-là ?

LE GOUVERNEUR.

Aſſurément, il y en a. Il y a deux ſortes de vertus ; la premiére conſiſte à ne rien faire d'injuſte, c'eſt elle qui forme l'homme juſte ; pour ne la jamais violer, nous n'avons qu'à ſuivre la voix intérieure que nous avons, qui nous avertit infailliblement ſi une action eſt injuſte, de ne pas la commettre. La ſeconde eſt celle qui conſiſte à procurer autant qu'il eſt en nous, le bien-être de tous les hommes. Ce ſont-là les vertus qui découlent de la ſenſibilité. C'eſt elle qui nous rend compatiſſans, humains envers tous les hommes en général, tendres & ardens pour ceux avec qui nous ſommes plus particuliérement liés, tels que nos parens, nos amis, une épouſe. Il y a après cela d'autres vertus que je nommerai héroïques, qui naiſſent de la grandeur d'ame, & à la pratique desquelles l'opinion, l'éducation, ſouvent même certains préjugés nous portent invinciblement, & que leur extrême utilité rend très reſpectables. Un *Décius*

qui

qui se dévoue à la mort pour la patrie, ne le fait pas par tendresse de cœur; mais accoutumé à regarder la patrie comme l'objet suprême de toutes ses affections, il préfère le salut de celle-ci à sa propre vie. La gloire peut engager de grandes ames à faire de telles actions; on les trouve aussi quelquefois chez des gens de la plus petite extraction, où on ne les chercherait pas. Mais où que l'on voye ces vertus elles sont toujours très estimables. Quand on lit, par exemple, qu'un simple Mineur, *Mica*, se précipite dans une mort certaine, pour sauver la Capitale de son pays assiégée, on ne peut qu'admirer la grandeur d'ame de cet homme dans un état si bas.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est-ce que c'est que ce *Mica*?

LE GOUVERNEUR.

Je vais vous conter son histoire. Quand les Français assiégèrent Turin en 1706, ils découvrirent une galerie qui les pouvait conduire sous terre, jusques dans la place. *Mica*, payſan Piémontais, que le hazard avait placé dans les Mineurs, travaillait avec quelques hommes à une mine sous cette galerie. Il entendit les ennemis au dessus de lui, & sentit d'abord tout le danger que courait la place, si les Assiégeans restaient les maî-

maîtres du lieu où ils étaient parvenus. Sa mine était chargée, mais il n'y avait point encore de fauciſſon, de ſorte que s'il y mettait le feu, il ne pouvait manquer d'être enterré vif. Cependant la choſe preſſait. Mes amis, dit-il, à ſes compagnons, en leur expliquant dequoi il s'agiſſait, retirez-vous; priez Dieu pour *Mica*, & dites au Roi que je lui recommande ma femme & mes enfans. Après que ſes camarades ſe furent retirés, il mit le feu à la mine, & ſe fit ſauter en l'air avec les ennemis. Le Roi accorda une penſion perpétuelle de ſix cens livres par an à ſa famille.

LE PERE DE FAMILLE.

Cette action eſt aſſurément très belle.

LE GOUVERNEUR.

Je vous montrerai enſuite comment la lecture de ces livres que vous condamnez, peut nous inſpirer d'en faire de ſemblables; mais revenons à la ſenſibilité dont nous parlions. Ce ne ſont pas ſans doute de ces actions d'éclat qu'elle nous inſpire, mais auſſi eſt-il rare de ſe trouver dans le cas d'en faire de ſemblables; au lieu qu'on trouve journellement un malheureux à ſecourir, à conſoler, des devoirs à remplir envers des amis, & mille autres actions ſemblables, auxquelles la ſenſibilité nous porte.

LE

LE PERE DE FAMILLE.

Je crois, ſans doute, qu'un cœur ſenſible eſt une très bonne choſe, mais que s'en ſuivra-t-il?

LE GOUVERNEUR.

Il s'en ſuivra que tout ce qui ſert à exercer cette ſenſibilité, nous eſt très utile. Or qu'eſt-ce qui peut mieux l'exercer qu'une peinture attendriſſante des maux des autres, & où la trouvons-nous meilleure que dans les bonnes piéces de Théatre, & dans les bons Romans?

LE PERE DE FAMILLE.

Quand je vous accorderais cela, il s'en ſuivrait que nous pouvons être attendris pour le moment par des fictions; mais je ne crois pas que cela influe beaucoup ſur notre conduite dans la vie.

LE GOUVERNEUR.

Tout ſentiment répété nous devient à la fin habituel, & il eſt impoſſible que celui qui s'eſt tous les jours attendri ſur la peinture du malheur, ne le faſſe pas ſur la réalité. Au contraire, la fiction eſt bien plus utile. La vue du malheureux endurcit, &

& celle de la mort & du ſang rend féroce. Il ſemble qu'elle ait cela de commun avec toutes les ſenſations qui au commencement ſont desagréables, c'eſt de dégénérer en coutume dont on ne ſaurait ſe paſſer. Pour qui n'a jamais bu de liqueurs fortes, ou fumé de tabac, le goût de l'un & de l'autre fait horreur, mais quand on en eſt venu au point de vaincre cette horreur, on finit par s'en faire un beſoin. Il en eſt vraiſemblablement ainſi du ſpectacle du malheur & de la mort, qui revoltant d'abord, nous devient à la fin tout-à-fait indifférent, & auquel même on peut parvenir à trouver du plaiſir. Je n'en veux qu'un exemple. S'il était vrai que la réalité touchât plus vivement que la fiction, pourquoi les Romains étaient-ils féroces? Ils voyaient ſouvent des combats de Gladiateurs ſans s'émouvoir, que dis-je, ils voyaient avec plaiſir des milliers d'hommes s'égorger les uns les autres. Cependant nous nous ſentons portés à courir nous-mêmes à la mort pour ſauver une *Zayre*, l'oncle de *Barneveld*, bien loin de nous réjouir de la leur, quoique feinte.

LE PERE DE FAMILLE.

Cet exemple me frappe; pourriez-vous m'en dire la raiſon?

Le Gouverneur.

Il eſt vraiſemblable que les Romains n'auraient pas vu ſi tranquillement des Citoyens s'égorger entre eux. Leurs Gladiateurs étaient des eſclaves, & le mépris qu'ils avaient pour les eſclaves, qu'ils rangeaient dans la même claſſe avec les bêtes de ſomme, pouvait leur faire regarder avec le même plaiſir ces combats, que quelques-uns d'entre nous goûtent à voir un combat de bêtes féroces. Mais il y a encore une autre raiſon. La mort ſeule nous frappe faiblement; il ſemble qu'un homme mort ceſſant de ſentir, ne nous paraiſſe plus malheureux. En Italie on voit tuer un homme dans un lieu public, au pied des autels même, & ce ſpectacle ne frappe pas, parce qu'il n'y eſt pas ſi rare. Si chez nous il cauſait de l'émotion ce ſerait parce qu'il y eſt très rare, & par l'atrocité de l'action. Ainſi on peut aiſément s'y accoutumer. Il en eſt de même de la douleur & de l'infortune, dès qu'elle tombe ſur des gens que nous ne connaiſſons pas, & qu'elle ſe préſente en général à nous. Nous entendons dire qu'un Joueur a perdu ſon bien & qu'il a fini par s'ôter la vie, & cela ne nous touche guères. C'eſt une affectation chez certaines gens de vouloir être émus de tout. Mais que nous connaiſſions ce joueur, que nous ſachions qu'il a une femme tendre, aima-

ble

ble & vertueuſe, un enfant en bas âge, & qu'il les a réduits à la mendicité, alors le malheur de ces innocentes créatures nous frappera vivement. La mort eſt la mort, & un malheur eſt un malheur, mais ce ſont les circonſtances qui les rendent touchans. Or que fait le Romancier, le Poëte dramatique? Il nous préſente toutes les circonſtances qui peuvent le plus nous frapper dans les malheurs qu'il va nous montrer; il commence par nous faire faire connaiſſance avec ſes perſonnages; il nous intéreſſe pour eux par tout ce qu'il ſait pouvoir intéreſſer, la beauté, l'innocence, la vertu; il nous rend leur ami; & puis il les montre dans l'infortune, & cette vue nous frappe vivement, ſans qu'elle ait le revoltant & l'endurciſſant de la réalité.

LE PERE DE FAMILLE.

Cependant ces Romains n'étaient-ils pas les plus grands, les plus vertueux des hommes? Ce n'eſt pas que je veuille dire par là que leurs combats de Gladiateurs valuſſent mieux que nos Spectacles. Mais enfin ils n'avaient point de Romans, & même peu de Piéces de Théatre dans le tems de Rome vertueuſe. Je crois donc qu'on peut fort bien élever un jeune homme à la vertu, ſans cette Lecture, que je ne ſaurais m'empêcher de regarder comme pernicieuſe, malgré ce que vous dites.

LE

LE GOUVERNEUR.

Sans doute que les Romains étaient très vertueux; mais la plupart de ces vertus étaient des vertus de préjugé, d'éducation, de conſtitution politique. Des gens qui s'eſtimaient plus eux-mêmes que tout le reſte du monde, à qui on ne parlait que de patrie, à qui leur gouvernement donnait part à chacun d'eux à la Légiſlation, que le partage des terres mettait en état d'avoir tout ce que la nature peut ſouhaiter; des gens comme ceux-là devaient naturellement mépriſer les richeſſes, ſacrifier leur vie avec plaiſir pour une patrie, où ils jouiſſaient de tant d'avantages. L'eſprit de conquête devait néceſſairement produire chez eux une valeur à toute épreuve, une exactitude extrême dans la diſcipline, enfin toutes ces vertus dont leur hiſtoire eſt pleine. Mais ſont-ce-là les vertus de notre ſiècle & de notre état? Gouvernés par des Monarques, ſans participation aux affaires publiques, c'eſt aux devoirs de la vie civile que nous devons nous appliquer. Des malheureux à ſecourir, les devoirs de père, de fils, d'ami, d'époux à remplir; voilà à quoi nous devons nous attacher. Et cela eſt d'autant plus difficile que la gloire ne ſuit preſque jamais ces actions de vertu. La plupart reſtent toujours ignorées. Le contentement de notre conſcience, & tout au plus l'eſtime de quelques amis, eſt communément le ſeul prix que nous en retirons

rions. Les Romains n'avaient point de Romans, je le crois; leurs vertus étaient plus publiques, moins sociales que les nôtres. Tout les portait à les pratiquer. Mais chez nous, où tout nous semble attirer au mal, si nous avons un moyen de plus pour rendre les hommes sensibles & vertueux, pourquoi le négligerions-nous? Chez eux, c'était l'amour de la gloire qui produisait presque toutes les vertus: ce motif n'existe plus que rarement pour nous. Cultivons donc les autres impressions qui nous y peuvent porter.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais croyez-vous donc qu'il n'y ait que la sensibilité qui puisse nous porter à faire des actions vertueuses? Nous avons mille autres motifs qui nous y portent.

LE GOUVERNEUR.

Oui, bien des motifs, mais n'y comptons pas tant. Travaillons bien plutôt à donner à un jeune homme un caractère qui le porte naturellement à faire le bien. La plupart du tems nous agissons par sentiment & non par réflexion. Si ces sentimens sont mauvais en nous, nous aurons cent fois laissé échapper l'occasion de faire du bien; nous aurons cent fois commis le mal, avant d'y avoir songé. Attachons-nous donc à les faire pencher vers le bien, car pour trois ou qua-

tre occasions de la vie, où un homme aura fait une action par réflexion, il en aura fait mille par sentiment. Cela est principalement vrai de la jeunesse. Présentons-lui donc le bien, de façon qu'elle l'aime, & qu'elle s'y porte naturellement. Si on a su inspirer le goût de la vertu à un jeune homme & qu'il l'ait pratiquée quelquefois, cela seul suffit pour l'y attacher pendant toute sa vie, tant sa douceur est grande pour ceux qui l'ont goûtée.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais si cela était, d'où viendrait donc tout le mal qui se fait dans le monde? Il n'y a personne à qui on n'ait tâché de rendre la vertu aimable.

LE GOUVERNEUR.

C'est ce que nous examinerons après cela. Quant au mal, il vient de ce que les hommes s'aiment presque tous trop eux-mêmes & pas assez les autres. Regardez celui qui est plein d'amour-propre, il ne connaîtra de bornes dans ce qu'il désire que sa propre utilité. Avec un génie vaste, placé dans des circonstances heureuses, & s'il a du courage, il deviendra un *César*, un *Catilina*; si son sort ne lui ouvre pas le cœur à l'ambition, & qu'il ne craigne pas le danger, il sera un *Cartouche*; s'il aime sa sureté & sa vie, au

au lieu de s'abandonner à des violences, il tâchera de s'emparer par la ruse & par l'artifice, de ce sur quoi il n'a aucun droit, & ce sera le fourbe ; si cependant il a encore assez de sentiment de ce qui est juste, pour ne pas vouloir le violer, quand même il le pourrait en sureté, il s'appropriéra tout ce qu'il desirera, sans réfléchir si cela fait du tort à quelqu'un, & si ce tort est plus grand que le bien qu'il en retire : voilà les effets de l'amour-propre. Mais que l'homme sensible en agit différemment ! Il sait ce que c'est que de souffrir, il sera toujours occupé à alléger les peines des autres. Jamais il ne sera tenté de s'approprier ce sur quoi il n'a aucun droit, car le sentiment de ce qui est juste, est antérieur à tous les autres. Bien loin de-là, si un homme désire avec lui une même chose, qu'il voye que le bonheur de celui-ci en dépende, & qu'il ait lui-même d'autres ressources, il y renoncera, il s'en privera, quand même il y aurait tout autant de droit. S'il pense ainsi envers tous les hommes, combien plus envers ceux avec qui il est plus intimément lié. La sensibilité exalte tous les sentimens que la nature inspire. Il sera père, ami, époux, amant tendre & ardent ; s'il est fils, la crainte de donner des chagrins à ses parens, lui fera éviter avec soin les dangers dans lesquels bien des jeunes gens se précipitent. Voilà les avantages de la sensibilité.

LE PERE DE FAMILLE.

Ce que vous dites me surprend. Vous déduisez toutes les mauvaises actions de l'amour-propre : j'avais toujours cru que c'étaient les passions qui nous portaient au mal.

LE GOUVERNEUR.

Les passions ! Cela est bien vague, & nous n'avons qu'à considérer avec un peu d'attention ce que vous dites pour en convenir. Qu'est-ce que c'est qu'une passion ? Un effet que fait sur nous un objet qui nous frappe. Cet effet dépend absolument du caractère. Celui qui a la jaunisse voit tous les objets comme s'ils étaient jaunes : un homme qui a les yeux sains les voit tels qu'ils sont. Appliquons cela à la maniére dont les passions s'excitent en nous, & nous y trouverons un nouvel avantage de la sensibilité. Toutes les passions sont communes aux hommes, mais leur maniére de s'exercer est différente. Tous les hommes aiment & désirent l'estime des autres, la possession d'une belle personne, leurs commodités & leurs plaisirs. Mais examinez la différence qu'il y a entre celui qui ne regarde dans tout cela que soi-même, & celui qui regarde au bonheur des autres. Voyez un *Egoiste*, (souffrez que j'use de ce terme, je n'en sais pas de meilleur pour exprimer ma pensée ;) voyez-le, dis-je, amoureux. Haï ou aimé, il ne son-

ſongera qu'à poſſéder l'objet qu'il déſire: ce ſera lui qui, comme *Radamiſte*, poignardera ſa femme pour qu'elle ne tombe pas au pouvoir de ſon rival; lui qui l'enlevera contre ſon gré, qui la forcera à ſe donner à lui, par quelque moyen que ce ſoit. Mais regardez l'homme ſenſible. Il tâchera de plaire par des ſoins, de faire en ſorte que celle qu'il aime trouve ſon bonheur dans ce qu'il déſire lui-même; il ne ſaurait concevoir de plaiſir à poſſéder contre ſon gré celle qu'il aime; il y renonce plutôt. Etre ſenſible à l'eſtime & à l'admiration des hommes, cela eſt naturel. Voyez dans un ambitieux la différence de l'homme qui ne voit par-tout que lui-même, à celui qui ſonge aux autres. *Céſar* renverſe ſa patrie pour dominer, pour contenter ſon ambition; mais l'homme ſenſible eut mieux aimé la ſervir, & s'élever par-là. Il en eſt ainſi de toutes les paſſions, & c'eſt-là pourquoi on dit qu'elles produiſent les grandes vertus & les grands crimes. La ſenſibilité les rend ſans-doute violentes, mais elle eſt une digue pour eux, qui les tourne vers le bien, & qui ferme l'entrée du cœur à toutes celles qui ſont les plus dangereuſes, telles que l'avarice, l'envie.

LE PERE DE FAMILLE.

Je trouve votre raiſonnement faux, permettez que je vous le diſe. Si la ſenſibilité

augmente nos passions, elle doit aussi bien augmenter celles qui n'ont de rapport que sur nous-mêmes, que les autres. Un homme sensible serait donc plus amoureux, plus ambitieux, il chercherait plus le plaisir, & fuirait plus la douleur qu'un autre.

LE GOUVERNEUR.

J'ai nommé sensibilité, cette faculté de nous attendrir sur les maux, & de nous réjouir des biens des autres; & c'est cette qualité que les Romans & les Piéces de Théatre exercent en nous. Apellez-la comme il vous plaira, humanité, tendresse; le nom ne fait rien à la chose. Un homme sensible aimera plus ardemment son fils, ses parens, sa maîtresse, ses amis, que celui qui ne s'aime que soi-même. Il sera plus vivement touché des maux qui leur arrivent, il fera plus de choses pour les leur épargner. Mais toutes ses passions tendront, autant qu'il est en nous autres hommes, au bien de ses semblables. Ses plaisirs & ses peines n'auront point un rapport immédiat à lui-même. Voilà ce que j'appelle un homme sensible. Il sentira vivement ses maux & son bonheur, mais il les placera dans d'autres choses que ne fait celui qui ne voit en tout que son avantage personnel. Vous voyez donc que je ne raisonne pas mal.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais ſi cela était vrai, que deviendrait cette variété de caractères que nous voyons dans le monde? Il ſemble alors que les hommes ne ſeraient vertueux ou méchans qu'à meſure qu'ils pencheroient plus ou moins vers l'amour-propre, ou vers votre ſenſibilité.

LE GOUVERNEUR.

Cela ne nuit point à la variété des caractères. J'ai dit que nous avions reçu de la nature, outre l'amour-propre, un penchant à aimer nos ſemblables, mais je n'ai pas prétendu dire que ce fuſſent-là les ſeuls principes de nos actions. Le caractère différe totalement de ces deux ſentimens, quoiqu'ils ſervent à le former. Il ſerait malheureux ſi toutes les vertus étaient des vertus de caractère. Il eſt vrai que cela eſt bon, parcequ'on peut plus ſûrement y compter que ſur des vertus de raiſon; & c'eſt-là l'avantage de la ſenſibilité, de faire de toutes les vertus qui partent d'un principe d'humanité, d'en faire, dis-je, des vertus de caractère. Mais mille autres circonſtances déterminent le caractère d'un homme. Nous avons tous un penchant à la pareſſe, les uns plus, les autres moins. Un homme peut être humain, ſenſible, déſirer de procurer le bien des autres; mais il eſt trop pareſſeux

pour le faire. Le plus ou le moins d'étendue dans l'esprit, de force dans l'ame, de beauté, de richesses, enfin les événemens qui nous arrivent, tout cela sert à déterminer notre caractère. Ce qui le constitue principalement, c'est notre passion favorite, & celle-là dépend du hazard. Rarement on trouvera des hommes assez pénétrés de la vertu, pour lui sacrifier leur passion principale. L'homme plein d'amour-propre ne sacrifiera pas le moindre de ses désirs à son devoir ou au bien d'un autre; mais il y en aura beaucoup, qui feront tout pour cela hors de certaines choses. Voulez-vous voir comment nos passions favorites naissent du hazard? Je suppose qu'un homme ait été très-mal à son aise dans sa jeunesse, & qu'il ait été obligé de tirer, comme on dit, le diable par la queue. Il est naturel que cet homme attache un prix singulier à l'argent. Si malgré cela la nature le porte à aimer & à servir les autres, ou que son éducation ait cultivé en lui cette disposition, il sera honnête, serviable, il comblera de bienfaits bien des gens, il n'épargnera ni soin ni peine, pourvu que cela ne lui coûte point d'argent. De même, l'ambitieux pourra tout faire, hors ce qui pourrait nuire à son élévation, & ainsi du reste. Il est vrai qu'il n'est pas à craindre qu'un jeune homme en qui on aura fortifié la sensibilité, prenne jamais de ces passions intéressées, à moins d'un hazard imprévu.

LE PERE DE FAMILLE.

Je commence à comprendre. Mais puisque vous parlez de tendreſſe, ne voyez-vous pas quels dangers la lecture des livres que vous priſez tant, produit, en enflammant la paſſion la plus dangereuſe de toutes, ſur-tout pour un jeune homme; l'amour?

LE GOUVERNEUR.

C'eſt-là l'objection qu'on fait ordinairement. Examinons-la avec attention. S'il fut jamais une paſſion, inſpirée par la Nature, permiſe & confirmée par la Religion, digne d'un parfaitement honnête homme. & la ſeule peut-être qu'il oſe avouer, c'eſt bien celle-là. Et pourquoi la condamnerions-nous? Pourquoi, tenterions-nous de la détruire dans le cœur de ceux que nous devons former?

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! le cœur n'y eſt que trop enclin, il n'eſt pas à craindre qu'on parvienne à la détruire. Mais on doit travailler à la réprimer, pour en éviter les excès.

LE GOUVERNEUR.

C'eſt-à-dire, qu'il eſt à craindre qu'un homme n'apprenne à aimer un jour avec excès ſon épouſe? En vérité, celui qui penſerait ainſi mériterait de vivre dans un hymen auſſi peu fortuné, que ceux qu'on voit communément dans le monde.

LE PERE DE FAMILLE.

Ce n'eſt point cela qui eſt à craindre; mais combien d'autres écueils que l'amour préſente à un jeune homme!

LE GOUVERNEUR.

Et quels ſont-ils? Voyons.

LE PERE DE FAMILLE.

Il y en a mille. Un jeune homme, s'il devient amoureux, cela le détourne de ſes occupations, lui met mille folies dans la tête, ruine quelquefois ſa bourſe & ſa ſanté, & l'expoſe à commettre les plus hautes ſottiſes.

LE GOUVERNEUR.

Diſtinguons d'abord deux ſortes d'amour: l'amour purement phyſique, & l'amour moral ou délicat.

LE

LE PERE DE FAMILLE.

Ah, Monſieur, croyez-moi, le Platoniſme en amour eſt une chimère, le phyſique y régne toujours, quoiqu'on diſe.

LE GOUVERNEUR.

Aſſurément! C'eſt comme ſi je diſais que nous avons toujours un corps. Mais comme en toutes choſes, l'homme délicat eſt celui qui ſait unir les plaiſirs de l'eſprit à ceux du corps, & qui préfère ceux-là aux autres, il en eſt de même en amour. L'amour phyſique nous eſt abſolument donné par la nature, & tout objet du Sexe ſuffit pour le contenter. Il y a des gens chez qui il eſt vif, d'autres chez qui il ne l'eſt point. Le réprimer & le retenir dans les bornes, c'eſt ce qui dépend de nous; mais l'anéantir, ou le produire, c'eſt ce qui eſt également impoſſible. Cependant ſi pour une femme du monde, un maçon eſt un maçon, & que pour une récluſe ce ſoit un homme, il en eſt de même des jeunes gens. Pour un homme qui a l'ame ſenſible & qui penſe, dit un célèbre Auteur, les femmes ſont diviſées en deux claſſes; celles qui penſent & qui ſentent, & celles qui ne ſont ni l'un ni l'autre. Celles-ci n'entrent en aucune ligne de compte chez lui; & voilà d'abord le premier & le plus grand écueil, celui du libertinage ôté. J'ai eu déjà l'honneur de

vous montrer comment la Lecture des Romans & des Piéces de Théatre, rend l'ame ſenſible, & j'eſpère vous montrer encore mieux, comment ils enſeignent à penſer, de ſorte que voilà un de vos doutes levé. Car enfin, comment un jeune homme, qui a mille fois été attendri & enchanté des attraits, de la fineſſe de ſentiment, de la vertu d'une *Clariſſe*, d'une *Sophie*, d'une *Alzire*, pourrait-il trouver du plaiſir dans la compagnie du rebut du Sexe?

LE PERE DE FAMILLE.

Oh, que pardonnez-moi: il faudrait bien peu connaître le monde pour n'avoir pas vu mille jeunes gens adonnés au libertinage, avec tout l'eſprit poſſible, & avec toute cette ſenſibilité que vous vantez tant.

LE GOUVERNEUR.

Je l'avoue; mais ce ne ſont aſſurément point les Romans, ni la ſenſibilité que leur lecture inſpire, qui les y ont jettés. Au contraire, ils ont eu une digue de plus que leur folie a forcé. Nous n'avons qu'à voir comment cela arrive, pour en être perſuadés. La puberté ſe déclare ordinairement dans un âge, où les jeunes gens ne ſont encore comptés pour rien dans la ſociété; on les envoye peu après hors de la maiſon paternelle, ſoit aux Académies, ſoit au Régiment,

ment, soit autre part. Ils ont-là la bride sur le cou, & ne voyent presque jamais bonne compagnie en femmes; il n'est donc pas étonnant, que n'ayant aucune espéce de frein, il y en ait de ceux mêmes qui paraissent avoir quelques sentimens, qui s'égarent, quand leurs passions les y sollicitent. Mais ce n'est pas cette sorte d'amour que les Romans inspirent, au contraire, leur lecture & la compagnie de femmes aimables & estimables, sont les meilleurs moyens d'en préserver un jeune homme, à moins qu'il n'ait un penchant décidé à la crapule.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous croyez donc la société des femmes capable de faire du bien à un jeune homme? Mais vous ne voyez pas que, supposé que vous le retiriez par-là d'un péril, vous le plongez dans un autre. Il évitera la débauche, & il deviendra amoureux.

LE GOUVERNEUR.

Eh, quel grand mal y aurait-il? Pour moi si j'avais un jeune homme à conduire, absolument à mon gré, je commencerais à le rendre tel, & je serais son confident.

LE PERE DE FAMILLE.

En vérité, mon cher, il y en a pour

mourir de rire. Vous feriez un joli garçon de votre élève. Dès qu'un jeune homme eſt amoureux, il n'a que des folies en tête, il oublie tous ſes devoirs; enfin je ne ſache rien de pire; & ſurtout s'il eſt un peu enflammé par la lecture des Romans, il deviendra un vrai *Don Quichotte*.

LE GOUVERNEUR.

Oui, ſi on lui avait fait lire des Romans de Chevalerie, je veux croire que ſa première entrée dans le monde aurait un air un peu fou: encore ſerait-il aiſément guéri de ſes chimères, en voyant que les objets ſont différens de ce qu'il ſe les eſt figurés: car l'effet de l'expérience ne manque jamais de détruire celui de la lecture, s'il lui eſt contraire.

Mais les Romans devant être une peinture fidèle des mœurs pour être bons, il n'eſt pas à craindre que leur lecture le rende romanesque. Reſte donc à répondre à la crainte que cela ne lui ôte le goût & l'application à ſes occupations. Il faut voir d'abord quels deſſeins on a ſur un enfant. Veut-on qu'il devienne un Savant du premier ordre, ſans-doute qu'on fera bien de l'éloigner de toute Société aimable, & de le tenir tout le long du jour collé ſur des livres d'une eſpèce plus auſtère. Mais veut-on en faire un homme d'eſprit & de goût, qui acquière les talens néceſſaires pour être utile à ſon pays, & pour faire ſon chemin, l'amour, bien loin

de

de l'en empêcher, peut l'y conduire bien plus ſûrement, ſi l'on ſait en tirer parti. Voici comment. Soit que les facultés de l'ame ſoient intimement unies avec celles du corps, ou par quelque raiſon que ce ſoit, un jeune homme inſenſible & ſans tempérament ſera communément un idiot. Or un jeune homme qui en a, il n'y a point de milieu, il faut qu'il ſoit ou débauché ou amoureux, à moins qu'il n'ait un de ces caractères de vertu, qui ſont des prodiges dans le monde. Je ne m'amuſerai aſſurément pas à vous détailler les dangers de la débauche. Quant à ceux de l'amour, qui tout de même n'eſt que rarement bien violent chez un jeune homme, je n'y en vois aucun. Je le verrai attentif à plaire, à ſe bien mettre, & content comme un roi s'il peut voir quelquefois la belle qui l'enchaîne. Si c'eſt une fille d'eſprit & de goût, comme rarement un jeune homme qui en a lui-même jettera les yeux ſur une autre, cela lui donnera un vif déſir d'en montrer auſſi, d'en acquérir; au lieu donc de le détourner d'orner ſon eſprit, cela l'y encouragera. Outre que cela lui donnera de la politeſſe & des maniéres, choſe extrêmement néceſſaire dans le monde, & qu'on ne prend nulle part mieux que dans la ſociété des femmes.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela eſt bel & bon ; vous me peignez-là un jeune homme galant & poli ; mais figurez-vous qu'il prenne une de ces paſſions fortes, qui s'empare de toutes les facultés de ſon ame, qui ſecoue tous les jougs & franchiſſe toutes les bornes, enfin qui le conduiſe bride abbatue dans le précipice. Cela peut lui arriver d'autant plus aiſément, que ce ſont préciſément ces paſſions-là, qui ſont peintes dans les Romans, & que leur lecture inſpire.

LE GOUVERNEUR.

Ce malheur n'eſt pas tant à craindre que vous le penſez. Il y a peu d'ames aſſez fortes pour reſſentir de telles paſſions. Le véritable amour eſt auſſi rare dans le monde, que la véritable vertu. Quant à moi, je ne vois par-tout que goûts, & peu de paſſions. En ſecond lieu, celles de cette eſpece ne naiſſent jamais dans notre tendre jeuneſſe, où les impreſſions s'effacent auſſi promptement qu'elles ſe forment ; & dans un âge plus mûr, la raiſon peut nous éclairer, & nous avertir s'il eſt à propos que nous nous y abandonnions ou non. Si nous voyons que la raiſon & la vertu autoriſent notre inclination, & qu'il n'y a aucun devoir moral, aucune circonſtance qui nous en rende le contentement impoſſible, je ne vois

vois pas pourquoi on ne s'y livrerait pas. Plus on aimera alors, plus on sera heureux en poſſédant celle qui nous attache. Si, au contraire, nous n'y oſons pas aſpirer, la violence de notre paſſion même nous ſervira à la vaincre. Je m'explique. Il faut avoir une ame forte pour reſſentir une paſſion forte, & avec de la force dans l'ame on vient à bout de tout.

LE PERE DE FAMILLE.

Fort bien; mais s'il s'attache à un objet indigne?

LE GOUVERNEUR.

Son amour ne durera pas. Je ſuppoſe toujours qu'une paſſion vraie ne peut exiſter que dans une ame honnête. La raiſon en eſt palpable. Tout homme vicieux, s'il voit que ſon intérêt s'oppoſe à ſa paſſion, la ſacrifiera aiſément, & il ne ſaurait être aſſez frappé de l'idée du bonheur qu'il y a dans une union éternelle avec une perſonne qu'on eſtime & qu'on aime, pour la déſirer à un certain point. Cette idée n'eſt pas faite pour lui. Enſuite il eſt impoſſible qu'une perſonne cache ſon caractère aſſez longtems, pour ne pas découvrir ſon côté mépriſable à un amant éclairé. Les coquettes qui trouvent des dupes, rencontrent toujours des ſots. Car comme les ſots ſont tou-

toujours obstinés, ils peuvent avoir une espèce de constance qui les attache absolument à un objet, & cela d'autant plus aisément, qu'aimant toujours à être flattés, ils trouvent leur compte chez des coquettes, qui flattent très habilement leurs dupes. Aussi si vous voulez bien vous rappeller tous les mariages de cette espèce que vous avez vus, vous trouverez que l'homme était toujours dans le fond un esprit borné.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais vous ne vous imaginez peut-être pas, que ce soit la vertu qui fasse naître l'amour: rien ne serait plus faux que cette idée.

LE GOUVERNEUR.

Non, je sais que ce sont les charmes qui intéressent & qui frappent. Mais il n'y a que la vertu qui puisse, chez un homme qui pense & qui sent, changer cet intérêt en amour véritable.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous le croyez? vous êtes jeune, vous n'avez point, comme moi, vu tant d'honnêtes gens abusés par les dernières des créatures, & qui ont cru épouser des modèles de vertu, tandis que tout le monde, eux seuls exceptés, savait à quoi s'en tenir.

LE

LE GOUVERNEUR.

Je vous le répète, Monsieur, si vous avez bien examiné ces mariages, vous aurez toujours trouvé que ces honnêtes gens avaient l'esprit faible & de la vanité; car enfin on peut être très honnête homme, & être vain & sot; ou bien ce n'a point été un mariage d'inclination; & un homme qui ne consulte que ses intérêts, ou de certaines convenances, quelles qu'elles soient, en se mariant, ou qui a la faiblesse de se laisser surprendre & engager avec une femme, sans avoir examiné ses principes, son caractère, & son humeur, mérite peu qu'on le plaigne, s'il se trouve mal ou ridiculement marié. La dernière des femmes peut aisément abuser un honnête homme à qui elle plaît, s'il est vain, parce que rien ne lui sera plus aisé que de lui faire croire qu'elle l'aime uniquement. Mais je vous défie de me faire voir un honnête homme, homme d'esprit, sans vanité ni prétentions, qui aurait épousé par pur amour une personne qui n'en aurait pas été digne.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, soit! Je veux encore vous accorder cela; parce qu'effectivement dans les exemples que j'ai dans l'esprit, on peut toujours trouver à alléguer quelqu'une des raisons que vous venez de dire. Mais l'amour

a bien d'autres dangers. Je ſuppoſe qu'un jeune homme prenne une paſſion violente pour un objet qui ne lui convient pas, ſoit par la naiſſance, ſoit par la fortune, ou bien qu'il la prenne dans un âge qui lui rende l'eſpoir de la poſſéder extrêmement éloigné & douteux, ou enfin qu'il ne ſoit pas payé de retour, ce qui lui ſera d'autant plus amer, que ſa paſſion ſera plus forte & plus vraie; le voilà également malheureux pour très longtems.

LE GOUVERNEUR.

Ces objections ſont vraies & méritent d'être conſidérées avec attention. Dans le premier cas, plus un jeune homme aura de ſentimens, plus il ſera aiſé de le retirer du danger, en lui feſant entendre raiſon, en lui montrant l'inutilité abſolue de ſa paſſion, & les chagrins qu'il donnerait à ſes parens, enfin tous les obſtacles qui s'y trouvent. S'il eſt délicat, & que l'objet qui l'attache ſoit réellement aimable & eſtimable, on l'arrêtera aiſément en lui montrant combien ſes pourſuites, s'il y perſiſtait, la rendraient elle-même malheureuſe. Un jeune homme n'eſt qu'un indigne ſi cette conſidération ne l'arrête pas. Enſuite, une jeune fille vertueuſe n'écoutera jamais un homme, qu'elle ne peut raiſonnablement eſpérer de voir devenir ſon époux. Si lui ne ſongeait qu'à en faire un amuſement;

ment, ce ne ſerait plus une de ces paſſions capables de faire le bonheur ou le malheur d'un homme ; & ſi elle conſentait à l'être, ou que par vanité, ou par intérêt, elle l'écoutât, dès-lors même elle ceſſerait d'être aſſez eſtimable pour inſpirer une paſſion invincible. Je ſuppoſe toujours aſſez d'eſprit à un jeune homme pour ſentir toutes ces fineſſes, car ſans doute, s'il eſt un ſot, une coquette pourra aiſément l'abuſer.

Dans le ſecond cas, je ne vois aucun inconvénient à lui laiſſer nourrir ſa tendreſſe. Dans un cœur honnête la plus grande paſſion n'eſt jamais qu'honnête : ainſi ſon plus cher déſir ſera de poſſéder pour toujours l'objet de ſa tendreſſe. Or ſi jamais il fut vrai, que les paſſions fortes font tout faire, il n'y en a point dont cela ſoit plus vrai que de l'amour. Si un jeune homme a beſoin de fortune pour épouſer celle qu'il aime, il travaillera avec ardeur à s'en faire une. Tout ce qu'on lui propoſera pour cet effet, il le ſaiſira avidement. Au lieu de le détourner de ſes occupations, cela lui ſervira d'aiguillon, bien mieux que tous ces froids raiſonnemens, dont les pères rebattent les oreilles à leurs enfans pour les engager à s'appliquer. Quel motif pour lui, figurez-vous, s'il ſait que chaque talent qu'il acquiert, chaque agrément qu'il ſe procure, eſt un moyen de ſe rendre plus digne de celle qu'il adore, & d'arriver plutôt au ſeul bonheur qu'il déſire ! Cette même paſ-

passion doit, par une autre raison, nécessairement lui être un moyen de faire son chemin. Je l'ai déjà dit, un homme amoureux hait & mépriſe le libertinage, ne trouve aucun plaiſir à tous ces amuſemens frivoles & pernicieux des cœurs inſenſibles, tels que le jeu, la débauche: éclairé & délicat, la crapule, l'ivrognerie ſeront des vices qu'il ne comprendra pas ſeulement. Otez ces écueils de la jeuneſſe, quels autres y aurait-il à craindre? Un jeune homme amoureux ſera donc le jeune homme ſage, poſé, réfléchiſſant, ſenſible, qu'il eſt ſi rare de trouver, & qui eſt toujours ſi recherché. D'ailleurs cette gêne de devoirs, de priéres, d'attentions, de deſagrémens même, qu'il faut eſſuyer en entrant dans le monde, pour y faire ſon chemin, & à laquelle la jeuneſſe, ſur-tout ſi elle eſt bien née, ne s'aſſujettit que difficilement & de mauvaiſe grace; le jeune homme amoureux la ſupportera avec joie, en ſongeant que c'eſt non ſeulement à ſon bonheur qu'il travaille, mais auſſi à remplir les vœux de ce qu'il aime. Car malheur à celui qui en amour ne ſonge qu'à ſa propre ſatisfaction, ſéparablement de la ſatisfaction de l'objet de ſa tendreſſe. C'eſt un *Égoïſte* en amour, une ame inſenſible, un cœur ſans ſentimens, ſans délicateſſe. Mais, ſans doute, que pour tirer de l'amour, & en général des paſſions d'un jeune homme tous ces avantages, il faut être ſon intime ami, ſon unique confident;

dent; il ne faut jamais le rebuter par une sévérité hors de saison: & voilà ce à quoi, quiconque se charge de l'éducation d'un jeune homme, doit absolument s'attacher.

LE PERE DE FAMILLE.

Votre apologie est ingénieuse, cependant il y aurait bien des choses à y répondre, auxquelles je songerai tantôt. Mais enfin dans ces amours de jeunesse, il y a si peu d'apparence de parvenir au but desiré, cela arrive si rarement, qu'il serait fou de vouloir bercer un jeune homme d'un espoir qu'un souffle peut renverser. Le mariage est l'établissement des filles; & quelle fille voudra laisser échapper un établissement raisonnable qui se présente, pour en attendre un incertain, quand même il serait plus de son goût. Et alors adieu le bonheur de mon jeune amoureux.

LE GOUVERNEUR.

Je vous le dis, Monsieur, ce malheur n'est pas tant à craindre que vous pensez. Ces passions fortes, qui décident du sort d'un homme, sont rarement celles qui naissent dans notre jeunesse. Quelque solide, quelque sensible que l'on suppose un jeune homme, il faut à l'ame son tems pour mûrir, & avant ce tems-là les impressions, quoique vives, sont aisément effacées par de nouveaux objets,

jets, par l'abſence. Ordinairement un homme ſenſible ne prendra une de ces violentes paſſions que dans un âge plus mûr, quand il ſera plus près de l'inſtant où il peut s'unir avec une perſonne qu'il aime; il n'a donc pas tant à craindre de voir ſon bonheur traverſé. Pour celles que reſſent un jeune homme de dix-huit ans, aſſûrément elles ne décideront pas du bonheur ou du malheur de ſa vie. Cependant, quoique dans le cœur, un homme ſage puiſſe regarder cela comme une enfance, il doit bien ſe donner de garde de le faire enviſager ainſi à ſon jeune ami. Au contraire, celui-ci ne manquera pas d'en faire l'affaire la plus importante du monde; c'eſt ſur ce pied-là que l'autre doit écouter ſa confidence: il doit tâcher d'augmenter ſon reſpect & ſa tendreſſe, parce que c'eſt le moyen de le retenir dans les bornes du devoir & de la vertu; enfin il faut qu'il lui faſſe regarder le ſoin de ſe perfectionner, & de travailler à faire ſa fortune, comme l'unique moyen de parvenir à l'accompliſſement de ſes déſirs, & alors il en retirera tous les avantages du monde; car cette paſſion, quoique moins forte que celles d'un âge plus mûr, procurera les mêmes utilités, puiſqu'elle ſera toujours la dominante dans le cœur d'un jeune homme ſenſible. Si après cela quelque événement vient traverſer ſes petits projets, des objets nouveaux, les réflexions d'un hom-

homme qu'il ſera accoutumé à regarder comme ſon meilleur ami, & plus que tout cela l'inconſtance de cet âge, le guériront bientôt de ſa douleur, & la lui feront oublier avec ſon amour. Mon Dieu, Monſieur; il eſt bien plus à redouter qu'un jeune homme devienne léger & volage, que de le voir ſi profondément frappé. Ces deux défauts incompatibles avec le caractère d'un homme ſolide & vertueux, ſont ce qu'il faut déraciner du cœur d'un jeune homme, & c'eſt à quoi les Romans contribuent beaucoup. Ils rendent ſuſceptibles de tendreſſe, mais d'une tendreſſe vertueuſe & ſolide; & rien ne ſaurait être plus avantageux.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais en admettant toutes vos ſuppoſitions, ſavez-vous ce qui arrivera? Vous vous ſerez donné bien de la peine à rendre le cœur ſenſible à votre jeune homme, à l'imbiber de tendreſſe; il aura réuſſi à ſouhait, il vivra quelque tems dans le monde, & il s'attachera enfin avec toute la force dont il eſt capable, à un objet, que je veux encore qui lui convienne, il ſera preſſé de le poſſéder, il étranglera ſa fortune; & enfin peut-être que par deſſus tout cela, des circonſtances fatales l'en éloigneront, il ne pourra parvenir à ſon but, il aura manqué tous les autres, & il ſera malheureux à jamais, & cela d'autant plus ſi c'eſt une fille

vertueuse & qu'il ait su lui inspirer une passion pareille à la sienne. Cette objection est au moins bien de votre goût, & dans votre façon de penser.

LE GOUVERNEUR.

Assurément. Mais examinons-la. Il étranglera sa fortune, dites-vous? Je le veux: c'est-à-dire qu'il se bornera à en acquérir une, qui le mette en état de vivre content & heureux, avec la seule personne qui puisse le rendre tel: quel de plus avantageux pour lui? Outre que c'est rarement par les bons moyens qu'on s'élève dans le monde, il fera là-dedans ce que peut-être il se verrait un jour obligé de faire de lui-même. Rien n'est si ridicule au monde, que de voir des gens aspirer à devenir premiers ministres, & finir par être juges de village. Il bornera donc ses vues à un but raisonnable, qu'avec des soins il atteindra sans faute, & il se verra enfin au comble du bonheur: car quel bonheur est comparable à celui de posséder dans une juste médiocrité de fortune, une femme vertueuse & aimable qu'on adore; & de voir son bonheur confirmé & autorisé par l'honneur & par la vertu? Si après cela le sort le poursuit, s'il n'atteint pas ce seul but auquel il aspire, eh bien, il souffrira pendant quelque tems. Le seul bonheur constant & indépendant de tout, une conscience sans reproche ne l'a-

l'abandonnera jamais. Sa ſenſibilité le fera ſouffrir pendant quelque tems, mais la vertu, la philoſophie, & la force d'ame, inſéparables d'un homme qui penſe, lui feront vaincre peu à peu une paſſion malheureuſe; & quand même ſon ame en garderait une teinture mélancolique, il n'en ſera que plus doux & plus aimable. Sa ſenſibilité alors s'étendra ſur ſes amis, ſur tous les hommes, il les aimera de toute la tendreſſe de ſon cœur, qui ſe ſerait plus concentrée avec une amante ou une épouſe. Il cherchera une diverſion pour remplir le vuide de ſon ame; & quelle autre diverſion pour un homme qui ſait lire, que les Lettres! Il étudiera. Eſt-il ſenſible à la contemplation de la nature? Il s'appliquera à la phyſique. Le moral le frappe-t-il davantage? La philoſophie, la poëſie, l'éloquence, les beaux arts ſeront ſon attachément. Accoutumé à réfléchir & à ſentir, inſtruit par le malheur, dans un âge plus mûr il ſe jettera dans les bras de l'Etre éternel, qui dirige tous les événemens de ce monde, pour une fin qui nous eſt inconnue ſans doute, mais qui ne peut tendre qu'au bien général & particulier. Alors portant dans la Religion un eſprit éclairé & une ame ſenſible, il la comprendra dans toute ſon étendue, il en remplira les devoirs par goût & par ſentiment. La contemplation de ces vérités auguſtes, de ces exemples incompréhenſibles de la bonté immenſe de Dieu envers

les hommes, le pénétrera. Il goûtera la tranquillité d'ame du Juſte, & par-deſſus cela, ce contentement, cette ſatisfaction pure & intérieure, cette douceur ineffable, dont jouit le vrai Chrétien, & que nul autre ne ſaurait éprouver. Ses malheurs lui paraîtront, comme un point imperceptible, dans la chaîne des événemens. Libre des paſſions turbulentes de la jeuneſſe, il aura rendu ſon ame inacceſſible aux paſſions intéreſſées d'un âge plus avancé, & qui le rendent mépriſable. Il ſera content, il ſera heureux.

LE PERE DE FAMILLE.

Par ce que vous dites, vous avouez que c'eſt un bien d'être libre de paſſions. Pourquoi donc travailler à donner à un jeune homme une tournure d'eſprit qui les rende violentes? Vous voyez que vous vous contredites.

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi, Monſieur. Les paſſions n'étant que l'effet des impreſſions que les objets font ſur nous, il eſt naturel qu'elles ſoient plus violentes dans un âge où les impreſſions ſont plus vives, ſoit par leur nouveauté, ſoit par la diſpoſition de notre corps. Cet âge, c'eſt la jeuneſſe. Chaque homme a des paſſions, & tous à peu près les

les mêmes. L'éducation ne ſert qu'à déterminer laquelle dominera en lui, & la manière dont elles agiront chez lui. Il faut examiner quelles ſont les paſſions utiles, & quelles ſont les dangereuſes. Il y en a de naturelles à l'homme, d'autres qui ne le ſont point. Ces dernières ne viennent abſolument que de ce que nous attachons un prix à des choſes, qui n'y eſt point. La première paſſion dans le cœur d'un homme doit être l'amour de ce qui eſt honnête & juſte, & l'intime perſuaſion qu'on ne ſaurait être heureux, avec le reproche d'avoir commis de méchantes actions. Qu'on ne diſe point que cela ne ſaurait être une paſſion. C'eſt un ſentiment que la Nature nous a donné, qui nous guide bien plus ſûrement que la raiſon, & qu'on ne vient jamais à bout d'étouffer entiérement. Tout ſentiment que la Nature nous a donné peut devenir une paſſion, & c'eſt à faire en ſorte que celui-ci le devienne que nous devons nous attacher. Laiſſez après cela avoir à un homme quelle paſſion il voudra, vous pouvez être ſûr qu'elle ne l'entraînera jamais au crime. Dans la jeuneſſe, je le ſais, ce ſentiment eſt quelquefois trop faible pour nous empêcher de faire des choſes dont nous nous repentons, & auxquelles nos autres paſſions nous pouſſent. Mais quelles ſont donc celles qui nous portent au crime & au vice? Toutes nous y portent, ſi l'amour-propre domine en nous, ainſi que

je vous l'ai déjà dit : aucune, si c'est la sensibilité. Si après on me disait, qu'un homme serait plus heureux sans passions vives, je ne sais si cela est vrai. La sensibilité fait beaucoup souffrir, mais la force d'ame qui est inséparable des passions fortes, qui en est peut-être la cause & le principe, nous donne aussi des moyens pour les vaincre, & pour supporter avec constance les maux qu'elles nous causent. Et puis si on voulait suivre cette façon de raisonner, je prouverais aisément qu'un chien est plus heureux qu'un homme, une huitre qu'un chien, une pierre qu'une huitre. Plus nous sentons vivement, plus cette conscience que nous avons de notre sensibilité doit nous élever au dessus des autres hommes qui ne l'ont point, & nous procurer un grand contentement, au milieu des plus grandes souffrances qu'elle peut nous causer. Car ce qui nous éleve au dessus de la brute, c'est la capacité de sentir plus de choses, & de pouvoir nous rendre compte de ce que nous sentons. Ainsi plus nous sommes sensibles, plus nous nous élevons. La différence qu'il y a d'un homme sensible à celui qui ne l'est pas, c'est que l'un sera heureux & vertueux tôt ou tard, & que l'autre ne le sera jamais. Je m'explique. Il y a des automates dans le monde, des gens qu'on nomme phlegmatiques, qui ne vivent que pour boire, manger, dormir. Ils sont heureux si vous voulez : mais comment ? A la manière des pourceaux.

ceaux. Qui voudrait envier leur bonheur ? Mais j'oppose à l'homme sensible, celui qui ne connaît d'autre être dans le monde auquel il s'intéresse que lui-même, qui ne fait jamais être heureux ou malheureux que par ce qui lui arrive, qui pense *pago lui, pago il mondo.* Je dis que celui-là ne sera jamais heureux, parce que jamais il ne pourra satisfaire à tous ses désirs ; qu'il sera souvent obligé de faire ce qui est mal pour parvenir à en satisfaire quelques-uns ; & que ceux qui lui resteront à remplir, & le remords du mal qu'il a commis, le tourmenteront beaucoup. Il est vrai que chez ces gens-là, certaines passions ne sont pas toujours aussi fortes & aussi profondes que chez les gens sensibles, mais ils en ont mille fois plus, & de plus cuisantes, & ils n'ont pas les moyens de les vaincre, ou de se consoler de ne pouvoir les satisfaire, qu'ont ces derniers. La vertu seule, qu'un homme uniquement occupé de lui-même ne saurait connaître, suffit pour consoler de tout. Je crois vous avoir prouvé suffisamment de quelle utilité est la sensibilité, & que je n'ai rien dit de contradictoire.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je commence à comprendre, que si tous les hommes étaient sensibles, ils seraient beaucoup meilleurs, & plus heureux d'une certaine façon, quoique peut-être

plus malheureux d'un autre. Mais vous parliez tantôt de la religion. Je m'en vais vous communiquer une idée beaucoup meilleure que les vôtres pour l'éducation. Pourquoi, au lieu de vous efforcer de rendre votre jeune homme sensible, tendre, & susceptible de passions, ne lui mettez-vous pas plutôt le flambeau de la religion à la main, pour le conduire dans la vie? La religion porte autant & plus au bien qu'aucune autre chose au monde, elle encourage tous les sentimens utiles & honnêtes, réprime le désordre des passions, nous enseigne à en dompter les excès, nous arme contre tous les revers; enfin elle nous mène au seul véritable bonheur, indépendant de tous les événemens.

Vous gagnez par-là tous les avantages que vous venez d'étaler, sans aucun inconvénient.

LE GOUVERNEUR.

Cela est vrai, Monsieur, & la chose du monde à laquelle on doit le plus s'appliquer dans l'éducation, c'est à inspirer à un jeune homme une véritable connaissance & une ferme persuasion de la religion, avec un sincère respect pour elle. Mais soit que dans la jeunesse l'ame soit trop susceptible de passions qui l'étourdissent, soit que l'esprit ne soit pas assez fort ni assez solide pour sentir toute la force & la douceur de ses augustes vérités, soit enfin que la santé & la vigueur de cet âge nous en rende l'u-

ti-

tilité & la néceſſité moins frappantes, nous voyons rarement la religion jetter des racines aſſez profondes dans le cœur d'un jeune homme, pour le retenir de tous les égaremens qu'on a à redouter pour cet âge; c'eſt pourquoi il eſt bon de chercher à donner à leur caractère une pente qui les en détourne naturellement, juſqu'à ce que le tems vienne où l'idée de leurs devoirs de Chrétiens le faſſe. Si vous avez obſervé les jeunes gens, je dis ceux qui ſont religieux, non point ceux que la ſotte contagion du libertinage d'eſprit a gagnés, vous les aurez vus penſer très rarement aux devoirs que le Chriſtianisme impoſe, & être là-deſſus d'une tiédeur que rien n'égale. Il y a, je le ſais, de petits ſaints de dix-huit ans, mais la plupart ſont ou hypocrites, ou fanatiques. Quant à moi je n'ai connu qu'un ſeul jeune homme qui, à l'âge où les paſſions ſont les plus vives, était religieux, comme l'homme de quarante ans le plus éclairé. Il joignait à une piété auſtère pour lui-même & dans le particulier, une pitié tendre pour les égaremens des autres, une affabilité, & une aiſance charmante dans le commerce: enfin toutes les qualités de l'homme du monde aux vertus du Chrétien. Mais c'eſt le ſeul que j'aye connu. Les autres que j'ai vu, agiſſaient pour la plupart au hazard & ſelon le mouvement qui les pouſſait dans ce moment: Quelques-uns, mais en petit nombre, s'étaient fait des principes de

morale, & des loix d'honneur qu'ils suivaient.

LE PERE DE FAMILLE.

J'avoue que cela n'est malheureusement que trop vrai.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! Monsieur, je tire de ma façon d'élever un jeune homme, en lui rendant le cœur sensible, un nouvel avantage pour la religion même. Ce qui vous trompe, c'est que vous vous imaginez qu'en lui rendant le cœur sensible, on le rend en même tems plus susceptible de passions violentes. Ce n'est point cela. Cela ne peut servir qu'à déterminer en bien, la façon dont elles le feront agir. Un homme insensible, dur, qui ne s'aime que lui-même, aura les mêmes passions, & beaucoup plus que l'autre. Il y en a mille que le cœur sensible ne connaît presque pas, telles sont la haine, l'envie, l'avarice, l'orgueil, qui toutes ont une dureté de cœur, & un amour-propre désordonné pour source. Il est vrai qu'il en aura d'autres, telles que l'amour, l'amitié, la reconnaissance, toutes celles enfin qui tiennent à la nature de l'homme, & à ce sentiment de bienveillance pour les autres qui nous est inné. Or si un jeune homme a le cœur reconnaissant envers

ses

ſes parens, ſes bienfaiteurs; combien plus ne l'aura-t-il pas envers le Bienfaiteur Suprême, qui à chaque inſtant le comble de bienfaits, dès qu'il ſera dans l'âge de le connaître? Si on a eu le ſoin de lui inculquer bien fermement les vérités ſacrées; inſtruction qui ne s'efface jamais, quoiqu'elle ſemble un peu aſſoupie dans la jeuneſſe; quand ce ſentiment ſe réveillera chez lui, avec quelle plénitude de cœur n'aimera-t-il pas l'Etre éternel, qui lui aura accordé tant de graces; avec quelle ardeur ne s'appliquera-t-il pas à remplir les devoirs que ſa loi impoſe? Ce ſera lui qui ſaura aimer Dieu de tout ſon cœur, de toute ſon ame, & de toute ſa penſée, dès que la fougue du tempérament, & la vivacité de l'impreſſion que des objets font ſur nous dans la jeuneſſe, ſe ſera un peu rallentie. Naturellement porté à la bienfaiſance, il s'y portera plus vivement encore par l'idée de ſe rendre agréable par-là à l'Etre Suprême. C'eſt pourquoi vous verrez que les hommes les plus vraiment religieux ſont ceux qui, ayant vécu dans leur jeuneſſe en honnêtes gens, ont eu le cœur fort ſenſible, & qui mûris par l'âge, ont enfin obtenu le bonheur qu'ils déſiraient; ou qui n'y ayant pu parvenir, ont recouru à la religion, comme à la ſeule choſe ſolide dans le monde. Ce ſont ceux-là *qui ſont* après cela ces Chrétiens bienfaiſans, éclairés, ſévères envers eux-mêmes, *indulgens* pour les autres, ſans préjugés,

gés, ſans fiel, ſans dureté, dont les mœurs & la vie font aimer le Chrétien & le Chriſtianisme. Voilà même dans ce point de vue un nouvel avantage de la ſenſibilité. Et j'en reviens toujours là; c'eſt que, quoiqu'elle nous ſoit intime & naturelle, il faut la cultiver avec ſoin: & que l'étude des belles Lettres, ſur-tout dans la jeuneſſe, la lecture des bons Romans, des Ouvrages dramatiques faits pour le cœur, y contribue extrêmement. Pourquoi voudriez-vous donc que je les défendiſſe à mon jeune élève? Mais ce n'eſt pas tout; j'ai encore bien d'autres avantages que nous en pouvons retirer à vous montrer.

LE PERE DE FAMILLE.

Fort bien... Mais c'eſt aſſez cauſé ſur ce ſujet. Quant à préſent je ne ſaurais en écouter davantage. Je ne ſuis pas encore de votre ſentiment, il s'en faut bien; cependant je vous écouterai avec plaiſir. Retrouvons nous ici demain à la même heure & nous continuerons à cauſer. Préparez cependant de votre côté tous les argumens que vous pourrez, car je ſens je ne ſais quoi en moi qui m'empêche de céder à vos raiſons & que vous aurez peine à vaincre. Juſques là, adieu, Monſieur.

EN-

ENTRETIENS D'UN PERE DE FAMILLE & LE GOUVERNEUR DE SON FILS.

SECOND DIALOGUE.

LE PERE DE FAMILLE.

JE me laissais hier entraîner à vos raisonnemens; mais après y avoir réfléchi, j'ai trouvé que j'avais donné beaucoup trop d'importance à des choses qu'il faut traiter dans le monde comme des bagatelles. Avouez que tout ce que vous avez dit hier était bien romanesque.

LE GOUVERNEUR.

Qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce mot? En disputant il faut commencer par se bien entendre: c'est le point capital. Je sais qu'il y a des gens qui, sans y attacher aucune idée juste, l'employent comme une injure. Un jeune homme romanesque, une façon de penser romanesque, ce sont chez eux des termes de mépris dont on n'ap-

pelle point. Mais vous, Monsieur, quelle idée y attachez-vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Mais j'entens une façon d'agir, d'envisager, ou de présenter les choses, non comme elles sont dans la nature, mais telles qu'elles sont dans les Romans.

LE GOUVERNEUR.

Un Roman n'est que l'histoire de plusieurs événemens instructifs, que l'Auteur doit avoir soin de rendre agréables. Pour être bon, il faut qu'il nous présente les choses comme elles ont réellement existé, ou comme elles auraient dû exister, suivant les caractères & les situations des personnages qui y sont introduits. Il ne peut donc présenter les choses différemment de ce qu'elles sont dans la nature.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais vous savez mieux que moi que les Piéces de Théatre, les Romans faits pour plaire à l'imagination, ont leurs régles & leurs mœurs particulières, dont ils n'osent se départir, à moins de vouloir ennuyer. Il y faut du merveilleux dans les événemens, dans les actions, dans la façon de penser des personnages, & c'est ce merveilleux qui ne

se

se trouve que là & jamais dans la nature, que j'appelle romanesque.

LE GOUVERNEUR.

Oui, dans les *Cyrus*, dans les *Cléopatres*, mais non point dans les Romans sensés, tels que nous en avons. Il n'y a de régles pour un bon Roman que la nature; & il y faut si peu de merveilleux, qu'un homme de génie en a publié un excellent où il n'y a que peu d'événemens, & aucun qui n'arrive journellement. C'est la *nouvelle Héloïse*.

LE PERE DE FAMILLE.

Je le connais: mais s'il n'y a point de merveilleux dans les événemens, il y en a beaucoup dans la façon de penser & d'agir des personnages.

LE GOUVERNEUR.

Par exemple?

LE PERE DE FAMILLE.

Par exemple, ce Lord qui prend *St. Preux* chez lui, & qui l'entretient purement pour ses beaux yeux; qui offre de lui faire part de sa fortune pour lui aider à épouser sa maîtresse; & puis ce mari qui tient chez lui l'ancien amant de sa femme; enfin mille autres choses de cette sorte.

LE

LE GOUVERNEUR.

Ah! ah! c'eſt donc là ce que vous appellez romanéſque? C'eſt la vertu, les belles actions qui le ſont? En vérité, Monſieur, permettez que je vous le diſe, je ne vous aurais pas cru ce préjugé-là.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, la vertu, quand elle n'eſt pas naturelle & fondée en raiſon.

LE GOUVERNEUR.

La vertu eſt toujours fondée en raiſon, où elle n'eſt plus vertu. Il y en a qui ſont rares, mais, par bonheur pour l'humanité, elles ne ſont pas pour cela hors de la nature. J'en ai vu pratiquer de plus difficiles encore que celles dont vous venez de parler. Il n'y a que ceux qui ſont incapables d'une vertu, qui la croient impoſſible & folle; & votre ame eſt capable de toutes; ainſi ce ne peut être que la chaleur de la diſpute qui vous ait porté à dire cela. Serait-il poſſible que vous trouvaſſiez ſérieuſement abſurde qu'un homme généreux, voyant une fille aimable, paſſionnément amoureuſe d'un jeune homme digne d'elle, mais dont le ſort la ſépare, ſacrifiât une partie de ſes richeſſes à faire le bonheur de

de deux êtres eſtimables ? Quel plus digne uſage peut-on faire d'une grande fortune, que d'en faire des heureux ? Ce jeune homme eſt pour jamais ſéparé de ſa maîtreſſe, & cet homme puiſſant & riche l'entretient. Cela ſerait-il ſurnaturel ? A Dieu ne plaiſe. J'ai vu un grand Seigneur, chez qui certaines circonſtances avaient placé un jeune homme, qui du reſte n'avait aucune rélation avec lui. Ce jeune homme pouvait avoir quelques bonnes qualités, mais il avait auſſi tous les défauts de la jeuneſſe, tels que l'inapplication, l'étourderie, la négligence au ſuprême degré : il était par conſéquent de peu d'uſage à ce vertueux Seigneur. Eh bien ! ſoit qu'il eut pitié de ſes égaremens, ſoit que quelques faibles qualités l'attendriſſerent pour lui, il l'a pendant longtems comblé de bienfaits, au lieu de le mettre à la porte, comme auraient faits mille autres, ſans qu'on eut pu les en blâmer ; & de plus il a enſuite toujours daigné s'intéreſſer à ſon ſort. Cependant ce Seigneur n'avait aucun des motifs de Milord *Bomſton* pour s'intéreſſer à lui. Et ſi on me diſait que c'eſt préciſément parce que Milord *Bomſton* n'y a aucun motif qu'on trouve ſon action étrange, je répondrais qu'il faudrait peu ſavoir combien un jeune homme vertueux & infortuné par le cœur, eſt capable d'intéreſſer des ames vertueuſes & ſenſibles. Quant au mari qui retient chez lui l'ancien amant de ſa

maîtresse, pour une ame qui croit à la vertu, qui se sent elle-même capable de la pratiquer, cela n'aura rien d'incompréhensible. Il ne faut pour cela que savoir vaincre ses passions, & j'ai vu de ces victoires sur soi-même plus difficiles encore que celle-là, & je suis persuadé qu'on en peut trouver mille exemples dans le monde.

LE PERE DE FAMILLE.

J'avoue que j'ai eu tort d'appeller de telles actions romanesques. Mais dites-moi, n'est-ce pas ainsi qu'on en juge dans le monde?

LE GOUVERNEUR.

Cela n'est malheureusement que trop vrai. Si les grands crimes sont rares dans le monde, les grandes vertus le sont encore plus. Toutes les passions doivent céder à notre propre intérêt. La santé, la fortune, voilà à quoi on prétend qu'il faut les sacrifier; mais d'en faire le sacrifice au grand intérêt de la vertu, de la bienfaisance, c'est ce qu'on ne saurait comprendre. Quiconque a assez de grandeur d'ame pour le faire, est traité d'esprit fou & romanesque. Mais gardons nous de juger ainsi.

LE

LE PERE DE FAMILLE.

Fort bien: mais si nous n'accommodons notre façon d'agir aux jugemens du monde, nous en serons blâmés & méprisés, & nous nous attirerons bien de maux.

LE GOUVERNEUR.

Et quand cela serait vrai, qu'importe? S'agit-il de ce qu'il est utile, ou de ce qu'il est honnête de faire? A Dieu ne plaise que j'apprenne à mon élève, ou à mon fils si j'en ai jamais un, à préférer son utilité à son devoir. Et j'espère que ce n'est pas cela que vous demandez que j'enseigne au vôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, assurément.

LE GOUVERNEUR.

Cependant à voir l'éducation ordinaire qu'on donne aux jeunes gens, on dirait qu'on s'étudie avec soin à les rendre méchans, intéressés, malhonnêtes gens. Orner leur esprit, leur faire apprendre ce qui peut servir à leur faire faire leur chemin dans le monde, c'est ce qu'un père fait; mais personne ne songe à leur enseigner la vertu.

LE

LE PERE DE FAMILLE.

Ah, Monsieur, vous faites tort aux parens ! Il n'y en a point, qui n'exhortent leurs enfans à être honnêtes gens.

LE GOUVERNEUR.

Oui, à ne pas tromper, ni voler, à fuir la débauche; voilà à quoi se bornent leurs instructions. Encore leur grand motif pour les en retenir, c'est que cela pourrait nuire à leur fortune & à leur santé. Mais qu'un jeune homme soit sincère ou faux, généreux ou avare, fidèle à ses engagemens, constant ou léger; c'est ce qui leur importe peu. La plupart ne connaissant eux-mêmes pas ces vertus, & ne voyant pas comment elles peuvent servir à la fortune d'un homme, ne savent pas distinguer si leurs enfans les ont, ou s'embarassent peu de le faire. Je dis plus; il semble que la plupart s'attachent à détruire tout sentiment un peu élevé dans le cœur de leurs enfans; & sans parler des mères qui les rendent la plupart du tems rapporteurs & faux, il y a tel cas où avec maint père un fils pourrait être très mal reçu pour avoir agi en honnête homme.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! c'en est assurément trop; & je suis sûr que cela n'arrive presque jamais, hors peut-

peut-être dans la caverne de quelque brigand.

LE GOUVERNEUR.

Eh, mon Dieu! Monsieur, ne dites pas cela. Je pourrais vous en citer cent exemples, arrivés non dans une caverne de brigands, mais dans le monde, avec des gens qui passent pour ce qu'on appelle communément honnêtes gens. Je suppose qu'un jeune homme entendant parler mal de son ami, prît sa défense, qu'il s'attirât par-là une affaire, ou qu'il déplût à un personnage d'importance, dont il aurait de grands avantages à espérer, en osant le contredire; ne le blamerait-on pas ouvertement? On conte une pareille avanture d'un des beaux esprits de ce siècle, de Monsieur *X***.

LE PERE DE FAMILLE.

De Monsieur *X***? Et quelle?

LE GOUVERNEUR.

N'en avez-vous jamais entendu parler? Je vais vous la dire. Je ne vous en garantis pas la vérité, mais elle servira toujours à prouver ce que j'avance. Monsieur *X*** avait une place de Secrétaire chez un grand Prince. Il est ami intime de Monsieur *Z**. Quand ce Prince demandait *X*** il était toujours chez *Z** ou *Z** chez lui. Je

ne

ne sais ce que ce dernier pouvait avoir fait pour deplaire au Prince; tant y a que le Prince dit un jour à son secrétaire: „ vous „ êtes toujours avec ce *Z***; cet homme „ me déplaît; je vous prie que cette liai„ son finisse". Monsieur *X**** fit une révérence & se retira sans répondre. Il n'en continua cependant pas moins à voir son ami. Cela revint au Prince, qui, impatienté de voir que ses ordres fussent si mal obéïs, lui dit à la fin: „ vous hantez *Z***, quoi„ que je vous aye averti que cette liaison „ me déplaisait. Il faut absolument que „ vous la rompiez, ou que vous sortiez de „ chez moi. Il n'y a pas à balancer. Aussi „ je ne balance pas, répliqua Monsieur „ *X****, je puis sortir aujourd'hui de „ chez V. A". Cette action, que peu de gens oseront blâmer, tant elle est magnanime, supposez-la faite par un jeune homme qui a un père, je vous demande si de cent il y en aura un qui ne lui fasse les reproches les plus amers, & ne le traite de fou qui ruine sa fortune, & qui a l'esprit chimérique.

LE PERE DE FAMILLE.

Quant à moi, au moins, je ne blamerais jamais de mien d'une action semblable.

LE

LE GOUVERNEUR.

J'en ſuis perſuadé ; mais mille & mille autres le feront. Et voilà ce qu'on appelle romanesque dans le monde ; c'eſt la vertu préférée à ſon propre intérêt que l'on honore de ce nom. En général on loue la vertu, on admire le déſintéreſſement, la grandeur d'ame ; on ne ſaurait ſe refuſer à la voix intérieure qui nous crie que cela eſt beau, juſte & honnête ; mais on ſe dément fréquemment dans l'application. Il y a un mot dont on abuſe auſſi cruellement, c'eſt le mot de *raiſon*, on l'emploie toujours ſinonimement avec *utilité*. Cela eſt ſi vrai qu'on nomme raiſonnables les actions du monde les plus mauvaiſes, & par conſéquent les plus folles. Les richeſſes ne rendent pas heureux, dit-on, & cela eſt vrai. Cependant on traite de fou celui qui néglige de s'en procurer. Qu'un homme ait à choiſir en ſe mariant entre une fille qu'il n'aime pas, mais qui eſt ce qu'on appelle un bon parti, & une autre vertueuſe & belle & qu'il adore, mais qui ſoit peu accommodée des biens de la fortune, on le traitera de fou s'il ne préfère la première à l'autre. Je veux encore ſuppoſer qu'il ait pris des engagemens avec cette dernière : les obſerver ſerait le premier de ſes devoirs, & les rompre ſous quelque prétexte que ce ſoit, une infamie ; cependant s'il y reſte fidèle, s'il ſacrifie ſa fortune à ſes engagemens, c'eſt un fou

fou, un extravagant; mais s'il rompt, s'il foule aux pieds ſes devoirs, au lieu de trouver cette action indigne, lâche & déteſtable, c'eſt un homme raiſonnable, dira-t-on.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, ſans doute. Mais vous attachez auſſi une trop grande importance à des choſes, & qui n'eſt point en elles. L'amour, ſi l'on ne veut pas qu'il dégénère en folie, ne doit être qu'un amuſement, honnête à la vérité, mais qu'on doit toujours ſavoir ſacrifier quand la raiſon l'exige; & l'amitié eſt ſi rare dans le monde, que ceux qui en font une affaire ſi importante riſquent ſouvent d'être trompés.

LE GOUVERNEUR.

Ah ſi, Monſieur, comme vous parlez! Un peu de réflexion vous prouvera combien de tels principes ſeraient faux & dangereux. Il y a des engagemens dont les loix puniſſent la violation. Quant à ceux-là il n'y a aucun mérite à les tenir; il le faut bien. Mais les autres, ſur qui les Loix n'exercent point leur empire, ſi on en veut bannir la fidélité & la bonne foi; on fait du monde un coupe-gorge. Tels ſont l'amour & l'amitié. Je n'allègue cette raiſon que comme plus convaincante, pour

le

le commun des hommes; les cœurs honnêtes & ſenſibles qui connaiſſent la vertu en auront de bien différentes. L'état d'amant eſt celui qui devrait toujours précéder celui d'époux. Si ce dernier eſt ſacré, l'autre ne doit pas l'être moins. Tout homme vertueux, & qui penſe, dès qu'il a dit à une fille: *je vous aime*, a dit: *je m'offre, ſi vous voulez, de m'attacher à vous pour toujours, & de ne vous abandonner qu'à la mort.* C'eſt pourquoi nous devrions être bien plus réſervés à faire une déclaration, que nous ne le ſommes. Si après cela, une fille a conſenti à accepter cet amour, & à y répondre, cet engagement eſt auſſi ſacré pour un honnête-homme, qu'aucun autre qui ſoit au monde. C'eſt ſous ce point de vue qu'on devrait faire enviſager cette liaiſon aux jeunes gens: premiérement, parce que ce n'eſt qu'ainſi qu'elle peut être conforme à la raiſon & à la vertu; & puis, parce qu'on les retiendrait par-là de toutes ces galanteries, qui ſont ce qui ſeul peut perdre un jeune homme, en le détournant de ſes devoirs & de ſes occupations; en lui feſant commettre mille indignités, & en lui attirant quelquefois de fâcheuſes affaires: ce que ne fait jamais une paſſion ſincère, honnête & légitime, qui ne ſaurait produire que de bons effets. Quant à *l'amitié*, je n'en parlerai pas, je vous paraîtrais enthouſiaſte; mais je ne crois point qu'il y ait au monde de lien plus auguſte & plus ſacré que celui-là.

L'amour peut entrer dans le cœur d'un méchant, & alors il prend la teinte du cœur où il pénètre: mais l'amitié a l'avantage, qu'elle ne saurait trouver place que dans un cœur vertueux & sensible, & qu'elle en est le caractère infaillible.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez raison; & ce que j'en ai dit n'était pas à si méchante intention que vous l'avez peut-être cru. Je ne parlais que de ces liaisons journalières qu'on nomme amitié, & auxquelles je ne croyais pas qu'il fût juste & à propos de faire de si grands sacrifices. Mais laissons cela. Vous vouliez me parler encore de plusieurs utilités qu'ont les Romans & les Piéces de Théatre. Je suis déja assez de votre sentiment sur la sensibilité, & sur la part que cette Lecture peut avoir à cultiver une qualité si utile. Si vous vous tirez aussi bien du reste, vous m'amenerez à votre sentiment.

LE GOUVERNEUR.

S'il nous est naturel d'être touchés au récit de malheurs des personnes auxquelles nous nous intéressons en quelque façon que ce soit; il ne nous l'est pas moins d'être au récit d'une action vertueuse. Si elle est grande, forte, courageuse, nous sentons notre ame s'élever, par un mouvement sim-

pa-

pathétique & irréſiſtible, au niveau de cette action; ſi elle n'eſt que bonne, nous ſentons un attendriſſement & une inclination extrême pour celui qui l'a faite; & dans tous les cas, nous éprouvons un déſir vague, mais puiſſant, d'en faire de pareilles; nous ſentons que dans le moment de cette impreſſion, au moins, nous en ſerions capables. Cela eſt ſi vrai que cela pourrait ſervir de meſure pour l'ame de chaque homme: ſi, en lui contant une belle action, il n'en eſt point ému, croyons qu'il n'eſt pas capable de la faire, quoique la concluſion contraire puiſſe quelquefois tromper. Il n'eſt pas moins vrai qu'au récit d'une action méchante, criminelle & lâche, nous ſentons un mouvement d'averſion envers elle, & de haine contre celui qui la commet. D'où proviennent ces mouvemens? On ne ſaurait nier qu'ils exiſtent, & ce ſont aſſurément des ſentimens naturels, puiſqu'ils précèdent toute réfléxion ſur l'action même. En général, il eſt bon de remarquer que tout l'effet du Théatre & des Romans conſiſte en impreſſions, & non point en enſeignemens; & voilà ce que ceux qui ont écrit pour & contre, n'ont pas aſſez ſenti. Quant à celle dont je viens de parler, je crois que vous l'aurez éprouvée plus d'une fois, & que vous la trouverez vraie.

LE PERE DE FAMILLE.

Très vraie.

LE GOUVERNEUR.

Et j'eſpère que vous la trouvez auſſi utile?

LE PERE DE FAMILLE.

Aſſurément, très utile.

LE GOUVERNEUR.

Or donc, tout ſentiment répété devenant une habitude, nous ne ſaurions trop répéter les ſentimens utiles & louables. Un bon Roman, un bon Drame, nous préſente toujours la vertu, ſous une face qui nous intéreſſe vivement pour elle; & le vice de façon à nous le rendre odieux. Ce ſentiment d'amour pour la vertu, d'horreur pour le vice, ſi nous l'éprouvons ſouvent, nous devient naturel; & je l'ai déjà dit, ce ſont plus nos ſentimens qui nous guident dans nos actions, que nos réfléxions; ainſi celui-là aura un grand effet ſur nos mœurs & ſur notre caractère. Pourquoi donc, puiſque leur Lecture nous fait éprouver une ſenſation ſi utile, pourquoi la blâmerait-on? Pourquoi la défendre à la jeuneſſe, puiſqu'elle

qu'elle ne fortifie en nous que des ſentimens louables ?

LE PERE DE FAMILLE.

J'en reviens toujours là, que ce ne ſont que des fictions agréables, enfantées par des gens d'eſprit, qui ne préſentent rien de réel, ni même les choſes comme elles ſont dans la nature.

LE GOUVERNEUR.

Un bon Roman préſente toujours les choſes comme elles y ſont réellement, ou du moins comme elles devraient y être. Il en eſt du Roman comme des Arts. Dans ceux-ci, le but eſt d'atteindre au beau idéal dans la nature qu'ils imitent. Le Roman a pour but le beau idéal dans la morale. Il eſt comme un beau payſage qui ne contient que des objets qui exiſtent réellement dans la nature, mais chacun placé dans le jour le plus avantageux, & dans un aſſemblage qui n'eſt pas commun. Ainſi dans le Roman, dans le Drame, tous les caractères doivent être vrais, & deſſinés d'après nature; mais leur concours, le jour ſous lequel l'Auteur nous les montre, n'eſt pas celui ſous lequel nous les voyons communément.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais ſi vous voulez exciter votre élève à la vertu, par l'impreſſion que fait ſur nous ſon exemple, il me ſemble que la vérité y ſera beaucoup plus propre que la fiction. Néceſſairement un récit doit bien plus nous affecter quand nous ſavons qu'il eſt vrai, que lorsque nous ſavons qu'il n'eſt qu'inventé: & pourquoi aller chercher des exemples feints, puisque nous en trouvons tant de vrais dans l'hiſtoire? C'eſt cela que vous devriez lui faire lire, plutôt que ces jeux de l'imagination qui ne peuvent être que d'une utilité très ſuperficielle.

LE GOUVERNEUR.

O! Monſieur, j'ai bien prévu cette objection, & j'ai de quoi y répondre. Premiérement, il n'eſt pas vrai qu'une fiction faſſe moins d'impreſſion qu'un fait véritable. *Alexandre*, & *Tom Jones*, font le même effet ſur l'eſprit du Lecteur, & ont le même degré de vraiſemblance pour lui, car il ne les a vus ni l'un ni l'autre, & les actions de l'un & de l'autre ſe retracent chez lui de la même manière, c'eſt-à-dire par la lecture. Et puis quand il ſerait vrai que cette idée: *cela eſt réellement arrivé, & cela n'eſt qu'inventé*, eût quelque effet ſur le Lecteur, il faudrait qu'un Roman fût bien froid,

froid & bien mauvais, s'il ne captivait au point de faire oublier entiérement que ce n'eſt qu'une fiction.

Quant à l'hiſtoire, ce n'eſt point la Lecture des jeunes gens; il faut un eſprit mûr pour en tirer du fruit. Il eſt honteux de l'ignorer, c'eſt pourquoi il faut abſolument la leur faire apprendre. Mais de croire qu'elle ait une autre utilité pour eux, que celle de ſavoir que tel Roi a régné dans tel tems, & que tel événement eſt arrivé dans telle année, c'eſt ſe tromper groſſiérement. Je m'en vais vous détailler ſans préjugé quelles ſont les vraies utilités de l'hiſtoire. Elle peut ſervir à trois ſortes de perſonnes: à l'homme public, ſoit homme d'Etat ou Militaire, au Savant, au Philoſophe. Les deux premiers tirent une utilité réelle des exemples qu'elle leur fournit; car l'hiſtoire eſt l'Archive des faits publics. Le Savant, ſoit Théologien, ſoit Juriſconſulte, en étudie une certaine partie, qui lui eſt particuliérement néceſſaire; au premier, pour expliquer & vérifier ce qui concerne la religion; au ſecond, puiſqu'après que nous avons adopté le droit Romain, il s'en ſert pour expliquer le vrai ſens de ces loix. Le Philoſophe enfin l'étudie ſous un autre point de vue; il s'en ſert comme d'un flambeau, dans la recherche de l'eſprit & du cœur humain. Après cela il y a l'hiſtoire particulière de chaque peuple, dont l'étude eſt néceſſaire pour connaître ſes droits &

ſes prétentions. Celui qui en fait ſon unique étude, eſt dans ces Sciences ce que l'Algébriſte eſt dans les Mathématiques : il prépare les matériaux, dont les autres ſe ſervent. Voilà le véritable uſage de l'hiſtoire. Je ſais bien que d'ailleurs elle eſt indiſpenſable à l'homme d'étude ; on ne ſaurait entendre un ſeul Livre ſans la ſavoir, car tout y eſt plein d'alluſions à des faits, & de choſes enfin qui ſeraient de l'Hébreu pour celui qui n'en aurait aucune connaiſſance. Mais en bonne foi de quelle utilité eſt-elle dans la vie civile ? Elle ne contient la plupart du tems que des deſcriptions de combats, & de tranſactions politiques. Nous ne ſommes pas tous Rois, ou Princes, ou Miniſtres d'Etat, ou Officiers d'Armée. Et chez ceux-même qui le ſont, leur vie eſt partagée en vie publique, & en vie privée. Car quand on voudrait me dire qu'au moins les Mémoires particuliers ont l'utilité des Romans joint à la vérité, ces Mémoires n'ont pour objet que la vie publique, & jamais la vie privée. Les ſeules vertus dont l'hiſtoire nous préſente l'exemple, ſont donc des vertus publiques, l'attachement à la patrie & au Souverain. Mais elle contient auſſi bien le récit des grands crimes que des grandes vertus, & ces premiers ne nous ſont presque jamais préſentés ſous le point de vue qu'il faut pour nous les rendre odieux. Il y a plus, c'eſt que l'éclat qui accompagne toujours les actions atroces, &

dont

dont les ſuites ſont importantes, & la partialité des hiſtoriens, qui les rend panégiriſtes d'un parti, nous les rendent presque aimables, & nous les montrent au moins comme néceſſaires & excuſables. D'ailleurs, les vertus conſacrées dans l'hiſtoire, ſont-elles des vertus? Quelle hiſtoire plus remplie de grands exemples, qui élèvent l'ame à un point inexprimable, que celle des Romains? *Cincinnatus* eſt tiré de la charrue à la Dictature. Des Ambaſſadeurs Sabins trouvent *Curius Dentatus*, faiſant cuire ſon repas, qui rejette les préſens qu'ils lui apportent. *Regulus* retourne chez les Cartaginois, où les plus cruels tourmens l'attendent, plutôt que de donner un conſeil pernicieux à la patrie, ou de rompre ſa parole. *Caton* encore fort jeune, entendant murmurer contre les cruautés de *Sylla*, demande s'il n'y a perſonne qui oſe délivrer la terre d'un tel tiran. A quoi ſon gouverneur ayant répondu, qu'on le ferait bien, mais qu'il était entouré de tant de ſoldats qui veillaient ſur ſa vie, & que cela retenait ceux qui voudraient le faire. „ Ah, dit *Caton*, „ qu'on me donne un poignard, je l'exécu„ terai bien, puiſqu'il me fait aſſeoir ſou„ vent ſur ſon lit". *Brutus* enfin, le vertueux *Brutus* maſſacre ſon ami, ſon bienfaiteur, pour ſauver la liberté, & périt enfin en combattant pour elle. Tous ces exemples ſont beaux, grands, mais que nous ſervent ces mouvemens d'élévation, ce déſir d'en faire

de ſemblables qu'elles nous inſpirent? Que ſentons-nous en les liſant? Le regret de ne pas vivre dans un Etat où on puiſſe pratiquer les vertus d'un *Caton*, d'un *Brutus*; un vain eſprit de liberté, qui ne ſert qu'à nous pénétrer de regret de ne pas être un fier Républicain.

LE PERE DE FAMILLE.

Prétendriez-vous donc que l'hiſtoire n'eſt d'aucune utilité, par les exemples qu'elle nous montre?

LE GOUVERNEUR.

Point du tout. Je m'en vais m'expliquer. Si un homme en liſant l'hiſtoire ſe propoſait d'imiter tel héros, elle pourrait faire ſes *Don Quichotes* auſſi bien que les Romans. Car qu'eſt-ce que le *Don Quichotisme*? L'envie d'imiter certaines actions hors de propos. Du tems du règne de l'eſprit de Chévalerie, *Don Quichotte* lui-même aurait été un perſonnage très ſenſé. Mais quand les mœurs eurent changé, vouloir à toute force imiter des mœurs qui n'exiſtaient plus, c'était le défaut que *Michel Cervantes* voulait tourner en ridicule. Or un homme qui voudrait labourer la terre comme *Cincinnatus*, cuire ſon ſouper comme *Curius*, tuer des tirans comme *Caton* & *Brutus*, ne ſerait pas moins fou que celui qui courrait les champs, armé de pied en cap. Mais ſi

tout

tout grand ſentiment, le récit de toute action généreuſe élève l'ame, cette ſenſation répétée donne de l'étendue, de la force, de l'élévation à l'ame en général. Voilà l'utilité de l'hiſtoire, au moins celle qu'elle peut procurer par les exemples. Cependant, quoique cette ſenſation qui nous fait éprouver un ſentiment ſimpathétique au récit d'une action vertueuſe, nous ſoit naturel & inné, il faut pourtant apprendre à l'éprouver, tout comme nous apprenons à voir, & à uſer en général de nos ſens corporels. Et c'eſt là dedans que le Roman eſt excellent. Je ſuis bien loin de prétendre qu'un homme fait paſſe ſa vie à ne lire que cela; mais je veux qu'on les mette entre les mains des jeunes gens. Si l'image des maux de leurs ſemblables les rend ſenſibles, le récit d'actions & de ſentimens vertueux les en rend ſuſceptibles; & ils ont, à cet égard, maints avantages par deſſus l'hiſtoire. Premiérement, la grande variété d'objets & de perſonnages que l'hiſtoire nous offre, diminue & affaiblit l'intérêt, & en rend l'impreſſion beaucoup moins vive. Nous ne ſavons ſur quel tableau arrêter la vue. Le Roman, au contraire, concentre tous nos ſentimens ſur un ſeul ou au moins ſur peu de perſonnages; & toutes les impreſſions en deviennent plus vives & plus utiles, pour les jeunes gens. En ſecond lieu, comme il ne repréſente que des ſentimens qui ſont à leur portée, & des actions qu'ils

peuvent voir journellement, cela leur ouvre l'esprit, & les met peu à peu en état de comprendre des actions, que l'état des personnages qui sont l'objet de l'histoire les empêche de saisir, & de connaître la beauté de certains sentimens, dont ils n'ont point encore l'idée. Les rélations de citoyen, de sujet, leur sont inconnues; comment pourraient-ils comprendre la beauté des actions d'un *Regulus*, & de l'un & l'autre *Brutus*? Mais ils connaissent bien les rélations de fils, d'amant, d'ami, d'homme, que le Roman s'attache à peindre. Troisiémement enfin, un bon Roman présente toujours la face morale des objets, de façon qu'elle frappe vivement. Cela les accoutume à saisir la moralité des actions. Ils apprennent ensuite à en tirer la moralité, quand même elle ne leur est pas si clairement montrée, comme elle ne l'est presque jamais dans l'histoire: ainsi qu'on apprend peu à peu à accompagner du clavecin sans chiffres. Le Roman est le degré pour nous mener à la lecture de l'histoire: cependant il faut toujours l'enseigner aux jeunes gens, afin que quand ils seront dans le cas d'en tirer de l'utilité, ils ne se trouvent pas en pays étranger pour eux, & par mille autres raisons encore, qui la leur rendent nécessaire. Tout comme on leur fait apprendre des langues, pour l'utilité qu'ils en peuvent retirer dans la suite, par la lecture des ouvrages qui y sont écrits; il faut leur faire con-

naître

naître les principaux événemens du monde, pour l'usage qu'ils pourront en faire un jour. Mais de croire que dans la jeunesse elle serve de la moindre instruction, c'est une erreur. Pour eux des mots ou des faits sont la même chose.

LE PERE DE FAMILLE.

Je crois que vous avez raison. Mais si un Roman attache plus un jeune homme & l'intéresse davantage, il est aussi à craindre qu'il ne l'enflamme au point de prendre tel ou tel héros de Roman pour modèle, & qu'il ne tombe par-là dans ce *Don Quichotisme* dont vous parliez. Cela n'est, je crois, pas rare, & c'est-là le plus grand inconvénient que je trouve à la lecture de ces ouvrages: au point que, quoique vous me disiez, je ne saurais encore me rendre à votre sentiment.

LE GOUVERNEUR.

Je vous dirai que l'histoire peut faire ses *Don Quichottes* aussi bien que les Romans. Si le rapport de quelques Auteurs est véritable, nous en avons un exemple bien terrible, & qui a fait le malheur de tout un royaume.

LE PERE DE FAMILLE.

Quel eſt-il ?

LE GOUVERNEUR.

Celui de *Charles* XII. La Lecture de *Quinte Curce* l'enflamma, dit-on, ſi fort, que ce fut ce déſir d'imiter *Alexandre*, de conquérir & de donner comme lui des Royaumes, qui cauſa en partie les malheurs de la Suéde. Croyez-vous que ſi un jeune homme eſt capable de la comprendre, & qu'il a une imagination fort ardente, l'hiſtoire des Grecs & des Romains ſoit moins propre à la lui enflammer que des Romans ? Il pourra fort bien être tranſporté juſqu'à l'enthouſiasme & à la folie, de cet ardent amour pour la patrie, de ce mépris de la mort qu'on y trouve. Et ſera-t-il plus ſenſé de vouloir à toute force imiter un *Décius*, un *Caton*, un *Brutus*, qu'un héros de Roman ? Au contraire, elle aurait alors pour lui le déſavantage des Romans de Chevalerie, qui ſont d'exciter à des actions que nos mœurs & notre état ne nous permettent pas d'exécuter. Le dévouement à la patrie, la valeur militaire ſont de belles vertus, ſans doute ; & tout homme d'honneur doit les poſſéder, mais chacun n'eſt pas dans le cas de les pratiquer ; tandis que la fidélité envers ſon ami, ſa maîtreſſe, tous

tous ſes engagemens, la reconnaiſſance envers ſes bienfaiteurs, la généroſité, la pitié active pour le malheureux, le mépris de la fortune & de la vie, du bonheur même, quand on les doit acheter par une baſſeſſe ou par un crime, tous ſentimens que les bons Romans peignent, & reveillent en nous, ſont des vertus bien plus journalières pour tous les hommes. Il ſerait ridicule, ſans doute, qu'un jeune homme ne les pratiquât que pour imiter tel ou tel, dont il a fait ſon héros; mais avec de l'attention, & en réfléchiſſant avec lui ſur ce qu'il lit, ſur-tout en ne lui mettant entre les mains que de bons Romans qui peignent la nature telle qu'elle eſt, ce danger n'eſt guères à craindre. Ce ſont-là des attentions qu'il faut toujours avoir, quand on élève un jeune homme avec ſoin; & vous croyez bien que je ne les néglige pas avec votre enfant. Peut-être que, ſi on ne donnait qu'un ſeul Roman à lire à un jeune homme extrêmement vif, on pourrait craindre qu'il ne fît un effet trop violent ſur lui: mais en lui en mettant pluſieurs entre les mains, qui lui plaiſent, l'impreſſion particulière de l'un s'affaiblit, & l'impreſſion générale, toujours renouvellée, de l'amour pour la vertu & pour le vertueux, & de la ſenſibilité reſte. Ne trouvez-vous pas que j'aye raiſon?

LE PERE DE FAMILLE.

Il me ſemble qu'oui. Je ſens fort bien que l'inſtruction morale que les jeunes gens peuvent tirer de l'hiſtoire, telle qu'on la leur enſeigne, ſe réduit à peu de choſe; & qu'il faut un eſprit mûr, accoutumé à réfléchir, pour en faire uſage.

LE GOUVERNEUR.

Enſuite, les Romans ont encore une autre bien grande utilité. Un traité de morale (en ſuppoſant même qu'un jeune homme fut capable de l'entendre & de le goûter,) nous donne des règles générales pour les mœurs. Il nous dit: ſuivez la vertu & vous ſerez heureux: mais le Roman nous en montre l'exemple; il reveille en nous le ſentiment de cette vérité dont la nature y a placé le germe. Il nous fait ſentir invinciblement que le vertueux eſt plus heureux au milieu du malheur, que le vicieux paraît avec tous les avantages du bonheur & de la fortune: & un ſentiment nous perſuade bien autrement, il a une bien plus grande influence ſur nos actions qu'un raiſonnement. Outre cela, la morale nous enſeigne la vertu d'une manière abſtraite: ſes thèſes, quoique vrayes, ſont générales, & peu de gens ſont en état de les bien appliquer. Bien des perſonnes violent un devoir qu'elles connaiſſent,

ſent, tandis qu'elles ne le croyent pas, ſe laiſſant aiſément abuſer par la paſſion. Sans traité de morale même, tous nos devoirs nous ſont écrits dans le cœur, mais l'application en eſt ſouvent difficile à faire. Avec bien de l'envie de remplir nos devoirs, nous ne voyons pas toujours ſi c'eſt-là le cas de le faire, ſi cela ne ſouffre pas quelque exception, ſi les autres n'outrent pas leurs prétentions. Mais le Roman n'eſt que l'exemple de tels & tels cas particuliers, & l'exemple inſtruit bien plus efficacement, jette bien plus de lumière ſur un ſujet qu'une théſe générale. Il peut donc être regardé comme une morale appliquée; & comme nous approuvons toujours celui qui en agit d'une façon grande & vertueuſe, il rafine, il aiguiſe notre ſentiment de l'honnête. Il eſt dans la morale, ce que ces collections de déciſions & de cauſes (comme *les Cauſes célèbres de Pitaval*) ſont dans le Droit.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela pourrait être; ſi toutes les actions & tous les ſentimens que les Romans peignent étaient bons & louables. Mais il s'en faut bien. Par exemple, cet eſprit de Gladiateur, cette fureur du Duel, malheureuſement trop en vogue dans le monde, n'y eſt-elle pas fortifiée, peinte avec toutes les couleurs qui peuvent la diſculper, & la rendre même intéreſſante?

LE

LE GOUVERNEUR.

Je ne nierai pas tout-à-fait cela. Je ne veux pas non plus faire l'apologie des Duels, mais j'espère pourtant vous démontrer que le danger n'est pas si grand que vous le faites. D'abord je vous dirai qu'un Auteur ne peut guères faire autrement. Il faut qu'il respecte les mœurs & les préjugés du siècle & de la nation pour laquelle il écrit. Ensuite il n'ose pas contredire & choquer la nature. Où qu'elle se trouve, la valeur est toujours une vertu respectée & honorée dans le monde, & la poltronnerie un vice mépriſé. Le plus sûr moyen de détruire tout intérêt dans un Roman, & de manquer par conséquent le premier but, qui est de plaire en instruisant, ce serait de rendre le principal personnage mépriſable. Or la valeur ne va jamais sans un peu de vivacité dans les passions, & par conséquent de chaleur dans le ressentiment. Si donc un Auteur voulait nous représenter un jeune homme honnête, mais vif & impétueux, comme le sont la plupart, qui supportât patiemment un outrage, ne choquerait-il pas visiblement la nature? C'est ce qu'il n'oserait faire, à moins de vouloir tomber dans une extravagance aussi grande, que ceux qui racontent des faits de Chevaliers pourfendans des géans. D'ailleurs....

LE

LE PERE DE FAMILLE.

Tout cela peut être très vrai. Mais s'il veut former nos mœurs, ne devrait-il pas s'unir à tous les autres moraliſtes pour décrier autant qu'il peut une fureur auſſi déteſtable que l'eſt celle des Duels? Ou bien, au moins, ne nous jamais montrer un jeune homme dans cette malheureuſe poſition, d'être forcé à opter entre le mépris ou la tranſgreſſion de ſes devoirs les plus ſacrés.

LE GOUVERNEUR.

Nous n'avons plus tant à craindre la fureur des Duels. Les loix y ont mis bon ordre. On y ſonge deux fois avant que de ſe mettre dans une ſi fâcheuſe poſture; & depuis que les loix ſont ſi ſévères là-deſſus, on excuſe un homme qui ſouffre une injure ſans en tirer vengeance, plutôt que de s'expoſer à perdre ſa fortune. Il peut aller tête levée partout, ſans qu'on le croye un lâche, & qu'on l'accable du mépris univerſel. La cauſe étant donc ôtée, l'effet ceſſe, & on voit partout tomber ce préjugé. Si malheureuſement il faut un peu de féraillerie, on tâche de faire enſorte qu'il ſe répande le moins de ſang qu'il eſt poſſible. Et puis la politeſſe eſt ſi générale dans le monde, qu'on n'a point tant à craindre d'être offenſé. Un jeune homme, querelleur & ſpa-

ſpadaſſin, eſt fui & haï comme un chien hargneux; de ſorte que pour ſon propre intérêt il éſt obligé d'être doux, ou au moins de le paraître. De ſorte que tout l'effet que la lecture des Romans pourrait faire dans ce point, ce ſerait de donner un peu d'audace à un jeune homme, au point de ne pas craindre un aggreſſeur, & de ne pas ſe laiſſer outrager. Et je crois qu'il eſt impoſſible à un homme, pour peu qu'il ait de ſentiment, de ne pas céder à un premier mouvement de colère, quand on l'inſulte. Aſſurément il faudrait qu'il n'eût pas le moindre courage; car le courage ne va jamais ſans un peu d'ardeur & de reſſentiment; & vous m'avouerez pourtant, qu'il eſt la marque diſtinctive d'une ame élevée.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, oui, cela eſt vrai. Je ſens bien que le danger des Duels n'eſt plus ſi grand; & quelque averſion que j'aye pour ce préjugé barbare, je ne veux pourtant pas que mon fils ſoit un poltron & un lâche qui ſe laiſſe inſulter par le premier affronteur.

LE GOUVERNEUR.

Je vous dirai plus, Monſieur, c'eſt dans les bons Romans que cette fureur eſt le mieux combattue. Liſez la *nouvelle Héloïſe*; quelle

quelle Lettre que celle où *Julie* parle contre le Duel! Dans *Tom Jones*, avec quel ſoin l'Auteur n'obſerve-t-il pas que *Fitz patrick* eſt l'agreſſeur, pour diſculper *Jones*; quels remords ne lui donne-t-il pas, lorsqu'il craint d'avoir tué un homme, même en défendant ſa vie, ou du moins en tirant l'épée pour repouſſer l'outrage le plus atroce. Enfin nous avons un Roman, où le héros refuſe conſtamment un combat ſingulier, en montrant toute la valeur & l'intrépidité poſſible, & ſe tirant avec le plus grand honneur d'un pas ſi délicat.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt *Grandiſſon*, je le ſais. Mais tous ne contiennent pas le même exemple.

LE GOUVERNEUR.

Et cela eſt juſte; car enfin il faut toute la vertu d'un *Grandiſſon* pour refuſer un Duel. Si un Auteur peignait un jeune homme un peu relâché dans ſes principes, & qui voulût après ſe diſpenſer de ſe battre, ſous prétexte de vertu & de religion, on le ſoupçonnerait toujours de lâcheté, comme on fait dans le monde, & cela avec raiſon; car c'eſt une vertu bien ſuſpecte, que celle qui ne nous vient dans l'eſprit que quand nous devons expoſer notre vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, oui, je vous paſſe que ce ne ſont pas les Romans qui peuvent propager cette folie; & que tant que les Loix n'auront pas entiérement déraciné ce malheureux préjugé, on verra malheureuſement encore ſouvent de pareilles affaires. Mais....

LE GOUVERNEUR.

Sans doute; & même ils ſeraient plus propres à l'arrêter qu'à l'autoriſer. Mais il s'en faut bien que ce ſoient-là toutes les utilités des Romans. J'y en vois encore pluſieurs autres. En voici une des principales. On eſtime & on loue tant les vieillards, à cauſe de leur expérience qui leur donne les moyens de ſe conduire avec ſageſſe dans le monde, & de guider la jeuneſſe par leurs conſeils. On a tort peut-être. Il ſe peut que tous ces avantages ne viennent que de ce que leurs paſſions ſont moins vives, & qu'elles les engagent par-là, non dans moins de mauvaiſes actions, mais dans moins de fautes. Quoiqu'il en ſoit, qu'eſt-ce que cette expérience, ſinon d'avoir vu beaucoup d'événemens; & de s'être fait delà des règles pour juger de l'iſſue d'une affaire par ſes cauſes. Or il eſt indifférent d'avoir vu ces faits ou de les avoir lus. Qu'une choſe nous ſoit arrivée, ou que nous l'ayons

l'ayons lue, l'effet eſt le même quand nous venons à nous la retracer par la mémoire. J'en excepte toute choſe qui a excité en nous une forte paſſion, que nous n'avons pas encore ſatisfaite; comme la colère que nous avons ſentie en recevant un tort quelconque, & dont le ſouvenir nous cauſe un mouvement pareil, d'où naît le déſir de la vengeance; ou bien ce mouvement machinal qui nous fait frémir au ſouvenir d'un grand danger que nous avons couru.

Mais que fait le Roman? Il nous trace mille événemens, & nous donne par-là une connaiſſance du monde, & de la manière dont les choſes y vont; ce qui fait cette expérience qui nous manque dans la jeuneſſe. Il a ce double avantage ſur l'hiſtoire; c'eſt, de nous préſenter des événemens à notre portée, qui peuvent nous arriver journellement; & de nous en faire voir tous les reſſorts ſecrets. Et ſur les Ouvrages Dramatiques il a encore celui-ci; c'eſt que n'étant point gêné par les règles étroites du tems, & par les convénances théatrales, il nous peut bien mieux détailler tous les événemens comme ils naiſſent dans la nature.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais il faut ſavoir d'abord ſi c'eſt ainſi qu'ils les peignent, ſi les événemens & leurs reſſorts ſont pris de la nature des cho-

choſes, & d'une vraie connaiſſance des mœurs & de l'eſprit humain; ou bien ſi ce ne ſont que de belles chimères puiſées dans l'imagination ardente de l'Auteur, qui cherche à plaire, en enflammant celle de ſes Lecteurs par des peintures des ſituations touchantes qui la flattent, mais qui n'exiſtent pas dans le monde.

LE GOUVERNEUR.

Vous revenez toujours à votre ancienne objection. Quand pourrai-je parvenir à la détruire? Vous ne voyez ſous le mot de Roman, qu'*Amadis des Gaules*, & *Robinſon Cruſoë*. Ce n'eſt pas ceux-là, que je veux qu'on liſe avec des jeunes gens. Mais en attendant que je vous diſe quels ſont ceux que je crois propres à produire les effets dont je viens de parler, je m'en vais tâcher, pour la dernière fois, de répondre invinciblement à votre objection favorite, avec laquelle vous revenez toujours à la charge.

LE PERE DE FAMILLE.

Il paraît, mon cher, qu'elle vous embaraſſe, & que c'eſt pour cela qu'elle vous impatiente ſi fort.

LE

LE GOUVERNEUR.

Point du tout, Monſieur, vous allez voir. Il eſt impoſſible qu'un bon Auteur peigne des ſentimens qui n'exiſtent pas dans la nature, & faſſe naître ſes événemens de reſſorts dont ils ne ſuivraient pas naturellement. Je m'en vais vous le démontrer. Monſieur *Hume* dit dans *ſon Eſſai ſur la Critique*, que les marques extérieures des paſſions, ne ſont point des ſignes arbitraires, que l'uſage ait introduits parmi les hommes: mais qu'elles ſont naturelles & univerſelles, & que nous en avons un ſentiment intérieur, qui nous fait d'abord reconnaître telle paſſion à telle marque. Cette obſervation eſt très belle & très vraie. Mais en voici une qui pour la vérité ne cède en rien à l'autre; c'eſt que le caractère d'un homme donné & connu, nous ſavons à point nommé quel mouvement tel objet produira en lui, & de quelle façon il agira. Nous le ſentons intimément ſans pouvoir ſouvent en rendre raiſon. Enfin il ſemble que tous les cœurs ſoyent moulés ſur la même forme, ou du moins que nous ayons un ſentiment des divers mouvemens & actions que la diverſité des caractères doit prendre. Il faut, ſans doute, que ce ſentiment ſe dévéloppe en nous, comme tous les autres; mais il y exiſte, j'en appelle à tous ceux qui ont un cœur. Voilà pourquoi tout Romancier, tout

Poëte dramatique qui nous préſente une action, qui ne ſuit pas naturellement de la ſituation & du caractère d'un perſonnage, nous revolte, & nous ôte toute la foi que nous avons en lui. C'eſt comme ſi un peintre voulait,

Humano capiti cervicem —— equinam
Jungere ——

L'un choquerait autant que l'autre; & nous le ſentirions d'abord. En voulez-vous un exemple? Je m'en vais vous le montrer dans un excellent Poëte Dramatique, tant il eſt vrai, qu'un homme de génie même ſe laiſſe emporter au delà du but. *Métaſtaſe* dans ſon *Antigonus* nous montre dans *Démétrius*, un jeune homme très-vertueux, ſenſible, & par conſéquent auſſi tout plein de la plus vive tendreſſe pour ſon père. Il aime ſecrettement ſa belle-mère future, il ſacrifie ſa paſſion, il l'étouffe: ſon père pris, il engage ſon amante à ſe donner à un autre, parce que la liberté de ſon père doit être le prix de ce ſacrifice. Celui-ci qui adore *Bérénice*, aime mieux rentrer dans ſes fers que de la voir à un autre, & traite durement ſon fils pour le ſervice qu'il avait cru lui rendre. Loin de ſe croire libre de ſes obligations de fils, par cette dureté, *Démétrius* voyant *Antigonus* encore une fois priſonnier, le délivre par l'action la plus téméraire. Juſques-là tout eſt excellent, notre

tre cœur ſuit avec aiſance tous les mouvemens de *Démétrius*, parce que chacun en porte intérieurement le germe. Mais quand enſuite ce jeune Prince, après avoir fait toutes ces actions héroïques, veut ſe tuer, parce qu'il ſent qu'il ſera toujours le rival de ſon père, cela ne touche plus du tout. Premiérement, avec tant de magnanimité, on ſent qu'il pourrait vaincre ſa propre paſſion; & pour celle de *Bérénice* qui ſe déclare ſon amante, on ne voit pas quelle raiſon il a de ſe tuer, il ſuffirait qu'il s'éloignât pour la guérir. L'Abbé *Métaſtaſe* a cru par la crainte qu'il nous donne pour la vie du Héros, faire monter l'intérêt au plus haut degré; mais il n'a pas ſenti que bien loin de là, cela le refroidiſſait entiérement, parce que ſon action ne ſuit ni du caractère du jeune Prince, ni de ſa ſituation. Et il en eſt ainſi dans tous les cas. Qu'on ne me diſe point qu'il n'y a que des connaiſſeurs qui jugent ainſi, & non pas des jeunes gens. Ce ſentiment nous eſt inné, il ne trompe jamais. Plus nos vues s'étendent, plus nous le rafinons, & nous ſommes capables de l'appliquer à plus de choſes; parce que nous en connaiſſons davantage. Ainſi la beauté de certaines actions peut être au deſſus de la portée d'un homme; & alors il eſt du tout incapable de la ſentir & de la comprendre. Mais dès qu'il a aſſez de connaiſſances pour la ſentir, l'impreſſion qu'elle ſera ſur lui ne ſera ja-

mais fausse. Voilà pourquoi, pourvu qu'un Roman soit à la portée d'un jeune homme, si les sentimens sont faux, outrés, si les actions ne découlent pas naturellement des caractères & des situations, si enfin l'Auteur n'a pas touché cette corde sécrette du cœur, il l'ennuyera sans faute, & le laissera froid, sans faire aucune impression sur lui, pourvu qu'on ne lui ait pas donné auparavant un esprit faux & louche. Si le sublime du génie, dans l'expression du sentiment, est de trouver ce qu'il semble que chacun aurait dit dans tel moment, le même sublime dans l'enchaînement des événemens, c'est de trouver ce qu'il semble que chacun aurait fait. Voilà votre objection détruite, par rapport aux sentimens & aux événemens qui sont peints dans les Romans.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mais on vous dira toujours que les hommes agissent rarement, comme on les peint dans le Roman; surtout le héros, en qui on entasse toute la magnanimité, toute la générosité, bref toutes les vertus possibles, sans presque aucun défaut.

LE GOUVERNEUR.

Quand cela serait, qu'est-ce que cela prouverait? Que les hommes savent ce qui est vertueux, & que peu le font. C'est bien tant

tant pis. Mais parce qu'il y a beaucoup d'hommes méchans, devons-nous craindre d'être trop vertueux? Le Roman doit peindre les hommes tels qu'ils ſont, je l'ai déjà dit; ainſi, ces chimères de perfection, vous ne les trouvez pas dans ceux qui ſont bons; mais ceux-même qui, comme *Grandiſon*, nous peignent un caractère parfait, s'il eſt d'ailleurs bien peint & intéreſſant, ont l'utilité au moins de nous montrer le point de perfection dans la morale, & de nous inſpirer le deſir d'y atteindre. Mais tous ne ſont pas ainſi, & il y en a beaucoup qui, quoiqu'ils tracent l'image de la vertu dans leur Héros, (car il n'y a qu'elle qui intéreſſe) lui donnent des faibleſſes; & crayonnent enfin le caractère de l'homme vertueux non tel qu'il devrait être, mais tel qu'il eſt.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ſais qu'il y en a, mais ce ne ſont pas les plus utiles. Car les actions vicieuſes qui y ſont contées ſervent d'inſtruction au mal, d'autorité & d'exemple à un jeune homme.

LE GOUVERNEUR.

De quels Romans voulez-vous parler, Monſieur? De ceux qui ſont l'école du libertinage? A Dieu ne plaiſe qu'on en met-

te jamais de tels entre les mains d'un jeune homme. Les autres peignent le mal, cela eſt vrai: mais comment voulez-vous qu'ils faſſent, ſi le mal exiſte dans le monde, & ſi c'eſt delà qu'ils tirent leurs tableaux. Et puis daignez conſidérer qu'ils nous le préſentent toujours ſous le point de vue le plus propre à nous le faire éviter; non point tel qu'il paraît à nos yeux dans le monde, où l'utilité qu'on en retire nous le rend ſouvent aimable & doux, mais en nous le rendant toujours odieux.

LE PERE DE FAMILLE.

Cependant lorſque c'eſt le héros qui tombe dans ces fautes, on les orne de toutes les circonſtances imaginables pour les faire excuſer, & pour ne pas anéantir l'intérêt. Le jeune homme qui lit garde enſuite l'impreſſion du mal, & oublie les circonſtances qui peuvent ſervir à le pallier. Il ſe dit: un tel a commis telle faute, & on ne laiſſe pas de l'aimer, & de s'intéreſſer vivement à lui, j'en puis donc faire autant: alors la paſſion l'entraîne, il en commet mille, ſans autre excuſe que la corruption de ſon cœur.

LE GOUVERNEUR.

D'abord celui qui lirait un livre avec de tels yeux, aurait néceſſairement un cœur déjà corrompu, & alors, quoiqu'on lui fît lire,

ou

ou même en ne lui laiſſant rien lire du tout, il n'en deviendrait pas moins vicieux. Dans l'hiſtoire, il trouverait de grands hommes, l'objet de l'admiration de tout l'univers, qui ont commis de fort méchantes actions, & il s'en appuirait. Quand vous lui feriez lire l'Ecriture Sainte, il n'en ſerait pas autre choſe. Je vous demande, Monſieur, ſi en liſant, par exemple, l'hiſtoire de David, un jeune homme vicieux & méchant ne pourrait pas ſe dire: ce grand Roi, ce Roi ſi juſte, ſi bon, ſi craignant Dieu, a commis un adultère, *ergo* je puis le faire auſſi; & ainſi des autres. Quand même il ne lirait rien, il verrait toujours dans le monde mille perſonnes qu'on eſtime être enclins à tel vice, commettre mainte action blâmable, & il ſe dirait: ſi celui-là fait cela, & n'eſt pas plus mal, tu peux bien le faire auſſi. Ainſi cette objection tombe d'elle-même. En ſecond lieu, quel eſt le Roman médiocre, où vous ne trouvez celui qui commet une mauvaiſe action, déchiré de remords & puni par les ſuites mêmes de cette action? Or cette impreſſion eſt très utile. Dès que nous ſentons bien intimément que la vertu eſt ce qui ſeul peut nous procurer un bonheur conſtant & durable; (& les ſenſations qu'un bon Roman nous fait éprouver, tendent toutes à nous pénétrer de cette vérité) alors nous prenons une ferme réſolution de la ſuivre pour régle dans toutes les actions de notre vie; nous nous formons des principes.

Ce qui n'était d'abord que ſentiment confus, inclination chez nous, devient jugement & paſſe, pour me ſervir d'une expreſſion de Philoſophie, des facultés ſubordonnées de l'ame, dans les facultés ſupérieures. Ces principes ſi rares nous ſont ſurtout néceſſaires dans la vigueur de l'âge, où nous ſommes toujours en danger d'être entraînés par la trop grande vivacité des paſſions. Le dernier période de la vertu, c'eſt quand à force d'agir ſelon ſes principes, ils ſont devenus habitude, ſeconde nature; quand ſans balancer, nous feſons preſque machinalement ce qui eſt bien. Alors on pratique la vertu de la même façon que lorſqu'on le fait par pur ſentiment, par ce qu'on nomme droiture de cœur; avec cette différence, que dans la tendre jeuneſſe quelque bien-né qu'on ſoit, des ſociétés mal choiſies, mille circonſtances peuvent nous éloigner du chemin de la vertu, au point de n'y rentrer jamais; au lieu que lorſque nous ſommes à nous rendre la vertu habituelle, rien ne ſaurait jamais nous en détacher; elle a entiérement pénétré notre ame; elle eſt devenue une partie de notre eſſence. Si j'oſais alléguer une comparaiſon, je dirais, qu'il en eſt de l'homme vertueux comme du deſſinateur. Un coup d'œil juſte, & une facilité à imiter ce qu'il voit, ſont des qualités naturelles qui facilitent l'étude du deſſein, elles donnent de l'avance. Enſuite quand un jeune deſſinateur a compris

les

les principes de ſon art, il les met en pratique en ſe les rappellant toujours, & avec quelque peine. A la fin, ſans plus ſonger à tous ſes principes, il deſſine toujours juſte. Ainſi un cœur droit, & une ame ſenſible ſont les premiers degrés à la vertu. J'oſe croire que tous les hommes ont reçu ces qualités, en égale portion, des mains de la nature, que les impreſſions que nous recevons dans l'enfance & dans la jeuneſſe, peuvent les gâter & les étouffer même juſqu'à un certain point. Ceux chez qui cela n'eſt point arrivé, apprennent enſuite à goûter la vertu & à en connaître les principes. Cela arrive d'ordinaire dans l'âge où l'ame commence à acquérir de la force & du reſſort. Alors on ſe dit toujours à ſoi-même dans les occaſions critiques de la vie; il faut être honnête homme, vertueux, il faut agir ainſi pour mériter ton eſtime, ton approbation, & celle de tous ceux qui penſent. Cet état dure juſqu'à ce qu'enfin à force de la pratiquer, la vertu nous devient entiérement habituelle. Le mauvais exemple, & des circonſtances malheureuſes, peuvent rendre le jeune homme ſenſible & droit, vicieux. Celui qui eſt parvenu à ſe faire des principes, ſera bien plus ferme, & il faudra des cas bien ſinguliers pour l'en détacher. Mais celui qui a eu le bonheur de parvenir à s'en faire une habitude, (car réellement il y faut du bonheur) ne ſaurait jamais l'abandonner; le mal n'a plus aucune

prise sur lui, il ne saurait le désirer même. Je me suis peut-être un peu éloigné de mon sujet, mais je crois que vous voilà parfaitement persuadé que, pourvu qu'un jeune homme n'ait pas le cœur corrompu d'ailleurs, ce qui peut arriver dans le plus bas âge, il n'y a pas lieu de craindre que la lecture des bons Romans serve en aucune façon à lui donner la moindre mauvaise impression.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je le crois.

LE GOUVERNEUR.

Reste donc à répondre à la seconde partie de votre objection. „ Avec des sentimens dont le germe est dans notre cœur, „ & que chacun se sentira forcé d'approu- „ ver, & de trouver naturels, un auteur „ pourrait se former un enchaînement de „ faits, & un monde qui n'existe pas. Les „ jeunes gens ne connaissent pas celui où „ ils vont entrer ; en s'emparant de leur „ imagination, il pourrait aisément leur en „ faire concevoir des représentations fan- „ tastiques." Ai-je bien pris votre pensée?

LE PERE DE FAMILLE.

Tout juste. C'était précisément ce que je voulais dire.

LE GOUVERNEUR.

C'est-là le cas de tous les Romans à avantures étranges. Je m'expliquerai plus au long là-dessus, quand je vous parlerai de ceux que je fais lire à Monsieur votre fils. Quant à présent je vous dirai seulement que tout Roman, qui ne copie pas la nature aussi bien qu'une Comédie, est indigne de l'attention d'un homme d'esprit, & que je me garderai bien d'en donner d'autres à lire, à qui que ce soit, que de ceux qui contiennent une fidèle peinture du monde. De cette façon ils servent donc à suppléer au défaut d'expérience de la jeunesse, qui ne leur manque que faute d'avoir beaucoup vu. Mais à quoi nous servirait cette expérience, si elle ne nous aidait à nous guider dans les affaires de cette vie? Quand l'âge nous la donne, elle nous est d'ordinaire assez inutile. Ayant atteint alors, ou manqué irréparablement le but où nous tendions, nous avons trouvé notre place dans le monde; & le manque de désirs inquiets, l'impossibilité de les contenter quand nous en formerions; la froideur de l'âge, qui nous met à couvert de commettre des fautes dangereuses,

nous rendent communément toute notre expérience superflue. Mais c'est dans la jeunesse qu'elle nous serait indispensable, lorsque nous avons des désirs à contenter, une fortune à faire. Il ne faut donc rien épargner de ce qui peut nous la donner. Et ceci est encore un des avantages que le Roman a sur l'histoire, c'est que dans notre conduite, comme dans la morale, il nous présente des exemples plus à notre portée, dont nous pouvons plus aisément faire l'application.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela se peut; mais rarement fait-on sa fortune dans le monde, par les moyens, par lesquels un héros de Roman fait la sienne.

LE GOUVERNEUR.

Mais est-ce donc seulement à faire sa fortune qu'on doit enseigner à un jeune homme?

LE PERE DE FAMILLE.

Ma foi, mon cher, voulez-vous que je vous dise, c'est pourtant là ce qu'il y a de plus important.

LE GOUVERNEUR.

Voilà le grand malheur dans le monde; c'eſt qu'on ne prêche que cela aux jeunes gens; je dis à ceux qui ſont les mieux élevés. Il faut faire votre chemin, leur dit-on, & pour cela il faut que vous ſoyez doux, humbles, complaiſans, c'eſt-à-dire en termes plus vrais, que vous ſoyez rampans, bas, vils complaiſans, lâches flatteurs. Par l'importance qu'on attache ſoi-même à la fortune & par la fureur qu'on a de la préſenter à la jeuneſſe, comme l'unique choſe à laquelle ils doivent ſonger, on rend les hommes preſque tous fourbes, faux, vils, & méchans: on étouffe en eux toute élévation d'ame, toute ſémence de vertu. Ah! éloignons-nous de cette route commune, imprimons dans leurs cœurs l'amour de la vertu de cet honneur, qui conſiſte à s'expoſer, à perdre plutôt tout que de faire le mal: enſeignons-leur à mettre un prix à leur propre eſtime, & à celle de ce qu'il y a de gens d'honneur dans le monde. Il eſt vrai que le Roman ne nous préſentera pas un homme qui, en flattant baſſement, s'élève & parvient à ſes fins; ou s'il nous le préſente, c'eſt de manière à nous faire d'abord ſentir ce qu'il y a d'odieux dans un tel caractère. Mais d'où viendrait ce mépris & cette haine que nous aurions pour un pareil exemple, ſinon de ce que nous ſentons au fond du

cœur que cela eſt indigne? Et pourquoi voudrions-nous enſeigner aux jeunes gens de faire ce que nous nous ſentons forcés de mépriſer naturellement, quand nous le voyons faire à d'autres? Mais il nous montrera comment dans tous les événemens de la vie il faut agir pour conſerver ſa probité, ſon honneur, ſa vertu; & ſans doute que les ſentimens qu'il nous inſpire nous portent, comme je l'ai déjà démontré, à ſacrifier tous nos avantages à ces grands objets.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais avec tous ces beaux ſentimens, un homme pourra fort bien reſter dans l'indigence. Je ne veux pas dire pour cela qu'il faille être malhonnête homme pour ſe pouſſer. A Dieu ne plaiſe! La vertu eſt aſſurément le plus grand bien, & le premier objet que nous devons avoir en vue. Mais je dis qu'il n'en faut pas affecter une ſi auſtère, ſonger à ſoi, & céder un peu au torrent; car enfin perſonne ne réformera le monde.

LE GOUVERNEUR.

Il eſt rare aſſurément qu'un homme vertueux s'élève à une fortune brillante, ſi ſa naiſſance ne l'en a mis à portée: mais auſſi croyez-moi, la vertu arrive toujours à ſon but,

but, c'eſt-à-dire, à cette douce médiocrité plus déſirable mille fois que la fortune la plus brillante. Il faudrait qu'il y eût bien du malheur, ſi un homme avec quelque talent qui le rend utile à la ſociété, & de la vertu, ne parvenait à trouver une place dans le monde, ſans faire la moindre violence à ſes principes. Il faudrait encore un malheur plus rare, pour que ce fût ſa vertu même, qui y fût un obſtacle. Ne le croyons pas, & appliquons-nous à rendre les principes des jeunes gens auſſi ſévères qu'il ſe peut, à leur inſpirer, non cette vertu mesquine qui conſiſte à n'être ni voleur, ni escroc, ni faux monnoyeur, mais cette grande vertu, cette fille du Ciel, qui embraſe l'ame comme un rayon de la divinité; & ſi jamais il arrive après cela que celle-ci les rende infortunés, ce qui, soit dit à l'honneur de l'humanité, n'arrive que très rarement, elle ſuffira certainement à les conſoler. Mais s'il n'eſt pas permis à l'homme vertueux de faire quelque choſe contre ſes principes pour parvenir à ſes fins, il peut au moins y employer tous les moyens juſtes & permis. Suppoſez, par exemple, qu'on puiſſe attendre quelque avantage d'un autre; il eſt ſûr qu'un honnête homme ne pourra, ni n'oſera le flatter, *l'empaumer*, comme on dit; mais qu'il s'attache à connaître l'humeur & le caractère de celui dont il a beſoin, qu'il évite de le heurter de front, qu'il ſe ſerve de cette con-

connaissance autant qu'il est en lui, sans trahir son honneur & la vérité: cela lui est permis. Ainsi quoiqu'on ne doive point se plier aux vices des hommes, & à leurs défauts, il nous est très important de les connaître.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vous entends pas assez. Expliquez-vous, s'il vous plaît, davantage.

LE GOUVERNEUR.

Tout homme qui a un dessein qu'il souhaite de voir réussir, soit qu'il concerne sa fortune, ou quoi que ce soit, s'il veut y parvenir il faut qu'il y travaille. Pour cela il faut qu'il fasse deux choses: éviter ce qui peut y nuire, & faire ce que peut y contribuer; & c'est ce que l'expérience nous enseigne à prévoir. Je suppose donc que pour ce dessein il ait besoin de l'appui d'un autre, il faut qu'il se le rende favorable; le moyen le plus facile pour cela, c'est sans doute de flatter, de tâcher de s'insinuer dans son esprit. Mais en flattant les défauts de quelqu'un, n'est-il pas visible qu'on les fortifie, qu'on leur donne de l'aliment autant qu'il est en nous. Il y a bien des gens qui ne voudraient pas faire les *Mercures* d'un protecteur quelconque, mais qui ne se font pas le moindre scrupule, s'il

s'il eſt vain & orgueilleux, de le ſaiſir par-là & de le bouffir encore plus de louanges, qu'ils deſavouent dans leur cœur.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah, il y a auſſi une grande différence!

LE GOUVERNEUR.

Comment? quelle différence? La débauche ſe nuit à elle-même, mais l'orgueil & la vanité nuit à tout ce qui l'entoure. Ce ſont les lâches qui flattent les grands, les gens en place, qui font qu'après cela l'honnête homme à qui ces artifices ſont inconnus devient l'objet de leur haine. Si donc un homme voulait employer à cela ſon expérience, & la facilité à démêler les caractères des hommes, qui en fait partie, il agirait très malhonnêtement.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais, comment voulez-vous qu'un homme faſſe? Notre fortune, quelque bornée que nous la déſirions, dépend des autres, de ceux qui ſont au deſſus de nous. Il faut ſe produire, s'inſinuer chez eux, s'en faire des amis, & les ſolliciter pour l'obtenir. Nous ne ſommes plus aux tems des *Cincinnatus*, où on tirait les gens de la char-

charrue, pour les mettre à la tête des Armées ou des affaires publiques.

LE GOUVERNEUR.

Il faut se produire, sans doute: on ne saurait prétendre, sans sottise & impertinence, que des gens aussi occupés, aussi obsédés que des gens en place, courent après nous pour nous offrir un emploi, une grace. Mais savez-vous ce que fait l'homme modeste & vertueux? Il sait qu'il faut qu'il y ait des gens qui gouvernent le pays sous l'œil du maître, qui soient ses guides dans les choses qu'il ne peut pas voir par lui-même, & qui sont chargés de choisir les hommes pour les placer selon que chacun est utile au pays, & au service du Souverain. Il sait que ces hommes tiennent un rang élevé dans l'Etat, & que ce rang exige du respect, & il ne fait aucune difficulté de le lui témoigner. Il sait encore que ces gens sont trop occupés pour pouvoir aller à la chasse du mérite inconnu. Il n'aura donc aucune difficulté à se présenter, à solliciter: il dira à un homme qui a du pouvoir: „ Monsieur, je suis un tel, j'ai tel talent, je me suis appliqué toute ma vie à „ telle chose, & j'ai toujours tâché de rem„ plir mes devoirs: je souhaiterais de pouvoir „ obtenir telle grace; je sais qu'elle dépend „ de vous, & je vous supplie de vouloir vous

„ in-

„ intéreſſer pour moi". Cela ne répugne point au plus parfaitement honnête homme ; & s'il eſſaye un refus, il ſe retire ſans plainte & ſans murmure, & ſe conſole en s'enveloppant dans ſa vertu. Mais vouloir employer la connaiſſance des caractères à ſaiſir le faible de quelqu'un, & à en profiter en le flattant, je le ſoutiens, cela eſt lâche & indigne. La flatterie n'eſt pas ce qu'on penſe ; elle ne conſiſte pas à exalter un homme juſqu'aux nues ; au contraire, pour peu qu'un homme ait d'eſprit, cette flatterie groſſière l'affadira. Mais elle conſiſte à témoigner un ſentiment qu'on n'a pas ; & quelque étendues que ſoient les bornes de la politeſſe, on peut toujours être ſincère & poli en même tems. Si les Grands ſe connaiſſaient en hommes, ou plutôt ſi l'amour-propre n'était pas ſi fort capable de nous aveugler, ils ſe défieraient bien plus de ces gens ſi attentifs à leur complaire. L'honnête homme qui ſe tient loin d'eux, a aſſurément un reſpect bien plus ſincère pour eux que le lâche complaiſant. Pour plaire à quelqu'un par de tels moyens, il faut avoir ſaiſi ſon faible, & quel qu'il ſoit, cette connaiſſance inſpire toujours du mépris. C'eſt apparemment pour cela qu'on a dit qu'il n'y avait point de Héros pour ſon valet-de-chambre. Mais l'honnête homme ne recherche pas ſi le Grand a des défauts ; s'il en obtient des bienfaits, il eſt pénétré de reconnaiſſance ; s'il ſe voit rebûté, il l'oublie.

blie. D'ailleurs ceux qui trahiſſent la vérité pour leur utilité, ne ſont jamais des gens ſûrs, & je ne voudrais jamais employer un homme qui rechercherait tous les petits moyens pour s'inſinuer dans mon eſprit. Ce que je dis des Grands doit s'entendre de toutes les occaſions dans la vie, où l'on cherche des moyens illicites de captiver des perſonnes. Je n'ai pris cet exemple que parce qu'il eſt le plus commun. Ce n'eſt point cela que les Romans nous apprennent, ni ce dont ils inſpirent le goût. Mais ils nous donnent une autre expérience, & ils nous apprennent à connaître les hommes : connaiſſance dont nous pouvons nous ſervir dans mille occaſions d'une façon permiſe. Savoir choiſir ſes amis, ſes liaiſons ; diſcerner ceux qui ont le pouvoir & la volonté de nous ſervir ; ne s'ouvrir qu'à des gens ſur qui on peut compter ; taire ou dire ce qu'il faut & à qui il le faut ; ne point faire de fauſſes démarches, & apprendre à prévoir les ſuites de celles que nous feſons ; voilà des choſes pour leſquelles nous avons beſoin d'une connaiſſance très déliée des hommes, & c'eſt-là que nous pouvons l'employer avec juſtice, pour notre propre avantage. Je dis plus, celui-même qui ne ſongerait qu'à procurer le bien-être des autres doit, pour y parvenir, ſavoir comment s'y prendre, car il n'eſt pas ſi aiſé qu'on le dirait bien de mener les gens à ce qui leur eſt utile. Celui ſur-tout qui

ſe

ſe conſacre à former les hommes à la vertu, doit abſolument les connaître parfaitement; & c'eſt à acquérir cette connaiſſance que les bons Romans ſont admirables. Je m'en vais vous dire là-deſſus comment je conçois que les hommes acquièrent de l'expérience, dans le commerce du monde, & par les voyes ordinaires. D'abord mettons-nous bien dans l'eſprit que tous les beaux ſermons, que les vieilles gens, ſoit parens ſoit gouverneurs, font aux jeunes, ne leur ſervent de rien; à moins qu'ils ne ſoient préſentés avec un art tout particulier, juſtement ſous le point de vue le plus avantageux, & ſous lequel un jeune homme, par ſon caractère & l'étendue de ſon eſprit, eſt le plus capable de les ſaiſir; ſans cela ils entrent par une oreille & ſortent par l'autre. Mais comme il n'arrive preſque jamais qu'on prenne les jeunes gens par où il le faut, on peut toujours parier que tous ces beaux diſcours n'auront fait que blanchir, & qu'après les avoir ſermonnés le mieux du monde ſur les dangers, & les écueils qu'on y rencontre ils n'en tomberont pas moins dans toutes les fautes, dans tous les égaremens dont on aura voulu les garantir, juſqu'à ce qu'ils en ayent reſſenti les ſuites douloureuſes, à pluſieurs repriſes. Voilà le train ordinaire des jeunes gens. L'âge après cela les corrige, & voici comment. Dans la jeuneſſe on eſt ouvert à toutes les impreſſions, tout ce qu'on voit eſt nouveau

& nous attire; & quand même on en aurait entendu parler, les désirs, les passions nous font voir les objets sous une toute autre forme, que celle sous laquelle un homme mûr les voit, & sous laquelle un pédagogue les peint à son écolier. Celui-ci suit, par ignorance & par oubli des conséquences, tous les mouvemens que les objets lui impriment. Plusieurs fautes réïterées, dont il éprouve les suites, le rendent attentif: il réfléchit alors sur ce qui lui arrive, & cela le mène à en découvrir la cause. Cette découverte le rend plus avisé, à moins qu'un défaut de caractère invincible n'ait occasionné ses fautes. Voilà par où l'expérience commence à lui venir. Dès qu'il a une fois appris à démêler la cause des événemens, cela le rend attentif, pour peu qu'il ait d'esprit. Mais il est impossible que souvent il ne lui arrive qu'un bonheur ou un malheur ne lui vienne d'un autre. Ceux qui lui auront procuré un bien, il les nommera bons, les autres lui paroîtront méchans; cela est dans la nature. Souvent l'expérience s'arrête là tout court, & bien des gens ne vont pas plus loin. La quantité d'événemens qu'ils ont vu arriver, ou dont ils ont été les parties intéressées, donnent aux gens d'un certain âge une espèce de routine qui leur suffit. D'ailleurs, ayant des passions plus isolées, ou dont la satisfaction dépend plus d'eux-mêmes, que la jeunesse, ils sont moins exposés à s'y voir tra-

traverſer; & s'ils ſe voyent obligés de traverſer les autres, ils le font avec plus de fineſſe & de circonſpection, parce qu'ils ſont plus faibles, plus impuiſſans. C'eſt-là pour l'ordinaire cette ſageſſe qu'on priſe tant chez les vieillards. Mais il y en a d'autres qui vont plus loin. Ceux à qui des circonſtances heureuſes ont donné un eſprit plus étendu & plus obſervateur, recherchent enſuite pourquoi un tel t'a-t-il nuit dans cette affaire? Pourquoi a-t-il trompé la confiance que tu avais en lui? Quelle raiſon avait-il de s'oppoſer à ta réuſſite là-dedans? Un tel te hait & te perſécute, quelles raiſons en peut-il avoir? Avec un peu d'attention, il découvre les raiſons de la conduite de ces gens. Il voit que la plupart agiſſent, guidés par leur propre intérêt, & que la différence des caractères ne conſiſte guères que dans les choſes où chacun place ſon intérêt. C'eſt alors qu'on commence à voir comment le caractère & les paſſions influent ſur les actions, & comment les objets excitent dans les hommes telle ou telle paſſion ſuivant le caractère de chacun. S'il continue ſes obſervations, il va plus loin encore. Les caractères ſont différens, ſe dira-t-il; un homme d'un tel caractère a fait telle action dans cette circonſtance; quel caractère as-tu toi-même? Alors ſe reſſouvenant de ce qu'il a ſenti, de ce qu'il a fait dans pluſieurs occaſions, des mouvemens qu'il a éprouvés, de ce qui l'a engagé

gagé à y céder, ou à y réſiſter; il apprendra à ſe connaître ſoi-même. C'eſt-là le ſecond pas, car jamais on ne commence par réfléchir ſur ſoi, avant d'y avoir été amené par ce qu'on a vu dans les autres. On agit longtems au hazard, pouſſé ſans ſavoir comment, par telle raiſon, par tel objet, tout comme on mange & on digère ſans connaître le méchanisme des organes qui font ces fonctions: & le Médecin n'apprend point à connaître le bon & le mauvais effet des remèdes, des alimens, en réfléchiſſant ſur l'effet qu'ils font ſur lui-même; il ne ſait comment cela s'opère que par ce qu'il a vu ſur d'autres corps. Enfin pouſſant les obſervations dans la morale plus loin, on ramene continuellement celles qu'on fait ſur les autres ſur ſoi, & celles qu'on fait ſur ſoi, on les applique à étudier les autres. Voilà comme on parvient à la fin à une connaiſſance déliée des hommes; que le grand uſage change en un tact ſûr, qui dans mille cas ne trompe pas ſur un ſeul. Je crois que là-dedans nous devons beaucoup à la nature. J'oſe penſer que c'eſt elle qui nous a donné le moyen de nous repréſenter l'effet que les objets doivent faire ſur un homme d'un caractère différent du nôtre. Cette ſecrette harmonie des cœurs, qui n'a pas beſoin des raiſonnemens, nous fait ſentir ce qui peut faire effet ſur le cœur des autres, ce qui peut les offenſer, ou leur plaire. Sans doute que

que ce ſentiment a beſoin d'être raffiné, ainſi que les autres, & que c'eſt la ſociété qui le raffine: mais la lecture des Romans nous peint la ſociété avant que nous ſoyons dans le cas de l'avoir beaucoup vue. Je dis que c'eſt un ſentiment, parce que nous agiſſons en conſéquence ſans réflexion, ainſi qu'on peut l'obſerver tous les jours. Si on ajoute à cette connaiſſance, une obſervation de la phiſionomie des gens qu'on voit agir, on parviendra à la fin à une certitude de jugement des hommes par leur phiſionomie. J'entens bien que ce n'eſt pas le viſage ſeul ſur lequel on juge; tout y entre, le port, le geſte, le regard. Car pour peu qu'on obſerve les hommes on verra qu'il n'y en aura jamais deux d'un caractère différent, qui ayent la même phiſionomie, & chez leſquels on n'apperçoive une grande différence dans les moindres mouvemens. L'emporté, le doux, le paſſionné, l'inſenſible, le modeſte, l'effronté, le ſincère, le reſervé, tous auront quelque choſe qui les décele à des yeux fins. Pour moi je compte ſi fort ſur la phiſionomie, que je n'ai preſque jamais vu d'homme qui m'ait trompé. De tout cela enſemble ſe forme l'expérience & la connaiſſance du monde. L'homme qui a beaucoup vu, & qui a de l'eſprit, les poſſède machinalement, ſans en pouvoir rendre raiſon. Il ſera poli; car il ſentira exactement ce qui pourrait déplaire à chacun, ſi on le déſirera. Il ſera fin s'il

veut, car il saura combiner les caractères & les événemens, & ce qu'il faut faire pour amener les gens dont il a besoin à son but. Il sera éloquent, car il saura précisément quelles raisons pourront faire le plus d'effet sur des esprits faits de telle façon, & comment il faut les leur présenter. Il est vrai qu'il ne saurait rendre raison de tout cela, mais il le sent. Le Philosophe en saura tirer des règles. S'il a du génie, & qu'il écrive, il portera dans ses écrits ce qu'il aura observé, & ses ouvrages seront de ceux dont on dit que la nature y est peinte: chacun croira s'y voir. Il y aura entre l'homme du monde, & le Philosophe homme du monde, la différence qu'il y a entre l'Amateur & le Connaisseur. L'un prononcera un jugement juste, & l'autre fait pourquoi il prononce ainsi.

Trouvez-vous que j'aye raison?

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'emportez par la rapidité du discours; & je ne saurais assez examiner si vous raisonnez juste: mais enfin il me le semble.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, voyez donc de quelle utilité est dans ce cas le Roman. Cette expérience, nous ne l'acquérons souvent jamais, & tou-

toujours tard, & après être tombés dans un million de fautes. Elle nous devient alors inutile pour nous-mêmes. Mais le Roman peut nous la donner, pour quand il nous la faut, avant que nous entrions dans le monde, où nous pouvons la mettre en pratique. Voici comment. Croire qu'un jeune homme tire des moralités de ce qu'il lit, c'eſt une erreur, je l'ai déjà dit. Les premiers ſentimens qu'il éprouve ſont la pitié pour le malheureux, & le ſantiment ſimpathétique de la vertu. Il ne lit d'abord que pour s'amuſer, ſans beaucoup réfléchir ſur ce qu'il lit. Mais ainſi que la quantité d'objets que nous voyons, nous ouvre l'eſprit & l'étend, ainſi la quantité d'événemens qu'il lit fait le même effet & le met peu à peu en état de porter là-deſſus un jugement, ſoit ſur les ſuites, ſoit ſur la moralité d'une action. Car le Roman a l'avantage de préſenter la cauſe des événemens, & la moralité y eſt auſſi toujours indiquée, ſoit par le jour ſous lequel il eſt montré, ſoit qu'elle en ſoit déduite expreſſément; & cela les met encore plus à ſa portée, lui ouvre l'eſprit & lui apprend à connaître les reſſorts des événemens & les motifs de nos actions. Dans toutes les ſciences, le premier pas eſt ſuivi d'un autre, & plus on y avance, plus on veut y avancer. Le principal point c'eſt donc d'attirer l'attention d'un jeune homme ſur un objet; & comment peut-on mieux y réuſſir que par l'idée du plaiſir & de l'amu-

muſement? Sera-ce un Traité de morale qui lui offrira cet attrait? Non, aſſurément: mais bien plutôt un Roman. Outre que la plupart des traités de morale ſont auſſi éloignés de nous inſtruire ſur la nature du cœur humain & ſes effets, que les Romans les plus fantaſtiques. —— Dès qu'on eſt parvenu à ouvrir les yeux à un jeune homme ſur ce qu'il lit, & ſur ce qui arrive dans le monde, on a gagné. Inſtruit par la lecture, il porte des yeux obſervateurs dans le monde, & ce qu'il voit, & ce qu'il lit, ſervant mutuellement à l'éclairer, il apportera en y entrant un recueil de faits & d'obſervations, qui ſont ce qui fait l'expérience. Si cependant, malgré ces ſoins, on voit faire plus de fautes aux jeunes gens qu'aux vieillards, ce n'eſt pas à la ſageſſe de ces derniers qu'il faut l'imputer, mais à leur froideur naturelle, qui les y rend néceſſairement tous enclins. Il eſt bien naturel qu'avec tant de facilité à tomber d'un côté, & tant d'impoſſibilité de l'autre, un jeune homme commette quelques extravagances, qu'un vieillard ne commettra pas. Louer un vieillard de ce qu'il ne fait pas de folies, c'eſt vouloir louer un malade qui n'a point d'appetit, de ce qu'il ne fait point d'excès de table. Mais il eſt toujours certain qu'un jeune homme élevé ainſi, ſera bien moins ſujet à tomber dans des erreurs qu'un autre, qui n'aura jamais appris à connaître le monde, & qu'on y aura lâché ſans

le préparer ainſi. —— Quand on voit qu'un jeune homme commence à bien ſaiſir ce qu'il lit, & à y réfléchir ſoi-même, c'eſt alors que les réflexions ſont utiles à faire avec lui. Mais dans le commencement il ne faut point en faire, de peur de le rebuter. On doit être content de voir qu'il ſente ce qu'il lit. Qu'on augure toujours bien d'un jeune homme qui ſaura pleurer à une ſituation douloureuſe, au ſpectacle de la vertu infortunée; il eſt dans le bon chemin; ſon cœur eſt ouvert à toutes les impreſſions louables: mais qu'on ſe garde d'en exiger d'abord davantage. Peu à peu on verra ſes yeux briller, à la lecture d'une action forte & vertueuſe. S'il la lit haut, ſa voix s'élèvera, la joie & le contentement éclateront ſur ſon viſage, & on verra alors que ſon eſprit s'étend, que le beau, le grand, l'honnête font leur impreſſion ſur lui. Mais au nom de Dieu, qu'on le laiſſe lire, ſans vouloir tirer de ce qu'il lit, des préceptes, que ſon âge & la faibleſſe de ſon eſprit l'empêchent de concevoir efficacement. En général, jamais il ne faut que les réflexions viennent de celui qui l'élève, il faut qu'il y ſoit amené de lui-même, qu'on ſache les tirer de ſon ſein, & alors elles font impreſſion. Fixer ſon attention ſur ce qu'il voit, ſur ce qu'il entend, & le lui faire comparer avec ce qu'il a lu; le rendre attentif aux gens qu'il voit, à leur caractère, l'aider à le démêler, à le rapporter à ceux qu'il a vu tra-

tracés dans les Romans qu'il lit, voilà ce qu'on doit faire : mais si on le sermonne on l'ennuye, on le dégoûte, & il prend le livre & le docteur en aversion. Vous voyez bien que je suppose toujours qu'il faut veiller à ses lectures d'amusement, tout comme à toutes les autres. En général, il faut lui inspirer une confiance qui fasse qu'il ne cache pas une seule de ses actions, ni même des sentimens les plus intimes de son cœur. Sans cela tout est perdu. Avec bien du soin cela est possible ; mais le chapitrer c'est le vrai moyen de n'y jamais réussir.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà du *Rousseau* tout pur.

LE GOUVERNEUR.

J'admire Monsieur *Rousseau* ; & quoique je sois fort éloigné de vouloir hazarder de suivre le plan de son *Emile* en tout, il y a cependant des remarques particulières très utiles. Quant à celle-ci, je ne l'ai pas tirée de lui, mais de ma propre expérience. J'ai toujours vu les jeunes gens qui avaient trouvé des amis dans leurs parens ou dans leurs précepteurs, très bien réussir ; & la morgue & la sévérité ne faire que des idiots, des garnemens, ou des hypocrites. Mais il faut pour être le confident intime de son élève deux choses, premièrement le vouloir,

&

& puis ſavoir s'y prendre. Car il faut s'y prendre de bien bonne heure quand on veut y réuſſir, & cela exige une attention bien ſoutenue. Mais il eſt tems que je vous quitte, Monſieur. Si ce que j'ai dit a pu mériter votre approbation, je reviendrai demain continuer notre converſation ſur ce ſujet.

LE PERE DE FAMILLE.

Très volontiers. Vous m'avez déjà presque amené à votre ſentiment, & je ſuis parfaitement perſuadé que la lecture des livres que je comdamnais, dirigée par vos ſoins, ne ſaurait être nuiſible à mon fils. Mais je ſerai toujours charmé d'en entendre davantage là-deſſus. Ainſi donc à demain.

ENTRETIENS D'UN PERE DE FAMILLE & LE GOUVERNEUR DE SON FILS.

TROISIEME DIALOGUE.

LE PERE DE FAMILLE, LE GOUVERNEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

HEH bien, Monsieur, nous revoici. J'ai réfléchi sur ce que vous m'avez dit hier, & avant d'entrer en matière, il faut que vous m'éclairciſſiez un doute qui m'eſt entré dans l'eſprit. Si au lieu d'un garçon vous aviez une fille à élever, vous ſerviriez-vous de mêmes moyens?

LE GOUVERNEUR.

C'eſt ſelon. Si tous les jeunes gens étaient honnêtes & vertueux, une fille ne risquerait rien à avoir le cœur tendre. Mais comme le monde eſt rempli de gens qui ſe font un honneur de ſéduire l'innocence, ſous le masque de l'amour, & qui pour cela ſavent prendre toutes les formes; que d'ailleurs les filles ne ſont jamais maîtreſſes de leur choix, puiſqu'il faut qu'elles attendent nos avances; que leur réputation eſt ſi délicate; je ne ſais s'il ne vaut pas mieux les élever dans la retraite & dans l'ignorance. Et ſans doute qu'alors il ne leur faut point laiſſer lire des Romans, ni des piéces de Théatre; car le déſir d'aimer & d'être aimé ſe gliſſe dans leur cœur; un jeune homme vient leur en conter, & ſi elles ne tombent pas dans des faux pas, au moins s'engagent-elles dans des amourettes qui les couvrent de blâme & de honte. " Mais quand je ſonge auſſi que l'amour eſt une paſſion ſi naturelle, qu'elle naît dans le cœur le plus innocent, qu'alors il n'eſt jamais guidé que par les ſens, & qu'il n'a aucune digue: quand je conſidère qu'une fille peut bien mieux défendre ſa vertu contre des attaques qu'elle connaît, que la lecture des Romans leur orne l'eſprit, leur apprend à connaître les hommes & leurs devoirs, que cette connaiſſance peut leur ſervir à faire un choix raiſonnable, &

l'esprit qu'elles ont si délicat à les pourvoir, & à rendre le mariage un lien aimable & attachant pour leur époux, je trouve qu'on ne risque rien à les éclairer. Sur-tout puisqu'elles apprennent d'ordinaire ce qu'il y a de mal dans l'amour, de leurs propres compagnes, & qu'en les instruisant on leur met entre les mains les moyens & les raisons de défendre leur vertu. Enfin des deux manières on fera bien avec du soin. Mais la premiere en éxige de si attentifs, que je crois peu de personnes capables de les avoir.

LE PERE DE FAMILLE.

Je croirais, au contraire, qu'il en faudrait bien plus pour conserver l'innocence d'une fille qu'on voudrait instruire à fond de tout, que de celle qu'on tiendrait dans une grande retraite, & dans une ignorance absolue.

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi, Monsieur. Dans le premier cas, en lui montrant l'attrait & le danger, & les motifs de les combattre, on peut s'en reposer beaucoup sur le discernement d'une fille, & les Romans bien choisis sont pour elles une très bonne école. En général elles ont le discernement si fin, tant de raisons, & de si puissantes d'éviter tout ce qui peut attaquer le moins du monde leur ré-

réputation & leur vertu, qu'il eſt difficile de comprendre comment elles peuvent ſe laiſſer entraîner à donner la moindre atteinte à l'une & à l'autre. Mais chez une fille dont on veut garantir la vertu par une modeſtie fondée ſur l'ignorance, il faut veiller à tous ſes pas: il n'y en a aucun où on puiſſe la fier à elle-même. Premiérement, il faut abſolument la préſerver de toute liaiſon, le moins du monde intime, avec ſes compagnes: il faut s'obſerver au point qu'il n'échappe dans la converſation ni le moindre mot libre ni la moindre hiſtoire qui puiſſe reveiller ſa curioſité. Enfin quand une de ſes connaiſſances ſe marie, il faut qu'elle rompe tout commerce avec elle. Rien n'eſt plus dangereux pour une jeune fille, que la converſation d'une jeune femme. C'eſt l'école de la lubricité, outre que je ne ſais pourquoi toutes les jeunes femmes, je dis les plus honnêtes, ſe font un plaiſir de lier & de favoriſer des amourettes. Bref il faut que la mere, qui veut élever ainſi ſa fille, ne la quitte pas d'un pas, & qu'elle réponde encore des compagnies où elle la mene, comme d'elle-même. Et qui eſt capable de s'aſſujettir à tous ces ſoins? Qu'on en néglige un ſeul, & le mal eſt pire que jamais. Je n'approuve pas qu'une fille liſe trop de Romans; mais qu'on lui en faſſe lire quelques-uns & choiſis, qu'on l'inſtruiſe bien de ce qui ſe paſſe dans le monde, & je crois qu'elle en ſera plus aima-

ble & plus estimable, au moins assurément plus prudente.

LE PERE DE FAMILLE.

Sans doute: & puis il n'y a qu'un idiot qui puisse vivre avec une idiotte, ainsi il vaut mieux instruire les filles avec prudence. Mais voyons, qu'avez-vous encore à me dire en faveur des Romans?

LE GOUVERNEUR.

Le dernier avantage que j'y trouve, c'est qu'ils inspirent le goût de la lecture.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous accorde ce point. Mais de quel, le lecture donnent-ils le goût? D'une lecture frivole & inutile.

LE GOUVERNEUR.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que, si on voulait faire d'un jeune homme, un Savant du premier ordre, ce n'était pas le chemin que je montre qu'il faudrait prendre. Les grands Savans deviennent ordinairement tels de deux manières. Ou par force; c'est-à-dire, quand des parens, dès la plus tendre jeunesse de leurs enfans, les forcent à se coller sur les Livres. Leur mé-

mémoire est facile, ils font des progrès; & ces progrès, & les louanges qu'ils leur attirent, leur inspirent le goût de la science à laquelle on les fait s'appliquer, & leur en font faire de nouveaux. Attachés enfin par coutume à l'étude, ils en font leur unique occupation, ils ne connaissent d'autre plaisir ni d'autre affaire. Mais alors il faut, ou que le jeune homme, avec les qualités de l'esprit qui servent à le rendre juste, ait peu de vivacité de tempérament; ou que l'étude ait affaibli cette vivacité de bonne heure; ou que la gène dans laquelle on a élevé un jeune homme, ait duré jusques passé l'âge où il est si aisé de tomber dans l'inapplication & dans le dégoût de toutes choses hors du plaisir; ou enfin, qu'il ait été absolument sans fortune, & par conséquent sans avoir pu trouver le moindre moyen de contenter ses passions & de s'y livrer; & qu'il n'ait vu de chemin pour sortir de sa misère que l'étude. La seconde maniere dont on parvient à s'acquérir une profonde Science, c'est le hazard qui nous attache à quelqu'un qui la cultive ou qui nous place dans des lieux & dans des sociétés où l'on n'entend parler & priser que cette science; cela pique la curiosité, on trouve sous la main les moyens de la satisfaire; on s'y applique, & on s'y attache à mesure qu'on y fait des progrès. Car toute Science quelle qu'elle soit, quand on y est arrivé à un certain degré, flatte la va-

vanité & excite la curiosité. Voilà de quelle façon on pourrait, je crois, rendre raison de la manière dont la plupart des Savans sont devenus tels. Et c'est apparemment aussi parce qu'autrefois l'éducation était excessivement rigide qu'on voyait plus d'érudits qu'à présent.

LE PERE DE FAMILLE.

Ajoutez que l'ambition en fait aussi quelques-uns.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mais laquelle? Celle de se faire un grand nom; ou de parvenir à se procurer les aisances de la vie, & par cet effet un emploi lucratif, & honoré?

LE PERE DE FAMILLE.

Mais toutes les deux.

LE GOUVERNEUR.

Cela peut être, mais ils sont rares. Le désir de la gloire qu'on peut acquérir par un savoir immense, ne peut faire effet sur nous que dans un âge plus mûr, & où nous avons déjà fait des progrès dans cette Science, assez pour être frappés du degré d'estime qu'elle mérite. Et dans cet âge nous

nous sommes déjà ou gâtés pour jamais ou décidés à devenir des Savans du premier ordre. Quant aux objets d'ambition réels, ils sont fort bornés pour un grand Savant. A l'exception de nos chaires de professeur, je ne vois pas qu'il en puisse avoir. Ce qu'on recherche avec soin dans le monde, ce n'est point un *Lipsius*, un *Saumaise*, un *Ménage*, ce sont des gens qui ayent un esprit juste, éclairé, & orné. Quiconque observera un peu le monde verra que presque toutes les places dans l'Etat n'exigent que l'homme vertueux & éclairé pour les remplir, & non point le Savant. Qu'un Médecin, qu'un Mathématicien, un Philosophe, un Historien, celui qui se voue entiérement aux belles Lettres, que ceux-là, dis-je, cherchent à acquérir dans leur Science le plus haut point de perfection, il n'y a pour eux que ce moyen de se tirer du pair, & de faire la fortune à laquelle ils peuvent parvenir dans leur état. Mais dans les autres classes d'étude, il n'en est pas ainsi, & si on croit que la vaste érudition serve-là à se pousser, ou que même elle serve à rendre un homme utile, on se trompe. Tous ceux qui chez nous entrent dans un emploi civil quelconque, soit judicature, affaires d'état, finances, sont obligés d'avoir étudié en droit. Or il n'y en a presque pas un seul à qui ce qu'il a appris du droit à l'Université, serve, si ce n'est peut-être le Juge ou l'Avocat. De quelle utilité pour-

rait

rait être l'intelligence la plus parfaite du *Digeſte* & des *Inſtituts*, dans les affaires d'état, ou dans les finances? D'aucune abſolument. En entrant dans ces poſtes on oublie tout cela, pour apprendre toute autre choſe: & celui qui y porte un eſprit éclairé & juſte, de la connaiſſance du monde, & des Sciences toutes différentes, y réuſſit bien mieux. C'eſt même une façon de parler aſſez uſitée à nos Univerſités, de dire que nous n'apprenons telle choſe que dans l'eſpoir de l'oublier un jour. Que dis-je! un Juge, un Avocat même, ont plus beſoin d'une certaine routine, qu'ils n'apprennent qu'au ſortir de l'Univerſité, que de cette vaſte intelligence des Loix Romaines. Je ſais bien qu'il faut qu'ils ſachent le Droit; mais je dis que l'érudition d'un *Cujas*, d'un *Noët* n'eſt pas ce dont ils ont le plus de beſoin. Dans l'Egliſe, l'éloquence de la Chaire ſert bien plus que la profonde ſcience du Grec & de l'Hébreu, tant pour y faire ſa fortune, que pour l'édification, quoique je rende juſtice à l'utilité & à la néceſſité de ces lumières de l'Egliſe, dont la vaſte & profonde Science eſt le plus ferme appui de la Religion, dans un ſiecle auſſi irréligieux que le nôtre. Encore pourtant dans ce dernier état, ce qu'on apprend à l'Univerſité, l'on s'en ſert, quoique j'affirme que l'érudition y ſoit moins néceſſaire & utile que l'Eloquence; mais dans la plupart des emplois qu'un jeune homme qui étudie a com-

comme nous disons, en Droit, peut ambitionner, il y en a très peu où cette étude lui serve. Il me semble qu'on ne fait étudier les jeunes gens, que parce qu'en effet l'étude ouvre l'esprit, qu'ils ont besoin de savoir lire, & écrire. On suppose, non sans raison, que celui qui est parvenu à entendre les Loix Romaines, saura aussi comprendre les affaires dont on le chargera, enfin que cette étude fert en général à le rendre propre à tout. Voilà je crois, tout ce qu'on en attend, & si on rebute un jeune homme qui n'a rien appris à l'Université, ce n'est pas parce qu'il ignore le Droit dont il n'aura peut-être jamais occasion de se servir, mais parce qu'on juge qu'il a eu l'esprit trop bouché, ou trop de libertinage & d'inapplication, & que ces deux vices nuisent par-tout. Oui, mais, me dira-t-on, dans les affaires d'Etat, sur-tout en Allemagne, l'Histoire, le Droit public, le Droit féodal sont indispensables. Sans doute, mais premièrement, la justesse d'esprit, l'usage du monde, le sont bien davantage. L'histoire, la politique, la constitution de l'Etat sont des choses que tous ceux qui veulent être employés dans les affaires doivent savoir. Mais qui a jamais songé à dire qu'il fut mauvais de les apprendre, ou qu'on fit mal d'envoyer les jeunes gens à l'Université. Je dis seulement, que la profonde érudition d'un de ces Savans du premier ordre n'est pas l'affaire de tout le monde,

de, que c'eſt celle-là ſeule qu'une lecture agréable empêche d'acquérir; & que le hazard, l'éducation & l'appas des places que de tels Savans peuvent occuper, en forment autant qu'il eſt néceſſaire. Je dis que la crainte qu'un jeune homme ne manque à devenir un Savant de cette volée, ne doit point retenir des parens de permettre à leurs enfans de s'adonner aux belles Lettres, & à des lectures agréables. Car elles leur ouvrent l'eſprit dans la jeuneſſe, & les rendent bien plus capables d'apprendre ce qu'il faut pour ſe pouſſer dans le monde, que toute autre. Voilà tout ce que j'ai prétendu dire.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais de quelle utilité lui ſera la lecture des Romans? Qu'aura appris un jeune homme qui n'aura lu que cela?

LE GOUVERNEUR.

Mais je n'ai pas non plus prétendu dire qu'il ne dut lire que des Romans. N'allez comme il arrive dans les diſputes. On outre les ſentimens de ſon antagoniſte, & puis on crie contre. Je m'en vais m'expliquer mieux là-deſſus. D'abord pour prendre le goût de la lecture en général, il faut en connaître l'agrément. Ce goût le plus doux de tous & qui n'eſt jamais ſu-

sujet au moindre regret, ne nous est pas naturel: il faut y être initié pour se l'acquérir. Or si on force quelqu'un à lire ce qui ne lui plaît pas, ou ce qu'il ne saurait entendre, & qu'il soit après cela à sa propre disposition, il ne lit plus du tout, parce qu'on lui aura présenté les Lettres sous une face désagréable, & qu'il ne soupçonnera pas seulement l'agrément qu'elles renferment. Cette observation est triviale, je le sais, mais personne n'agit en conséquence. C'est aussi là la cause, qui fait que la plupart des jeunes gens ne lisent & ne s'occupent que quand ils y sont forcés. On leur fait lire ce qu'ils n'entendent qu'avec peine, & ce qu'ils ne sauraient goûter; car enfin *Cicéron*, *Virgile*, *Tite Live*, *Horace*, outre qu'ils sont très difficiles à entendre, sont autant au dessus de leur goût, que le calcul des *infiniment petits* est au dessus de leur entendement. Qu'on leur présente donc des livres qu'ils entendent, qui les attachent, & qu'ils soient portés d'eux-mêmes à lire. Et quoi de meilleur pour cet effet que le Roman? Il est vrai que d'abord ils ne sont curieux que d'en lire les événemens. Cela ne fait que les amuser. Peu à peu ces événemens les touchent s'ils sont touchans. Ils commencent à sentir le plaisir attaché à ces pleurs que nous versons sur les malheurs des autres. Comme l'homme est un être moral, ce qui a rapport à la morale semble être ce qui fait le

le plutôt impression sur lui. Le second effet des Romans sera donc de nous inspirer le goût de la vertu. Les grandes actions éleveront l'ame du jeune homme, & les actions vertueuses lui inspireront le désir d'en faire de semblables. Voilà les premiers effets du Roman. Mais ensuite, si on s'attache, comme on le doit, à ne lui donner à lire que le bon dans ce genre, il commencera bientôt à être sensible aux beautés du stile & de l'invention. A peine en aura-t-il quelques-uns, que les mauvais le dégoûteront, & l'ennuieront au lieu de lui causer du plaisir. Il apprendra à sentir si les situations sont bien amenées, si la passion est bien exprimée, si les événemens sont bien narrés, les caractères bien saisis & bien dessinés. Mais qu'est-ce que le Roman contient? Un tableau de passions, de situations touchantes, de caractères différens, d'événemens intéressans, artistement présentés. Et la Comédie, la Tragédie contiennent-elles autre chose? Le voilà donc déjà en état de goûter des productions dramatiques, & de prendre plaisir à leur lecture, ce qui est impossible, s'il n'a acquis le sentiment du beau & du bon. Quand il saura bien sentir les beautés d'une bonne Piéce de Théatre, il sera bientôt capable de goûter un Poëme épique. Tous les genres dans la poésie se touchent, mais tous ne sont pas propres à être d'abord goûtés; il faut de l'usage & des connaissances antérieures avant d'être en

état

état de trouver du plaiſir à la lecture d'un Poëme épique, d'une Ode, d'un Poëme didactique. Comme dans les Mathématiques, toutes les Sciences ont une liaiſon étroite entre elles, mais on ne commence pas à les enſeigner par l'Aſtronomie. Ainſi, le Roman eſt le premier degré au goût & à la connaiſſance des belles Lettres & de la Poëſie; il eſt plus facile, plus à la portée de tout le monde que les autres genres, mais il y conduit. Si vous êtes une fois parvenu à lui inſpirer du goût pour la poëſie, le beau lui plaîra & excitera ſes déſirs dans toutes les langues. Celui qui a appris à goûter *Racine*, *Corneille*, *Diderot*, *Voltaire*, ſera bien plus ardent à lire *Térence*, *Virgile*, *Horace*, & à travailler à les entendre, que celui qui n'a aucune idée des charmes de la poëſie. J'ai vu des gens vouloir inſpirer du goût pour les Langues anciennes, à de jeunes gens, en leur feſant lire des livres qu'eux-mêmes trouvaient agréables. Mais ces bonnes gens ne ſongaient pas, que pour goûter *Térence*, *Ovide*, & même les Fables de *Phèdre*, il faut du goût, & ſurtout celui de la lecture en général, & que la plupart des jeunes gens n'ont guères. Mais qu'on le leur donne, ce goût pour la lecture; qu'on leur en forme un qui ſoit éclairé, par la lecture des bons ouvrages dans les Langues qu'ils entendent; qu'on leur faſſe apprendre, ſans cependant les martiriſer, autant qu'il faut des Langues ſa-

esprit: il concevra aisément ce dont il sera chargé, & s'il doit porter un jugement là-dessus, en faire un rapport, ou agir en conséquence, il s'exprimera bien, il saisira les moyens que la justesse de son esprit lui aura montrés. Il aura l'esprit de toutes les affaires, & il ne lui faudra rien que d'en être instruit, chose à quoi son esprit lui servira merveilleusement. Voilà, je crois, comme les Romains servent aux belles Lettres, & les belles Lettres à toutes choses dans le monde.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, oui, je veux que cela puisse lui donner de l'esprit & de la facilité pour toutes les affaires, mais il est bien sûr que cela ne lui en donnera pas le goût. Vos belles Lettres, que vous prisez tant, font une maladie dangereuse. Celui qui s'y livre ne connaît de beau, d'agréable, de digne d'estime & d'admiration que le beau dans les Arts & dans les Lettres, tout le reste lui paraît insipide. Content comme un Roi quand il peut être seul à sa chambre, lire, s'extasier auprès d'un ouvrage de génie, il oublie l'Univers entier & la fortune aussi.

LE GOUVERNEUR.

Je vois où cela vise, c'est un petit coup de dent que vous me donnez. Mais n'importe. Ce que vous dites peut arriver, cependant l'ambition, le désir d'avoir ses aises, sont des sentimens si puissans & si universels, que les gens qui s'oublient eux-mêmes par amour pour les Lettres sont rares. En tout cas elles pourraient toujours servir de consolation contre une fortune manquée; mais je crois qu'il y a peu de gens qu'elles rendent assez passionnés pour négliger leur fortune, quand ils se voyent en passe de la faire. La plupart négligeront plutôt les Belles-Lettres, à moins que ce ne soit un de ces Génies emporté par un ascendant plus fort que tout motif. Suffit que j'aye montré, que dans le monde, même pour se pousser & y être utile, la vaste érudition n'est pas ce qui est nécessaire, que les Belles-Lettres le sont bien plus, & que les Romans nous en ouvrent pour ainsi dire l'entrée. Quant à ces Génies irrésistiblement entraînés aux beaux-arts, passionnés pour eux, & qui s'y attachent contre vent & marée, on aurait grand tort de les étrangler en les voulant plier à autre chose. Ils peuvent devenir, en écrivant, peut-être, les lumiéres & les plaisirs du monde.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous attachez, à ce que je vois, une grande importance à l'exiſtence d'un bel eſprit, d'un Poëte. Je ne chicannerai point ſur la qualité de plaiſir du monde que vous lui attribuez; je la lui laiſſe volontiers. Mais c'eſt aſſurément le Philoſophe, le Mathématicien, le Juriſconſulte, qui méritent bien plutôt celle de lumières du monde.

LE GOUVERNEUR.

Autant le cœur eſt au deſſus de l'eſprit, & la vertu au deſſus de la Science, autant un excellent Poëte eſt au deſſus de tous les autres hommes qui excellent dans quelque Science que ce ſoit, pourvu qu'il ne dégrade pas ſon génie en l'employant au mal. Car alors il devient ſemblable à l'empoiſonneur qui tire le poiſon des plantes que le Ciel nous donna pour guérir nos maux. Ce que je dis n'eſt pas une vague aſſertion; tous mes diſcours précédens peuvent ſervir à le prouver. Nous agiſſons preſque toujours guidés par le ſentiment; celui donc qui épure les nôtres, qui les rend doux, agréables, nous rend meilleurs. Et voilà ce que fait le Poëte & l'homme de génie dans tous les Arts. Ce n'eſt ni les exemples qu'ils nous propoſent, ni les leçons qu'ils nous donnent, de quelque enveloppe qu'ils ſe ſer-

ſervent pour nous les transmettre & nous les rendre plus frappans, qui nous rendent meilleurs & qui conſtituent leur utilité: mais c'eſt la fréquente répétition de ſentimens doux & agréables, qu'un Poëte de génie nous fait éprouver; qui adoucit nos mœurs, & qui les rend moins féroces, & plus vertueuſes. Auſſi je crois ne pas me tromper, en diſant que l'on trouvera parmi ceux qui ſont adonnés aux Belles-Lettres, qui en ont le véritable goût, le plus de bonté de cœur, & de vertu. Cela ne vient aſſurément que de ce qu'accoutumés, à éprouver des ſenſations douces, à être émus au ſpectacle de la vertu, & du malheur, & à trouver du plaiſir à cette émotion, cela rend leur caractère doux & vertueux. Car l'homme heureux eſt toujours bon.

LE PERE DE FAMILLE.

Dites plutôt toujours méchant, & vous aurez raiſon. Il n'y a que celui qui a reſſenti le malheur, qui le connaît, qui ſoit vraiment bon.

LE GOUVERNEUR.

J'ai dit l'heureux, Monſieur, & non le fortuné. Croyez-vous que celui qui a des millions, ſoit heureux? peut-être ſe paſſe-t-il des années entières où il n'éprouve pas un ſeul ſentiment vraiment doux & vrai-

ment agréable. Le mécontentement, le malheur intérieur rendent l'homme toujours dur ; & l'on peut être malheureux avec tous les biens de la fortune. Mais vous disiez vous-même tantôt que celui qui aime les Belles-Lettres est content comme un roi, quand il peut s'y livrer tranquillement. Eh bien ! c'est ce contentement qui le rend bon ; & comme ce plaisir ne traverse les desseins de personne, il en est d'autant moins entraîné à faire la moindre mauvaise action.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais en vérité vous outrez les choses. Quoi ! vous mettrez un excellent Poëte au dessus d'un *Clarke*, d'un *Neuton*, de tant d'autres grands hommes ?

LE GOUVERNEUR.

J'ai peine à dire là-dessus ce que je pense, on pourrait m'accuser d'être enthousiaste ; mais assurément que je le mets au dessus. Regardez les grandes découvertes dans la Physique. A quoi aboutissent-elles ? A perfectionner l'agriculture, la navigation, à ouvrir de nouvelles branches de commerce, à enseigner aux hommes à se servir de ce qu'ils ne connaissaient pas auparavant. Cela peut-il être comparé à ce qui nous enseigne à être justes, humains & vertueux.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela pourrait être, ſi vous ne regardez les choſes que de ce côté-là. Mais conſidérez que la Phyſique nous découvre par-tout l'exiſtence, l'immenſité, & la ſageſſe du Créateur; & puis vous jugerez autrement.

LE GOUVERNEUR.

Elle le découvre à l'entendement; quoique ſouvent la Philoſophie ait fait autant de mal dans ce point-là même que de bien. Mais les ſentimens que la Poéſie excite en nous, découvrent cette vérité au cœur. Si elle nous inſpire l'amour du beau moral, & le penchant à toutes les vertus, comme elle le fait aſſurément, quand elle eſt bien maniée, elle doit néceſſairement nous donner un ſentiment irréſiſtible de l'exiſtence d'un Etre Créateur, le Rémunérateur du bien & du mal. La Philoſophie peut le démontrer à la raiſon, la Poéſie en pénètre le cœur, & il eſt bien certain que celui-ci a une toute autre influence ſur nos actions que celle-là. Croyez-moi, Monſieur, le monde n'eſt ni fou, ni ſot; la plupart des préjugés ſont fondés en raiſon, & ce n'eſt pas pour rien qu'on a de tout tems ſi fort honoré un homme de génie. — Mais cette diſcuſſion nous a écarté de notre objet. Je ne voulais que vous prou-

ver que l'étude des Belles-Lettres eſt utile par-tout, & je crois l'avoir fait. Si un homme s'adonnait entiérement aux Lettres, la lecture des Romans pourrait faire un double effet ſur lui, ſelon ſon caractère. S'il a l'imagination brillante & vive, elle le conduira à la Poéſie, & s'il ſe ſent du génie, il deviendra Poëte lui-même. Si, au contraire, il a l'eſprit tourné au ſérieux, ſoit naturellement, ſoit par quelque circonſtance de ſon éducation, elle le menera à la Philoſophie, ſur-tout à la Philoſophie morale. Il deviendra Philoſophe, homme de goût. La connoiſſance des mœurs, des caractères, du jeu des paſſions dans le cœur humain, piquera ſa curioſité & l'occupera. Si ſa fortune, l'ambition ou d'autres raiſons, le font entrer dans les affaires, alors, ſans doute, il négligera ces lectures; mais je crois avoir montré combien d'avantage il pourra retirer de celles qu'il aura faites dans ſa jeuneſſe, pour réuſſir à tout. J'ajouterai encore une utilité des Belles-Lettres dans le monde. Vous ſavez combien on y recherche à préſent la connaiſſance des Langues étrangères vivantes. D'abord l'étude des Belles-Lettres donne une grande facilité pour les apprendre, & puis elle en donne l'envie. Rarement on apprend une Langue pour y lire des livres de Mathématiques, de Médecine, &c... Car la plupart ſont écrits ou traduits en Latin. Mais un Poëte traduit, n'eſt plus le même

Poë-

Poëte pour un homme de goût, & il n'aura de repos que quand il pourra le lire dans l'original. D'ailleurs, celui qui ne lirait que des livres ſcientifiques dans une langue, ſerait bien loin de la ſavoir de façon à en faire uſage dans le monde. C'eſt dans le Romancier, dans le Poëte Dramatique qu'elle s'apprend. C'eſt-là le moyen dont je compte me ſervir pour enſeigner l'Anglais à mon jeune élève. Vous croyez que cela pourra ſervir à ſa fortune; & je m'attache à préſent à lui inſpirer le goût du bon & du beau dans les langues qu'il entend, & en général le goût de la lecture. Enſuite vous verrez quels progrès rapides il fera, quand j'aurai ſu exciter ſa curioſité pour cette langue. Si vous l'envoyez enſuite en Angleterre, comme vous en avez deſſein, il la parlera dans trois mois comme un homme du pays. Il ſerait inutile après cela de dire combien l'étude des Belles-Lettres polit le ſtile, enſeigne à bien parler, à dire ce qui eſt à propos, à choiſir ſes expreſſions, ce qui ſont des choſes toutes extrêmement néceſſaires dans les affaires, & dans le commerce du monde: cela eſt clair de ſoi, & ce ſont des utilités que perſonne ne leur a diſputé. Voici donc outre les avantages que les Romans procurent & dont j'ai parlé précédemment, en voici un nouveau, qui eſt de nous inſpirer le goût & le deſir de l'étude des Belles-Lettres. Vous reſte-t-il

encore quelques doutes? Je vous prie de vouloir me les dire, afin que je les lève.

LE PERE DE FAMILLE.

Il m'en reste un seul; mais c'est-le plus grand de tous. Vous m'avez détaillé les utilités que les Romans pourraient procurer dans l'éducation, & là vous avez montré quels ils devraient être pour devenir utiles. Mais où en trouverez-vous qui rempliſſent tous ces objets? qui ſoient touchans, moraux, inſtructifs, qui peignent la nature telle qu'elle eſt? Je vous avoue que je n'en connais point, & ſur-tout aucun où il n'y ait bien des choſes qui en rendent la lecture dangereuſe.

LE GOUVERNEUR.

L'excellent eſt rare par-tout; il ſerait donc bien étonnant qu'il ne le fût pas dans le Roman. Mais cependant on en trouve; & s'il n'y en a que très peu qui rempliſſent toutes les vues que j'ai propoſées, tel produit un effet, tel autre un autre. L'un attendrit & inſpire la ſenſibilité, l'autre élève l'ame, & la frappe de l'amour de la vertu, un troiſième peint les mœurs & les caractères. Quant aux dangers que vous croyez voir dans la plupart, je vous l'ai déjà dit, pour un cœur mal fait toute lecture eſt dan-

dangereuſe. Il s'agit de choiſir avec ſoin parmi ces livres; de fortifier enſuite les impreſſions vertueuſes, & d'affaiblir celles qui pourraient laiſſer un mauvais levain dans l'ame, dans les converſations que ces lectures doivent toujours amener, entre un jeune homme & celui qui l'élève. Car, ſans doute, il ne faut pas dans cette lecture, auſſi peu que dans aucune autre, abandonner la jeuneſſe à elle-même.

LE GOUVERNEUR.

Tout cela eſt bel & bon, mais dites-moi quels ſont les Romans que vous eſtimez, afin que je puiſſe me faire une idée plus préciſe de tout ce que vous m'avez dit.

LE GOUVERNEUR.

A vous dire le vrai, Monſieur, il n'y a qu'une nation qui ait excellé dans ce genre, ainſi que dans beaucoup d'autres, & qui en ait connu l'uſage & le but. Ce ſont les Anglais. Auſſi dit-on que chez eux bien loin d'être regardés comme dangereux, les Romans ſont mis entre les mains de la jeuneſſe, & qu'on les employe à peu près ainſi que je vous l'ai détaillé. Toutes les autres Nations n'en ont eu de bons que depuis qu'ils commencent à ſe modéler ſur celle-ci.

LE PERE DE FAMILLE.

Je sais qu'ils en ont quelques-uns que l'on estime fort. Mais les Français ont connu & cultivé ce genre longtems avant eux, & les leurs sont depuis bien plus longtems en possession de faire l'amusement de tous ceux qui les lisent: ils sont traduits dans plusieurs langues, & avant que ceux de *Richardson* devinssent si fort à la mode, on ne fesait de cas que des Romans Français.

LE GOUVERNEUR.

Je ne m'étonne pas s'ils ont toujours eu un si grand nombre d'adversaires, tant qu'on n'a connu que ceux des Français. Il n'y en a eu presque pas un seul de bon & d'utile chez eux, & ce n'est que depuis peu qu'il en paraît quelques-uns que je conseillerais de lire, avec l'espoir d'en retirer quelques avantages. J'en ai moi-même lu en quantité, & j'en étais fou dans ce tems-là, parce qu'alors on n'en avait guères d'autres, & qu'étant obligé de les lire en cachette, tout m'était bon. Mais à présent que j'y réfléchis, je vois combien tout ce fatras est méprisable. D'abord vous sentez bien que j'abandonne tous les Romans à avantures miraculenses, ceux de Chevalerie, & les autres qui ont quelque ressemblance avec ceux-ci. Toutes ces nouvelles historiques, quoique

que souvent bien écrites & attendrissantes, je les bannis aussi. Ce mélange de faux & de vrai si à la mode pendant un certain tems m'a toujours rebuté. Il y a cependant quelques petits Romans de ce tems assez bons à lire, & qui ont l'avantage d'exercer notre sensibilité, d'élever l'ame, & de donner du goût pour la lecture, quoiqu'on ne doive pas s'attendre à y trouver la nature peinte, des caractères bien frappés, & des événemens à notre portée. Quant à ceux-là, on peut les faire lire à un jeune homme, avec précaution cependant. Mais j'ai toujours été surpris de l'étonnante réputation que Mrs *Le Sage*, *Marivaux* & *Prevost d'Exiles* se sont acquis dans ce genre, & qu'assurément leurs Romans ne méritent pas. —— Rien n'est plus insipide que les Romans de *Le Sage*. Ce n'est qu'un tissu d'avantures peu vraisemblables, inutiles à savoir, mal tissues, plus mal contées, & où l'on ne trouve nulle connaissance du cœur humain. Ils n'ont pas seulement le mérite d'intéresser & d'attendrir, qu'ont plusieurs autres petits Romans qu'on trouve dans la Bibliothéque de Campagne. Je ne veux point parler ici de son *Bachelier de Salamanque*, qui est la plus fade rapsodie que je connaisse. Son *Diable boiteux* aurait pu devenir bon, s'il en avait su tirer tout le parti que l'invention présente. Mais le seul mérite qu'il y ait, qui est le plan, ne vient pas de lui, il l'a tiré d'un Ro-

man Eſpagnol. Voyez ſeulement ſon *Gil-blas*, qui eſt celui qu'on eſtime le plus. J'ai, par exemple, entendu citer comme un trait de génie l'hiſtoire de l'Archevêque de Grenade qui met *Gilblas* à la porte. Cela eſt dans la nature, ſans doute. Mais comment cela eſt-il conté? s'intéreſſe-t-on le moins du monde pour *Gilblas*? Hait-on l'Archevêque de ſa folie? Point du tout; cela ne laiſſe pas la moindre impreſſion; & c'eſt tant mieux: car de la façon dont cela eſt conté, on pourrait fort bien croire que *Gilblas* a eu tort de ne pas mentir & flatter lâchement ſon maître, & ce ſerait, cela, une leçon pernicieuſe. Que ſert-il, par exemple, de ſavoir comment les voleurs vivent dans leur caverne? *Gilblas* dans ſa proſpérité oublie ſes parens. Cela n'eſt pas rare, ſans doute, mais voit-on qu'il en ſoit puni, ſoit par ſes remords, ſoit par les ſuites de cet oubli? L'en eſtime-t-on plus ou moins? Nullement. Il ne nous fait, d'un bout à l'autre, pas la moindre impreſſion aſſez forte pour produire quelque effet; & ſi on l'achève quand on l'a une fois commencé, c'eſt par une vaine curioſité, qui fait qu'on veut ſavoir la fin de tout Roman qu'on lit, ſans aucun plaiſir ou ſentiment qui nous y attache. Le Héros & ſes avantures nous ſont entiérement indifférents, & c'eſt le plus grand défaut de ces ſortes de livres. Il faut qu'ils nous impriment le ſentiment ſim-

ſimpathétique d'amour pour la vertu, & de haine pour le vice, ou bien ils ſont parfaitement inutiles, & j'aimerais autant paſſer mon tems à jouer à colin maillard, qu'à lire de froids Romans. Cela vient, je crois, principalement de ce qu'on n'a regardé le Roman que comme un livre d'amuſement, ſans but, & où il ſuffiſait d'entaſſer des événemens bizarres, narrés d'une façon ſupportable. Voilà la ſeule choſe à quoi on a ſongé en écrivant des Romans; encore Monſieur *Le Sage* n'a-t-il pas ſu y mêler le moindre intérêt un peu vif; & *Robinſon Cruſoë* attache mille fois plus que tous les ſiens. Autrefois les François intriguoient ainſi leurs Comédies, & croyaient avoir rempli tout ce qu'on pouvait exiger d'eux. Je n'en veux pour preuve que celles de *Corneille*, de *Quinaut*, & d'autres de ce tems-là: Et ce goût leur eſt venu des Eſpagnols qu'ils ont ſuivis & imités dans les deux genres. Mais quand *Molière*, nourri des anciens, leur eut montré que la Comédie pouvait & devait avoir un autre but, ils la perfectionnèrent peu à peu, & mirent leur Théatre ſur le pied où il eſt. Les Anglais & la ſaine raiſon, leur ont fait appercevoir la même choſe par rapport au Roman, & ils commencent auſſi à le traiter d'une toute autre façon. —— Monſieur *Prevoſt d'Exiles* plus tourné vers le tragique, a écrit des Romans, où il y a réellement quelques ſituations attendriſ-

ſantes. Il ne donna pas dans la Chevalerie, il eſt vrai; elle était déjà tombée en mépris; mais ſes Romans n'en furent pas moins un ramas de faits ſans vraiſemblance. Les captivités en Turquie, les enlévemens, les courſes d'un pays dans un autre pour des riens, les éducations dans des cavernes, les voyages parmi les ſauvages d'Amérique; enfin un fatras de choſes inouïes, inutiles, hors de toute nature, en forment le tiſſu. Si vous ne connaiſſez que ces Romans-là, je ne m'étonne pas que vous trouviez qu'ils enflamment l'imagination, & peignent une nature, & des événemens chimériques, qui ne ſont propres qu'à mettre des folies dans la tête d'un jeune homme, d'autant plus dangereuſes, que le livre ſerait plus intéreſſant. — Enfin Monſieur *Marivaux* avec beaucoup d'eſprit a pris une autre route. Il a voulu peindre les hommes, on le voit. Mais qu'il y a mal réuſſi! D'abord les avantures ſont très miraculeuſes, quoique d'une autre manière. On n'élève perſonne dans une caverne, on ne court pas en Amérique, vingt fois de France en Irlande, cela eſt vrai. Mais les reconnaiſſances, un enfant qu'on trouve dans le grand chemin, & tout le reſte de l'équipage aſſaſſiné, cela n'eſt pas moins merveilleux & hors de la nature dans la ſociété où nous vivons. Une choſe révoltante encore, c'eſt que tout le monde eſt toujours tranſporté de tendreſſe à la vue

du

du Héros ou de l'Héroïne. Sans les connaître, dès le premier abord on s'intéresse si fort pour eux, qu'on fait des choses étonnantes pour les rendre contents. En bonne foi est-ce ainsi que les choses sont dans ce monde? Qui est-ce qui se gênerait pour l'homme ou la femme du monde les plus aimables, sans les connaître, au point où Monsieur *de Marivaux* le représente? Je ne conçois pas comment des gens aussi délicats que les Français, sur le Théatre, peuvent l'être si peu dans les Romans. Il est sûr que toute action qui ne fait pas sentir au lecteur que dans cette situation, avec tel caractère, on la ferait nécessairement, revolte; & eux-mêmes ne la souffriraient pas dans un ouvrage dramatique. Mais ils l'avalent doux comme sucre dans le Roman. Une Dame bonne & généreuse voit une fille qui accourt, demander un azile dans un Couvent: elle la prend chez elle, & la tient comme son égale. Enfin cela passe encore. Mais peut-on, sans la supposer bonne jusqu'à la bêtise, imaginer, que malgré les préjugés de noblesse, de fortune, elle consente que son fils épouse une fille de rien absolument, dont on ignore la naissance, qu'elle aille même jusqu'à le désirer avec ardeur. En vérité cela est aussi absurde & aussi inouï que l'histoire du *Miracoloso Florisonti*: car l'un & l'autre sont des événemens qui n'existent pas, & qui dans le cours naturel des choses ne sau-

ſauraient exiſter. Tout le preſtige du ſtile ne ſaurait faire goûter de telles abſurdités à un homme de ſens. Mais voyons s'il a été plus heureux dans ſon deſſein de peindre les hommes? Tout ſon art là-dedans conſiſte à nous faire une ennuyeuſe énumération des coups d'œil de ſes perſonnages, & de ce qu'ils devaient ſignifier, ce qui devient à la fin ſi froid, ſi inſipide, qu'on n'en ſaurait ſoutenir la lecture.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne ſais, mais il me ſemble pourtant qu'il eſt très utile de ſavoir ce que tel geſte, tel coup d'œil ſignifie; cela fait auſſi partie de la connaiſſance des hommes.

LE GOUVERNEUR.

Sans doute. Mais en diſant: un tel me regarda d'une manière qui ſemblait ſignifier ceci, ſi je ne vois le coup d'œil, ou, ce qui ſerait ridicule & impoſſible, ſi on ne me décrit clairement le mouvement des yeux, comment le reconnaîtrai-je? Mais heureuſement il n'en eſt pas beſoin. La faculté de lire les paſſions des autres ſur leurs viſages, dans leurs geſtes, nous a été donnée par la nature, & cela pour de juſtes raiſons, car cela fait une partie des moyens naturels de notre ſureté. La connaiſſance des hommes eſt une choſe tout-

à-

à-fait différente. C'eſt ſavoir démêler leur caractère, & juger par là quelles paſſions tels objets exciteront en eux, & quels effets elles produiront. Quand la paſſion eſt formée, on la lit aiſément ſur le viſage, il n'y a perſonne qui s'y trompe: & cependant ſi un homme a des motifs de la diſſimuler, & ſait le faire, on ne l'y lira pas. La deviner alors, c'eſt le comble de la fineſſe dans la connaiſſance des hommes. Vous voyez donc que tout l'eſprit de Mr. *de Marivaux*, eſt mal employé, dans ce point. On dit qu'on ſuit à préſent une autre voye dans les Brochures qui paraiſſent journellement en France: C'eſt de les ſurcharger de portraits. Le projet eſt tout auſſi ridicule. Dès que je connois aſſez un homme pour le reconnaître dans un portrait, celui-ci me devient inutile. Mais c'eſt pour apprendre à démêler bientôt ceux que je ne connais pas encore, que je déſire d'acquérir une connaiſſance des hommes, & ce n'eſt pas la deſcription de divers caractères qui me l'enſeigne. Vous verrez par la ſuite combien les Anglais ont mieux réuſſi là-dedans.

Je conclus de là que les Français n'ont de bon dans ce genre que les Contes de Mr. *Marmontel*, quelques Romans attendriſſans, & enfin le plus dangereux, mais le plus délicieux de tous, la *nouvelle Héloïſe*: je dis le plus dangereux pour un jeune homme; & qui le ſera d'autant plus que lui-même ſera plus ſenſible & vertueux. Mais ce ſera toujours

jours le Roman des gens mariés, de l'homme ſenſible dont la raiſon eſt affermie, & dont l'âge a un peu calmé les paſſions. Les *Contes moraux* ſont excellents, quoique je rie du projet d'enſeigner des vérités par un Conte. C'eſt vouloir faire du Roman une Fable. Et croire que ce ſoit la moralité générale d'une Fable ou d'un Roman qui puiſſe régler notre conduite, c'eſt une erreur. Le

Fi du Plaiſir
Que la crainte peut corrompre,

retiendra auſſi peu un jeune homme de ſe livrer à celui qui le tente, bien qu'il ſoit accompagné de dangers, que le conte *d'Alcidonis* ne l'empêchera d'être paſſionné à l'excès ſi ſon caractère a pris ce pli. Mais les ſentimens délicieux que ces contes inſpirent, la fineſſe des détails, ce portrait naïf du cœur & de tous ſes mouvemens qui s'y trouve à chaque ligne, en font la lecture la plus utile & la plus charmante.

Il n'y a en vérité que les Anglais qui ayent parfaitement connu & ſaiſi la vraye utilité & le but de ce genre. Les avantures incroyables, & les actions chevaleresquement héroïques, rendent ce que j'ai lu de Romans & de Contes Espagnols inutile, à l'exception du Roman de *Don Quichotte*, & des Nouvelles du ſeul *Michel Cervantes*. Quant aux Italiens, autant leur Poëſie eſt divine, & au

des-

deſſus de celle de toutes les autres nations, autant leurs Romans ſont-ils au deſſous. La plûpart ſont dans le goût des *Clelies* & des *Cléopatres*, & la froideur, l'inſipidité de ceux de l'Abbé *Chiari*, les rendent indignes de toute attention. Mais voici à peu près comme les Romanciers Anglais ont raiſonné. Si la Comédie, ont-ils dit, eſt la repréſentation d'une action intéreſſante qui ſe paſſe dans une Société, eſt-ce que le Roman eſt autre choſe, que le tableau d'une ſuite d'actions intéreſſantes? Ils ont donc une très grande affinité enſemble. Mais la Comédie raiſonnable ne ſouffre pas des événemens hors de la nature, & ſi elle eſt obligée d'admettre le rare & le frappant pour intéreſſer, il faut qu'il ſoit néceſſairement amené par des circonſtances qui le rendent tout-à-fait vraiſemblable. Chaſſons donc du Roman tout ce qui n'eſt pas naturel, & qui, ſuppoſé les acceſſoires, tels que les mœurs, les caractères & les ſituations des perſonnages, ne ſerait pas arrivé de même dans la nature.

Mais la Comédie, (car quand je dis Comédie, je n'entends pas celle qui prétend faire rire des vices; genre odieux & pernicieux, qu'on n'a que trop long-tems cultivé; j'entends celle qui attendrit, qui fait aimer la vertu & haïr le vice.) la Comédie, ont-ils dit, tire ſa plus grande utilité des ſituations touchantes qu'elle nous trace, telles qu'elles ſe trouvent tous les jours dans la nature. C'eſt un jeune homme entraîné dans le

le crime par une femme diabolique, un mari joueur qui plonge sa famille dans la misère, un homme combattu entre son devoir & une passion violente, qu'elle nous peint. Ce sont donc de telles situations qu'il faut amener dans les Romans pour les rendre propres à former à la vertu. La Comédie peint le caractère, les mœurs, & les passions des hommes, nous montre leurs effets, les suites que nos actions & celles des autres peuvent avoir; le Roman doit donc faire la même chose & à peu près de la même manière. Mais quels avantages a ce dernier? Dans la Comédie on ne voit l'homme agité que d'une passion, dans une seule action de sa vie. Il n'y a guères que le personnage principal dont le caractère soit un peu détaillé. Encor cela se reduit-il à peu de chose; car les bornes de la représentation empêchent de ramasser beaucoup d'incidens qui le fassent sortir, si l'on ne veut tomber dans le défaut de vraisemblance. Mais le Roman ne connaît point ces bornes; il peint autant de caractères qu'il veut, dans une suite d'actions; il peut choisir à son gré de les représenter agissant & parlant eux-mêmes, qu'il se contente de narrer en historien. Il peut nous développer les ressorts les plus secrets de tout ce qui s'y passe, & nous faire voir le jeu des passions sur les événemens, & celui des événemens sur les passions; enfin il peut tout peindre, & dans le plus grand détail; il n'y a rien dans la nature qui ne soit à sa bienséance & qu'il

qu'il ne puiſſe employer. Mais voyez encore combien là-dedans les Anglois ont bien frappé au but. Cette fureur de vouloir amuſer, a porté les Français à entaſſer les événemens, ſans les bien peindre, & ils ont par-là entiérement manqué l'avantage qu'on peut tirer du Roman, d'apprendre à connaître le monde. Quant à ceux qui ont voulu y mêler des réfléxions morales, je n'en parle pas, elles ſont froides & ennuyeuſes. Ces réfléxions, c'eſt au Lecteur qu'il faut les laiſſer faire, il ſuffit, de l'y conduire. Mais ce qui ſert le plus à découvrir le caractère d'un homme, ce ſont les petites actions, les diſcours. On n'a pas toujours occaſion de voir agir les hommes dans les occaſions importantes, & c'eſt pour ſavoir comment ils s'y comporteront qu'il faut les connaître. Quand un homme m'a trompé, je ſais bien qu'il eſt fourbe. S'il n'a eu de repos qu'il n'ait perdu ſon ennemi, je ſais qu'il eſt vindicatif: ainſi du reſte. Mais de ſavoir ſi tel homme qui paraît poli, honnête homme, ſera fourbe, intéreſſé, vindicatif, c'eſt ce qui m'importe. C'eſt donc en ſaiſiſſant bien ces petits traits imperceptibles, en peignant finement le rapport, qu'il y a, entre les diſcours, le caractere & les actions des perſonnages, que le Roman peut devenir utile. Regardez auſſi comme les portraits ſont achevés, & peints d'après nature, dans beaucoup de Romans Anglais. Il eſt vrai qu'il n'y en a aucun qui égale

Fiel.

Fielding là-dedans. Son *Tom Jones* eſt un Chef d'œuvre. Comme le moindre trait des caracteres de *Blifil*, d'*Alworthy*, de *Weſtern*, de *Thwakum*, de *Square* eſt ſaiſi! Cela eſt admirable! Mais cependant il y en a qui en approchent. C'eſt dommage que les principaux caracteres de *Richardſon* ſoient ſi extrêmement ſinguliers, qu'on n'en ſaurait trouver l'original. *Lovelace* & *Grandiſon* ſont des êtres qui ne ſauraient exiſter qu'en idée. Mais que ces Romans ſont beaux dans le genre touchant, qu'ils exercent bien la ſenſibilité, & qu'ils fortifient admirablement le ſentiment d'amour pour la vertu & de haine pour le vice! C'eſt encor aſſurément un trait de génie que d'inventer d'écrire des Romans en Lettres. C'eſt là que les hommes ſe peignent eux-mêmes, bien mieux que quand ce n'eſt que l'Auteur qui les introduit. Auſſi faut-il tout l'art d'un *Richardſon*, pour y obſerver toutes les fineſſes qu'il y a obſervées; pour faire que chaque Lettre ſoit conforme au caractere & à la ſituation. Il eſt vrai qu'il n'a fait qu'un pas, car ſes Lettres ſont pour l'ordinaire de véritables relations, & on ne ſe peint pas dans des relations. C'eſt la *nouvelle Héloïſe* qui eſt écrite, dans le vrai goût dans lequel on devrait écrire des Romans en Lettres; c'eſt une vraie correſpondance, & là l'Écrivain de génie peindrait d'après nature. Mais de quelque façon qu'ils ſoient conçus, il eſt ſûr qu'ils en ont toujours d'ex-

d'excellens. *Miſſ Sydnei Bidulph*, eſt un de ceux qui attendriſſent, & élèvent le plus l'ame ; & aſſurément j'aimerais mieux le donner à lire à un jeune homme que *Clariſſe*. Dans *Clariſſe*, *Lovelace* eſt peint malgré ſes crimes d'une façon ſi ſéduiſante que j'ai vu bien des jeunes gens, ſouhaiter d'être à ſa place. *Clariſſe* eſt à mon gré le Roman des femmes ; je dirais, & des parens, ſi chez des parens la lecture d'un Roman laiſſait des impreſſions aſſez fortes pour influer ſur leurs actions. Sans doute que parmi leurs Romans il y en a bien de mauvais. Ils en ont quelques-uns dont les événemens ſont naturels, inſtructifs, les caractères aſſez bien ſaiſis, mais je ne ſais ils ſont froids & inſipides ; d'autres commencent admirablement bien, & puis ce n'eſt plus cela ; c'eſt un ramas d'épiſodes ſans fin, ou bien l'auteur tombe & continue de ramper ; tels ſont ceux de Mr. *Lenox*, *Ophelie*, *Miſſ Betty Thoughtleſſ*, & bien d'autres. Sans doute que ce ne ſont pas là ceux dont on peut faire l'uſage que j'ai dit. Ce qui eſt déſolant, c'eſt de voir l'inimitable pinceau d'un *Fielding*, s'occuper à crayonner des figures auſſi abominables que les perſonnages dans *Jonathan Wild le grand*.

LE PERE DE FAMILLE.

A propos de *Fielding*, vous blâmiez tantôt la Comédie proprement dite, celle qui fait

fait rire : mais tous ſes Romans & beaucoup d'autres, tels que *Pérégrine Pickle*, & *Triſtram Shandy*, ne font-ils pas rire auſſi ? N'eſt-ce pas partialité de blâmer dans l'un ce que vous admirez dans l'autre ?

LE GOUVERNEUR.

Il y a une grande différence. Dans la Comédie l'Auteur n'y entre pour rien, c'eſt des perſonnages qu'on rit, & le vice quelconque doit toujours inſpirer l'averſion. Or nous ne ſentons jamais d'averſion pour ce qui nous fait rire ; ce ſont deux mouvemens oppoſés qui ne peuvent jamais ſe réunir dans le même moment. L'avarice, la fourberie ſont des vices déteſtables. Celui qui nous fait rire de l'avare, & du fourbe, comme dans *l'Avare*, les *Fourberies de Scapin*, le *Légataire univerſel*, détruit en nous le ſentiment naturel qui nous fait haïr le vice, & cela eſt très pernicieux. D'ailleurs l'utilité du Théatre conſiſte à exercer notre ſenſibilité, à former notre ſentiment moral, & dès-lors une Comédie eſt tout au moins inutile, & ne contribue en rien à former nos mœurs ; car je l'ai déjà dit que ce n'eſt point les moralités qu'un Drame contient qui font cet effet. Il eſt vrai que chez une nation auſſi frivole que la Françaiſe, qui n'a que de la vanité, où l'on ne ſe ſoucie point du tout d'être vicieux & ridicule, mais beaucoup de ne pas le paraître ; la crainte d'apprêter

prêter à rire peut influer sur les actions, & obliger à renfermer son vice, à le cacher avec soin ; mais cela même prouve la dépravation totale d'un peuple. Ce qu'il peut y avoir de mieux pour lui, c'est que de tels ouvrages ne lui servent que d'amusement, sans produire ni bien ni mal. Dans les Romans que vous citez, la chose est bien différente. On n'y rit jamais du vice, mais bien du ridicule. Que la Comédie nous présente un pédant, une précieuse, & qu'elle nous fasse rire de ces caractères, cela est juste : ce ne sont point des vices, ce sont des ridicules. Ainsi ce n'est pas de *Blifil* que *Fielding* nous fait rire, mais du ridicule d'un houbereau, en contraste avec le jargon précieux de sa sœur, de *Patridge*, d'une hôtesse, ou de quelque chose de pareil. Et si dans les momens où il peint une méchanceté, il nous fait rire, c'est de la manière plaisante de conter de l'Auteur que nous rions, & non point de l'action qui est toujours présentée de façon à inspirer l'aversion. Dans la Comédie où l'Auteur ne paraît pas du tout, il est impossible de le séparer du personnage ; mais dans le Roman on distingue parfaitement le rire que nous causent les singulières idées de l'Auteur, & l'aversion pour l'action même. Je ne sais si je me suis assez expliqué ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous ai fort bien compris. Or çà, je vous dirai donc ſur tout ceci, que je ne m'oppoſe plus à ce que vous liſiez des Romans avec mon fils, pourvu que vous ayez toujours ſoin d'obſerver les attentions dont vous m'avez parlé; car ſans cela je craindrais, malgré ce que vous m'en dites, que cette lecture ne fût dangereuſe. Voilà apparemment tout ce que vous aviez à me dire là-deſſus?

LE GOUVERNEUR.

Je ne vous ai parlé que de l'utilité des Romans pour la jeuneſſe, parce que ce n'eſt que par rapport aux effets qu'ils pourraient faire ſur Mr. votre fils que nous les avons conſidérés. Un homme qui n'en a point lu dans cet âge-là, s'il vient à en lire après que ſon caractère eſt formé, ne ſentira point du tout, ou du moins faiblement, l'impreſſion qu'ils ſont capables de faire, à moins qu'une éducation heureuſe ne lui ait donné un cœur ſenſible. Mais dans la jeuneſſe ils nous le rendent tel, ils nous

nous excitent à la vertu, ils nous menent à l'étude des Belles-Lettres. Dans un âge plus mûr ils peuvent encor être un délassement très agréable pour un homme vertueux & sensible. J'ajouterai encor une utilité qu'ils ont pour le Philosophe, indépendamment de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Un Philosophe ne cherche dans l'Histoire, que la connaissance du cœur, de l'esprit, & des mœurs des hommes. Eh bien! il n'y a aucune espèce de livres où le caractère, les mœurs, le génie d'une nation & d'un siecle, se découvrent mieux que dans les Romans qui peuvent nous en rester. On y voit quelles vertus les hommes ont le plus estimées; le tour de leur imagination, enfin le tableau le plus parfait de leurs mœurs, & de leurs idées s'y découvre. Il auroit été ridicule, sans doute, de mettre cette utilité au nombre de celles que les jeunes gens en peuvent retirer, elle n'est que pour un Philosophe consommé; & souvent quel fatras n'est-il pas obligé de lire pour découvrir ce qu'il recherche?

Au reste, vous pouvez croire, Monsieur, que je ne négligerai aucune des précautions que j'ai dit, en les lisant avec mon jeune élève. Quand un jeune homme est abandonné à lui-même, sans doute que tout lui peut devenir pernicieux. Le hazard décide de son caractère, & c'est le sort

ordinaire de la plupart des hommes. Malheur aux parens qui ne veillent pas attentivement à l'éducation de leurs enfans. La route du mal eſt ouverte de toutes parts, & quand un jeune homme eſt reduit à s'élever lui-même, il peut fort aiſément y tomber. Pour moi je n'ai conçu ces idées que comme un préſervatif dont on pourait ſe ſervir contre la corruption. Cela décide-t-il tout? Non, aſſurément. Auſſi n'ai-je pas prétendu le ſoutenir, mais je l'ai propoſé comme un moyen pour former un cœur droit, bon, honnête & ſenſible aux jeunes gens. Je ſais bien que les événemens, les ſociétés contribuent infiniment à achever le caractère, & c'eſt aux Parens à faire là-dedans comme ils peuvent. Les préparer à ce qui peut leur arriver, en leur ſesant connaître le monde, leur inſpirer le goût d'une ſociété honnête, les rendre capables d'amitié & de vertu, c'eſt ce que les parens peuvent, & à quoi je ſoutiens que la lecture des bons Romans, bien ménagée, peut conduire. Si malgré cela on ne réuſſit pas, ce n'eſt la faute de perſonne.

J'ajouterai encor une réflexion. On regarde le libertinage comme le ſeul écueil qu'il y ait pour la jeuneſſe, & on ne s'attache à la préſerver que de celui-là. Il eſt grand, je l'avoue, & je ne voudrais pas répondre que le Roman en garantît, quoique je ſois certain qu'il doit dégoûter de

la

la crapule, & au moins il ne donne aucun encouragement à la débauche. Si on craint qu'un jeune homme n'y tombe, qu'on lui en peigne les ſuites dangereuſes, de façon à faire impreſſion ſur lui, & ſi quelque choſe peut le retenir, ce ſera cela. Mais n'y a-t-il pas d'autres vertus à enſeigner aux hommes? La ſincérité, la bonté, le courage, l'honnêteté dans les procédés, & cent autres? On ſe plaint qu'il y a tant de méchans dans le monde, occupés à nuire, fourbes, traîtres, menteurs. Cela ſera toujours ainſi, tant qu'on ne prêchera à la jeuneſſe que le déſir de faire leur fortune, qu'on la leur fera regarder comme l'unique but de leurs actions, qu'on leur en fera faire leur idole. Si on ne leur apprend pas à préférer la vertu & l'honneur à tout, à la vie même; ſi on va plus loin encor, comme j'en ai vu des exemples, juſqu'à les reprimander quand on découvre en eux de tels principes, & à les traiter de romanesques; qu'on ne leur faſſe point lire de Romans, ils en tireraient des ſentimens qu'on ne veut pas qu'ils ayent. Mais qu'on ne s'étonne pas après cela de voir les hommes ſacrifier tout à leurs intérêts, & qu'on ne s'en plaigne pas quand on vient à ſouffrir ſoi-même de cette façon de penſer. Vouloir que les autres ſoient déſintéreſſés, magnanimes, tandis que nous ne ſongeons qu'à nous-mêmes, c'eſt une préten-

tion injuſte & ridicule ; & c'eſt cependant le cas de la plupart des hommes. On en voit tous les jours ſe recrier ſur des choſes qu'ils auraient faites, & qu'ils ont faites eux-mêmes, & pis encore.

LET-

LETTRE

SUR LES

CARACTERES

DE

MR. DE LA BRUYERE.

Age quæso,
Tu nihil magno doctus reprendis Homero?
Horat: Sat:

LETTRE

LETTRE
SUR LES
CARACTERES
DE
M. DE LA BRUYERE.

Mon très Cher.

VOus me demandez ſi j'ai lu la Critique, que Mr. *de Vigneul Marville* a faite des Caractères *de la Bruyère*. Non; je ne l'ai point lue, & je ne la connais, comme vous, que par la replique de Mr. *Coſte*. En vérité, il faut avouer que les gens qui ſe plaignent de la décadence des Lettres, parlent bien pour parler. Il ſe peut que les ſiècles précédens ayent été les ſiècles de l'érudition & du génie, mais toujours eſt-il ſûr que le nôtre eſt celui de la ſaine raiſon, du goût éclairé, & de la bonne critique qui en découle. On ne ſaurait rien voir de plus mal digéré que cette défenſe de Mr. *Coſte*, ſi ce n'eſt

peut-être la critique de Mr. *de Vigneul Marville*. Si les extraits que Mr. *Coste* nous en donne, ſont fidéles, ce n'était pas la peine de lui répondre. Sa cenſure était bien trop pleine de fiel, & appuyée ſur des fondemens trop frivoles, pour faire du tort à l'Auteur. Tout l'effort de ſa critique tombe ſur quelques expreſſions, ſur quelques maximes, & enfin ſur des perſonnalités, telles que l'entrée de Mr. *la Bruyère* à l'Académie Françaiſe, ſon jugement ſur l'Opéra, & ſa vanité. Sa cenſure ſur quelques maximes tombe ſouvent à faux, & ſe réduit à trois ou quatre. De ce que l'Opéra Français ne plaiſait pas à Mr. *la Bruyère*, il ne s'enſuit rien, ſinon qu'il n'avait point de goût; j'aurais dit, qu'on en pourrait conclurre qu'il en avait beaucoup, ſi mille endroits de ſon livre ne prouvaient que ſon ame n'était pas faite pour ſentir les beautés de la Poéſie & des Arts, tels que la Muſique, la Danſe, & la Peinture Théatrale. Quant à ſa vanité, ſi d'ailleurs le livre était bon, que nous importerait de ſavoir ſi l'Auteur était vain, ou ne l'était pas? Cela peut tout au plus un peu choquer à la lecture, mais cela ne ſaurait rien diminuer du prix du livre: & il n'y a que celui-là qui ſoit ſoumis à la critique. Si on y mêle des perſonnalités, cela dégénère en libelle; & delà, aux injures dont ſe regalaient autrefois les Savans, il n'y a qu'un pas.

pas. On ne dispute plus de cette façon, & les critiques, de vivant à mort, sont au moins plus polies. Il y a encore un autre ridicule dans cette dispute entre Mr. *Coste* & Mr. *de Vigneul Marville*, dans lequel on se garderait bien de tomber à présent; c'est de citer des autorités, pour preuves pour ou contre. Qu'est-ce que le jugement du P. *Bouhours*, ou de Mr. *de St. Evremond*, ou de qui que ce soit, fait à l'affaire? Le premier était un Ecrivain élégant, Grammairien très savant dans sa propre langue. mais Auteur médiocre & Juge très superficiel. L'autre était, j'en suis sûr, un homme de beaucoup d'esprit dans la société, mais un Auteur d'un très mince mérite. Dans les six ou sept tomes d'ouvrages qui nous en restent, il n'y a pas deux cens pages qui soient utiles, ni même intéressantes pour un autre que pour un curieux. Il n'y a rien de neuf & de profond dans ses ouvrages moraux, & ses jugemens ne sont rien moins qu'infaillibles. Enfin, en général, le goût n'était rien moins que formé dans ce tems-là, & l'on pâmait de plaisir à des écrits qui sont tombés dans le plus profond oubli. Mais que nous importe cela? Vous voulez savoir mon sentiment sur cette dispute littéraire, entre Mrs. *Coste* & *de Vigneul Marville*. Le voici. Si le premier a répondu à tout ce que l'autre a allégué contre les Caractères, si ses extraits sont fidèles, &.

qu'il n'y ait rien de plus convaincant dans la critique que ce qu'il en cite; j'ose prononcer hardiment, que Mr. *de Vigneul Marville* n'entendait pas les Caractères & qu'il n'était pas du tout en état d'en juger. Il décide à tort & à travers sans fondement, il ne touche point du tout les endroits vraiment faibles de son adversaire, & il allégue des raisons tout-à-fait fausses quand il veut appuyer ses jugemens de quelques passages du livre. Cela prouve qu'il était juge très incompétent. Il est sûr pourtant que Mr. *Coste* entendait encore moins le livre qu'il veut défendre.

Rien de plus sec que son Apologie. Rien de moins instructif qu'une dispute littéraire conduite de cette façon. Ce n'est que quand on entend la matière dont on veut parler, qu'on sait bien voir le fort & le faible d'un Ouvrage, & que l'on combat par des raisons qu'elles peuvent devenir utiles, & c'est ce que ne fait ni l'un ni l'autre de ces Ecrivains.

Vous me demandez après cela mon sentiment sur le livre même de Mr. *la Bruyère*. J'ai peine à le dire. Quand un livre est estimé depuis si longtems, il a acquis une espéce d'autorité; & ose-t-on avoir un sentiment contraire à celui de tant de gens? Cependant vous le voulez; eh bien! tranchons le mot, il est très médiocre. Rien ne sert peut-être mieux à prouver combien le goût était

était peu éclairé, dans le tems où il a paru, que cette étonnante réputation qu'il obtint alors. Mr. *de Vigneul Marville* a assurément raison dans une grande partie de ses objections, quoiqu'il n'en faisisse pas le vrai & le plus grand défaut : mais là même où il a raison, il me semble voir en lui un aveugle, qui devine la couleur d'un objet, quoiqu'il ignore absolument pourquoi il a jugé ainsi ; & qui en voulant expliquer aux autres les raisons de son jugement, leur découvre qu'il est aveugle, & qu'il a jugé au hazard. Il y a apparence que la grande réputation de ce livre ayant excité son envie, ou quelque autre raison que j'ignore, lui avoit donné une forte haine contre le livre & l'Auteur. Vous savez qu'on n'est pas assez impartial pour louer ce qu'on hait, & que l'on tâche toujours de le dénigrer, de sorte que c'est apparemment à cela que nous devons la critique de Mr. *de Vigneul Marville*. Ce qui me prouve que c'est à un motif aussi bas qu'il faut l'attribuer, c'est l'amertume avec laquelle il insiste sur de pures personnalités : & ce que me prouve encor que ce n'est point par une véritable persuasion du peu de mérite de ce livre & par un goût sûr (comme un homme qui l'entendrait) qu'il l'a attaqué, c'est qu'il fonde ses imputations sur des bagatelles ou sur des raisons entiérement fausses.

S'il avoit reproché à Mr. *la Bruyère* son

défaut de goût, & une connaissance très superficielle du cœur & de la nature humaine, il auroit eu raison, & il aurait pu fonder sa critique sur mille passages. Mais apparemment c'étaient des choses que le Critique connaissait aussi peu que l'Auteur.

Mais je vais tomber à vos yeux dans le défaut que je viens de reprocher à Mr. *de Vigneul Marville*, si je n'appuye mon jugement de preuves. C'est une tâche un peu pénible, & dont je me dispenserais bien. Car au fond qu'importe que le Livre *des Caractères* soit excellent ou médiocre? Mais non. Nous attachons quelque importance aux ouvrages d'esprit, & il nous importe de savoir l'estime réelle que chacun mérite; sur-tout un livre qu'on prône tant. Il y a longtems que je suis étonné de la réputation qu'il a, & que je n'y saurais rien trouver qui la justifie.

Plus je l'ai lu, & plus je me suis confirmé dans mon sentiment. Cependant je crois voir la raison du cas qu'on en fait. Nous sommes assurément bien plus avancés dans la connaissance du cœur humain, qu'on ne l'était du tems de Mr. *de la Bruyère*. Cela, joint à la nouveauté du genre, & à la curiosité maligne des hommes, excitée par les portraits qui y sont semés, a dû frapper les beaux-esprits de son tems. Ils l'ont loué, élevé jusqu'aux nuës, après quoi sa répu-

réputation s'eſt transmiſe comme par tradition. De plus, Mr. *de la Bruyère* a juſtement autant de connaiſſance du monde qu'il faut pour faire croire à des eſprits médiocres qu'il en a beaucoup; & la façon fine dont il dit chaque choſe, fait croire à celui qui le lit, qu'il a lui-même beaucoup d'eſprit, puiſqu'il entend des choſes ſi finement dites; ou s'il ne les entend pas, c'eſt encore pire, car alors il les loue par air. Voilà comme ce livre ſe ſoutient encor parmi nous, & comment il a acquis cet éclat dont il jouït. Car je ſuis perſuadé qu'un homme un peu profond, & qui voit la nature humaine telle qu'elle eſt, n'a jamais pu le goûter, puiſqu'il doit avoir trouvé partout des penſées fauſſes & louches.

Le genre en lui-même eſt fort bon, & fort utile. Je ne blâmerai pas non plus la façon d'écrire par penſées détachées. Elle eſt aſſurément de toutes la plus facile. La peine des tranſitions qu'on s'épargne le rend ſi aiſé, qu'avec de l'eſprit & de la connaiſſance du monde, on peut en faire une dixaine en moins de rien. Cependant ſi les penſées ſont bonnes, juſtes, bien vues, & bien exprimées, elles ſont toujours très utiles, & très agréables, à quoi la diverſité même contribue beaucoup. Mais avouons auſſi que, lorsqu'elles ne ſont point telles, la facilité même du genre diminue encor le mérite de l'Ouvrage. Or c'eſt-là le cas

des

des *Caractères*. Une grande partie des penſées ſont fauſſes, quelques-unes triviales, & presque toutes décelent une étude peu approfondie de la morale & du cœur humain. Quoi qu'en diſe Mr. *Coſte*, il eſt ſûr que le ſtile eſt tortillé. L'Auteur eſt toujours après des tours nouveaux, & après la fineſſe dans l'expreſſion; il n'eſt pas poſſible qu'il n'en rencontre quelquefois; mais ſouvent il devient obſcur & louche. J'ai dit que ſon expreſſion était quelquefois heureuſe; j'aurais dû dire ſouvent, car cela eſt vrai. Mais quand les choſes mêmes ſont fauſſes ou communes, envain voudrait-on les réléver par l'expreſſion.

Avant de vous prouver ce que j'avance ici, je m'en vais ajouter un mot ſur la nature de ces ſortes d'ouvrages. Ce ſont des propoſitions de morale. Nous n'avons, ou nous ne pouvons alléguer d'autre preuve de ce que nous avançons, que le cœur & l'expérience de nos Lecteurs. C'eſt une découverte que nous avons faite que nous leur propoſons; leur état, leurs occupations ne leur laiſſent pas le tems de réfléchir ſur les choſes ſur leſquelles le moraliſte a réfléchi; mais le point de perfection dans ces propoſitions, c'eſt quand chacun d'eux qui eſt en état de les comprendre ſent, dès qu'il les lit, qu'elles ſont vraies; & cela ne manque jamais, pourvu qu'elles le ſoient. Il faut outre cela qu'elles

les ſoient neuves, car la morale étant la ſcience de tous les hommes, tous en connaiſſent auſſi les vérités principales. Mais de ſimples propoſitions, ſéchement énoncées, ſeraient ennuyeuſes, quelque vraies, & quelque neuves qu'elles fuſſent. Il faut donc les réléver par la manière de les exprimer. C'eſt pour cela que nul genre n'a beſoin de tant de fineſſe dans le tour que celui-là, pour piquer & réveiller l'eſprit du Lecteur; & c'eſt que cette fineſſe frappe ſouvent, & rend lumineux ce qui ſans cela ne nous le ſemblerait pas.

Les portraits ne doivent être que les preuves de ce qu'on avance. Quand la propoſition ne ſemble pas certaine, le portrait en retraçant au Lecteur un caractère, une façon d'agir qu'il a vue, lui en prouve la vérité. Hors de là le portrait n'inſtruit point, & n'amuſe que la malignité. Il faut donc abſolument qu'il y ait une liaiſon & un choix dans les portraits; car les jetter à tort & à travers, c'eſt ignorer leur but & le manquer. Et c'eſt ce que Mr. *de la Bruyère* a fait. Il les a ſemés abondamment, mais ſans choix, & peut-être les a-t-il peints avec eſprit, mais ſans vérité. La fineſſe du tour peut les faire lire, la maligne curioſité les rendre intéreſſans, mais on n'en retire qu'une faible utilité. Enfin, diſons de lui, qu'il auroit été à ſouhaiter qu'à la beauté, & à la délicateſſe de l'expreſſion il eût joint la juſteſſe

justesse d'esprit, & plus de profondeur dans ses vuës: ses maximes en auraient été plus vraies, & il aurait évité l'obscurité & le galimathias où il tombe souvent.

Comme il a voulu peindre les mœurs de son siècle, je parlerai peu de ses portraits, & je ne tirerai mes preuves que de ces maximes qui sont universelles, applicables à tous les lieux & à tous les tems; & pour cet effet je n'ai parcouru que les cinq Chapitres des Ouvrages d'Esprit, du Mérite personnel, des Femmes, du Cœur, & de l'Homme. Je passe ceux où il parle des Grands, de la Ville, de la Cour, de la Mode. Cela regarde plus particuliérement encor les mœurs de son pays & de son siècle; & il serait bien hardi à moi de vouloir juger de ce que je ne puis connaître. Il est juste de supposer qu'il doit avoir mieux connu son pays & son siécle que moi; quoiqu'à en juger par le reste, on pût préiumer qu'il ne les a pas mieux saisis ni plus fidélement peints. Mais enfin quand cela ne serait pas, on peut toujours affirmer que ce livre est d'un très mince usage pour nous. Si ce qu'il dit de l'homme en général est faux, que nous importe, je vous prie, que la peinture des mœurs des courtisans, & des citoyens de Paris du siécle passé soit vraie? Est-ce là une raison valable de vouloir le mettre entre les mains de tout le monde, & sur-tout de la jeunesse? Le livre, à cet égard,

égard, a un très grand défaut, c'eſt qu'il peint la nature en noir. Mr. *de la Bruyère* était apparemment un homme attrabilaire: ſoit que la vanité l'eut rendu tel, & que ne voyant que lui dans la nature, il eut regardé quelques malheurs qui lui étaient arrivés, & quelques mauvaiſes actions commiſes envers lui, comme des choſes atroces; ſoit enfin que la nature l'eut formé ainſi, il eſt certain que ce fiel eſt répandu dans tout ſon livre, & cette impreſſion eſt très dangereuſe; elle rend ceux qui s'en laiſſent pénétrer méfians, fourbes & méchans, à force de ne pas vouloir être dupes. C'eſt donc très mal fait de le donner à lire aux jeunes gens; je dis à ceux qui ſont capables de réfléchir, car pour les autres, un tel livre ne leur laiſſe aucune impreſſion ni en bien ni en mal. A quoi bon leur faire voir les hommes comme des fourbes & des méchans, ſans ceſſe occupés à ſe nuire pour le plaiſir de nuire; & les femmes comme les outils de notre malheur, quand tout cela n'eſt pas vrai? On dirait à lire le livre de *la Bruyère* que le monde n'eſt habité que par des diables incarnés. Non, non, graces à Dieu, ce n'eſt pas ainſi que la nature humaine eſt faite.

J'oubliois de vous faire remarquer encor un défaut de ce livre; c'eſt qu'il y a pluſieurs maximes vraies dans des cas particuliers, mais que Mr. *de la Bruyère* avance d'une

re façon générale, qui fait qu'on ne les entend plus ; & qu'on ne saurait les appliquer. Cela vient de ce que Mr. *de la Bruyère* ne voyait que Paris, la Cour, les affaires, & qu'il croyait que c'était-là l'homme. Cela n'en est que la plus petite partie ; & il devait songer qu'il y a des millions d'hommes, à qui tout ce qu'il dit ne convient pas du tout ; qui ne sauraient avoir ni ces passions, ni ces intérêts, ni ces mœurs, ni ces défauts. Mais venez en donc aux preuves, direz-vous. Hé bien, en voici. Je vous envoye les réflexions que j'ai faites sur quelques maximes prises au hazard, car j'en trouverais mille encor si je voulais. Quand Mr. *de Voltaire* critiqua quelques-unes des pensées de *Pascal*, on pouvait dire qu'elles étaient jettées au hazard, non revues par l'Auteur ; mais c'est une excuse qui ne reste pas aux *Caractères*, puisque l'Auteur les a travaillés, retouchés, corrigés, augmentés avec tant de soin.

Des Ouvrages de l'Esprit (*).

Je ne m'arrêterai point à la première pensée de ce Chapitre, sur laquelle Mr. *Coste* dispute vivement avec Mr. *de Vigneul Marville*. Il me paraît qu'on pourrait la décider ainsi. Les Modernes ont assurément mieux rai-

(*) Voyez l'Edition d'Amsterdam de 1720.

raiſonné ſur la morale, & ſur le cœur humain, même depuis Mr. *de la Bruyère*, qu'on n'a fait auparavant. On a bien autrement développé les reſſorts & les principes de nos actions, de la ſociété, de nos mœurs. Mais s'il s'agit de cette connaiſſance de la morale & de notre cœur, qui nous inſpire les moyens de l'émouvoir, de le toucher, de lui faire éprouver tous les mouvemens que nous voulons, les Anciens, & les bons Modernes du tems de *la Bruyère* y étaient de grands Maîtres.

L'on n'a gueres vu jusqu'à préſent un Chef-d'Oeuvre d'eſprit qui ſoit l'Ouvrage de pluſieurs. Homère a fait l'Iliade, Virgile l'Enéïde, Tite-Live ſes Décades, & l'Orateur Romain ſes Oraiſons (*).

On dit que cette penſée déſigne le Dictionnaire de l'Académie. En vérité il faut bien peu ſavoir ce que c'eſt que la Poëſie, pour confondre la manière dont ſe fait un Dictionnaire & un Poëme Epique, & les mettre en parallèle. Enſuite il y a ici une autre incongruïté, en mêlant *Tite-Live* avec *Virgile* & *Homère*. Si *Tite-Live* n'avait écrit que la moitié de l'hiſtoire Romaine, & que nous euſſions le reſte de la plume de *Saluſte* ou de *Tacite*, fait ſur d'auſſi bons mé-

(*) pag. 77.

mémoires, l'ouvrage ſerait parti de deux mains, mais il n'en eut pas moins été un Chef d'Oeuvre. Et quand il ſerait vrai qu'un Chef d'Oeuvre ne ſaurait être l'ouvrage de pluſieurs, c'était la raiſon qu'il en fallait dire, en feſant cette remarque. Mais voyez un peu le ridicule qu'il y a de mettre les Oraiſons de *Cicéron* avec *Homère* & *Virgile* dans la même claſſe. Apparemment qu'un homme ne fera pas la moitié d'un diſcours & laiſſera faire l'autre à un autre. Mais *Bourdaloue* a fait des ſermons & *Maſſillon* en a fait. Qu'on en relie enſemble de ceux de l'un & de l'autre, & cela fera un Ouvrage excellent. Que dirait Mr. *la Bruyère* s'il ſavoit que parmi les Oraiſons de *Cicéron* il y en a quelques-unes qu'on croit ſuppoſées? Si deux hommes ne peuvent faire un Poëme Epique, c'eſt qu'il y faut un plan uniforme, & qu'il eſt impoſſible qu'un homme ſaiſiſſe toute la ſuite d'idées, attrape toutes les liaiſons fines que l'autre avait en tête. Mais le plan du Dictionnaire d'une Langue reſte toujours le même.

(*) *Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature; celui qui le ſent & qui l'aime, a le goût parfait; celui qui ne le ſent pas, & qui aime en deçà ou au*

(*) pag. 77.

au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon & un mauvais goût, & l'on dispute des goûts avec fondement.

Que cela eſt mal digéré ! L'on ne diſpute point des goûts dans un certain ſens, parce qu'on ne prouve pas à quelqu'un, qu'une choſe lui cauſe une ſenſation agréable, quand elle lui en cauſe une déſagréable. On diſpute du goût dans un autre ſens, parce que nous avons une raiſon ; qui nous met en état de juger de ce qui eſt beau & bon, dans les arts tout comme dans les autres choſes. Mais il faut connaître un art, ſavoir ſon but, & ſes moyens pour en juger ; car ce n'eſt pas une ſcience infuſe que nous avons, & le mal eſt que tout le monde ſe croit en état d'en juger. Nos paſſions, la tournure de notre eſprit, nous rendent après cela ſouvent inſenſibles à certaines beautés ; & alors on peut dire d'un tel homme qu'il n'a pas le goût juſte, tout comme on dit d'un homme préoccupé qu'il ne raiſonne pas bien. Un *Carteſien* pourra ne pas goûter les raiſons d'un *Neutonien* ; ainſi un autre pourra préférer l'*Arioſte* au *Taſſe*. On peut vouloir prouver à l'un & à l'autre qu'ils ont tort, & dire qu'ils ont l'eſprit & le goût faux, s'ils ne cédent à nos raiſons ; mais on ne doit pas prétendre abſolument qu'ils penſent & ſentent comme nous. C'eſt le fondement de toute intolérance.

Le

Le plaisir de la Critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très belles choses (*).

Cette pensée est fausse. Je demande s'il y a quelqu'un, hors un Auteur rongé d'envie, qui pour le plaisir de critiquer, ne se laisse aller à la sensation délicieuse qu'il éprouve à la lecture de *Virgile*, d'*Horace*, de *l'Arioste*, de *Racine*, de *Voltaire*, &c. Cette maxime, & la précédente, est peut-être une de celles que Mr. *de Vigneul Marville* aurait dû citer pour prouver la vanité de l'Auteur. Mr. *Coste* aurait sans doute bien crié à l'injustice, mais la chose n'en eut pas été moins vraie. On écrit, on songe sans cesse à soi, & l'on se prépare de loin des raisons contre ceux qui voudraient blâmer notre ouvrage. Vous pourrez trouver cent pensées de la même espéce. Mais je vous l'ai déjà dit, la vanité de l'Auteur ne nous intéresse point; aussi n'en ai-je voulu parler qu'en passant & une fois pour toutes.

L'Eloquence est au Sublime ce que le tout est à sa partie. (†).

Y a-t-il au monde un homme qui puisse se faire une idée de ce que l'Auteur a voulu

(*) pag. 80.
(†) pag. 97.

lu dire par-là ? Il fait bien de demander après cela ce que c'eſt que le ſublime ; on voit bien qu'il ne le ſavait pas. Remarquez combien cette penſée eſt ridicule, à la ſuite de celle qui précède.

Il y a des Artiſans ou des habiles dont l'eſprit eſt auſſi vaſte que l'Art ou la ſcience qu'ils profeſſent. — Les Eſprits juſtes, doux, modérés non ſeulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point & voudraient encor moins les imiter. (*)

Cela eſt faux & vague, & l'on ne ſaurait entreprendre d'en faire une application juſte. L'Auteur parle-t-il des beaux-arts, de la Poëſie, de l'Eloquence ? Il a tort. Les Eſprits juſtes, doux, modérés, ſont-là les gens de goût, les Artiſtes ordinaires, les Critiques judicieux. Un peintre, un ſculpteur pourra ne pas atteindre au ſublime d'un *Raphaël*, d'un *Michel-Ange*, & être très capable d'en ſentir toutes les beautés. Un Auteur ſe ſentira entiérement incapable d'écrire un Poëme Epique comme *Homère*, *l'Ariôſte*, mais il n'en ſera pas moins transporté en les liſant. Parle-t-il des Sciences ? Il a tort encore. Un Mathématicien ne pourra pas faire des découvertes comme celles de *Neuton*, cependant il le ſuivra fort bien dans tous ſes calculs. Qu'a

(*) pag 100.

Qu'a donc voulu dire Mr. *de la Bruyère*? Je crois entrevoir ce qui l'a fait parler ainſi. Il aura vu des gens, qui paſſaient pour avoir de l'eſprit, être inſenſibles aux beautés de certains ouvrages, tels qu'un Poëme Epique, une Piéce de Théatre, une Ode. Mais il faut plus que de l'eſprit pour cela. Il faut être connaiſſeur. On appelle cela des Arts d'agrémens, & chacun s'en croit juge compétent, & il a tort. Je ne parle pas ici des regles; cependant il faut avoir habitué ſon ame aux impreſſions de la Muſique, de la Peinture, de la Poëſie pour ſavoir ce qui peut y plaire. Ainſi l'on peut être bon Juriſconſulte, bon Mathématicien, & ne pas ſavoir juger des beaux-Arts; témoin ce Géometre qui à la repréſentation d'*Iphigénie* demanda: Qu'eſt-ce que cela prouve? Il y a même des Connaiſſeurs qui ont un goût factice, & qui ne ſe laiſſent point aller aux impreſſions; ceux-là trouveront l'*Ariofte* un mauvais Poëte. Il faut diſtinguer tout cela, & alors on peut faire des penſées vraies. Mais s'exprimer d'une façon ſi vague, c'eſt ne rien dire d'inſtructif. Cette penſée ſerait-elle bien une modeſte alluſion aux *Caractères*, & à quelques-uns qui en ont jugé?

Il ne faut point mettre du ridicule où il n'y en a point, c'eſt ſe gâter le goût, c'eſt corrompre ſon jugement & celui des autres: mais le ri-

ridicule qui eſt quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace, & d'une maniere qui plaiſe & qui inſtruiſe. (*)

De quoi parle l'Auteur? Du ridicule dans la vie, ou dans les ouvrages? Eſt-ce la Satire, la Comédie, ou la converſation qu'il a en vue? Voilà de ces penſées vagues, dont il y en a mille dans ce livre, qui ſemblent dire quelque choſe, & qui dans le fond ne diſent rien. Ce n'eſt pas tout de jetter des penſées ſur le papier, il faut auſſi qu'elles ſoient telles qu'on ſache ce que l'Auteur a voulu dire, & que l'on en puiſſe faire l'application.

Au reſte tout ce Chapitre eſt une preuve combien peu Mr. *de la Bruyère* ſe connaiſſait en Poëſie, & en beaux-Arts. Mais c'était le défaut général du ſiècle. Pour peu qu'on liſe les ouvrages qui nous en reſtent, on verra que tout le monde, à peu près, jugeait dans ce goût-là.

Du Mérite perſonnel.

La première penſée de ce Chapitre eſt excellente, très vraie, & très bonne à méditer. Mais en voici d'autres, ou fauſſes ou exprimées d'une façon louche.

Perſonne preſque ne s'aviſe de lui-même du mérite d'autrui. (*) Si

(*) pag. 102.
(†) pag. 104.

Si faut-il bien que quelqu'un s'en aviſe, à moins qu'on ne le cachât avec ſoin, & alors il n'eſt pas juſte de prétendre qu'on recherche en nous une choſe que perſonne n'y ſoupçonne. Mais ne croyons pas que le vrai mérite reſte toujours ignoré: tâchons de nous en acquérir & ſoyons ſûrs qu'il percera. Surtout gardons-nous de croire qu'il faille le prôner ſoi-même. C'eſt un mauvais parti. Le vrai moyen de faire connaître ſon mérite, c'eſt de ſe rendre aimable. On rend aiſément juſtice aux gens qu'on aime. Mais quand on eſt vain, arrogant, quinteux, il arrive ſans doute que le monde méconnaît même ce qu'il y a de bon dans un pareil homme. Encor entend-on ſouvent dire: c'eſt un homme ſavant, qui a de l'eſprit, c'eſt dommage qu'il ſoit ſi inſupportable.

Il n'y a point au monde un ſi pénible métier que celui de ſe faire un grand nom; la vie s'achève que l'on a à peine ébauché ſon ouvrage. (*)

Quand on le mérite on l'obtient. Et puis qu'eſt-ce que c'eſt que ſe faire un grand nom? Jouïr d'une réputation brillante dans la Société? Non. Tous ceux qui le déſirent, prétendent aux ſuffrages de la poſtérité: il eſt donc naturel qu'on n'en jouiſſe qu'après ſa mort. Cependant que de

(*) pag. 104.

de gens en ont joui pendant leur vie! Mais ne dirait-on pas à lire cette maxime que peut se faire un grand nom qui veut? Il faut de grands talens pour cela, que la nature nous donne ou qu'on n'est au moins plus à tems d'acquérir quand on est dans l'âge de savoir ce que c'est qu'un grand nom & de le désirer, à moins que les fondemens n'en soient déjà jettés. C'est donc le hasard qui en dispose, & non pas notre volonté.

Il faut en France beaucoup de fermeté, & une grande étendue d'esprit pour se passer de charges & d'emploi, & consentir ainsi à demeurer chez soi & à ne rien faire; personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fond pour remplir le vuide du tems, sans ce que le vulgaire appelle des affaires. Il manque cependant à l'oisiveté du Sage qu'un meilleur nom; & que méditer, parler, lire, & être tranquille s'appellât travailler. (*).

Il se peut qu'il y ait des cas où il faille de la fermeté pour cela, mais presque toujours il ne faut que beaucoup de paresse, & les moyens de vivre sans emploi. Au reste on a très bien fait d'attacher une espèce de honte à ce genre de vie. On ne doit appeller travailler que ce qui est utile à la société. Si nous n'avons plus de patrie comme les

(*) pag. 106.

les Romains, l'Etat au moins nous garantit nos biens, & notre vie. Il faut des gens pour cela, des Juges, des Soldats, des gens qui administrent les Finances. Celui qui vit de la manière que dit Mr. *de la Bruyère*, tire tous ses avantages de l'Etat sans lui en rendre aucun. Cette façon de vivre n'est permise qu'à celui, qui, s'étant donné bien de la peine pour obtenir de travailler pour la société, n'a pu y parvenir, & qui ne saurait cultiver la terre. Car le Laboureur, le Marchand, l'Artisan, & le Gentilhomme Cultivateur travaillent, mais l'homme qui vit de ses rentes, & qui ne fait que lire, parler & méditer, ne travaille point.

Un homme de mérite & qui est en place n'est jamais incommode par sa vanité, il s'étourdit moins du poste qu'il occupe, qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas, & dont il se croit digne; plus capable d'inquiétude que de fierté, ou de mépris pour les autres, il ne pèse qu'à soi-même. (*)

Voilà une bonne raison que l'Auteur nous donne de la modestie d'un homme de mérite! Dès qu'un homme se croit digne d'un poste plus élevé à un point, que de ne pas le remplir l'humilie & le rende inquiet, il est très vain, & c'est la nature de la vanité de se faire sentir. Il pourra être humble

(*) pag. 106.

ble avec ceux qui ſont au deſſus de lui, mais il ſera toujours arrogant & mépriſant avec ceux qui ſont au deſſous. Une ſeconde eſpèce d'hommes qui deſirent avec anxiété des poſtes élevés, ce ſont les véritables ambitieux. Ils déſirent les honneurs pour les honneurs, pour l'éclat qui y eſt attaché, pour les choſes qu'ils y peuvent faire. Il ſe peut qu'ils s'en ſentent dignes, mais c'eſt ce qu'ils ne s'embaraſſent pas du tout d'examiner; les honneurs les attirent comme l'aiman le fer. Ceux-là peuvent être modeſtes ou vains, cela n'eſt qu'accesſoire chez eux. L'homme de mérite ne ſaurait être vain du rang qu'il occupe, parce qu'il ſait le véritable prix des choſes dans le monde, & que c'eſt presque toujours le haſard, des circonſtances heureuſes qui le donnent: mais il peut ſe ſentir, & être très fier de ſon mérite. Je dirais presque que l'homme de mérite ne ſaurait être vain, comme le cercle ne ſaurait avoir quatre angles.

S'il eſt ordinaire d'être vivement touché des choſes rares, pourquoi le ſommes-nous ſi peu de la vertu? (*)

Nous en ſommes vivement touchés quand nous la voyons chez d'autres; mais elle eſt quelquefois trop difficile pour qu'on veuil-

(*) pag. 109.

veuille la pratiquer, quoique chacun l'aime. C'eſt comme un Amateur qui voit un tableau, il l'admire, il voudrait l'avoir, mais il eſt trop cher.

Il ſemble que le Héros eſt d'un ſeul métier qui eſt celui de la guerre, & que le grand homme eſt de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour: l'un & l'autre mis enſemble ne peſent pas un homme de bien. (*)

La première partie de cette penſée eſt plus grammaticale que morale. Il y en a beaucoup de telles, qui ſont excellentes pour apprendre la propriété des termes: Quant à celle ci, elle eſt fauſſe ou du moins mal exprimée. Le Héros eſt celui qui a l'ame très grande, le grand homme celui qui a l'eſprit grand. L'un & l'autre peuvent être de tous les états. Le Juriſconſulte qui aima mieux mourir que de juſtifier le meurtre de *Géta* était un Héros, & *Arria* une Héroïne; mais le *Maréchal de Saxe* un grand homme de guerre. Sans doute qu'il en eſt après cela de ces termes comme de tant d'autres, qu'on ne les employe pas toujours dans leur ſignification propre: & s'il eſt plus ordinaire d'appliquer l'épithète de Héros à des Guerriers, c'eſt que

(*) pag. 112.

que leur état même suppose la plus grande preuve d'Héroïsme ; le sacrifice de sa vie.

Tout ce Chapitre n'a que très peu de pensées justes & neuves. O mon cher ami! (*) mais quand nous lisons le Chapitre suivant, ne manquons pas de nous jetter à genoux & de rendre graces à Dieu, de ce qu'il ne nous a pas fait naître dans un pays, où les femmes ressemblent au portrait que l'Auteur nous fait des Françaises. Je ne les connais guère, mais quelle horreur si toutes ses pensées sont puisées dans la nature. Vous savez ce que nous avons toujours pensé des hommes de cette nation, que la guerre nous a donné occasion de voir; & combien nous nous réjouissions de ne pas vivre avec des gens de cette humeur & de ce caractère. Avec les Femmes c'est donc beaucoup pire! Que nous serions malheureux, nous qui avons un cœur

(*) *L'Auteur fait fort bien de ne pas prendre ici le ton affirmatif: la prudence veut qu'on se taise sur ce qu'on ne connaît point. D'ailleurs il devroit se souvenir qu'un philosophe qui censure les mœurs charge toujours ses portraits: cela est dans les règles de la perspective. Juger de toute une espèce par quelques individus, rien de moins équitable; en juger d'après les carricatures d'un ennemi, ou d'un misanthrope, c'est être dupe de ses préjugés ou de ses passions; c'est juger sur l'étiquette du sac, sans examen, comme sans justice. Ces traits contre la Nation Françoise, à force d'être répétés, deviennent dégoûtans, & font honneur au lieu de nuire.* Note de l'Editeur.

cœur ſenſible, qui regardons l'amour & l'hymen comme l'état le plus délicieux qui ſoit dans la nature, qui comptons de vivre un jour heureux & tranquilles au ſein de notre famille, ſi nous trouvions des compagnes de cette eſpèce! Chez nous, celles-mêmes qui ne ſont pas bonnes, n'ont que des défauts pardonnables; & en général, l'attachement à leur époux & à leur famille forme leur caractère. Quel pays que celui où cette penſée eſt vraie!

Ne pourrait-on découvrir l'art de ſe faire aimer de ſa femme? (*)

Et celle ci:

Il y a peu de femmes ſi parfaites, qu'elles empêchent un mari de ſe repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point. (†)

En voici d'autres qui prouvent la médiocrité de ce livre:

Il faut juger des femmes depuis la chauſſure juſqu'à la coëffure excluſivement, à peu près comme on meſure le poiſſon entre tête & queue. (§)

Quelle platitude! Et qui peut deviner que

(*) pag. 110.
(†) pag. 119.
(§) pag. 120.

que cela doit être un trait de satire contre les fontanges & les hauts talons ? On le dit. Si cela est, il est bien mal exprimé.

Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle le mérite des deux Sexes. (*).

Cette pensée est spécieuse, mais dans le fonds elle est fausse. Une femme peut être discréte, fidèle envers ses amis, généreuse, constante, & alors c'est une femme vertueuse & qui a l'ame grande ; mais toutes ces vertus communes aux deux sexes en prennent la teinte ; & sans doute qu'une femme faite de cette façon est d'un commerce délicieux. Mais ce ne sont pas là les qualités d'un honnête homme, & qui n'appartiennent qu'à lui. Nous avons une qualité qui ne convient qu'à notre sexe, c'est la bravoure : elle est monstrueuse dans une femme ; & celle qui voudrait agir d'après les principes d'un homme d'honneur serait aussi ridicule que celle qui voudrait ne porter qu'un habit d'homme. Une femme d'honneur est un être adorable, une femme qui voudrait jouer l'homme d'honneur est absurde.

Il en est de même de la pensée où Mr. *de la Bru-*

(*) pag. 122.

Bruyère recherche d'où vient que les femmes ne sont pas savantes? Il se trompe aussi. Ce n'est ni les hommes ni les femmes qui en sont la cause; c'est la nature qui ne les a pas faites pour cela. Une femme savante, & une femme brave sont la même chose: aussi peu faites pour l'un que pour l'autre, elles ne doivent point y aspirer. Je m'étonne d'autant plus que cela soit échappé a Mr. *de la Bruyère*, qu'il approche si fort de la vérité dans la pensée suivante. *On regarde*, dit-il, *une femme savante comme on fait une belle arme, — c'est une piéce de cabinet que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage.* (*) Les femmes sont faites pour être, par la douceur de leur esprit, le charme & la consolation de celui à qui elles tombent en partage; & c'est ce qu'une savante ne saurait être. Ce sont sans doute les distractions que donnent les détails d'un domestique, qui les empêchent de devenir savantes; mais est-ce un défaut? Tout nous montre que c'est évidemment leur destination. La délicatesse du corps, de l'esprit & du cœur, voilà leur partage; la force de l'un & de l'autre est celui des hommes. Entre être savante & ne savoir rien il y a cependant de la différence. Qu'elles sachent donc ce qu'il faut pour former leur esprit à l'usage auquel il est destiné: tout comme elles peuvent s'armer pour défendre leur vertu

(*) pag. 132-134.

su & leur vie. Mais celle qui commente *Aristophane*, & celle qui s'enrôle sont des monstres dans la nature.

Je ne sais après cela si cette pensée est vraie?

Les femmes sont extrêmes, elles sont meilleures ou pires que les hommes. (*)

L'extrême est rare en tout. Et je ne sais si en général la médiocrité n'est pas le partage des femmes. En général je ne les reconnais point au portrait qu'en fait l'Auteur des *Caractères*. Mais nous pouvons avoir raison tous deux. Ce qu'il dit peut être vrai des Françaises que je ne connais point, & faux des femmes de notre nation. Mais si, comme j'ai des raisons de le croire, l'Auteur n'avait puisé ses pensées que dans ce qu'il a vu chez les femmes de la Cour & chez quelques-unes de la ville, que l'affectation, & des mœurs dépravées font sortir de la nature, serait-ce là peindre les femmes comme il faut? N'a-t-il écrit que pour Paris & la Cour?

Du Cœur. (†)

Ce Chapitre est tout plein de pensées vraies en particulier, fausses en général, & dont le défaut est d'être énoncées d'une façon générale. Par exemple, il y a des amitiés

(*) pag. 134.
(†) pag. 143.

tiés qui naiſſent d'inclination, auſſi brusquement que l'amour. Il y en a d'autres qui ſe fondent ſur un long commerce, ſur la reconnaiſſance, ſur une eſtime lente, & qui viennent peu à peu. Celui qui a le bonheur d'avoir pluſieurs amis, trouvera qu'il les aime tous d'une manière & ſur des principes différens.

Voici quelques penſées fauſſes.

L'Amour & l'Amitié s'excluent l'un l'autre. (†)

Je ne vois pas comment. Si c'eſt envers le même objet, l'amour, dans les cœurs honnêtes au moins, n'eſt que l'expreſſion des ſentimens de l'amitié, animés par ce que les ſens y mêlent. Si c'eſt envers différens objets, cela eſt ſi faux, qu'un cœur n'eſt capable d'amitié qu'à meſure qu'il eſt en état de reſſentir l'amour le plus tendre:

Un freddo amante è mal ſicuro amico:

& réciproquement:

Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié; & celui qui eſt épuiſé ſur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour. (§)

Cela

(†) pag. 144.
(§) pag. 144.

Cela eſt faux : car, au contraire, l'homme ſenſible qui a aimé violemment, cherchera ſa conſolation dans l'amitié & ne la trouvera que là. Enſuite on ne s'épuiſe jamais ſur l'amitié. Il y a des perſonnes qui ayant été trompées y renoncent ; il vient un âge où l'on n'en fait point de nouvelles, où l'on ne forme que des connaiſſances : mais celui qui eſt né pour éprouver un grand amour, l'aura ſenti longtems avant que cet âge vienne.

L'on n'aime bien qu'une ſeule fois ; c'eſt la première : les amours qui ſuivent ſont moins involontaires. (*)

Il y a des gens chez qui l'amour n'eſt qu'un violent déſir de jouir d'une fille ; ceux-là peuvent aimer vingt fois : mais ce n'eſt pas d'eux qu'il s'agit. Il eſt vrai que les autres n'aiment bien qu'une ſeule fois, mais il eſt faux que ce ſoit la première. Un homme peut avoir eu bien de ces amourettes qui ſont ſi communes dans le monde, & qui dans la jeuneſſe ſont ſouvent d'une vivacité extrême, & n'avoir point rencontré celle qui eſt deſtinée à lui inſpirer cette paſſion unique dans ſon eſpèce. Enſuite, pour qu'un homme ſoit hors d'état de reſſentir une ſeconde paſſion bien ardente, il faut que celle qu'il a reſſentie ait duré un tems conſidérable. Car quelque violente qu'elle ait été,

(*) pag. 144.

été, si dans les premiers tems il se voit séparé sans retour de celle qu'il aime, son cœur n'est point épuisé, il peut encor aimer très violemment. Ainsi il peut n'avoir qu'une passion bien véritable, & alors on pourrait dire, si l'on fait une classe à part de ces passions, que c'est la première fois qu'un homme aime. Mais c'est mal parler; ce qui est unique n'est ni premier ni dernier.

Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudrait. (*)

Ceci est du pur galimathias. Tout homme qui aime ardemment, bien loin de souhaiter d'aimer davantage, est incapable de s'imaginer qu'on puisse aimer plus qu'il ne fait. C'est une sottise qu'un homme ne saurait même dire à une personne qu'il aime, sans s'en faire mocquer. Il est encor tout aussi impossible, que celui qui croit son amour juste, fondé en raison, & heureux, souhaite d'aimer moins qu'il ne fait: Et tout homme dont l'amour est traversé par des obstacles insurmontables, sent qu'il aime plus qu'il ne voudrait, s'il lui reste assez de raison pour cela.

La pensée suivante est si bien galimathias, qu'on a toutes les peines du monde à savoir ce que l'Auteur a voulu dire.

(*) pag. 144.

Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui ferai-je plus de plaisir, ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimés? (*)

Voilà ce que c'est que de vouloir dire des choses fines, on alambique si bien ses pensées, qu'elles ne disent plus rien.

C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup, de faire par son procédé d'une personne ingrate une très ingrate. (†)

Oui; mais elle n'est guère faite que pour les cœurs les plus généreux.

Je ne sais si un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, & s'il méritait plus de reconnaissance. (§)

Quelle absurde, quelle exécrable pensée! Que cela est ridicule quand il dit ensuite.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables. (§§)

Que penser de celui qui écrit ainsi, sinon

(*) pag. 144.
(†) pag. 145.
(§) pag. 149.
(§§) pag. 149.

non qu'il écrit ſans réfléchir, au haſard, & ſans avoir de principes nets, dont il déduiſe ſes penſées.

De l'Homme. (*).

Regardez, je vous prie, les deux premières penſées de ce Chapitre, & dites-moi, ſi, à moins d'être un *Timon*, l'on peut repréſenter ainſi les hommes. En vérité c'eſt être bien aveugle & bien préoccuppé que de les voir ſous un tel point de vue. Les hommes ne font jamais le mal pour le mal : ce n'eſt que quand le déſir de ce qu'ils regardent comme un bien les emporte qu'ils le font. Auſſi voit-on que les gens ſenſés & vertueux, dont les intérêts ne croiſent que le moins qu'il eſt poſſible ceux des autres, n'en ſouffrent pas tant, & qu'ils trouvent dans le monde de la vertu & des amis. Et ſi les gens qui ont des déſirs vaſtes & ardens, rencontrent des obſtacles de la part des hommes, c'eſt que leurs intérêts ſe trouvent à tout moment en collifion avec ceux des autres; & qu'ils appellent méchanceté en autrui ce qu'ils font eux-mêmes, c'eſt-à-dire d'employer toutes ſortes de moyens pour contenter leurs déſirs. C'eſt un mal que la vertu ne retienne pas les hommes d'en

(*) pag. 300.

d'en employer de bas & de méchans; mais s'ils en voyaient dans ces cas d'autres il s'en serviraient. Donc l'homme n'est pas méchant comme le feu s'élève.

Voici encor quelques pensées qui vous prouveront que Mr. *de la Bruyère* connaissait faiblement l'homme.

Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir; il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger & n'en rien faire: la chose la plus prompte & qui se présente d'abord, c'est le refus, & l'on n'accorde que par réflexion. (*)

C'est selon. Si la chose qu'on nous demande dépend absolument de nous, & que nous ne perdions rien en la donnant, alors la promptitude à l'accorder, se régle sur le degré d'affection que nous avons pour celui qui nous la demande. Si la demande doit nous coûter quelque chose, il peut être vrai que le refus soit la première chose qui se présente, parce que nous songeons d'abord à nous, ensuite aux autres; & cela est naturel. Ainsi donc si un homme dans un emploi peut absolument disposer d'une grace, il l'accordera sans balancer à quelqu'un qui ne lui déplaîra point. Mais si pour

(*) pag. 312.

pour le contenter il faut faire des démarches, la crainte d'uſer ſon crédit, & mille raiſons ſemblables peuvent le porter à refuſer ; & ce n'eſt point que le refus nous ſoit plus naturel, mais c'eſt qu'on eſt toujours tenté de préférer ſon moindre avantage au plus grand avantage des autres.

Si la pauvreté eſt la mère de tous les crimes, le défaut d'eſprit en eſt le père. (*)

Il y a peu de crimes dont la pauvreté ſoit la mère, & le défaut d'eſprit le père, hors tous ceux qui ſe font pour de l'argent. Mais *Catilina*, *Céſar*, *Antoine*, *Auguſte*, *Tibère*, n'étaient pas pauvres, & n'étaient pas des ſots non plus.

L'on demande pourquoi tous les hommes enſemble ne compoſent pas comme une ſeule Nation, &c. (†).

Si Mr. *de la Bruyère* avait ſongé que quand l'utilité particulière exige qu'on s'uniſſe pluſieurs enſemble, on le fait ; & que ces unions ſubſiſtent très bien quand le bien particulier réſulte du bien de la ſociété, il n'aurait pas été étonné de voir ſept ou huit perſonnes former une famille ; encor moins,

(*) pag. 312.
(†) pag 313.

moins des millions faire un corps national; car pourvu que chacun en particulier y trouve ſon utilité, rien ne ſaurait empêcher un tel lien, puiſqu'il ne s'agit là ni de convénance d'humeur ou de caractère. Dans les petites ſociétés comme celles de famille, l'intérêt fait que les hommes s'accommodent l'un à l'autre. Pour le projet de raſſembler tous les hommes en une nation, c'eſt un projet ridicule dont je n'ai jamais entendu parler, & qu'un homme ſage ne ſaurait regarder comme faiſable. Cette penſée ne veut donc rien dire. Cela peut éblouïr, mais cela n'a aucune vérité.

L'homme qui dit qu'il n'eſt pas né heureux, pourrait du moins le devenir par le bonheur de ſes proches. L'envie lui ôte cette dernière reſſource. (a).

L'envieux n'a point d'amis, & le bonheur de ſes proches peut quelquefois lui faire plaiſir, parce qu'il en peut retirer de l'utilité. Mais ſi ce trait va ſur tous les hommes, il eſt abſolument faux. Il y a peu d'hommes aſſez méchans par envie, pour ſe refuſer au plaiſir de voir arriver du bien à ſes amis, ſurtout ſi lui-même ne ſauroit y prétendre. Le Marchand n'envie pas ſon frère l'Officier qui eſt devenu Capitaine, & le Docteur en Droit n'eſt pas affligé de ce

(a) pag. 314.

ce que son ami le Docteur en Médecine est devenu Médecin du Roi.

Rien de plus trivial que ces cris contre les moyens que la Société a inventés, pour forcer les hommes à ne pas commettre d'injustice. Je suis persuadé que, quand tous les hommes seraient des *Aristides*, il en faudrait encor.

Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre, & je médite ensuite sur ce qui pourrait me faire connaître qu'ils se feraient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses. (a)

Il est naturel à l'homme de chercher à sortir d'un état désagréable quelconque, & un an & dix ans, & une éternité de déplaisir sont pour nous la même chose. Je crois donc que si les hommes étaient éternels, ils feraient ce qu'on leur voit faire à présent. La pensée que la mort mettra fin à toutes nos inquiétudes peut servir de consolation dans la vie, mais elle ne peut ni ne doit nous empêcher de chercher notre contentement comme nous pouvons. Si donc pour vivre content il faut un établissement, il le cherchera avec soin, n'en dut-il jouir que trois mois : & cela est bon & juste.

Si

(a) pag. 317.

Si la vie eſt miſérable, elle eſt pénible à ſupporter; ſi elle eſt heureuſe, il eſt horrible de la perdre. L'un revient à l'autre. (a)

Cela eſt bon à dire dans un thème de Collège, mais non pas dans un livre de morale; car cela n'eſt point vrai. Parler ainſi, c'eſt ne connaître ni le bonheur ni la nature de l'homme & de ſon amour pour la vie.

Mais je ſuis las d'extraire & de critiquer. Continuez, ſi vous voulez, d'examiner ainſi les autres penſées, & vous verrez qu'elles ne ſoutiendront pas mieux cette épreuve que celles-ci, que j'ai priſes au hazard. Je crois pourtant que ceci vous ſuffira pour juſtifier mon ſentiment; c'eſt que Mr. *de la Bruyère* connaiſſait mal l'homme, que la plupart de ſes penſées ſont fauſſes, tortillées, qu'il était attrabilaire. Je crois auſſi que vous ne douterez plus que Mr. *de Vigneul-Marville* ne l'a critiqué que par humeur, ſans connaiſſance de cauſe.

Je voudrais que vous luſſiez les *Maximes* du Duc *de la Rochefoucauld*. Elles ſont aſſurément bien meilleures, déduites de principes fixes, quoiqu'il s'en faille bien qu'ils ne ſoient tous vrais. Je ſuis fâché de ne pas les avoir, je pourrais en faire un parallèle.

Mais

(a) pag. 317.

Mais vous ſavez que ce livre eſt fort rare. Je le trouvai pendant mon ſéjour à L.. chez un homme qui n'entendait pas ſeulement le Français, & qui ne voulut jamais me le céder, quoique je fiſſe.

Enfin je ſerai charmé ſi vous trouvez que j'aye raiſon, & ſur-tout ſi j'avois par haſard rencontré votre ſentiment.

Il eſt impoſſible, mon très-cher, que vous doutiez des ſentimens les plus tendres d'amitié & d'eſtime avec leſquels je ſuis, &c.

DE LA

GLOIRE.

But, my friends, reject
Such mean and dang'rous counſels, which will-
bleſt
Your long eſtabliſh'd glories, ———

Leonidas.

DE

DE LA

GLOIRE.

IL y a à la ſuite du *Béliſaire* de Mr. *Marmontel*, trois petits eſſais de morale, dont l'un traite le même ſujet ſur lequel je me propoſe de raiſonner. Ils ont apparemment paru, d'abord dans le Dictionnaire Encyclopédique; & j'ai été ſurpris au lieu d'y trouver de nouvelles vues ſur les objets qu'ils traitent, de voir renouveller dans celui qui parle de la Gloire, une plainte auſſi ancienne que ſuperflue, ſur ce qu'on comble de Gloire des actions, & des hommes qui ont cauſés bien des maux à une grande partie du genre humain.

La morale eſt un ſujet qui nous intéreſſe tous très vivement, & ſur lequel il doit être permis à tous les hommes de raiſonner: on ne me trouvera donc pas trop hardi ſi j'oſe être d'un autre ſentiment que Mr *Marmontel*, quelque ſupériorité de génie & de lumières qu'on admire en lui. Il

m'a toujours ſemblé que quand tout un peuple penſe d'une certaine façon, on pouvait aiſément déduire cette façon de penſer des Loix, de la Religion, du Climat, de la forme du Gouvernement de ce peuple ; car tout cela influe ſur ſes mœurs. Mais quand tous les hommes enſemble peſiſent & jugent d'une certaine manière, alors il faut en rechercher la cauſe dans la nature humaine. Or depuis *Nembrod* jusqu'à nos jours, du Japon jusqu'à l'Ile de Californie, & de la Nova Zembla jusqu'au Monomotapa, un guerrier, un conquérant a toujours joui d'une très grande Gloire. Si l'on peut dire d'un peuple qu'il a tort, le prouver, remorter à la ſource d'un préjugé qui eſt en vogue chez lui, peut-on faire tout cela, quand un jugement eſt autoriſé du conſentement de tous les hommes ? Peut-on vouloir prouver à tous les hommes qu'ils ont tort ? Peuvent-ils l'avoir ? Ne faut-il pas ſuppoſer alors qu'il y a dans la nature un principe qui les porte à juger ainſi, tâcher de le trouver, & en rechercher le but ? Ce ſerait alors réellement étendre la ſphère de nos connaiſſances. Si les hommes ont reçu de la nature un principe qui les porte à juger & à penſer d'une certaine manière, je crois que vouloir leur prouver qu'ils ont tort, eſt une entrepriſe vaine & ſuperflue. On ne doit pas ſeulement le ſuppoſer ; car ſur quelle des connaiſſances où nous par-

parvenons par la ſimple raiſon, pourrions-nous nous aſſurer, ſi le conſentement de tous les hommes pouvait être ſujet à l'erreur? Théologie naturelle, Morale, Droit de la Nature, tout cela ſeraient des Sciences nées peut-être de vains préjugés, qui n'auraient aucun fondement; & ce n'eſt pas apparemment la conſéquence que Mr. *Marmontel* veut qu'on tire de ſon traité de la Gloire. Et cependant ſi un homme en diſant *j'ai combattu, j'ai vaincu*, a pu amener les hommes à l'admirer, pourquoi un autre en diſant *cela eſt vertueux, cela eſt juſte*, n'aurait-il pas pu le leur faire trouver vertueux & juſte? Je ſuis certain que tout le monde lira avec plaiſir l'*Eſſai ſur la Gloire* de Mr. *Marmontel*, mais que cela ne dérobera rien à celle d'*Alexandre* & de tout autre héros qui s'en eſt acquis par les armes. Quant à moi je vais tâcher de découvrir pourquoi les hommes jugent d'une façon qui peut ſembler biſarre, & oppoſée au penchant que nous avons en général à ne trouver louable que ce qui eſt utile, & qui paraît le plus naturel & le plus raiſonnable. Je crois qu'il n'eſt pas impoſſible d'en découvrir des raiſons fondées dans la nature même de l'homme; & ſi je réuſſis je me garderai bien de m'élever là-contre. Je travaillerai plutôt à montrer la ſageſſe de la Providence, dans la diſpoſition qu'elle nous a donné à être frappés ainſi, & non autrement, par les actions

des autres, que de m'amuſer à la vaine entrepriſe de changer la nature humaine. Je penſe qu'on ne verra pas moins par-là, que par toute autre choſe dans la nature, la ſageſſe & la bonté de ſon Auteur.

Dans une recherche ſur une matière quelconque, le point capital eſt de fixer la ſignification qu'on attache aux expreſſions dont on ſe ſert. C'eſt le ſeul moyen de ſe bien entendre. Je m'en vais donc commencer par examiner les définitions de Mr. *Marmontel*, & établir les miennes, avant de m'engager plus loin.

La gloire, dit cet illuſtre Ecrivain, *eſt l'éclat de la bonne renommée. L'eſtime eſt un ſentiment tranquille & perſonnel; l'admiration, un mouvement rapide, & quelquefois momentané; la célébrité, une renommée éclatante, le concert unanime & ſoutenu d'une admiration univerſelle.*

L'eſtime a pour baſe l'honnête; l'admiration, le rare & le grand dans le bien moral ou phiſique; la célébrité, l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude; la gloire, le merveilleux.

J'ai cru devoir mettre ſous les yeux du lecteur tout ce paſſage, qui eſt celui ſur lequel tout le reſte doit néceſſairement rouler. Un livre comme l'*Encyclopédie*, qui doit être les Archives des connaiſſances humaines, devrait ne contenir que des idées vraies, préciſes & bien digérées; & j'avoue que ceci ne me le paraît point. Je vais le prouver.

La

La Gloire ne ſaurait d'abord dépendre que de la bonne opinion que les hommes ont des qualités d'un autre homme. Cette bonne opinion eſt le ſentiment favorable que leur inſpire le jugement qu'ils portent de ſes actions. Elle a pluſieurs degrés, & s'élève depuis le plus faible ſentiment de l'eſtime, jusqu'au transport que nous cauſe une violente admiration. Nous n'avons point de mots pour déterminer tous les ſentimens intermédiaires, & en effet celà ſerait difficile, puisqu'il en faudrait presqu'un pour celui que chaque action nous inſpire; car presque chaque action, chaque homme, nous en inſpire de différens. Nous n'éprouvons pas les mêmes mouvemens pour *Régulus*, *Décius*, *Brutus*, *Alexandre*, *Charles* XII. Si nous conſidérons ce que c'eſt proprement que l'admiration, nous voyons que c'eſt le rare qui la produit, & notre ignorance lorsque nous ne pouvons pas concevoir par quels moyens tel effet a été produit. C'eſt ce que nous appellons le merveilleux, & c'eſt ce merveilleux qui eſt la cauſe de l'admiration proprement dite. Mais comme nous ſommes obligés d'embraſſer pluſieurs mouvemens différens ſous une même dénomination, nous pouvons dire que le rare, le grand, le merveilleux ſont la baſe de l'admiration, parce que les ſentimens qu'ils nous inſpirent ne différent pas eſſentiellement par leur degré de vivacité.

La célébrité eſt une renommée étendue: cela eſt juſte. Mais qu'eſt-ce que la renommée? C'eſt évidemment lorſqu'un fait, ou le nom d'un homme eſt parvenu à la connaiſſance d'une grande partie du genre humain. Elle eſt abſolument indépendante de l'impreſſion que le fait même fait ſur eux. Il eſt vrai que ce qui ne frappe pas, n'intéreſſe pas non plus, & qu'on ne parle guères d'une choſe qui n'intéreſſe point; ainſi les actions indifférentes, qui ne font aucune impreſſion, n'obtiennent point la célébrité. Une éruption du Véſuve n'a rien de rare ni d'étonnant, cependant elle acquiert une célébrité. Il en eſt de même de la mort d'un Roi, elle intéreſſe, on en parle, & elle devient célèbre, mais elle n'a rien de rare & d'étonnant, pas même pour la multitude, encore moins produit-elle la moindre impreſſion d'eſtime ou d'admiration.

Le concours de ces deux effets, de l'admiration & de la célébrité, produit la Gloire. Un homme peut être très digne d'admiration, mais s'il n'eſt pas connu, célèbre, il n'eſt point couvert de gloire. S'il eſt célèbre, & que ſes actions ne nous montrent rien d'admirable, on ne peut pas non plus dire qu'il ſe ſoit acquis de la gloire. Tel eſt *Eroſtrate*, ce fameux fou qui brûla le temple de *Diane* à Epheſe. Il ſe pourraît même que la lâcheté d'un homme l'eût rendu remarquable, & au lieu de gloire, ſon

ſon nom ſerait un opprobre. Je n'en veux d'exemple que *Judas*. Il eſt aſſurément bien autrement connu qu'aucun conquérant de la terre. Dira-t-on que c'eſt l'extraordinaire de ſon action qui l'a rendu célèbre, ou prétendra-t-on affirmer que ſa mémoire ſoit glorieuſe?

On voit donc bien que les définitions de Mr. *Marmontel* ſont fauſſes. Effectivement ſi la gloire eſt le concert unanime & ſoutenu d'une admiration univerſelle, comment peut-elle avoir un autre fondement que l'admiration? Cette erreur ne vient que de n'avoir pas attaché des idées juſtes aux mots; d'avoir cru que l'admiration n'était qu'un degré au deſſous de la gloire; de n'avoir pas ſongé à ce qu'il venait de dire lui-même, que l'admiration eſt un ſentiment, & que la gloire eſt l'effet de ce ſentiment univerſellement répandu.

La gloire naît donc de l'admiration jointe à la célébrité. Elle peut avoir pluſieurs objets, tantôt la grandeur de l'eſprit, qui ſe montre par l'habileté que quelqu'un s'eſt acquis dans un art ou dans une ſcience, ou par la ſageſſe des moyens qu'il employe pour parvenir à ſon but: tantôt elle ſe fonde ſur les vertus, ou les qualités morales d'un homme; c'eſt la principale, & celle dont je prétends ſur-tout développer les principes.

Il faut que je prévienne ici que je ſuis un peu embaraſſé dans le choix des termes.

L'admiration doit être fondée sur l'ignorance, mais ce n'est pas toujours le cas dans le sentiment que nous avons pour les grands hommes. L'estime est ce sentiment que nous inspire toute chose que nous trouvons bonne. Donner l'aumône est une action bonne & louable, nous l'estimons comme telle: un homme rend à son vrai maître un dépôt qu'il aurait pu garder sans risque, & nous l'estimons d'une toute autre manière; quoique son action n'ait rien d'admirable, à prendre ce mot dans le sens propre, elle nous paraît grande, elle nous frappe. J'appellerai donc admiration dans un sens étendu tout sentiment qu'une action, une qualité quelconque dans un homme, nous fait éprouver comme grande; & estime celui que nous sentons pour une action comme honnête & utile; quoiqu'il faille toujours qu'une action soit bonne & utile pour que nous l'admirions. Car nous haïssons ce qui est mauvais, & l'admiration & la haine sont des sentimens incompatibles.

Après avoir prévenu là-dessus je m'en vais prouver que rien n'est plus naturel que les jugemens des hommes, en fait de gloire; qu'ils sont conformes à la raison, à la nature, à nos sentimens les plus intimes; que les hommes n'accordent jamais la gloire qu'en raison de ce que chacun la mérite. Je prouverai que si un Conquérant est admiré, cette admiration lui appartient aussi bien qu'au

qu'au Roi le plus modéré & le plus bien-fesant ; que le Conquérant, de même que tout autre homme, ne cause que le degré d'admiration qui suit naturellement de ses actions & de ses qualités ; & qu'enfin jamais les hommes en général ne sont fous ni capricieux dans leurs jugemens, & que toutes les belles déclamations qu'on peut faire là-contre, depuis celle de *Séneque* contre *Alexandre* jusqu'à celle de Mr. *Marmontel*, sont absolument inutiles.

Personne ne niera, je crois, que nous avons tous un désir très vif d'être admirés des autres hommes. Avant que je m'étende sur la nature de ce désir je vais en montrer l'utilité.

Si jamais quelqu'un a soutenu sérieusement que nous étions faits pour vivre hors de toute société, dans l'état de solitude, c'est ce que j'ignore, & ce que j'ai peine à me persuader. Au moins notre faiblesse dans l'état de pure nature qui nous aurait mis en butte aux insultes de toutes les bêtes féroces, naturellement plus fortes que nous, & notre ame qui ne se perfectionne & ne s'élève au dessus de celle de la brute que dans la société, & qui pourtant n'a pas été faite pour rien, aurait seul dû lui démontrer la vanité de son sistême. Cependant ce qui plus que toute autre chose aurait dû l'en convaincre, c'est que nous avons des désirs, des inclinations naturelles qui ne

tendent qu'à la formation & à la conſervation de la ſociété. Nous avons de l'amour-propre, il eſt vrai, & cela eſt naturel: je ne comprens pas comment un être pourrait exiſter ſans amour-propre. Qu'il me ſoit permis de faire en paſſant une remarque à l'occaſion d'un paſſage de celles de Mr. *de Voltaire* ſur les penſées de *Pascal*. Il y eſt dit que ſi Dieu avait voulu il aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. *Dans ce cas*, ajoute-t-il, *les Marchands auraient été aux Indes par charité, & le Maçon eut ſcié la pierre pour faire plaiſir à ſon prochain.* Je ne crois pas que cela puiſſe ſe ſuppoſer; car il aurait fallu de deux choſes l'une: ou que Dieu eut créé en même tems des créatures douées d'amour-propre ſur qui les autres euſſent pu exercer leurs charitables diſpoſitions: ou bien rien de tout ce qui ſe fait dans le monde ne ſe ferait; dans ce dernier cas les Marchands n'iraient point aux Indes. Aller aux Indes eſt une peine, cette peine qu'ils ſe ſeraient donnés aurait cauſé une ſenſation déſagréable à ceux-mêmes pour qui ils s'en ſeraient chargés; & par amour pour eux, pour leur épargner cette ſenſation, le Marchand ſerait reſté, le Maçon n'aurait pas ſcié. Dans la première ſuppoſition, Dieu eut néceſſairement diſpoſé ces créatures ſi charitables de manière qu'elles euſſent ſenti dans les autres; alors ſans doute le plaiſir, le bonheur des au-

autres eut été leur bonheur, leur plaiſir. Mais concevez, ſi vous pouvez, l'idée de bonheur & de plaiſir ſans amour-propre? Ainſi la grande cauſe de tout ce qui ſe fait dans le monde moral, c'eſt l'amour de nous-mêmes, le déſir de notre bonheur; comme le feu élémentaire, ou l'attraction, ou l'aëther l'eſt dans le monde phiſique. Il eſt vrai que le feu brûle des maiſons, mais ſans lui rien ne pourrait ſe faire; ainſi l'amour-propre eſt le principe du mal comme du bien, mais le monde ne ſaurait ſubſiſter ſans lui.

Après cette petite digreſſion je reviens à mon ſujet. Si nous examinons ce ſentiment d'amour pour eux-mêmes chez les hommes, nous trouverons qu'il eſt entiérement différent de celui des brutes. Dans celles-ci il conſiſte à ſuivre les inſtincts, qui tous les guident à leur conſervation & à leur propagation. Chez nous il conſiſte auſſi à ſuivre nos inſtincts, mais ce ſont ceux-ci qui diffèrent eſſentiellement dans les brutes & dans les hommes. Ils ne ſe bornent pas à manger, à boire, à être vêtus, & à avoir une femelle, enfin à ce que la nature & les ſens nous demandent. Nous avons des ſentimens naturels bien plus relevés, & ce n'eſt que dans la ſociété que nous pouvons les ſatisfaire. Il eſt vrai que ce n'eſt que dans l'état ſocial que ces ſentimens ſe développent, & que ſans celui-là ceux-ci n'exiſteraient

raient pas. Sans doute que nos facultés ne ſe développent que dans la ſociété, mais cela même ne prouve-t-il pas que nous ſommes nés pour y vivre? Un Caſtor que l'on éleverait loin de tout autre animal de ſon eſpèce, n'irait pas bâtir comme les autres; mais dira-t-on pour cela que le Caſtor n'eſt pas deſtiné par la nature, à vivre de la manière dont on voit qu'ils vivent. Celui qui ſerait ainſi retenu, dès qu'il en verrait d'autres, irait ſe joindre à eux; ainſi un homme iſolé dès qu'il en verrait un autre, irait ſe joindre à lui, & ils formeraient une ſociété enſemble, pour leur bien-être mutuel. Pour cet effet nous avons reçu des deſirs du Créateur, qui tous nous portent à nous réunir. Tel eſt cette ſympathie, cet amour naturel que nous avons pour tous les hommes, le deſir de nous en faire aimer, & quantité d'autres qui ſeraient tous parfaitement inutiles ſi nous ne vivions en ſociété.

Parmi tous ces déſirs ſemblables à des inſtincts, le plus puiſſant, le plus univerſellement répandu, c'eſt celui d'être eſtimé & admiré de nos ſemblables; il eſt l'origine de tout ce qui ſe fait de grand & de beau dans le monde. Je dis qu'il eſt naturel, & inné à tous les hommes, car tous l'ont réellement: mais comme c'eſt la diverſe force des affections naturelles qui fait la diverſité des caractères, il y en a chez qui ce déſir d'être admiré n'eſt pas ſi violent que bien d'au-

d'autres ; cela n'empêche pas que généralement parlant chacun ne le sente. On peut croire qu'il ne nous a pas été donné pour rien. Effectivement il y a bien des cas où une société a besoin d'actions que ni la morale, ni même la religion ne commandent, & auxquelles ce désir seul peut servir de motif. Je n'en veux citer qu'un exemple.

Les Romains battus par *Porsenna* fuyaient de toutes parts. Il restait un pont sur lequel l'armée de ce Roi pouvait passer & achever de les tailler en piéces. *Horatius Coclès* s'oppose avec deux autres Romains aux efforts des ennemis qui voulaient passer le pont ; ces deux autres couverts de blessures se retirent, il y reste seul, & assez long-tems pour donner aux siens le temps de le rompre, & sauve par-là la république naissante.

Cette histoire, vraie ou fausse, peut toujours prouver ce que j'avance. Car qui pourra dire qu'il y ait une morale ou une religion quelconque qui puisse obliger à une action comme celle-là ? Un soldat est obligé de sacrifier sa vie dès qu'on le lui commande. Mais quel Général pourra jamais commander une action qui paraît si fort au dessus des forces humaines ? Et hors d'un ordre exprès, *Horace* n'avait-il pas autant de droit à tâcher de sauver sa vie par la fuite, que tous ses camarades qui fuyaient ; il pouvait donc prétendre que chacun d'eux s'ex-

s'exposât comme lui à une mort indubitable; & alors ils auraient tous fait ferme sur le bord du fleuve. Or il est certain que le désir d'être admiré peut faire faire mille actions semblables; il est donc utile & même nécessaire.

Cependant ce même désir n'est que ce que nous nommons désir de gloire. D'abord il ne s'étend que sur ceux avec qui nous vivons, parce que nous ne connaissons qu'eux, & qu'ils sont les seuls qui puissent être instruits de nos actions. Telle a été l'ardeur de la gloire dans les commencemens. Telle est-elle encore chez les Nations sauvages, quoique même chez elles, leurs chansons guerrières où ils chantent les faits d'armes des Héros de leur Nation, en transmettent la gloire jusqu'à la postérité. Chez nous, où l'invention de l'écriture nous a mis dans l'état de perpétuer la mémoire de toutes les grandes actions, ce désir d'être admiré s'étend sur tous les hommes nés & à naître. Et il est réellement sans bornes, il s'étend sur tout ce qui respire. Cela est naturel. La gloire n'étant que l'admiration que les autres ont pour nous, si l'on souhaite d'être admiré de cent hommes, on souhaitera bien plus de l'être de mille, de cent mille, de millions. C'est ce que je prouverai encor plus invinciblement dans la suite, quand je parlerai de ce que c'est que grandeur d'ame.

Mais

Mais cette gloire eſt-elle fondée ſur des principes ſûrs, ou bien ne dépend-il que du caprice des hommes, de l'attacher à ceci ou à cela ? C'eſt-là la queſtion. Si elle eſt fondée ſur des principes certains & immuables, il eſt inutile de vouloir porter les hommes à changer leurs idées là-deſſus, & la critique de Mr. *Marmontel* ſur la manière dont on la diſtribue, tombe d'elle-même. Si elle ne dépend que du caprice des hommes, ſon traité ne ſera pas inutile, mais auſſi nous ſerons bien à plaindre. Il faut néceſſairement qu'elle ſoit fondée ſur des principes certains, car comment celui qui aſpire à la gloire, pourrait-il faire une ſeule action pour elle, s'il ne pouvait s'aſſurer de l'obtenir par-là, ſi ſes ſentimens de ſon propre cœur, ne l'inſtruiſaient de l'impreſſion que cette action fera ſur celui des autres. Il faudrait qu'il fût bien fou, de ſacrifier ſes plaiſirs, ſa vie, à un fantôme né du caprice des hommes. Il n'en eſt aſſurément pas ainſi dans le monde ; & je vais rechercher ce qui peut nous acquérir l'admiration des hommes, cette gloire qu'on déſire ſi ardemment, le prix de toute action grande & admirable. Il eſt avant tout néceſſaire de voir quelles ſont les impreſſions que les actions font ſur nous.

Nous appellons honnête, vertueux, tout ce qui eſt bon & utile aux hommes. Il

eſt

eſt poſſible qu'il varie quelquefois, ſelon la conſtitution d'une ſociété, mais ce n'eſt que dans quelques-unes de ſes parties; il eſt toujours le même quant au fond. Tuer ſon père & le manger eſt quelque choſe d'horrible; mais quand ce père le déſire, quand des tourmens plus affreux l'attendent, s'il tombe entre les mains des ennemis, quand les maux de la vieilleſſe ſont pires pour lui que la mort, cette action n'a rien d'horrible en ſoi-même, elle peut être un acte de piété. Dès que nous avons une connaiſſance claire des divers rapports d'une choſe, nous en pouvons porter un jugement ſûr, ainſi nous pouvons auſſi nous mettre à la place de chaque ſociété, & voir ce qu'elle a dû appeller bon & honnête. Le ſentiment que l'honnête produit c'eſt l'eſtime. Sans doute qu'il eſt trop faible pour nous engager à nous répandre en éloges là-deſſus & pour le célébrer, ainſi il ne ſaurait produire la gloire; & quand une action ſimplement honnête ſerait univerſellement connue, comme elle ne produit pas l'admiration, on ne ſaurait dire qu'elle emporte la gloire, qui ne déſigne qu'une admiration univerſelle.

Si l'utilité d'une action nous touche directement, alors elle nous inſpire l'amour pour celui qui l'a faite. Ce ſentiment nous porte ſans doute à la répandre, à la publier, à la rendre célèbre, à en combler l'au-

l'auteur d'éloges ſi nous pouvons. Mais comme l'utilité de chaque action eſt bornée à un nombre limité de perſonnes, & que ceux qui ne reſſentent pas les effets de cette utilité, n'ont pas le motif que nous avons de regarder celui qui l'a faite des mêmes yeux que ceux qu'il a obligés; on ne peut atteindre à la gloire par des actions ſimplement utiles.

Dès qu'une action eſt grande (je déterminerai enſuite ce que c'eſt qu'une action grande), elle nous inſpire un ſentiment d'eſtime très vif, & ſi elle s'élève au point qu'elle nous paraît ſurmonter les forces ordinaires de la nature, elle produit l'admiration dans le ſens le plus rigoureux; nous en ſommes vivement frappés. Si la célébrité qui n'eſt qu'une choſe accidentelle à l'action même, & qui dépend ſouvent des circonſtances qui l'accompagnent, ſe joint à cette admiration, c'eſt-à-dire, ſi cette action arrive à la connaiſſance de beaucoup d'hommes, alors nous la nommons glorieuſe; & celui qui l'a faite eſt couvert de gloire. Le mot glorieux ſe prend auſſi pour ce qui eſt digne de gloire, quoiqu'il puiſſe être ignoré.

Un exemple illuſtrera cela bien mieux. Si un juge adminiſtre la juſtice avec équité, cela eſt honnête. Je ſuppoſe qu'il ait jugé un procès entre deux parties, ſelon la juſtice; on l'en eſtimera, car cela eſt bon, utile

le à la ſociété & honnête. Celle des deux parties qui l'aura gagné aimera le juge, elle l'appellera dans ſon enthouſiasme l'appui & le dispenſateur de la Juſtice. Mais s'il avait ſacrifié un avantage perſonnel conſidérable en jugeant ainſi, alors ſon action ſerait grande & digne d'être admirée & célébrée.

Comme tous ces ſentimens naiſſent principalement du motif pourquoi un homme fait une action, je vais rechercher d'où vient que les hommes jugent par le motif, & jamais par l'effet de l'action même.

Rien n'eſt plus naturel à l'homme que de vouloir remonter à la cauſe des effets qu'il voit. C'eſt un déſir irréſiſtible de l'ame, qui nous a été donné pour le bien de notre exiſtence. Cette liaiſon de la cauſe avec l'effet eſt le fondement de tout ce que nous faiſons; on ne pourrait ni manger, ni boire, ni ſe vêtir, ni parler ſi les mêmes effets ne venaient pas toujours des mêmes cauſes; & on irait à tâtons dans le monde ſi on ne connaiſſait point les cauſes des effets que l'on voit. De ce déſir de remonter à la cauſe, naiſſent toutes nos connaiſſances, la ſageſſe, la prudence: ce déſir eſt tantôt connu ſous le nom de curioſité, ou d'amour pour l'étude, pour la ſageſſe. Il nous a été donné pour notre ſûreté; car ce n'eſt qu'en connoiſſant la cauſe, que nous pouvons ou procurer le bien, ou éviter le mal qui reſulte

te de l'effet. Les opérations de notre ame à ce ſujet ſont ſi naturelles que c'eſt plus un inſtinct qu'un mouvement réfléchi. Chez l'homme l'action eſt l'effet, dont le motif eſt la cauſe. Mais comme il lui eſt libre de ſe déterminer par le motif qu'il veut, ce que nous jugeons des autres par nous-mêmes, il n'y a que ce motif qui puiſſe lui être imputé, & que nous lui imputions. Ce n'eſt enſuite que le motif qui l'a déterminé dans pluſieurs cas, qui puiſſe nous répondre que le même motif le déterminera dans d'autres. Cette façon de juger des actions eſt donc très ſenſée & entièrement naturelle. C'eſt le fondement de toute juſtice & de toute prévoyance.

De ce que l'homme eſt libre d'agir ainſi ou autrement, nous nous en prenons directement à lui d'une action, & delà vient que nous la lui attribuons, & que nous rapportons à lui tous les mouvemens qu'il nous inſpire. Ainſi, quoique nous puiſſions dire que nous aimons le vin, que nous admirons l'aimant & ſes effets, tous ces ſentimens différent totalement de ceux qu'un homme que nous diſons aimer ou admirer, nous inſpire; parce que nous n'attribuons pas au vin, ou à l'aimant, ni l'intention, ni la liberté de nous cauſer ce plaiſir & cette admiration, ou de ne pas le faire. Nous portons cette façon de juger même chez les hommes. Force du corps, beauté, puiſſan-

ſance, richeſſes, tout ce qu'il ne dépend pas d'eux de ſe donner ou de ne pas ſe donner, ne ſont pas des objets de gloire. On n'admire ni *Midas*, ni *Nirée*, dans le ſens dont on admire *Régulus*. Mais l'emploi qu'un homme fait de ces avantages, peut lui attirer l'admiration & la gloire, parce qu'il dépendait de lui de les employer ainſi ou autrement. Si *Samſon* n'avait eu qu'une force étonnante, les Juifs ne l'auraient pas célébré: mais employant cette force à détruire les Philiſtins, les Tirans de la Paléſtine, ſon nom devint néceſſairement fameux, & cher à ſes concitoyens; & la grandeur d'ame avec laquelle il ſacrifia ſa vie au bien de ſa nation, dut lui attirer l'admiration de tous ceux à qui le bruit de cette action parvint.

Voilà donc pourquoi il n'y a proprement que deux objets d'admiration dans l'homme. Ses qualités morales que je nommerai indifféremment qualités de l'ame ou du cœur: & celles de l'eſprit par leſquelles j'entens la ſageſſe, le ſavoir, l'habileté, le génie dans un art ou ſcience quelconque.

On peut m'objecter, il eſt vrai, que les qualités de l'eſprit dépendent auſſi peu de nous que les dons du corps, tels que la force, la beauté. Cela ſe peut; quoique cela ne ſoit pas démontré. Mais elles paraiſſent nous appartenir, & elles nous appartiennent réellement; & en voici la raiſon. Pour acquérir

quérir quelle ſcience que ce ſoit, il faut du travail. Or ce travail dépend de notre volonté, de nous en charger ou non. Ainſi il dépend communément parlant de nous d'acquérir une certaine étendue de lumières. Ce travail eſt difficile, il eſt utile, cela doit néceſſairement nous en faire attribuer les effets. Car il faut ſavoir que nous ne jugeons jamais des qualités de l'eſprit qu'en raiſon de l'utilité que nous en retirons. Il ſe peut faire, par exemple, qu'un acroſtiche, ou un chronodiſtique, coûte autant de travail que le problême le plus utile & le plus difficile à réſoudre, que l'invention des longitudes; mais jamais nous n'admirerons le plus grand faiſeur d'acroſtiches du monde. Mais un *Neuton*, un *Halley*, un *Locke*, un *Boerhave*, qui ſe ſont appliqués continuellement à trouver des vérités utiles, ſont les objets de notre admiration. La ſagacité, l'étendue d'eſprit qu'il faut pour les trouver nous étonne, parce que nous avons peine à comprendre comment il eſt poſſible d'acquérir ces qualités à un degré ſi éminent. Et le travail qu'ils ont entrepris pour parvenir à être utiles à la ſociété, fait que nous leur en attribuons tout le mérite, puiſqu'il dépendait d'eux de s'en charger ou non.

On me permettra bien de m'étendre un moment ſur la gloire que s'acquiérent ceux qui ſe ſont diſtingués dans les arts agréables; elle

elle ſurpaſſe ſi fort celle de ceux qui n'ont réuſſi que dans les ſciences utiles, que nous paraiſſons injuſtes dans cette diſtribution.

J'ai oſé dire ailleurs que les arts agréables en nous rendant meilleurs, en épurant nos mœurs, étaient plus utiles réellement que les autres ſciences. Cette raiſon eſt vraie, mais tout le monde n'eſt pas en état de la voir, ainſi elle ne peut qu'engager même le ſage à acquiescer là-dedans, au jugement du vulgaire. En voici une qui eſt plus palpable.

Cujas n'eſt guères exalté que par les Jurisconſultes, & *Boerhave* par les Médecins, mais *Virgile*, *Horace*, *Voltaire*, & tant d'autres ſont connus & admirés de tout ce qui lit.

D'abord nous ne pouvons admirer ce que nous ne connaiſſons pas. Ainſi comment ceux qui n'entendent rien au Droit, à la Médecine, pourraient-ils admirer *Cujas* & *Magans*, *Harvey* & *Boerhave*, & ſe faire une idée des ſoins que leur ſavoir leur a coûté & de l'utilité que leurs recherches ont produite. La plupart de ceux qui ont entendu citer, & qui citent *Cujas* comme le Prince des Jurisconſultes, ne ſauraient s'en faire aucune idée, & ce nom n'eſt pour eux qu'un vain ſon qui ne leur fait aucune impreſſion. Voilà d'abord pourquoi n'étant connus que d'une eſpèce d'hommes

mes, ils ne peuvent acquérir cette étendue de célébrité néceſſaire pour la gloire, & qui en ſe répandant l'accraſt.

Enſuite le plaiſir eſt une choſe fort importante pour nous, & le Poëte, le Peintre, le Muſicien nous le procure; cela ajoute à l'admiration que nous avons pour ſon talent, un degré de reconnaiſſance qui la rend bien plus vive, qui nous porte à n'en parler qu'avec enthouſiasme, comme d'un bienfaiteur, & à répandre ſes louanges. Si on me diſait que l'art de prolonger la vie eſt d'une toute autre importance pour tous les hommes, que tous les plaiſirs; j'avouerais que cela eſt vrai. Mais le Malade n'attend ce bienfait que de la main du Médecin qui le traite, & ne l'attribue qu'à lui. Cela rentre alors dans la claſſe des bienfaits, à l'exception de ce que le ſalaire dû au Médecin, & qui change en partie le motif du bienfait en un motif d'intérêt perſonnel, met de différence entre les ſentiments que nous avons communément pour un bienfaiteur & ceux que nous avons pour notre Médecin. Et le Malade ne s'embaraſſe point quelle part *Harvey* ou *Boerhave* ont par leurs découvertes à la ſcience de celui qui le guérit. Au lieu que celui qui lit l'*Enéide*, qui entend le *Stabat Mater* ou qui voit la *Vénus* de la Galerie de Dresde, ſait bien que c'eſt *Virgile*, le *Pergolèſe*, & le *Titien* qui ſont les Auteurs du plaiſir qu'il

reſſent, & ne l'attribue qu'à eux. Le plaiſir eſt une choſe qui tombe ſous les ſens à tous ceux qui le goûtent. Il ne faut qu'avoir une ame pour le ſentir, mais il faut avoir des connaiſſances ſimilaires pour concevoir l'utilité des découvertes en Phyſique, en Droit, en Médecine. Et ſi pour l'admiration proprement dite, il faut une ignorance des moyens par lesquels une choſe a été opérée, au moins faut-il parfaitement en connaître les effets, & en ſentir l'utilité; car, comme je l'ai dit, ce n'eſt que l'utilité qui nous fait admirer les qualités de l'eſprit, & même celles du cœur, comme je le prouverai dans la ſuite. Or dites à un homme que vous venez de lire un beau poëme, d'entendre un bon concert, non ſeulement il connaîtra, à moins qu'il ne ſoit une brute, la ſorte de plaiſir que vous venez de goûter; il la partagera même en quelque maniere, d'après ce principe de ſimpathie qui eſt entre les hommes. Mais qui vous entendra quand vous lui direz, qu'un homme a ſu entiérement expliquer la Loi *Gallus* dans les *Digeſtes*, s'il n'eſt Jurisconſulte: tandis que chez celui-ci un tel homme paſſera pour une lumière du monde, parce qu'il voit & l'utilité & la peine d'une pareille découverte.

Ce n'eſt donc pas par le degré d'admiration que la gloire du Poëte & du Muſicien diffère de celle du Phyſicien & du Juriſconſulte, mais par le degré de célébrité. On peut

peut encor alléguer pluſieurs raiſons pourquoi ſur-tout le Poëte eſt plus célèbre qu'aucun Ecrivain. Nous liſons dans les Colleges tous les grands Poëtes anciens, & l'idée de leur mérite & du plaiſir qu'ils nous ont cauſé nous en reſte; au lieu qu'enſuite nous nous appliquons à diverſes ſciences, & nous ne ſommes plus frappés que du mérite de ceux qui ont porté la lumière dans la ſcience à laquelle nous nous ſommes adonnés. Quant aux Modernes, un Ecrivain qui traite une matière à la portée de tout le monde, telle que la morale, ou un Poëte que bien des gens ſont en état de goûter, au moins en partie, ſera naturellement plus univerſellement connu, plus célébré, plus exalté qu'un Médecin, ou un Juriſconſulte. Mais demandez à ces derniers, & vous verrez ſi l'admiration qu'ils ont pour ceux qui ſe ſont diſtingués dans leur ſcience ne ſurpaſſe pas de beaucoup, celle qu'ils ont pour le plus grand Poëte de l'univers.

Après m'être arrêté un moment à rendre raiſon de l'admiration dont nous honorons les qualités de l'eſprit, je viens à la gloire qui naît des qualités de l'ame.

Celle-là eſt la plus éclatante, & la plus grande. La plus grande, parce que notre nature nous obligeant d'agir toujours dans un rapport moral, il eſt important que nous agiſſions bien: parce que la plupart des qualités de l'eſprit ne deviennent bonnes que

lorsqu'elles ſont dirigées au bien par les qualités de l'ame qui nous y portent, parce qu'enfin tout ce qui ſe fait de bien dans le monde ne peut généralement venir que de-là. La plus éclatante, parce qu'il ne faut être ni Juriſconſulte, ni Médecin, ni même Amateur pour en juger; mais ſeulement homme raiſonnable. C'eſt les fondemens de cette gloire que je vais rechercher, & j'eſpère montrer que nous l'accordons ſuivant la raiſon, & ces mouvemens primitifs que la nature nous a imprimés.

Je commence par prier mes Lecteurs de ne pas confondre la célébrité avec la gloire, ce qui arrive communément, & ce que Mr. *Marmontel* fait toujours. Il faut pour la gloire, non ſeulement que les actions d'un homme & ſon nom ſoient univerſellement connus, mais que ces actions nous donnent de l'admiration. Cette admiration a ſes degrés, & toujours ſes raiſons. *Catilina*, *Gengiſkan*, *Thamas Koulikan* ſont célèbres, & s'ils ont une certaine gloire ce n'eſt que celle qu'ils méritent; mais *Régulus* & *Caton* jouiſſent d'une gloire immortelle. Enſuite il faut que je prévienne que je me vois obligé d'en appeller ici au cœur & au ſentiment de mes Lecteurs. La vénération, l'admiration ſont des ſentimens qui ont leur fondement certain dans notre jugement; mais dont tout le monde ne ſaurait ſe rendre raiſon. Si le Lecteur ſent en lui-même qu'il éprou-

éprouve pour chaque action le degré de ſentiment que je ſoutiendrai qu'elle inſpire, il pourra croire que ce ſentiment a été précédé chez lui d'un jugement déterminé par les motifs que j'aurai marqués, mais ce jugement eſt ſi prompt que nous ne nous appercevons ſouvent pas qu'il ſe fait ni comment il ſe fait. Et alors je ne me ſerai point trompé dans mon opinion. Il eſt naturel que cela ne doive s'entendre que de la plus grande partie des Lecteurs, car quoique la nature nous ait donné dans les choſes néceſſaires à notre bien-être, telles que la morale, une façon de ſentir & de juger uniforme, il y aura toujours des gens qui s'en écarteront: mais il eſt certain auſſi que l'éducation & les préjugés de quelque ſource qu'ils découlent, peuvent changer entiérement les ſentimens les plus intimes de la nature. La philoſophie ſur-tout, qui veut s'élever au deſſus du vulgaire, tombe ſouvent dans ce défaut. C'eſt chez ce vulgaire qu'il faut rechercher la nature, c'eſt là qu'on la retrouve; c'eſt lui qu'il faut étudier pour apprendre à connaître les reſſorts univerſels du monde moral, & non quelques philoſophes, que le deſir d'être ſinguliers, ou quelques apparences induiſent à avancer des propoſitions, à faire des ſiſtemes que rien n'appuye. Il en eſt en cela du monde moral comme du phyſique. On a quelques faits qu'on ne conſidère pas avec aſſez d'atten-

tion, on bâtit là-dessus, on ajuste tout le reste à son système comme on peut, on raisonne là-dessus à perte de vue; un autre vient, fait des objections, le renverse, & en forme peut-être un nouveau tout aussi faible.

Si un Roi conquérant a joui jusqu'ici de plus de gloire qu'un Roi pacifique, cela doit avoir ses raisons, & cette raison est la même qui fait que par-tout le Guerrier a le premier rang dans l'estime générale; & je m'étonne que Mr. *Marmontel* qui avoue que ce dernier est sensé, ait pu vouloir combattre le premier de ces jugemens. L'un est aussi peu libre que l'autre. C'est là ce que je dois prouver.

Nous jugeons des hommes par leurs actions. D'abord il est bon de remarquer, que les actions ne produisent la gloire ou le mépris, la haine ou l'amour, que comme des marques du caractère & des qualités morales d'un homme. C'est ainsi que nous jugeons des hommes par les actions, c'est-à-dire que nous les regardons comme la marque que tel homme avait telle qualité, bonne ou mauvaise, grande ou méprisable. Nous le voyons journellement, quand nous disons d'un homme qu'il est brave & généreux; car il a fait ceci & cela, par où il l'a montré. Nous n'estimons donc les actions vertueuses que comme marques de la vertu d'un homme. Car il faut bien distinguer

guer entre action vertueuſe, & vertu, qui eſt la faculté d'en produire. Un homme peut être avare, l'avoir montré dans mille & mille actions, & avoir donné une fois avec libéralité, & perſonne ne le croira libéral. Cependant chaque action fait ſon impreſſion ſur nous, elle nous ſert de donnée pour arriver à la connaiſſance des qualités de celui qui l'a faite. Ainſi ſi nous ne ſavons qu'une action d'un homme, nous partons de-là pour porter notre jugement ſur lui. Suppoſez un avare dont on ne connaîtrait qu'une ſeule action libérale qu'il aurait faite, & dont on ignorerait toutes les autres qui décéleraient ſon avarice, il eſt certain qu'on le croirait libéral, quoiqu'on ſe trompât. Mais on ne peut juger que ſur ce que l'on connaît, les actions paſſées ſont des témoignages des qualités d'un homme, & ces qualités des moyens de juger de la manière dont il agira à l'avenir. Ce dernier point de vue ne peut avoir lieu qu'avec nos contemporains. Auſſi tous ces ſentimens ne nous ont-ils été donnés que pour nous conduire heureuſement dans la vie; & ſi nous eſtimons ou admirons un homme mort, qui ne peut plus agir en bien & en mal, c'eſt que la même cauſe produiſant le même effet, nous ne pouvons nous empêcher de ſentir la même impreſſion pour les bonnes qualités d'un homme mort ou qui nous eſt étranger, que nous reſſentons pour celui qui

vit avec nous; quoique dans le premier cas il n'ait aucun rapport sur nous-mêmes; mais il ne nous en a pas moins été donné pour notre bonheur dans ce monde, pour connaître de quoi & de qui nous devons nous garder, & ce que nous devons faire.

Si ce qui est bon inspire l'estime, & lorsque cela nous touche directement l'amour, & que le grand inspire l'admiration, une admiration répandue formant la gloire, celle-ci naîtra des grandes actions. Qu'est-ce donc qu'une grande action?

Je l'ai déjà dit, nous jugeons des actions par le motif qui les fait entreprendre, c'est ce que je nommerai la grandeur intrinséque d'une action. Il y en a encore une autre qui est celle de l'effet. Un Roi marche à la tête d'une armée contre ses ennemis, il les bat, assiege & détruit une ville, se soumet des provinces. La destruction d'une ville est un événement important pour beaucoup de personnes, de même que la conquête d'une province. On l'enrégistre dans l'histoire, cela la rend célèbre avec celui qui l'a faite. En elle-même cette action ne peut produire que la célébrité, & aucun mouvement ni d'estime ni d'admiration pour son auteur. Car supposons qu'un homme mette par imprudence le feu à la maison, & que cet incendie se répande & consume toute la ville, ou que deux Rois fassent pour leur intérêt un échange de province,

ces

ces événemens, les mêmes quant à l'effet, nous laiſſeront ſans faire ſur nous aucune eſpèce d'impreſſion. C'eſt donc le motif de celui qui la fait qui détermine notre jugement ſur lui. Si ce motif eſt bon, l'action ſera bonne, & nous jugerons par-là que celui qui l'a faite eſt bon. Il n'y a même que le motif qui puiſſe nous répondre qu'un homme a en ſoi la faculté de produire des actions ſemblables à celles que nous connaiſſons de lui. Je n'en veux citer qu'un exemple tout ſimple. Secourir un malheureux eſt l'action d'un homme déſintéreſſé, mais ſi nous voyons que le motif d'un homme, en la feſant, ait été l'eſpoir d'un intérêt ſordide, nous ſommes perſuadés qu'il ne la fera que quand il y verra un ſemblable intérêt attaché, & nous le jugerons toujours intéreſſé.

Nous jugeons d'une action par le motif: une action grande ſera donc une action faite par un grand motif, & la qualité de l'ame qui nous porte à nous déterminer par des motifs grands, nobles, élevés, ſera la grandeur d'ame. Il n'y aura donc abſolument que la grandeur d'ame que nous admirerons dans un homme, toutes les autres vertus ne ſeront pour nous que des objets d'eſtime; celle-là ſeule un objet d'admiration & par conſéquent le fondement de la gloire.

La principale difficulté conſiſte à bien dé-

déterminer ce que c'eſt que grandeur d'ame. Je vais tâcher de l'expliquer.

On diviſe la vertu priſe en général dans pluſieurs vertus particulières, qu'on nomme juſtice, tempérance, libéralité, courage, & dans ce ſens la grandeur d'ame eſt une vertu particulière. On en agit de même avec les vices. Je crois qu'on a tort, car il me ſemble que toutes ces dénominations ne déſignent que des actions d'une certaine eſpéce, mais dont pluſieurs partent d'une même qualité de l'ame; & il s'en faut bien que la vertu ſoit une choſe ſi compliquée. Celui qui n'eſt pas libéral & courageux, ſera injuſte dès qu'il pourra l'être ſans danger. Le vice de même ne me paraît provenir que de peu de ſources, & ne ſe diviſer qu'en pluſieurs branches, ſelon les diverſes paſſions des hommes. Un homme fort ſenſuel & voluptueux, adonné au luxe, ne ſera ni libéral ni généreux, il ne pourra pas l'être; il deviendra injuſte, cruel, enfin il pourra commettre toutes ſortes de mauvaiſes actions. Vous verrez un avare être ſerviable: c'eſt qu'il eſt actif avec cela, & que n'aimant que ſon argent, dans tout le reſte il ne ſera point inſenſible au plaiſir d'obliger. Un autre donnera plutôt dix piſtoles que de faire un pas pour quelqu'un; il ſera pareſſeux, & dix piſtoles de plus ou de moins ne le gêneront pas; au lieu que de ſe donner de la

peine

peine heurterait sa passion favorite, la paresse: ainsi du reste. Les vertus ont le même sort. Un homme naturellement peu sensible au plaisir de l'amour de la table, sera tempérant. Celui posséde ce qu'il lui faut pour contenter ses passions, il ne deviendra point injuste. Mais s'il a une passion à contenter, elle pourra le rendre avare, cruel, perfide, enfin lui donner tous les vices.

La grandeur d'ame n'est donc point une qualité de l'ame particulière. Elle peut se trouver dans toutes les actions des hommes. L'action de Joseph refusant de satisfaire les désirs de la femme de Putiphar, en la supposant faite par des motifs nobles & grands, est une marque de grandeur d'ame aussi bien que celle du plus grand héros, quoiqu'elle ne le soit point au même degré. Mais il ne faut pas croire que la grandeur d'ame consiste à vaincre nos passions, ou dans la difficulté d'une action, ou dans le renoncement à soi-même, ou dans le mépris de la vie, comme d'une chose de nulle valeur; tout cela ne sont que ses phénomenes ou les différens points de vue sous lesquels elle se montre. Voici mon sentiment là-dessus.

Si nous considérons l'homme, nous le voyons composé d'une ame & d'un corps. Par le corps il est animal & semblable à tous les autres animaux. Mais c'est par

l'ame qu'il s'élève au deſſus d'eux, qu'il ſe diſtingue de tous les êtres créés que nous connaiſſons; c'eſt donc dans l'ame que conſiſte la vraie nobleſſe & la dignité de l'homme. Il y a des plaiſirs purement ſenſuels, & je les nommerai plaiſirs du corps. Tels ſont tous ceux qui flattent les ſens, la poſſeſſion d'une belle femme, une table délicate, un beau concert, & enfin tout ce que le luxe a pu inventer pour flatter les ſens. Il y a auſſi des plaiſirs qui ne conſiſtent que dans la penſée, dans le contentement que l'ame trouve à avoir une certaine idée: je nommerai ceux-ci plaiſirs de l'ame. Tel, & le premier de ces plaiſirs eſt la vertu: ſoit qu'on entende par vertu, les voyes de plaire à l'Etre Suprême, de prouver la reconnaiſſance que nous avons pour ſes bienfaits; ou bien l'obſervation de l'ordre éternel établi par lui-même. Le plaiſir que l'ame trouve à faire une action vertueuſe, conſiſte toujours dans l'idée qu'on vient d'agir d'une façon qui plaît à l'Etre Suprême, ou qu'ayant obſervé l'ordre établi par lui, on eſt un être bon & qui remplit ſa deſtination. Et ce plaiſir eſt le motif de nos actions. Car de croire qu'il y en ait une ſeule où ce ne ſoit pas notre propre contentement qui nous guide, c'eſt une erreur, je l'ai déjà prouvé. C'eſt-là ſans doute le plus beau & le plus grand de tous les plaiſirs de l'ame. Mais

il

il y en a d'autres. L'amour de la gloire en eſt encore un. Il ne conſiſte abſolument que dans le plaiſir que nous cauſe l'idée que tous les hommes à la connaiſſance desquels notre nom viendra, nous admireront. C'eſt donc purement un plaiſir de l'ame, & envain voudrait-on tâcher de le dériver des avantages corporels que cette admiration nous procure quelquefois, puiſque nous y ſacrifions ſouvent la vie; je dis ſacrifier, & non hazarder; & qu'après la mort tous les plaiſirs des ſens ceſſent. Il y en a une autre preuve; c'eſt que demandez à celui qui aime la gloire, ſi les honneurs qu'elle peut procurer le contenteront; & s'il aime mieux jouir de tous les témoignages extérieurs de l'admiration & du reſpect, avec la certitude d'être mépriſé intérieurement de tout ce qui l'entoure, ou vivre négligé, mais avec l'aſſurance d'être intérieurement univerſellement admiré, ſi ces deux cas étaient poſſibles: vous le verrez ſans balancer choiſir le dernier. Que dis-je? l'orgueil n'a point d'autre ſource. Un orgueilleux n'eſt que celui qui déſire d'être admiré ſans avoir rien fait pour l'être. Auſſi l'orgueilleux haïra-t-il implacablement celui dont il ſait être mépriſé dans le fond du cœur, & jamais il ne déſire les témoignages extérieurs de l'admiration, le reſpect, que comme les expreſſions du ſentiment. C'eſt donc chez lui déſir de gloire, mais qui n'eſt pas aſſez

actif pour l'engager à faire ce qu'il fait pour l'acquérir.

Un autre plaisir de l'ame est, par exemple, le désir de se faire aimer des hommes. Il ne flatte qu'autant qu'on est assuré d'inspirer le sentiment de l'amitié. C'est ce plaisir qui nous fait obliger sans intérêt ; c'est lui qui nous flatte lorsque nous nous entendons rendre graces par ceux que nous avons obligé.

Cependant tous les hommes ont un corps qui a des désirs ; ainsi ceux-mêmes qui seront les plus sensibles aux plaisirs de l'ame, auront des passions dont la source est dans le plaisir des sens. L'amour, l'ambition, la colère, la vengeance exercent leur pouvoir sur tous les hommes. Mais elles prennent une toute autre teinte dans ceux qui connaissent les plaisirs de l'ame. L'amour ne consiste point chez un tel homme principalement dans le désir de posséder celle qu'il aime, mais dans celui d'en être aimé. C'est alors l'idée qu'il est aimé de cette personne, qu'il trouve l'ouvrage le plus parfait de la création, qui fait son bonheur, & qu'il désire le plus vivement de se procurer. Et c'est-là ce qui fait l'amour qu'on nomme *Platonique*, & qui le rend possible jusqu'à un certain point.

L'ambition grossière consiste à désirer des esclaves empressés à satisfaire nos desirs, à souhaiter les biens & les voluptés qu'un

qu'un rang élevé & les richeſſes qui s'y trouvent communément attachées, procurent. Mais l'ambition noble, conſiſte à travailler à parvenir à un rang éminent, pour y faire de grandes choſes, pour s'y rendre célèbre. Il en eſt de même de toutes les autres paſſions. Or nous avons tous enſemble reçus de la Nature un ſentiment intime de la dignité de notre être. Ce ſentiment nous montre que le corps n'eſt que la plus vile partie de notre être, & par conſéquent que ſes plaiſirs ſont ſubordonnés à ceux de l'ame.

Ceci tire ſon origine d'un ſentiment qui nous eſt inculqué par la nature. Notre corps n'eſt pas moins artiſtement fait, que quelque ouvrage qu'il y ait dans la nature. Nous avons l'avantage d'en connaître l'artifice, au lieu que nous ne connaiſſons presque rien de notre ame. Les peuples que nous nommons barbares, ſont là-deſſus d'une ignorance parfaite ; & cependant nous trouvons chez eux des marques d'une grandeur d'ame à laquelle nous ne ſaurions atteindre. Les Iroquois chantent au milieu des plus affreux tourmens. Il y a une nation en Amérique qui n'élit ſes chefs qu'après leur avoir fait endurer les tourmens les plus cruels, dont le ſeul récit nous fait dreſſer les cheveux à la tête, pour voir juſqu'à quel point ils peuvent pouſſer la fermeté. Naturellement nous ne voyons rien en

quoi

quoi l'ame puiſſe ſurpaſſer le corps en dignité. C'eſt un ſentiment intérieur qui nous le dit: & ce ſentiment c'eſt celui de l'immortalité de notre ame. Nous ſentons que notre être eſt fait pour durer toujours. Ce n'eſt pas le corps qui dure éternellement, puiſque nous le voyons mourir & tomber en pourriture; c'eſt donc l'ame. Donc les plaiſirs qui ſont à elle, ſont des plaiſirs dont elle peut jouir éternellement. C'eſt cette éternité de durée, dont nous avons un ſentiment confus, qui fait ſa nobleſſe, & la préférence de ſes plaiſirs ſur ceux du corps. Ce n'eſt pas que tous ceux qui agiſſent de cette manière ayent toujours devant les yeux tous les argumens des Philoſophes, pour l'immortalité de l'ame; non, cela n'eſt point néceſſaire, c'eſt un ſentiment qui les guide; il eſt obſcur, il n'eſt pas développé; mais il eſt puiſſant, & ſemblable à celui qui nous dit qu'il y a un Etre Suprême, à celui qui nous avertit lorſque nous commettons quelque choſe d'injuſte, & à mille autres dont beaucoup de gens ne ſauraient ſe rendre compte, & qui les dirigent dans leurs actions. C'eſt ce même ſentiment qui nous fait admirer ceux qui agiſſent en conſéquence; parce qu'ils s'élevent à la vraie dignité & grandeur de l'homme qui conſiſte dans ſon éternelle durée. Hors de là je ne vois point du tout ce que l'homme a qui l'élève au deſſus de la brute: car la brute arrive

auſſi

auſſi bien, & ſouvent plus ſûrement au bonheur dont elle eſt capable de jouir par l'inſtinct, que nous autres par le raiſonnement. J'aurai lieu d'expliquer encor mieux mon ſentiment dans la ſuite.

Mais le corps faiſant dans ce monde une partie ſi importante de notre éxiſtence, tenant notre ame comme dans une enveloppe dont elle ne ſaurait ſe dégager, & étant le véhiculé au moyen duquel nous recevons toutes ces ſenſations, toutes ces idées que l'ame combine enſuite en tant de manières; ſes déſirs, & ſes beſoins ſont auſſi extrêmement vifs & preſſans. Le Créateur ayant auſſi eu un but en nous créant, que nous devons remplir dans ce monde, il a dû nous donner de la ſenſibilité pour notre exiſtence corporelle, un déſir après le plaiſir, une averſion pour la douleur. Car ſans cela nous jetterions la vie comme un poids, s'il n'y avait un plaiſir à la conſerver; & ſi mêmes ce plaiſir n'était très vif. Tout comme il n'y aurait aucun mérite dans la religion à croire, ſi on touchait tout comme *Thomas*, il n'y aurait aucun mérite à préférer les plaiſirs de l'ame aux plaiſirs du corps, ſi leur effet était palpablement plus délicieux que celui des autres. Ainſi il faut que l'homme s'élève pour ſavoir les goûter, qu'il ſoit vivement frappé du ſentiment de ſa dignité. Auſſi voit-on que l'homme groſſier, le peuple ſur-tout quand

il

il eſt mené comme les brutes, n'agit que par les motifs tirés du ſoin de ſon exiſtence & de ſes appétits corporels. Cela eſt vrai, ſur-tout chez les peuples gouvernés par un maître abſolu. Car chez les nations ſauvages où le peuple eſt libre, où chacun connaît le rapport, dans lequel il eſt avec la ſociété dont il eſt le membre, on trouve communément ce ſentiment de la dignité de l'homme à un haut dégré. Mais quand on eſt parvenu à rendre les hommes des machines, ils agiſſent en machines. Il n'y a après cela que le fouet & l'éperon, qui les faſſe aller. C'eſt là ce qui chez nous étouffe tout ſentiment relevé; & ce qui fait qu'il n'y a que peu d'ames, que la raiſon & des connaiſſances plus étendues y ramenent. Cependant à dire le vrai, le deſir de vivre, & les plaiſirs du corps ſont ſi préſſans, que partout la plupart des hommes ne ſont excités que par-là.

La grandeur d'ame eſt donc, à mon gré, la faculté qui nous fait préférer les plaiſirs de l'ame aux plaiſirs du corps; & le ſentiment que nous avons que la dignité de l'homme conſiſte dans l'ame, fait que nous reſpectons celui qui nous montre qu'il a cette qualité; ce qui joint à l'inclination que nous avons tous à ſuivre nos déſirs corporels, & à la difficulté qu'il y a par conſéquent à y renoncer quand il le faut, nous

nous le fait admirer. Mais comment pourrons-nous connaître qu'un homme préfère les premiers aux autres, s'ils ne se trouvent point en contradiction, & s'il ne se voit obligé de sacrifier ceux-ci à ceux-là? Car chaque homme, ou du moins la plupart, ont assez de sentiment de leur dignité, & les plaisirs de l'ame sont assez vifs, pour les désirer quand ils ne leur coutent rien. Et la grandeur d'ame ne consiste pas non plus à se refuser les plaisirs du corps quand rien ne nous défend d'en faire usage. Nous avons un corps, dont les désirs font une partie de notre félicité qui n'est point à mépriser. Ainsi, quoique nous estimions un homme, qui, dans ses actions, montre qu'il est sensible aux plaisirs de l'ame, qu'il connaît la dignité de son être; nous ne l'admirons que lorsque ses désirs corporels l'empêchant d'acquérir ceux de l'ame, il a su renoncer aux premiers. C'est alors que nous jugeons qu'il s'est élevé à toute la dignité de son être, qu'il a l'ame vraiment grande. Il est vrai que nous méprisons tout homme qui s'abandonne sans réserve aux plaisirs des sens, quand même rien ne s'y oppose; c'est que nous savons quel est leur empire, & que quand on s'y livre trop on ne saurait plus y renoncer quand il le faut: les plus grossiers sont dans ce point les plus dangereux. Mais quand nous voyons ce même homme sortir

tir des bras de la volupté, & la sacrifier, elle & sa vie même, quand sa gloire ou son devoir l'exige, nous l'admirons d'autant plus, que la chose nous paraît incompréhensible. *Mahomet* sortant de la létargie où la possession d'*Irène* l'avait plongé, découvre une ame vraiment grande. Il est vrai que la férocité de son action, de couper la tête à cette belle Princesse, défigure un peu la beauté du reste; mais l'action en elle-même est très grande.

De ce que je viens de dire on peut voir, que la grandeur d'ame n'est pas proprement une vertu particulière, mais le comble de toutes les autres. Elle est la qualité qui nous mene à les pratiquer toutes dans les cas les plus difficiles, lorsqu'il s'agit de renoncer, non point à nous-mêmes; (renoncement chimérique & qui ne saurait exister) mais à nos avantages & à nos desirs corporels, pour arriver à un but plus sublime. Celui qui sait mépriser la vie, par amour pour la gloire, la saura mépriser par amour pour la vertu, car il n'a qu'un degré de plus à monter. Passionné pour un des plaisirs de l'ame, il saura bien mieux l'être pour le plus élevé que celui qui ne l'est pour aucun. Car malheur à celui chez qui les plaisirs de l'ame ne sont pas des passions, il ne sera capable de rien de bon, dès que cela lui coûtera un avantage personnel.

C'est sur-tout au bien de la société en général que cette qualité est utile; & reconnais-

naissons la sagesse du Créateur de nous avoir imprimé une admiration involontaire pour tout ce qui marque de la grandeur d'ame, avec un désir d'inspirer cette admiration qui peut s'exalter jusqu'à la passion. Si notre existence ici bas, & la recherche des plaisirs, avec la crainte de la douleur, étaient les seuls ressorts de nos actions, que l'homme hazarderait de s'exposer à la perdre? Toutes nos actions seraient bornées par la crainte de la mort & de la douleur. Rien ne pourrait jamais nous engager à nous y livrer. Et quand même les dangers & les maux, qui suivent le crime & le vice, seraient des motifs assez puissans pour nous en retenir; les vertus seraient négligées; & elles devraient l'être, dès qu'elles exigeraient des sacrifices.

C'est cette sensibilité pour les plaisirs de l'ame qui nous fait juger de l'élévation de celle de tous les hommes. Pour qu'elle soit parfaite il faut qu'un homme y sache tout sacrifier. Et il n'est pas rare de trouver dans le monde, des gens qui sont prêts à y sacrifier tout, hors certaines passions. Ensuite le plaisir de l'ame auquel un homme sacrifie, met aussi de la différence dans l'admiration qu'on a pour lui. Le plus auguste de tous c'est la vertu. Celui qui lui sacrifie la vie, les plaisirs, est grand; mais il nous paraîtra encor beaucoup plus grand, si, connaissant sa sensibilité pour tous les plaisirs de l'ame,

nous

nous lui en voyons faire le sacrifice à la vertu. Un homme qui fait une action vertueuse, malgré l'opprobre dont les apparences peuvent le couvrir, si nous venons à reconnaître le motif par lequel il agissait, emporte toute l'admiration possible. C'est pourquoi aussi nous admirons tant toutes les belles actions qui se font en secret, quand elles viennent à se découvrir; parce que cela nous est une preuve de la sensibilité pour la vertu dans celui qui l'a fait. Si nous admirons celui qui sacrifie tout à la gloire, ce n'est que parce que nous sommes persuadés que s'il a pu tant faire pour le moins, il l'aurait fait de même pour le plus, c'est-à-dire pour la vertu, & que comme nous n'estimons qu'elle, faire tout pour la gloire, c'est au motif près, faire tout pour la vertu. Et s'il arrive que ces actions prouvent qu'il avait un désir de gloire sans bornes, & qui surpassait en lui l'amour même de la vertu; nous sentons au milieu de toute notre admiration pour lui, un sentiment désagréable, comme quand nous voyons une chose qui n'est pas complette. Il en est des plaisirs de l'ame comme de ceux du corps. Dans ceux-ci l'un est plus sensible aux plaisirs de la table, l'autre à ceux de l'amour, la passion d'un troisième sera la musique, &c. Ainsi il y aura des gens magnanimes, qui sacrifieront tout au plaisir d'agir suivant les loix de l'Etre Suprême, ou au témoignage in-

intérieur qui leur dit qu'ils ſont des êtres bons, utiles & nobles, qui ſentent la véritable dignité de leur être & qui méritent l'eſtime & l'admiration ; ou à celui d'imprimer ce ſentiment aux autres, & d'en être admirés ; ou enfin d'autres qui ne ſe plaiſent qu'à être aimés des hommes & qui pour cela leur font tout le bien qu'ils peuvent.

Celui qui ſacrifie ſes plaiſirs ſenſibles à l'un de ces motifs, peut s'aſſurer de notre admiration, parce que nous voyons qu'il connaît la véritable dignité de l'homme, qui conſiſte dans l'ame & non dans le corps. Car tout cela ſont des plaiſirs de l'ame, & dont elle peut par conſéquent compter de jouïr après ſa ſéparation du corps. Mais il faut abſolument un ſacrifice pour nous le prouver. Celui par exemple qui donne ſa vie pour ſon ami, prouve qu'il eſt perſuadé que ſon ame ſera capable de jouïr du plaiſir que lui cauſe cette action, après ſa ſéparation du corps, & qu'il pourra jouïr auſſi de l'amitié de celui pour qui il fait ce ſacrifice. Si l'on veut un peu y réfléchir, on verra combien ces ſentimens ſont utiles au genre humain, puiſque la plupart des diſſenſions ſur terre, tous les maux qui nous inondent, n'arrivent que par l'apreté que nous avons après les biens du corps.

Je me ſuis peut-être arrêté un peu trop là-deſſus, mais je l'ai cru néceſſaire pour mieux expliquer ma penſée. De

De ce que j'ai dit on voit clairement pourquoi le courage eſt de toutes les vertus la plus univerſellement admirée. La fin & l'unique moyen de contenter tous les déſirs corporels, c'eſt la conſervation de la vie, & il n'y a aucun plaiſir qu'on puiſſe goûter quand on eſt mort. Celui donc qui ſait expoſer & ſacrifier ſa vie, montre clairement que ce ne ſont pas ces déſirs qui le dominent, qu'il a des principes plus grands qui l'engagent à agir, qu'il connaît, qu'il ſent la dignité de ſon être, qui ne conſiſte point dans ſon exiſtence corporelle. Il nous prouve inconteſtablement qu'il a l'ame grande: nous la lui ſuppoſons telle ſur cette ſeule preuve.

On définit fauſſement le courage le ſentiment de ſa propre force; c'eſt le courage des brutes. On devrait la définir cette qualité de l'ame qui conſiſte à ſavoir expoſer, & ſacrifier même ſa vie pour atteindre à un but plus noble & plus élevé. Il y a deux choſes qui ont engagé à cette fauſſe définition. La première, c'eſt que réellement il y a des vertus de tempéramment. Un homme froid eſt tempérant: un homme ſans prévoyance, & qui a le ſentiment extrêmement fin, eſt facilement touché des peines d'autrui, & ſacrifice ſans réfléxion des avantages, dont il peut ſe trouver avoir beſoin dans la ſuite, à ſoulager les maux des autres: & nous appellons cela des gens qui

ont

ont le cœur bon; ils n'agiſſent que pour ſe délivrer de la fâcheuſe impreſſion que leur cauſe la peine d'autrui. Ainſi des gens qui ne connaiſſent pas le danger, ou qui ont aſſez de reſſources dans leurs forces pour pouvoir eſpérer avec raiſon de s'en tirer, ont un courage naturel, & cette vertu eſt chez eux une vertu de tempéramment. Quoique ces vertus ne ſoient point du nombre de celles qui cauſent l'admiration, elles méritent notre eſtime parce qu'elles ſont utiles, & qu'on ne ſaurait prendre les choſes ſi exactement avec les hommes. La ſeconde choſe qui nous trompe ici, c'eſt que l'on ne s'expoſe communément au danger qu'avec l'eſpoir d'en ſortir; parce que d'ordinaire l'utilité qu'on a en vue en s'y expoſant eſt de nature qu'on n'y parvient qu'en le ſurmontant. Si *Horatius Coclès* avait été tué par les premiers coups des Etrusques, ou que les trois *Horaces* euſſent ſuccombé aux *Curiaces*, Albe & *Porſenna* ſoumettaient Rome pour jamais. Cependant il eſt ſi clair que le vrai courage ne conſiſte point dans la confiance qu'on fonde ſur ſes propres forces, que l'homme courageux ſe précipite dans la mort la plus certaine, dont toutes les puiſſances du monde ne pourraient le retirer, quand il le faut; témoin *Codrus*, *Mucius Scevola* & tant d'autres. Et ce

ſont préciſément ceux-là que nous admirons le plus.

De croire après cela que nous puiſſions donner notre vie pour les autres, par amour pur & abſolu pour eux, c'eſt ne pas connaître la nature humaine. Il eſt impoſſible que nous puiſſions faire une action, que pour nous-mêmes: mais pour nous-mêmes, cela ne veut pas dire pour la conſervation de notre vie, ou pour nous procurer des plaiſirs ſenſuels; mais parce que nous y voyons d'autres avantages, qui nous font regarder ce que nous feſons comme un bien. Il peut bien arriver que la douceur & le plaiſir de notre vie ſoit ſi intimément lié avec l'exiſtence de quelqu'un que nous donnions notre vie pour lui, comme quand un homme meurt pour ſa maîtreſſe, pour ſon épouſe, pour un ami, mais on voit clairement que ce n'eſt pas l'amour pur pour un autre qui le guide là dedans. Nous feſons donc tout pour nous-mêmes, c'eſt la grande loi de tous les êtres créés. Mais celui qui nous montre par ſes actions qu'il ne regarde pas le corps & ſes affections comme la plus noble & la principale partie de lui-même, c'eſt celui-là que nous admirons, à qui nous attribuons une ame grande, capable de ſentir la vraie dignité de l'homme, & d'agir en conſéquence.

S'il y avait quelqu'un qui m'oppoſât que l'ad-

l'admiration naiſſant de l'ignorance, lorsque nous ne pouvons comprendre par quels moyens une choſe a été faite, & la plupart des hommes regardant la vie comme ce qu'il y a de plus précieux, celui qui oſe la haſarder, ou la ſacrifier même, eſt pour eux un homme extraordinaire, dont ils n'ont point d'idée, & qu'ils admirent par cette ſeule raiſon qu'il oſe risquer ſa vie ſans aucun égard au motif qui le fait agir; je n'aurais qu'à lui montrer les navigateurs pour le refuter: ils expoſent leur vie, mais perſonne ne les admire pour cela, parce qu'ils le font par un motif d'intérêt corporel. Il eſt vrai qu'il pourrait encor ſe retrancher & dire que quand le péril eſt éloigné, & qu'il y a une très forte vraiſemblance qu'on n'y ſuccombera pas, on n'eſt point du tout étonné de voir l'homme s'y expoſer; que c'eſt à peu près comme de voir un homme ſe promener quand il fait un orage; qu'il ne faut guères plus de courage pour l'un que pour l'autre.

Si mes Lecteurs veulent être perſuadés que c'eſt toujours le motif pour lequel on haſarde ſa vie, qui décide de l'eſtime que l'on attache à cette action, & que dès qu'il a quelque choſe de venal, que le principe en eſt un avantage corporel, elle perd entiérement ce qu'elle peut avoir de grand & d'admirable; je les prie de lire avec attention l'hiſtoire ſuivante, transcrite d'un li-

vre qui n'eſt pas la lecture de tout le monde (*a*).

Dans un débordement de l'Adige le pont de Vérone fut emporté, une arcade après l'autre. Il ne reſtait plus que l'arcade du milieu ſur laquelle était une maiſon, & dans cette maiſon une famille entière. Du rivage on voyait cette famille éplorée, tendre les mains & demander du ſecours. Cependant la force du torrent détruiſait à vue d'œil les piliers de l'arcade. Dans ce péril le Comte Spolverini propoſe une bourſe de cent Louis à celui qui aura le courage d'aller ſur un batteau délivrer ces malheureux. Il y avait à courir le danger d'être emporté par la rapidité du fleuve, ou de voir, en abordant au deſſous de la maiſon, crouler ſur ſoi l'arcade ruinée. Le concours du peuple était innombrable, & perſonne n'oſait s'offrir. Dans ce moment paſſe un villageois. On lui dit quelle eſt l'entrepriſe propoſée & quel ſera le prix du ſuccès. Il monte ſur un batteau, gagne à force de rames le milieu du fleuve, aborde, attend au bas de la pile que toute la famille, père, mère, enfans, & vieillards, ſe gliſſant le long d'une corde, ſoient deſcendus dans le batteau. Courage, dit-il, vous voilà ſauvés. Il rame, ſurmonte l'effort des eaux, & regagne enfin le rivage.

Que ſentent mes Lecteurs envers ce Labou-

(*a*) *La Poëtique Françaiſe de Mr. Marmontel.*

boureur, en lisant cette histoire, si j'ajoute qu'il prit les cent Louis, & qu'il s'en alla tout content? L'action reste absolument la même dans toutes ses circonstances, il sauve cette famille, le danger auquel il s'expose est éminent, & pour les cent Louis il les avait honnêtement gagnés. Cependant y a-t-il quelqu'un qui l'admire? Qu'ils lisent donc ce qui suit.

Le Comte Spolverini veut lui donner la récompense promise. Je ne vends point ma vie, lui dit le Villageois; mon travail suffit pour me nourrir moi, ma femme & mes enfans; donnez cela à cette pauvre famille, qui en a plus besoin que moi.

Je croirais faire tort à mon Lecteur si je prétendais ajouter quelque chose à l'impression que ce dernier trait a dû faire sur lui. Mais cela ne prouve-t-il pas évidemment que ce n'est que le motif pour lequel on expose sa vie, qui est la marque de la grandeur d'ame, & qui nous paraît admirable. Il est vrai que quand on ignore le motif d'une telle action, on le suppose grand, parce qu'il n'y en a qu'un pareil, qui puisse probablement engager un homme à la faire; surtout quand les autres actions de sa vie prouvent qu'il avait l'ame grande.

Ainsi quand nous voyons *Charles XII* rester à Bender & s'y défendre contre des mil-

liers de Turcs, nous ne supposons pas que ce soit pour l'intérêt des mille bourses qu'il avait demandées de la Porte ; mais pour l'engager à se liguer avec lui, à sauver son pays & à le faire triompher de ses ennemis.

Si nous examinons les actions les plus grandes de l'antiquité, nous verrons qu'elles ne nous paraissent grandes, que parce qu'elles prouvent que ceux qui les faisaient, agissaient par un sentiment de la dignité de leur être, qui ne se bornait pas aux plaisirs du corps, mais à ceux de l'ame : à quoi doit se joindre nécessairement un sentiment d'espoir d'en jouir au-delà de cette vie. Soit que ces grands hommes ayent agi par amour pour la vertu, ou par désir de gloire, ou par tous les deux ensemble, ces désirs sont des désirs de l'ame, conformes à la dignité de notre être, & celui qui y sacrifie ses aisances ou sa vie, est sûr d'emporter notre admiration.

Que *Régulus* nous serve d'exemple. Soutenir par un conseil salutaire un Etat dont on est membre, tenir ses engagemens envers un ennemi même, ce sont des vertus. Elles ne sont pas extrêmement difficiles dans les cas ordinaires. Mais si vous regardez la conservation de la vie comme le but capital de tout ce que vous faites ; que vous considérez l'Etat comme n'ayant été formé que pour se conserver la vie &

ce

ce qui peut la rendre agréable, & que le conſeil que vous allez donner vous la doive couter, rien ne ſaurait vous engager à le faire, il n'y a plus de motif à cela pour vous. Je ne veux pas ſeulement dire que quand on l'a donné, & qu'il dépend de nous de retourner chez cet ennemi qui nous attend pour nous faire ſouffrir mille tourmens, & qui d'ailleurs eſt célèbre pour ſa perfidie, on doit être bien tenté de rompre ſa parole. C'eſt alors qu'il eſt grand & glorieux d'agir comme on aurait fait dans toute autre circonſtance. C'eſt alors que celui qui le fait prouve qu'il connaît quelque choſe de plus précieux que ſa vie & ſon corps, & qu'il agit en conſéquence. Ce n'eſt même que dans ce cas qu'on en eſt bien convaincu: car *Régulus* aurait pû avoir l'ame du monde la plus grande, que s'il n'avait été dans le cas de la montrer par une action ſemblable, toute la terre l'eut ignoré.

Il me reſte à faire une remarque à propos de *Régulus*, ſur une façon de parler qui a occaſionné bien des diſputes parmi les Moraliſtes, l'un la traitant d'abſurdité, un autre n'ayant qu'elle à la bouche, & qui me paraît aiſée à expliquer. Cette façon de parler, c'eſt: *aimer la vertu pour elle-même.* Mr. *Marmontel* en parle auſſi dans ſon *Bélisaire*, & cite *Régulus* pour exemple.

On demande, dit-il au commencement du

Chapitre IX, *s'il eſt poſſible d'aimer la vertu pour elle-même. C'eſt peut-être le ſublime inſtinct de quelques ames privilégiées; mais toutes les fois que l'amour de la vertu eſt réfléchi, il eſt intéreſſé. Ne croyez pas que cet aveu ſoit humiliant pour la nature; vous allez voir que l'intérêt de la vertu s'épure & s'ennoblit. — Pour attirer les cœurs, il faut qu'elle préſente l'attrait de l'agrément & de l'utilité: car avant de l'aimer on s'aime: & avant d'en avoir joui on cherche en elle un autre bien. Quand Régulus dans ſa jeuneſſe la vit pour la première fois, elle était triomphante & couronnée de gloire: il ſe paſſionna pour elle, & vous ſavez s'il l'abandonna, lorſqu'elle lui montra des fers, des tortures & des bûchers.*

Si aimer la vertu pour elle-même, c'eſt déſirer ou les récompenſes qui lui ſont promiſes après cette vie, ou la douceur de s'attirer un regard de complaiſance de l'Etre Suprême, ou la ſatisfaction intérieure qu'on éprouve en agiſſant ſuivant ſes préceptes, & dans le témoignage qu'on peut ſe rendre à ſoi-même qu'on eſt un être bon, utile, qui remplit toute la dignité de ſa deſtination; alors je dis qu'il y a des hommes & même pluſieurs qui aiment la vertu pour elle-même. Mais ſi c'eſt aimer la vertu comme vertu, ſoit parce qu'elle procure le bien des autres, ou celui du monde, ou qu'elle eſt ſelon l'ordre, ou enfin par quelle raiſon

que

que l'on voudra, mais qui n'ait aucun rapport à notre propre satisfaction; je dis que cette façon de parler, aimer la vertu pour elle-même, est du pur galimathias. Je veux que *Regulus* nous serve d'exemple. Voici les motifs qui pouvaient l'engager à agir comme il a fait.

Premiérement, la religion. L'idée, Dieu (les anciens admettaient tous un Etre Suprême), Dieu t'a ordonné d'être vertueux, par cette voix intérieure qui te dit ce qui est vertueux & ce qui ne l'est pas: tu lui plairas en l'étant: car Dieu se plaît à l'homme vertueux. Tu veux donc travailler à plaire au grand Etre qui t'a créé, toi & tout ce qui éxiſte. D'ailleurs il y a en toi une ame qui est la plus noble partie de toi-même, cette ame subsistera après ta mort, elle peut jouir d'un bonheur éternel & durable. Qu'est-ce que ton corps? tous ses organes, & toutes ses facultés tu les as en commun avec la bête. Le chien craint aussi la mort plus que tout; il aime aussi mieux manger un morceau de chair que du pain, & coucher sur une couchette molle que sur la terre. Si tu n'agis que pour acquérir de quoi manger mieux, de quoi coucher plus mollement; quoi que tu fasses, tu ne différes en rien de la bête, car c'est le motif qui fait le mérite des actions. Mais tu es d'une nature bien plus relevée que la bête, agis donc selon la dignité de la nature qui con-

ſiſte dans ton ame. Or celle-là ne ſaurait être heureuſe que ſi tu ſuis les préceptes de la vertu.

Ou bien ſi l'on voulait dire que les idées des anciens ſur la religion étaient trop incertaines pour les diriger dans leurs actions; ce que je ſuis pourtant bien éloigné de croire, & ce dont je pourrais même prouver le contraire, ſi c'était le lieu; dans ce cas, dis-je, *Régulus* a pu ſe dire: les hommes n'eſtiment que la vertu, toi-même tu ſens qu'il n'y a qu'elle d'eſtimable; ton ame a un vif déſir d'être admirée de tous les hommes, comme tu admires toi-même ces grands hommes qui t'ont précédé, un *Brutus*, un *Dentatus*, un *Fabricius*. Préfères donc la ſatisfaction que ton ame goûte à penſer que tu es eſtimé & admiré de tous les hommes, à ces frêles biens du corps. Il eſt cependant bon de remarquer que ce ſentiment ne ſaurait exiſter ſans celui de l'immortalité de notre ame, qui nous fait eſpérer que nous jouïrons encor de manière ou d'autre de cette gloire. Et c'eſt réellement cette immortalité de notre ame qui nous élève au deſſus de tout ce que nous connaiſſons dans la création. J'oſe croire même que ſi un Athée, c'eſt-à-dire un homme qui l'eſt abſolument de bonne foi, ſuppoſé qu'il y en ait, s'il fait une action comme celle de *Régulus*, de *Décius*, doit la faire guidé par ce ſenti-

ment

ment intérieur & invincible qui lui dit qu'il jouïra de sa gloire après cette vie. Car un homme pourrait fort bien être parvenu par des sophismes à croire qu'il n'y a point d'Etre Suprême, & agir cependant par ces sentimens primitifs de la nature, quoi qu'ils contredisent ses principes. Cette contradiction entre les actions & les principes, surtout en mal, n'est assurément pas rare chez les hommes.

Quant à un *Régulus*, je suis sûr qu'il avait formé son ame de longue main à être touchée bien plus fortement de la pensée de faire l'objet de l'amour & de l'admiration de ses Concitoyens & de tous les siècles, que de l'idée de tous les tourmens qu'il allait endurer. Rien n'est plus beau que le tableau qu'*Horace* nous trace de son action, & de la sérénité avec laquelle il alla se livrer à la mort & aux tourmens: (*a*)

Non aliter tamen
Dimovit obstantes propinquos
Et populum reditus morantem,
Quam si clientum longa negotia
Dijudicata lite relinqueret,
Tendens Venafranos in Agros,
Aut Lacedemonium Tarentum.

Que ce que je viens de dire a été le caractère

(*a*) Od. 5. Lib. III.

ractère de ſon ame, c'eſt ce que toutes les autres actions de ſa vie prouvent. Il avait de l'ambition, ſans doute, & chaque homme en a, comme chaque homme a de l'amour; mais cette ambition ne pouvait être chez lui que le déſir d'être dans un poſte où ſes actions répandiſſent au loin l'admiration qu'il ſentait être en état d'imprimer. Si la vertu lui apparut d'abord comme un moyen de parvenir au Conſulat, dans ce Conſulat même il ne pouvait avoir que la gloire en vue & non les biens que les honneurs rapportent: puiſqu'à la tête des Armées de la République, il demanda ſon rappel, ſur ce qu'un ouvrier ayant pris le tems de la mort de ſon fermier pour lui dérober ſes outils de Laboureur; il craignait que ſa famille ne fût réduite à de fâcheuſes extrêmités, s'il ne revenait cultiver ſon champ. On voit bien qu'un homme que les plus grands emplois n'avaient pas mis plus à ſon aiſe, devait n'avoir guères eu le plaiſir en vue en y aſpirant. Mr. *Marmontel* ſe trompe donc en ce qu'il croit que *Régulus* n'aurait pas aimé la vertu ſi d'abord elle ne lui avait paru ſous la forme de l'utile & de l'agréable. Aſſurément elle lui parut ſous cette forme dans le moment même où il retourna ſe livrer aux plus affreux tourmens. Mais l'agrément qu'elle avait pour lui ne conſiſtait pas dans les plaiſirs des ſens. Il n'avait jamais pu y conſiſter; & cette antithèſe,

thèſe, entre les tortures & les buchers, & la vertu triomphante & couverte de gloire, eſt donc fauſſe & purement apparente. Il ne pouvait avoir vu dans la vertu des biens corporels qui n'y étaient pas, puisque les charges qu'elle pouvait lui procurer ne lui donnaient d'autre avantage que d'être aſſis dans une Chaire Curule, & d'être précédé de Licteurs; ce qui n'eſt pas un plaiſir exceſſif pour le corps, ni qui puiſſe exciter les hommes par les ſens à ſe donner des peines ſi extrêmes; & au milieu des buchers elle était encor plus triomphante, plus couverte de gloire que jamais: il emportait avec lui l'aſſurance d'une admiration que les plus grandes victoires, les plus auguſtes triomphes ne lui auraient pas acquis. Soit donc que la vertu lui parut comme un moyen d'acquérir un bonheur ou une gloire immortelle après ſa mort; elle avait dans ce cas les mêmes avantages pour lui, qu'elle avait eu autrefois. Je veux croire cependant que ſi dans la jeuneſſe, pour coup d'eſſai de vertu, on lui eut demandé cette preuve qu'il en donna, cela eut pu le faire balancer, mais il n'en ſuit pas de là qu'il s'y attacha par l'attrait des plaiſirs ſenſuels.

En général il faut avouer que les Romains étaient une nation d'hommes que les ſeuls plaiſirs de l'ame charmoient. Etaient-ils d'une autre nature que nous? Non. Mais ils avaient l'ame plus grande, ils connaiſ-

ſaient mieux la vraie dignité de l'homme, & ils s'attachoient plus à en inſpirer le ſentiment dès la plus tendre jeuneſſe. Rien ne peut mieux le prouver que cette réponſe de *Curius Dentatus* aux Ambaſſadeurs Samnites qui lui apportaient des préſens : J'aime mieux, leur dit-il, commander à ceux qui ont de l'or, que d'en avoir moi-même.

Ce qu'il y a de certain c'eſt que les plaiſirs du corps étant plus ſenſibles, plus à la portée de tous les hommes, on s'y attache aiſément pour peu que l'on s'y livre, & on oublie ceux qui ſont plus dignes de nous, qui nous élèvent ; ou du moins on ne travaille à ſe les procurer que quand ceux du corps ne s'y oppoſent pas, & cela n'eſt pas un grand mérite. Lorsque, par l'uſage des plaiſirs ſenſuels, une nation comme la Romaine s'y attache peu à peu invinciblement, on dit alors qu'elle s'amollit, qu'elle ſe déprave.

Si Mr. *Marmontel* avait parlé de ce qui ſe fait chez nous, il aurait eu raiſon. On attache communément les grands revenus aux grands emplois, & les grands revenus procurent les plaiſirs des ſens. Alors en donnant les grands emplois aux grandes vertus & aux grands talens, on pourra les exciter. Alors l'amour de la vertu s'évanouïra, & on vivra cependant dans le monde comme s'il y avait de la vertu, jusqu'à ce qu'elle entre en oppoſition avec les plaiſirs des ſens ; car

dans

dans ce cas on l'abandonnera. Il eſt vrai que la vérité & la ſainteté de notre religion, & quelques ames naturellement grandes qui ſubſiſtent encor par-ci par-là, ſuppléent, avec le peu de beſoin qu'on en a, à ce que notre conſtitution & notre éducation gâte & détruit: car il faut avouer que dans aucun tems on n'a moins compté ſur la grandeur d'ame des hommes que dans celui-ci. Il faut toujours leur préſenter l'appas de l'intérêt pour les faire aller. Mais tant que nous n'agiſſons que par de tels motifs; que nous nous diſons: ſi tu t'acquites bien de cet emploi de mille écus, tu en auras un de deux mille qui te mettra en état d'avoir une bonne table, équipage, &c. ne nous croyons pas meilleurs que des chiens, en rempliſſant nos devoirs; ſuppoſé même que le péril de la vie y fut attaché. Que je ſuſpende un morceau de chair à une certaine hauteur, mon chien y ſautera, au risque de ſe briſer mille fois les reins, jusqu'à ce qu'il l'ait attrappé.

Mr. *Helvetius* a écrit un très beau livre pour prouver qu'il n'y a que les plaiſirs des ſens qui nous faſſent agir; cela lui a été aiſé pour la plupart des hommes, qui en général ne ſont mûs que par-là, & ſurtout pour ceux d'aujourdhui: mais il aurait eu bien de la peine à le prouver s'il avait tiré ſes exemples des Romains. En général, ſi l'on n'admet que l'ame a des plaiſirs tout-à-

fait

fait indépendans du corps, & qu'elle a un ſentiment vif mais confus de l'attente d'en jouir après cette vie, que ce ſentiment eſt ce qui nous élève & conſtitue la dignité de notre être, on ne viendra jamais à bout de rendre raiſon des divers principes de nos actions.

Après cette petite digreſſion que j'ai cru néceſſaire pour mieux établir mes principes, je reviens à l'admiration que nous cauſe la grandeur d'ame en général.

Quelquefois une action peut n'être ni utile ni vertueuſe, mais elle peut être la marque d'une très grande ame, & alors nous l'admirons toujours. Un homme qui ſoutient avec conſtance un revers étonnant, ne nous paraît admirable, que, parce qu'il nous prouve qu'il aurait été capable de ſacrifier ce qu'il perd à des biens plus purs, tels que ſont la vertu & la gloire, ſi le cas l'avait exigé. Car du reſte il n'y a pas de mal à pleurer & à être déſolé d'un grand malheur qui nous arrive.

Je vais en citer un exemple bien frappant.

Du tems de la Conquête du Mexique, après la chûte de *Montézum*, les Mexicains ſe défendaient encore contre les Espagnols, ſous la conduite d'un Prince du ſang de leurs Empereurs, nommé *Guatimozin*, qu'ils avaient mis à leur tête. Enfin après avoir tout fait & tout tenté, pour ſauver ſon peuple

ple & conſerver ſon Trône, cet infortuné Monarque tomba entre les mains des Eſpagnols, avec ſon Grand-Prêtre. Ceux-ci, dont l'avidité n'avait point été aſſouvie par l'or qu'ils avaient trouvé dans leur conquête, & perſuadés que *Gatimozin* avait caché des trésors immenſes, prétendaient qu'il les leur découvrît. Soit fidélité à un engagement pris de ne rien contribuer à la ſatisfaction de l'avarice de ſes cruels vainqueurs; ſoit obſtination & haine contre eux; ou ſoit qu'effectivement il n'en eut point de cachés, il perſiſta à ne vouloir pas leur dire ce qu'ils exigeoient, tant qu'à la fin ces barbares, pour lui arracher ſon ſecret, le couchèrent lui & ſon Grand-Prêtre ſur des charbons ardens. Dans cette horrible torture, le Grand-Prêtre pouſſait des cris affreux. Alors *Gatimozin*, à qui les tourmens n'avaient pas arraché la moindre plainte, ſe tournant vers lui: *Et moi*, lui dit-il, *ſuis-je ſur un lit de roſe?* Cet exemple d'une ame inébranlable toucha tellement le Grand-Prêtre qu'il retint ſes cris; & ils ſoutinrent tous les deux cet horrible martire avec conſtance, juſqu'à ce que *Cortès*, inſtruit de ce qu'on feſait ſouffrir à ce malheureux Prince, le vint délivrer lui-même.

Cette action n'eſt rien en elle-même; elle ne pouvait avoir le bien de ſes peuples en vue, pour l'admirer par-là; le moindre

édit

édit d'un Prince peut avoir plus d'utilité que ce que fit *Gatimozin*. Mais elle fera dans tous les siécles l'admiration de tous ceux qui l'apprendront. Je dis qu'elle n'était pas même un devoir, car s'il avait des trésors cachés, il pouvait, à la vue des tourmens qu'on lui préparait, les découvrir sans crime; & supposant qu'il n'en eut point de cachés, ou qu'il crut de son devoir de le taire à ses bourreaux, il pouvait crier comme son Grand-Prêtre: car je crois que personne n'osera blâmer celui qui crie, quand on le couche sur un pareil matelas. Ce n'est que la grandeur d'ame dont ce trait est la marque, qui le rend si frappant. Celui qui sait garder une ame tranquille au milieu des tourmens si affreux, nous prouve qu'il connaît quelque chose de plus précieux que le corps, & qu'il ne balancerait pas à sacrifier sa vie & tout ce que l'homme connaît de plaisirs sensuels, à des plaisirs plus nobles & plus purs. Car je crois qu'il n'y a personne qui n'aimât mieux mourir mille fois que de passer cinq minutes sur une telle couchette.

Enfin pour appuyer encor plus mon sentiment que ce n'est que lorsque nous voyons agir les hommes selon la dignité de leur être que nous les admirons; & que cette dignité consiste dans la préférence qu'ils donnent à leur ame sur leur corps, qui ne peut provenir que d'un sentiment de son immortalité,

té, je vais alléguer encor l'exemple d'un Héros bien connu de l'Antiquité. C'eſt *Caton d'Utique*. Nous avons mille preuves dans toute ſa vie de ſon amour pour la vertu, qui le font regarder comme une des ames les plus fortes qui ayent jamais exiſté. *Pline le Jeune* conte de lui, que paſſant un jour par les ruës de Rome, pris de vin & la tête enveloppée dans ſon manteau, il y eut des gens curieux de ſavoir qui était ce Citoyen ivre. Ils ſoulévèrent ſon manteau, & reconnaiſſant *Caton*, dit *Pline*, ils furent ſi frappés, qu'on aurait dit que c'était lui qui les avait ſurpris en faute, & non eux qui l'euſſent ſurpris. Tant le reſpect qu'on avait pour ſa vertu était grand. Et *Horace* le peint par ces vers. (*a*)

Et cuncta terrarum ſubacta
Praeter atrocem animum Catonis.

Mais la principale & la plus glorieuſe action de ſa vie, ce fut la dernière, lorsqu'il ſe tua pour ne pas ſurvivre à la perte de la liberté. Cet amour de la liberté a par ſoi-même quelque choſe de grand, & nous admirons toute action entrepriſe par ce principe. Or cette grandeur vient évidemment du ſentiment de la dignité de notre être. Celui qui eſt perſuadé que

(*a*) Od. I. Lib. II.

que l'ame eſt la plus noble partie de lui-même, doit ne reconnaître d'autre ſupériorité que celle de la grandeur d'ame, & chacun peut ſe donner le degré de grandeur d'ame qu'il veut. Ce n'eſt pas que la liberté ſoit la licence de faire ce qui bon nous ſemble; car l'ame ſe plaît à l'ordre, dont elle a un ſentiment très-vif; ainſi la plus grande ame obéit volontiers aux loix, mais non point à un homme. Dans une République l'homme eſt ſujet aux loix, c'eſt-à-dire à l'ordre, & cet empire n'a rien d'affligeant pour lui: mais ſous un Deſpote il obéit aux caprices d'un homme, & cela l'avilit. Si donc pour ſes avantages corporels un homme conſent à cet aviliſſement, il montre par-là même qu'il a l'ame petite. Et ſi *Caton* pour conſerver ſa vie & ſa fortune avait accepté les propoſitions de *Céſar*, il nous aurait montré une ame faible. Mais en aimant mieux mourir que de ſe ſoumettre à un Deſpote, lui aux yeux de qui ce n'était pas un crime de ſe donner la mort, il prouva que ſon ame était ſenſible à la vraie dignité de ſon être, & ſon action nous pénètre d'admiration. Cependant qu'on remarque combien elle devient plus admirable par la circonſtance, de ce qu'avant de ſe tuer, il lut deux fois le *Phædon* de *Platon*. La certitude que c'était l'eſpoir d'une autre vie qui le faiſait agir, nous imprime un reſpect pour lui, qu'on ne fau-

rait

rait exprimer. Et ſa célébrité le met au-deſſus de *Socrate*, qui eſt l'unique rival de gloire qu'il ait dans l'Antiquité. Il y a des gens aſſez inſenſés pour traiter *Caton* d'homme puſillanime. J'ignore quel eſt le degré de violence qu'il faut qu'ils ſe faſſent, pour dire une choſe, qui aſſurément doit choquer les ſentimens de leur cœur; ou ſi c'eſt réellement leur penſée je les plains: car alors il faut que leur eſprit ſoit tellement préoccupé d'une idée qui les mene à cette concluſion, qu'elle détruiſe en eux les plus purs ſentimens de la Nature, ceux qu'on retrouve chez les Nations les moins raffinées. Mais il y a une autre accuſation dont on prétend noircir les Romains, & ſur laquelle je veux les défendre. On dit qu'ils ne rechercherent que la gloire dans toutes leurs actions; & on leur en fait un crime, on appelle cela orgueil. J'ai déjà montré aſſez clairement que je mettais le plaiſir d'être admiré au nombre des plaiſirs les plus purs de l'ame. Cela eſt vrai, mais il tire ſon plus grand éclat du ſentiment de l'immortalité de notre être, ſur quoi ſe fonde la préférence que l'ame a ſur le corps. Car à parler proprement, tous les plaiſirs ſont des plaiſirs de l'ame, puiſque c'eſt elle qui les reſſent tous. Mais les vrais plaiſirs de l'ame ſont ceux qu'elle peut attendre de goûter ſans le corps, tel eſt la conſcience de ſon propre,

pre prix, & l'admiration des autres hommes. Celui qui n'attend que la gloire préſente de ſes actions, a ſans doute des idées plus baſſes de la gloire, que celui qui indifférent ſur ce qu'on penſe de lui à préſent, oſe eſpérer qu'il viendra un jour où tout le mérite de ſes actions ſe découvrira. Mais ſans-doute que de ces ſentimens les plus élevés, nous ne ſaurions nous en faire que des idées analogues. Ainſi les Romains pouvaient croire qu'après leur mort leur ame entendrait les jugemens qu'on porterait de leurs actions ici bas, & que cela ferait une partie de leur félicité; ou que la renommée d'un homme ſe répandait dans la vie qui devait ſuivre celle-ci, comme elle fait dans celle-ci; & que plus il y aurait de gens inſtruits de leurs actions vertueuſes, plus ils ſeraient célèbres après leur mort. Car toutes les religions ne font pas conſiſter le bonheur après cette vie, comme notre ſainte religion, dans la contemplation de la Divinité, & les Anciens ne mettaient pas leurs champs Eliſiens dans l'Olympe.

Il eſt bon de remarquer que le Chriſtianiſme élèvant l'homme à un degré de dignité auquel nulle religion ne l'élève; toutes ſes vertus acquierent une grandeur, un éclat, auquel nul autre homme ne ſaurait arriver, de quelque religion qu'il ſoit, & qui ſurpaſſe toute imagination. Mais il ne faut

pas

pas pour cela vouloir rabaiſſer les Romains, qui dans leur amour pour la gloire même, avaient le véritable ſentiment de la dignité de l'homme; & qui, je l'oſe dire, était plus efficace chez eux que chez nous, quelque ſupériorité que nous ayons ſur eux du côté de la vérité.

Voilà donc comme dans toutes les actions qu'on fait on s'aime toujours ſoi-même uniquement. Mais l'un trouve du plaiſir à ceci, & l'autre à cela. Heureux celui qui en trouve à la vertu, & aux biens dont il pourra eſpérer de jouïr tout le tems de ſon exiſtence; & qui eſt aſſez pénétré du ſentiment intérieur qui lui dit qu'il eſt fait pour exiſter au delà des bornes de cette vie, pour en faire la régle de ſes actions; ſoit qu'il croye que ſon bonheur après la mort conſiſtera à jouïr de l'admiration des autres hommes; ſoit qu'il le place dans la contemplation de la divinité, il eſt toujours ſûr que la vertu ſeule lui procurera ces biens. Heureux le pays où cette façon de penſer règne!

Après avoir expliqué autant qu'il m'eſt poſſible mes idées, ſur les objets de notre admiration, & ſur ce qui produit la Gloire, je viens à la principale partie de ce Traité; à l'admiration qu'inſpire le Conquérant. C'eſt proprement les réfléxions que je fis là-deſſus en liſant le Traité de Mr. *Marmontel*, qui me mirent la plume à la main. Je tâche-

cherai de déduire celle que nous avons pour eux des principes généraux que je viens d'établir, & je prouverai deux choſes: la premiere, c'eſt qu'ils n'obtiennent que la Gloire qu'ils méritent, que nous n'avons point pour eux une admiration aveugle, folle, & qui heurte toute raiſon; la ſeconde, qu'ils en méritent une grande, malgré tous les ſophiſmes de ceux qui crient contre la guerre; qu'ils ſont ſûrs de l'obtenir, & que rien ne changera nos notions là-deſſus. Effectivement *Alexandre*, *Charles* XII ſeraient bien à plaindre, ſi, après avoir mille fois expoſé leur vie pour en acquérir, il dépendait d'un Auteur de la leur ôter.

Les Conquérans peuvent aſpirer à deux ſortes de Gloire. Celle de Héros, d'hommes magnanimes, qui eſt la premiere, & la plus grande; & celle de grands génies dans l'Art de la guerre, qui eſt la moindre. Mais par ces deux qualités ils méritent notre admiration, & ils l'obtiennent.

Ils ont, quant à l'admiration que la grandeur d'ame inſpire, un préjugé très favorable pour eux; c'eſt le courage qu'ils montrent en affrontant la mort. Je l'ai déjà dit, cette vertu eſt de nature à nous faire toujours ſuppoſer la grandeur d'ame, partout où elle ſe trouve; parce que le ſacrifice de la vie étant le plus grand qu'un homme puiſſe faire de tous les biens du corps,

corps; celui qui oſe la haſarder nous montre par-là même qu'il ſent qu'il y a quelque choſe de plus précieux que la vie temporelle pour l'homme; à moins que le motif viſible d'une action courageuſe ne ſoit vil, & n'ait un but encor moindre que la conſervation de la vie; car alors toute la dignité de cette action s'évanouït. Mais quand le motif en eſt ignoré on lui en ſuppoſe un grand & cela ſur-tout dans un Monarque. Et en effet rien n'eſt plus naturel. Un Prince qui n'aurait qu'un Million de revenu, pourrait ſe procurer toutes les aiſances & tous les délices de la vie. Il pourrait vivre en vrai *Sardanapale*. On ne ſaurait donc croire qu'en renonçant à tous les plaiſirs, en s'expoſant aux fatigues & aux dangers de la guerre, il puiſſe agir par un intérêt ſenſuel: ce ne peut donc être que le déſir de la gloire qui le guide, & ce déſir étant très noble, & très digne de l'homme par les raiſons que j'ai dites plus haut, jette ſur le Héros un caractère de grandeur, qui le fait infailliblement admirer. Son ambition même, en lui en ſuppoſant, doit être de l'eſpèce la plus relevée, & ne ſaurait rien diminuer de ſa gloire. Le courage eſt ce qui ſeul fait admirer le Guerrier: & ſi un Monarque ne combat lui-même à la tête de ſes Armées, jamais il n'obtiendra l'admiration qu'on a pour le Héros. *Achille* reſte toujours plus grand à nos yeux que le ſage

Ulisse; ou pour me servir d'un exemple plus récent, je suppose que *Philippe Second* fut parvenu, du fond de son Cabinet, à se soumettre la France, & à fonder cette Monarchie universelle qu'on croit avoir été son but, il n'aurait jamais obtenu que la gloire du second rang, qui consiste dans l'admiration qu'on a pour la grandeur de l'esprit. Mais *Alexandre* & *Charles XII* sont admirés, parce qu'ils ont mille fois exposé leurs vies, parce qu'ils ont soutenus des fatigues & des maux sans nombre.

Dans les admirateurs que la célébrité procure à un Héros, il faut d'abord distinguer ceux qui sont bien instruits de toutes ses actions, & c'est le plus petit nombre, & ceux qui ne le sont que d'une manière vague ou fausse. On verra que la différence des jugemens chez la plupart des hommes, ne vient que du plus ou du moins de lumières qu'ils ont, sur les motifs qui ont fait agir celui qu'ils admirent; & que l'impression que les actions font sur eux est généralement parlant la même.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici, que nous avons tous un penchant à nous former une idée du caractère d'un homme sur ce que nous en savons. Ainsi si nous n'en savons qu'une action, nous partons de-là & nous jugeons sur tout le reste. Soit effet d'une curiosité naturelle, que nous avons reçue pour notre bien-être, soit quel-

quelque autre raiſon, le fait eſt toujours vrai. Si cette action eſt ſi grande, que ſon éclat éblouiſſe, on ne regarde plus le reſte, nous ne jugeons que là-deſſus. Telle eſt l'action de *Régulus*, de *Caton*, de *Brutus*, elle abſorbe tout le reſte de leur vie, qui eut fait ſouvent la gloire d'un autre.

Si c'eſt par une ſuite d'actions grandes, mais moins grandes que celles des Héros que j'ai nommés, qu'un homme s'eſt fait connaître, alors la ſomme de ces actions eſt ce, qui décide du degré d'admiration qu'il nous inſpire.

Je veux qu'*Alexandre* me ſerve de preuve. Ce Prince ſort de la Gréce à la tête d'une petite Armée, en comparaiſon des forces de l'ennemi qu'il allait attaquer. Il conquiert l'Aſie & l'Egypte. Voilà tout ce qu'en ſavent ceux qui ne ſont pas inſtruits à fond de l'hiſtoire de ce Prince. Il y a pluſieurs choſes là qu'il faut conſidérer.

Un nouvel Empire qui s'élève, le quart du monde connu qui change de maître, cela rend le fait important quant à l'effet, & par conſéquent célèbre. Mais cela ne fait point du tout admirer *Alexandre*; car ſuppoſons un moment qu'il eut acquis tout cela par héritage, la choſe, la même quant à l'effet, ne nous ferait pas la moindre impreſſion.

Vaincre de nombreux ennemis avec une armée faible, cela ſuppoſe d'abord une gran-

de habileté, un génie vaſte & éminent. Premier objet d'admiration.

Il a été obligé de livrer pluſieurs batailles, où il a combattu, ou dû combattre, à la tête de ſon armée; ce qui revient au même; car à moins de ſavoir le contraire on ſuppoſe toujours qu'un Général d'armée combat lui-même. Il a donc hazardé ſa vie; preuve que la vie n'était pas ce qu'il avait de plus cher au monde; preuve qu'il attendait une récompenſe de ſes actions qui devait durer au delà de la vie; preuve de grandeur d'ame. Second & principal objet d'admiration, qui joint à la célébrité couvre *Alexandre* de gloire.

Mais cette gloire eſt folle & injuſte, dira-t-on, car elle n'eſt pas fondée ſur la vertu & ſur la juſtice. C'eſt vouloir célébrer un homme d'avoir volé la bourſe à un autre ſur le grand chemin, parce qu'il court risque d'être pendu. *Alexandre* avait-il plus de droit au Royaume de Darius, que le brigand à la bourſe de celui qu'il attaque? Cette façon de juger ne vient-elle pas viſiblement de l'aveuglement des hommes, & ne ſont-ils pas obligé de démentir les principes du juſte & de l'injuſte pour approuver les actions d'*Alexandre*? Oui, s'il avait expoſé ſa vie pour ſon Etat, qu'on l'admirât alors, je ne m'en étonnerois point. Mais pour attaquer un Roi infortuné, n'eſt-ce pas

pas un faux éclat, l'effet du préjugé qui nous éblouït.

Nous avons assurément un sentiment du juste & de l'injuste, qui nous fait désapprouver sans balancer une action dès qu'elle choque la justice.

Pour réunir dans la personne du Conquérant ces deux sentimens qui paraissent opposés, il faut considérer deux choses.

La première c'est que nous ne considérons l'homme pour le louer & le blâmer, que dans son rapport le plus frappant, & dans celui par lequel il a, ou il aurait pu avoir, quelque relation avec nous. Ainsi dans un Roi nous ne considérons que le Monarque, jamais l'homme. De là nous ne regardons aussi le Roi qu'en relation avec son peuple. Or pourquoi les hommes ont-ils formé des sociétés si ce n'est pour la défense contre le ravisseur injuste & puissant? Donc la première utilité à leurs yeux a été la défense, & celui qui par sa prudence a su le mieux leur procurer les moyens de se défendre, a dû mériter leur plus grande estime. S'il va jusqu'à hasarder sa vie pour cet effet, sa grandeur d'ame a dû les frapper d'admiration. Mais se défendre entre sociétés, ce n'est pas seulement repousser celui qui nous menace d'une totale destruction, c'est défendre tous ses droits, tout ce qui peut servir à rendre notre existence agréable, & dont nous sommes en possession.

Pour cela il faut qu'un peuple se rende redoutable à ses voisins, & qu'il punisse celui qui ose empiéter sur ses droits. Et comment peut-il autrement le punir qu'en l'affaiblissant; & c'est ce qui rend les conquêtes justes quand la guerre l'est. Voilà donc notre sentiment du juste, qui n'est point violé par les conquêtes. Or comme sous un Roi guerrier, un peuple devient formidable, & que la crainte qu'il inspire à ses voisins le rend tranquille, & le maintient dans les droits qu'il a; on juge qu'un peuple est toujours heureux sous un roi conquérant. Et l'on n'exige pas qu'il rende les autres peuples heureux, mais le sien. Prétend-on que la tête & les membres d'un homme travaillent pour le plaisir d'un autre? Et le Roi n'est-il pas le chef d'un corps dont les peuples sont les membres? Voilà pourquoi l'on suppose toujours que le Roi qui hasarde sa vie à la guerre, la hasarde & la sacrifie pour le bien de son peuple. Et cette action est bonne & magnanime. Car en effet comment pourrait-on juger autrement, puisqu'en restant dans son palais, il pourrait goûter tous les plaisirs des sens. C'est donc à la gloire, à la vertu qu'il sacrifie ses plaisirs & ses jours.

Une autre chose qu'il faut considérer c'est que, de ce que ce n'est pas celui qui entre dans les Etats de son voisin qu'on regarde comme l'injuste, mais celui qui a le premier

lésé

léſé les droits de l'autre, & de ce que ces droits ſont ſouvent embrouillés, il s'en ſuit que quand nous ignorons le ſujet d'une guerre, nous ſuppoſons qu'un Roi a eu ſes raiſons pour la faire : ou plutôt ſans nous en embaraſſer, comme d'une choſe qu'il eſt impoſſible de ſavoir, nous ne conſidérons que l'utilité, que la ſageſſe & le courage du Roi guerrier rapporte à ſon peuple, & nous ne ſongeons pas au ſujet de la guerre. C'eſt-là le cas de ceux qui ne ſont inſtruits qu'en gros de ce qui regarde le vainqueur de *Darius*. Ils voyent un jeune Prince, brave & vaillant, d'un génie ſupérieur qui triomphe de ſes ennemis, & qui par ſes victoires rend ſon peuple puiſſant & heureux ; & ils ne ſongent pas au ſujet de la guerre. Si l'on était bien ſûr de l'injuſtice de l'entrepriſe d'*Alexandre*, notre amour naturel pour la juſtice nous ferait trouver un déplaiſir à toutes ſes actions, quoique nous l'admiraſſions toujours, parce que nous ſuppoſons toujours qu'il travaille au bonheur de ſon peuple ; & que c'eſt à cela, & au déſir d'être admiré qu'il ſacrifie ſa vie.

Mais ſi l'amour n'eſt produit que par des actions de l'utilité desquelles nous nous reſſentions, la haine ne vient que des maux dont nous ſommes frappés. Il eſt donc évident que ſi les maux d'une guerre ne nous touchent point, nous n'avons aucune

raiſon de haïr celui qui la fait à des peuples, avec qui nous ne ſommes en aucune relation. Alors nous jugeons des coups ſans aucune partialité, & naturellement nous ne ſaurions haïr la guerre, puiſqu'elle eſt ſi commune, & l'unique ſoutien d'une paix durable. Donc cette idée de guerre ne ſaurait effacer en nous l'impreſſion que les grandes qualités & la grandeur d'ame d'*Alexandre* nous inſpirent. Mais l'effet naturel de la haine étant de nous faire trouver du déplaiſir aux perfections de celui qui en eſt l'objet, nous nous aveuglons ſur toutes ſes grandes qualités; & ſans réfléchir s'il travaille pour le bien de ſon peuple ou non, s'il montre de la grandeur d'ame, nous tâchons, autant qu'il eſt en nous, de lui ôter toutes les bonnes qualités qu'il poſſède. Eſt-ce en Allemagne que je dois en citer des exemples?

Quant à ceux qui ſont inſtruits à fond de l'hiſtoire d'*Alexandre*, ils ſavent que toute la Grèce faiſait une eſpèce de République ſemblable à la Suiſſe, ou aux ſept Provinces-Unies; qu'il y avait toujours un peuple qui y dominait; & que dans ce tems-là c'étaient les Macédoniens; qu'*Alexandre* était pour ainſi dire le *Guillaume* III de la Grèce; que les Grecs & les Perſes étaient des ennemis implacables; que ceux-là avaient eſſuyé bien des fois les guerres les plus cruelles de la part des autres,

tres, & avaient couru risque d'en être subjugués: ceux, dis-je, qui savent tout cela, savent aussi qu'*Alexandre* fesait une guerre très juste & très utile à sa patrie: ils savent aussi mieux toute l'histoire de sa vie qui n'est jusqu'à son retour de ses conquêtes, d'un bout à l'autre, qu'un recueil d'actions très magnanimes.

Si la guerre est souvent utile & nécessaire, nous ne pouvons avoir d'aversion naturelle pour elle. Et comme il faut beaucoup de grandeur d'ame pour s'exposer à ses dangers & à ses fatigues, il est naturel que nous admirions celui qui la fait faire. Enfin les raisons de la guerre sont si embrouillées que souvent les deux partis peuvent en faire une juste. Tel est ce problême du droit des gens, sur le commerce des puissances neutres avec des nations belligérantes, & des guerres qui en peuvent naître. Mais en général on s'embaraſſe peu du sujet de la guerre à la lecture de la vie d'un Héros. Ce qu'on recherche le plus ce sont les motifs, si son but a été de procurer le bien-être de la nation qui l'a entreprise: & comme le Roi conquérant atteint d'ordinaire à ce but, on l'estime & on l'admire.

Cependant si on sait qu'elle est juste, cela augmente beaucoup l'intérêt que l'on prend au Héros. Je crois que personne ne niera qu'un des plus beaux traits de l'histoire de

Charles XII ne ſoit, lorsque ſe levant au milieu de ſon Conſeil il dit: *Meſſieurs, j'ai réſolu de ne jamais faire une guerre injuſte; mais de n'en finir une légitime que par la perte de mes ennemis.* Comment peut-on donc trouver étrange que l'on admire un Roi qui après cela montre le courage le plus intrépide; le courage étant une vertu qui par ſa nature même nous force de l'admirer, ainſi que je l'ai prouvé. Nous nous réjouirons pourtant toujours des malheurs d'un uſurpateur injuſte, dont le courage n'a eu qu'un motif corporel & bas.

Mais, me dira-t-on peut-être, ce ſont les ſuccès qu'on admire dans un guerrier. Supposé qu'*Alexandre* eut été obligé de fuir honteuſement, & de courir ſe cacher dans ſes Etats, on ne parlerait non plus de lui que s'il n'avait jamais exiſté. A cela il y a deux choſes à repondre, la premiére c'eſt que cela a ſes raiſons, la ſeconde c'eſt que ſous certaines reſtrictions cela n'eſt pas vrai.

Cela a ſes raiſons, en ce que nous ne jugeons de la ſageſſe des moyens que par le ſuccès d'une entrepriſe. Et cette façon de juger eſt ſi naturelle que je ne vois pas comment on peut juger autrement, puiſqu'elle ſe fonde ſur la relation qu'il y a entre les cauſes & les effets. Ainſi de mauvais

vais ſuccès doivent donc ôter à un Prince cette partie de l'admiration qu'il peut obtenir en qualité de grand génie pour la guerre. Comme on ſuppoſe après cela que c'eſt le courage & l'intrépidité qui fait vaincre, il eſt naturel de croire que ceux qui ont été vaincus ont mal combattu : le Roi guerrier perd donc auſſi la gloire qui naît de la grandeur d'ame, parce qu'on croit qu'à la vue de la mort la frayeur l'a ſaiſi, à moins qu'on ne ſoit bien ſûrement inſtruit du contraire. Car ſi après avoir combattu vaillamment, il avait péri, ou qu'il eut été mis hors de combat, comme *Charles* XII à Pultava, on ne l'en admirerait pas moins.

En ſecond lieu je dis que cela n'eſt pas vrai ſous certaines reſtrictions. Qu'*Alexandre* eût péri dans le combat du Granique après avoir combattu vaillamment, (car il ne fallait pas qu'il fuit, parce que la fuite marque un amour pour la vie préférablement à la gloire, ce qui répugne abſolument à l'idée d'un Héros,) il n'en aurait pas moins été admiré. Toutes les conquêtes d'*Alexandre* ne nous le feront jamais admirer comme *Léonidas*, qui ſe fait maſſacrer au paſſage des Thermopiles avec ſes trois cens Spartiates. Mais dans ce cas au moins, il aurait été moins célébre. Aſſurément. Son expédition auſſi-tôt finie que commencée

n'aurait produit aucun effet remarquable. Et c'eſt la grandeur de l'effet d'une action qui lui donne de la célébrité, comme je l'ai déja dit. Il eſt donc naturel que ſon nom n'eut point été ſi répandu. D'ailleurs il n'aurait pas fait tant d'actions magnanimes: il n'aurait pas ſi ſouvent montré qu'il préférait la gloire à la vie: & la quantité d'actions magnanimes, marquant la fermeté du principe qui fait agir, augmente la gloire.

Ce n'eſt abſolument que le courage perſonnel qu'on admire dans un Conquérant, parce qu'il eſt la marque de la grandeur d'ame. Et ce courage ne conſiſte point du tout à donner la mort à pluſieurs hommes, mais à l'affronter. Savoir vaincre n'eſt grand que parce qu'il faut auparavant ſavoir mourir. Autrement quiconque connaît notre manière de faire la guerre, n'eſtimerait point du tous nos guerriers; puiſque de mille braves Officiers, il n'y en a pas vingt peut-être, qui dans le combat ayent tué un homme de leur main; parce que nous ne combattons presque plus que de loin. Et cela ſert admirablement à appuyer mon ſentiment, que la grandeur d'ame, dont le courage eſt une marque, n'eſt autre choſe que le ſentiment de la grandeur & de la dignité de notre être; qui nous montre qu'étant faits pour exiſter au delà de cette vie, elle n'eſt pas ce que

nous

nous avons de plus précieux ; & que nous devons nous assurer des biens dont notre ame puisse jouir après avoir quitté ce corps.

Si quelqu'un doutait de ce que je viens de dire, qu'il lise *Quinte Curce*, & qu'il me dise ce qui le frappe le plus, ou l'idée qu'*Alexandre* a conquis l'Asie dans une si grande jeunesse ; ou lorsqu'il lit que ce héros sauta du haut du mur d'une ville assiégée dans la ville même ; & que combattant là avec le plus grand courage il donna aux siens le tems de le secourir & de prendre la place ? Est-ce à Nerva que *Charles* XII nous paraît le plus grand, ou à Bender, lorsque dans une maison embrasée on le voit tranquille, aimer mieux se laisser enterrer sous les ruines de cette cabane, que d'abandonner la dernière ressource qui lui restait pour retablir les affaires de son Royaume, & punir un ennemi qui l'avait injustement attaqué ? Et quoique la Pologne dont le Roi l'avait léfé, lui appartînt de droit, ce mépris des biens personnels qu'il témoigne, en en plaçant la couronne sur la tête d'un autre, n'est-il pas très admiré ? Quoique sans doute sa valeur le soit encor plus, parce que naturellement parlant le sacrifice de la vie est plus grand que celui des biens. Ce ne sont donc pas les succès qui rendent le Conquérant admirable comme Héros, & si, au lieu d'être battu à Pultava, *Charles* XII

avait vaincu & détrôné *Pierre le Grand*, il nous paraîtrait peut-être plus grand homme de guerre, mais non Roi plus magnanime.

On ne sera pas fâché, que je remarque, que ce que je viens de dire n'est vrai que des Monarques: car pour les Généraux d'armée, ce sont absolument les succès qui font leur gloire. Quelque valeur qu'ils montrent à la tête d'une armée, elle ne frappe guères, ou elle reste éternellement oubliée: on ne compte leur mérite que par victoires; & cela a une raison très délicate & très palpable. Les Généraux d'armée ne peuvent aspirer qu'à la gloire du second ordre, celle de grands génies dans l'art de la guerre; ils ne parviennent presque jamais à celle de Héros. Que le motif d'intérêt personnel soit ce qui fait exercer à quelqu'un ses grands talens, c'est à quoi l'on ne regarde pas; parce que le commerce des talens est établi. Milord *Marlborough* a pu être avare, & faire la guerre pour s'enrichir; un *Voltaire* a pu écrire pour cet effet; l'un & l'autre cependant ont été des génies singuliers, & on les admire.

Mais comme une action considérée sous un aspect moral, ne tire sa grandeur, sa bonté, que du motif, il faut que celui-ci soit pur & reconnu universellement pour tel. Or chez un Général d'Armée, la récompense suit de près tout succès; dès-lors son courage n'a point cette pureté de motif qu'on

qu'on exige, au moins ne peut-on point l'y supposer certainement; il cesse donc d'être admirable; à moins que par des actions particulières il ne montre une véritable grandeur d'ame, & que ces actions n'ayent le bonheur de devenir célèbres. L'usage de la langue dans l'épithète de Grand, montre la vérité de ce sentiment, quoique sans doute cette épithète se donne souvent à tort. On donne le surnom de Grand à ceux qui ont marqué une grandeur d'ame surprenante. On dit *Pierre le Grand*, *Henri le Grand*, *Alexandre le Grand*. A ceux, à qui on n'attribue que la grandeur de génie, en quoi que ce soit, ce mot ne leur est attribué que comme une épithète: on dit le *grand Corneille*, *le grand Colbert*, & l'on dit aussi le *grand Condé*, le *grand Turenne*. Ceci n'est pourtant vrai que des Généraux qui servent un Roi, car ceux d'une République, où tous les membres ont part à la Royauté, & surtout où les récompenses ne consistent qu'en gloire, obtiennent toujours l'admiration due à la grandeur d'ame.

Mais enfin la guerre est un fléau: pourquoi n'admirer que ceux qui ont fait de grandes actions guerrières? Un Roi peut avoir autant de grandeur d'ame en restant en paix, qu'en faisant la guerre: & par la paix il rend toute la terre heureuse; au lieu que par la guerre il en trouble le repos. Et s'il n'y a que ce qui est utile qui soit vertueux, & ce qui est vertueux qui soit vraiment grand,

grand, celui qui maintient ſes Etats en paix eſt plus grand que celui qui conduit les guerres les plus difficiles. Mr. *Marmontel* aura donc raiſon de dire qu'il y a un faux merveilleux ſur lequel ſe fonde une fauſſe gloire, & ce faux merveilleux ſera ce qu'on appelle vulgairement Héroïſme. C'eſt-là la véritable thèſe que cet Auteur ſoutient dans ſon traité ſur la gloire, & je vais tâcher de la détruire.

Quand on a un principe dont on part, & qu'on ne voit que lui, qu'aveugle envers tout le reſte on ne raiſonne que là-deſſus, on tombe néceſſairement dans des erreurs. C'eſt là le cas ordinaire de ceux qui dans ce ſiècle philoſophique raiſonnent ſur la morale. Il y a dans le point que j'examine ici pluſieurs erreurs qui ont induit Mr. *Marmontel* à raiſonner comme il a fait. La première, c'eſt qu'il regarde la guerre comme un mal. Cela eſt vrai dans un certain ſens, mais on ne veut pas diſtinguer. La ſeconde, c'eſt qu'on s'imagine qu'un Conquérant eſt un homme qui, s'ennuyant un jour ſe dit à lui-même: *que ferai-je aujourd'hui? Faiſons la guerre:* & que là-deſſus ſort à la tête de cent mille hommes de ſon pays; brûle cent villages; prend & pille une vingtaine de villes; & les garde enſuite pour lui, juſqu'à ce qu'ennuyé de nouveau l'envie de faire la guerre le reprenne. Une troiſième erreur, c'eſt

que

que, parce que le Conquérant prend ce qui appartient à un autre, & que cela n'eſt pas permis dans la vie civile, quelque offenſe qu'on ait reçue de ſon voiſin, on le regarde à peu près comme un voleur de grand chemin, comme ſi deux hommes dans la ſociété & deux peuples étaient la même choſe. Et avec de telles idées on ſe croit fort au deſſus du vulgaire, on juge, dit-on, ſuivant la raiſon. Enfin, la quatrième erreur c'eſt qu'on attribue tous les maux d'une guerre au Prince qui la fait.

Je m'en vais éclaircir cette matière autant qu'il m'eſt poſſible, & juſtifier le jugement du vulgaire contre les accuſations des Philoſophes, qui jugent ſouvent moins bien que celui-là, parce qu'entraînés par des ſophismes, ils s'éloignent des ſentimens qui naiſſent en nous de la nature même des choſes.

Si Mr. *Marmontel* fait un moyen de rendre tous les hommes ſupérieurement bons, juſtes, & vertueux, il nous fera plaiſir de nous le découvrir. Alors la guerre ſera auſſi inutile que les procès; il n'y en aura point. Mais tant que cela ne ſera pas, la guerre ſera ſouvent un bien, une néceſſité abſolue.

Otium Divos rogat impotenti
Prenſus Ægaeo ——— ———
Otium bello furioſa Thrace,
Otium Medi pharetra decori,

Gros-

Grosphe, non gemmis, neque purpura venale, nec auro. (a)

Cet *Otium*, cette paix, cet aiſe que chacun déſire eſt d'ordinaire le fruit de la guerre. Pour qu'un peuple l'obtienne, il faut ſouvent que le ſang coule. On ne peut pas ſe laiſſer dépouiller par un voiſin injuſte. Il faut qu'une nation ſe rende redoutable, pour mettre un frein viſible à l'injuſtice des autres. Alors on demande du chef de l'Etat qu'il fache en aſſurer le repos par tous les moyens poſſibles. Mais l'agreſſeur doit au moins être deteſté. Aſſurément: & il l'eſt quand ſon attaque eſt viſiblement injuſte & cruelle. On veut abſolument regarder la guerre comme le cas de deux hommes dont l'un tire l'épée ſur l'autre de gayeté de cœur, & l'autre ſe défend. Mais eſt-ce là le cas de toutes les guerres, ou de quelque guerre que ce ſoit? Croit-on ſérieuſement qu'il y ait des Princes qui lancent leurs peuples ſur d'autres comme des chiens de chaſſe? Il a pu arriver qu'un Prince avide, voyant une grande facilité à conquérir un pays, y ſoit entré de but en blanc: mais cela eſt bien rare, & un tel Prince fut-il jamais admiré? Cependant, c'eſt pour éviter un tel malheur qu'on ne ſouffre pas qu'une Nation acquière un certain degré de puiſſance,

(a) Hor. Od. XVI. Lib. 2.

ſance, auquel on ne puiſſe vraiſemblablement reſiſter. Toute guerre a ſes raiſons. L'homme aime la vie, il ne va jamais la risquer pour le plaiſir de la risquer. Et il faut que le Conquérant la risque s'il veut s'acquérir la gloire d'un Héros. Même il faut qu'il la risque pour un ſujet utile à ſes peuples, autrement il ne pourra ſe flatter d'obtenir ni eſtime ni admiration. Mais voici comme ſouvent les guerres commencent. Une Nation fait quelque choſe qui tend à ôter à une autre une partie des avantages qu'elle poſſède. Là-deſſus celle-ci arme & attaque celle-là. Voilà ce que c'eſt communément que la guerre. La fortification ou la démolition de Dunkerque, un établiſſement d'un fort dans l'Aſie, l'Afrique ou l'Amérique, le rehauſſement du péage que les Danois ont ſur la Baltique, cela peut cauſer des guerres ſanglantes, qui finiſſent par la ruine ou l'aſſujettiſſement d'une Nation entière. Mais ces guerres ſont toutes entrepriſes pour le bien des Etats, & il eſt juſte que le Roi qui combat & ſacrifie ſa vie pour ſon pays, qui lui procure cette paix ſi deſirée, ſoit élevé juſqu'au Ciel. Il donne la plus grande preuve de grandeur d'ame qui puiſſe ſe donner, celle du ſacrifice de ſa vie. Lorſqu'un Roi entre ſans raiſon dans un pays voiſin, au lieu de gloire il n'obtient que haine; on peut le voir par la joie que l'on reſſent à voir que l'attaque

qué a courageuſement repouſſé l'aſſaillant. Qui ne voit pas avec plaiſir & admiration les Hollandais ſecouer le joug inſupportable de l'Eſpagne; & les Suiſſes celui de la Maiſon d'Autriche. Je ne ſache de guerriers qui ſoient venus attaquer ſans propos d'autres peuples, que ces Nations du Nord qui ont inondé à diverſes repriſes l'Aſie & l'Europe; & les Croiſés. L'on fait grace à ces derniers en faveur du motif qui les animait, & leur valeur nous paraît ſacrée, quoique nous plaignions leur aveuglement. Et quant aux Normans, aux Scythes, aux Tartares, quelle gloire ont-ils acquis? Ne dirait-on pas qu'on admire *Attila*, *Canut*, *Guillaume le Conquérant*, *Gengis-kan*, comme *Tite* ou *Marc Aurèle*? Cela n'eſt pas. Ces Conquérans ont dû être fort admirés par les gens de leur nation, à qui leur valeur procurait les avantages les plus grands. Mais en bonne foi, les admirons-nous? quoiqu'ils ayent même un préjugé très favorable pour eux. C'eſt que nous ne jugeons jamais un Roi qu'en relation avec ſon peuple, & que s'il a procuré l'utilité de celui-ci, s'il y a haſardé ſa vie, il a rempli ſa deſtination à nos yeux. Enſuite ces nations, trop nombreuſes pour la plupart, vivaient dans un étrange mal-aiſe, & étaient forcées d'envoyer des Colonies s'établir ailleurs; que perſonne à la verité n'était obligé de recevoir: & dans un cas pareil où perſonne n'a tort, on

juge

juge de la beauté des coups qui ſe frappent, ſans ſonger à la cauſe de la guerre.

On voit donc par ce que j'ai dit, qu'un Conquérant qui ne fait la guerre que pour faire la guerre, eſt un être qui n'exiſte point. Voici à peu près comme la choſe arrive communément.

Un Prince léſé par un autre, entre dans les Etats de ce dernier & le bat. Celui-ci, dans l'eſpoir qu'une bataille retablira ſes affaires, ramaſſe de nouvelles troupes, revient attaquer ſon ennemi, eſt encor battu. Le voilà ſans reſſource, ou bien il en a encore: s'il n'en a plus le vainqueur prend le pays pour lui, il l'a gagné; s'il en a encore, on parle de paix; l'un demande beaucoup, l'autre voudrait bien ne pas tant céder; la guerre continue, jusqu'à ce que le conquérant ſoit entiérement le maître. Sa puiſſance que l'acquiſition qu'il vient de faire rend formidable, trouble ſes voiſins, qui l'attaquent pour tâcher de l'affaiblir, ils ſont encor ſoumis, & la Monarchie s'élève. Un combat malheureux peut la renverſer.

L'Empire Romain ne s'établit pas d'une autre manière. Un petit Etat ſe forme dans un pays qui eſt diviſé de même en petits Etats. Les premiers beſoins de la nature, entr'autres des femmes, leur manquent. Ils ſont obligés d'aller à main armée les enlever chez leurs voiſins. Cela de-

devait nécessairement occasionner des guerres; & dans ces guerres, la valeur, la police, la sagesse du gouvernement de Rome naissante la leur rendit formidable. Ses petits voisins tâchent de la ruiner, elle les soumet. De proche en proche, devenue plus formidable, toujours attaquée & soumettant toujours, elle devient un puissant Empire. Car quoiqu'en dise Mr. *de Montesquieu* dans son livre de la grandeur & de la décadence des Romains, je suis persuadé que les Romains n'ont véritablement songé à envahir le monde connu, qu'après la destruction de Carthage, ou tout au plus après la seconde guerre Punique.

Qu'on suppose que *Charles* XII au lieu d'entrer dans l'Ukraine, fut marché droit à Petersbourg, se fut rendu maître de la Russie, comme cela aurait bien pu arriver, pendant la guerre qui occupait toute l'Europe; qui sait jusqu'où il aurait pu pousser ses conquêtes? Car le Dannemarck, toute l'Allemagne, les Turcs n'auraient pu voir avec indifférence un si grand Prince à la tête d'une puissance si énorme. Ils l'auraient attaqué, ils auraient pu être soumis, & une Monarchie Suédoise aurait pu se former. Or la guerre avec la Russie était évidemment juste, entreprise pour le bonheur de ses Etats. Et le reste eut été une suite de sa valeur & de sa prudence.

ce. Ne faut-il pas renoncer à tous les ſentimens de la nature pour vouloir blâmer un Roi qui expoſe mille fois ſa vie pour réprimer un ennemi qui attaque ſes ſujets, & aſſurer par-là leur bonheur & leur repos.

On ne peut pas blâmer non plus ceux qui craignant l'accroiſſement d'une puiſſance, tâchent de l'affaiblir. Quand elle devient trop formidable, & que les conquêtes acquièrent par-là un certain degré de facilité pour elle; qu'il ne faut plus ni grandeur d'ame ni vertu pour les faire; le plus lâche Tyran pour peu qu'il ſoit avide, peut attaquer ſes voiſins. Ceux qui combattent pour affaiblir cette puiſſance combattent pour le bien, le repos & la liberté de leurs peuples. Les Italiens n'ont jamais voulu ſouffrir que la France eût un pouce de terre dans leur pays. Cependant *François premier*, par exemple, avait des droits ſur le Duché de Milan. Les droits du Roi ſont les droits du peuple, il ne pouvait les abandonner. Cela rendait la guerre inévitable. Si la France avait eu alors un Roi auſſi ſage que vaillant, il aurait ſoutenu ſes droits; & continuellement harcelé par les Italiens, qui auraient remué Ciel & Terre pour le chaſſer de leur pays, il les aurait peut-être ſubjugués, & cela avec juſtice; tandisque les autres auraient combattu pour la liberté de leur pays. Ce ſont de ces choſes dont tout

le

le monde ſent la vérité & qui fondent la gloire du Conquérant.

On voit par ce que je viens de dire, que les guerres étant néceſſaires ſouvent, & de première néceſſité pour le bien & le repos d'un Etat, celui qui la fait faire eſt très utile à ſa Patrie; & le Roi qui y ſacrifie ſes plaiſirs & ſa vie, donne à ſon peuple la plus grande marque d'amour qu'il puiſſe donner. Ce ne ſont que ces effets de la guerre, qui en ont fait eſtimer l'art en général. Et un Tyran inſatiable qui ne la fait que pour dominer, ne va point à la tête de ſes Troupes combattre; ou s'il les conduit, il ſe tient loin des coups; car s'il était mort il ne pourrait plus contenter ſes déſirs intéreſſés. Tels étaient *Philippe ſecond*, *Louis quatorze*: mais *Alexandre* & *Charles* XII combattaient pour le bonheur de leurs ſujets & pour la gloire. Ils ſont admirés, & ils méritent de l'être, parce qu'ils avaient des ames vraiment grandes. Mr. *Marmontel* a donc tort quand il dit: *Savez-vous ce que vous faites*, peut-on demander à ceux qui célèbrent les Conquérans? *Vous applaudiſſez à des gladiateurs, qui, s'exerçant au milieu de vous, ſe diſputent le prix que vous reſervez à qui vous portera les coups les plus ſûrs & les plus terribles. Redoublez d'acclamations & d'éloges: aujourd'hui ce ſont les corps ſanglans de vos voiſins qui tombent épars dans l'arêne: demain ce ſera votre tour.*

Nous

Nous ſavons bien ce que nous feſons, lui pourront-ils répondre. Nous encourageons le Chef & les Membres de notre République, à travailler à nous rendre redoutables aux autres peuples, pour qu'il ne leur vienne pas dans l'eſprit de troubler notre paix. Nous donnons tant de louanges aux grands Guerriers, afin que les nôtres, voyant la gloire dont ſont comblés ceux-ci, guidés par le ſentiment de l'éternité de leur être, qui leur fait eſpérer qu'ils jouiront du contentement que cette gloire leur donne, apprennent à ne point tant priſer cette vie & les biens qu'elle donne, & à s'élever à la dignité de leur être. Ce n'eſt point notre opinion qui détermine la gloire, c'eſt la nature des choſes qui détermine notre opinion. Et ſi celle que nous donnons aux Héros enflamme notre Roi & nos citoyens, du déſir d'en acquérir une ſemblable, ce ne ſeront point nos corps qui tomberont épars dans l'arêne, mais les corps de ceux qui voudront nous priver des avantages que la nature & le droit des gens nous donnent.

Je crois que ceci ſuffit pour prouver que la guerre, quoiqu'un fléau, eſt ſouvent indiſpenſable, je dis des deux parts. Qu'un Conquérant n'eſt point celui qui va de but en blanc, ſans autre raiſon que l'envie de faire la guerre, attaquer ſon voiſin. Que s'il le faiſait pour acquérir de la gloire,

loin d'y réuſſir, il ſe rendrait l'objet du mépris de toute la terre. Ce qu'il y a peut-être de vrai, c'eſt qu'un Prince courageux pour ſa perſonne, & plus frappé qu'un autre de l'importance dont il eſt pour le bonheur de ſa Nation de la rendre redoutable à ſes voiſins, aura l'épée plutôt hors du fourreau qu'un autre: tout comme un poltron attend qu'on l'aſſomme pour ſe défendre, au lieu qu'un homme de cœur va au devant du danger qu'il ne ſaurait éviter. Mais cela eſt-il un mal?

Je crois que je n'ai pas beſoin de combattre la troiſième erreur, qui eſt de regarder un Prince qui fait des conquêtes, comme un brigand qui prend la bourſe à un voyageur. Si le droit des gens eſt le droit de la nature appliqué aux nations, & que celui-ci eſt gravé en caractères ineffaçables dans notre cœur, on ſent bien que nous ne ſaurions blâmer un Conquérant d'uſer de ſes droits; & que l'action de conquérir n'étant point mauvaiſe, elle ne ſaurait nous faire mal penſer de celui qui la fait, ſi d'ailleurs il nous fait voir des qualités qui nous frappent d'admiration.

Il me reſte donc à combattre la dernière erreur de ceux qui, fondés ſur une Philoſophie toute bienfeſante en apparence, ne tendent qu'à détruire tout germe de grandeur d'ame dans le monde: c'eſt l'idée que tous les maux de la guerre doivent être attri-

attribués à celui qui la fait, & surtout qui la commence.

Dans la guerre il y a deux maux principaux à considérer. Le premier c'est le sang qui y est répandu, le second le malheur des peuples à qui le soldat enlève tout. Ce sont des maux, sans doute, mais qu'y faire quand-ils sont inévitables? Le Roi qui par sa valeur & par sa prudence ne sait pas défendre son pays & ses droits, est bien plus malheureux encore. Je sais bien que quand des peuples voyent entrer des troupes chez eux, qui leur ôtent une partie de leurs commodités, ils diront: que nous importe que notre Roi ait telle province ou un autre? Mais malheur au peuple qui est si peu patriotique. C'est alors que le Roi doit dire comme *Scipion Nasica* aux Romains: *Taisez-vous, Romains, je vous prie, & ne vous imaginez pas savoir mieux que moi, ce qui est du bien de la République.* Mr. *Marmontel* trouve étrange ceux qui veulent rendre les peuples heureux malgré eux. C'est le cas où se trouvent presque tous les Rois. Et n'était-ce pas le cas de *Pierre le Grand* qu'on se réunit à admirer, tandis qu'on veut déprimer son implacable adversaire, qui aux yeux de la postérité (si le Ciel nous en donne une plus courageuse & moins philosophe) sera toujours fort au dessus de lui? Chez un peuple vertueux & brave, le sang qui coule ne doit point être imputé au Souverain,

puisque ce sont des gens qui pour le bien de leur pays se dévouent à la mort comme lui : Tels étaient les soldats d'*Alexandre* & de *Charles* XII. Aussi avec quelle ardeur ne couraient-ils pas à la mort avec lui ? Dans des pays où le peuple est si lâche qu'il faut prendre les soldats de force, ce n'est pas la faute du Souverain ; faut-il lui imputer la pusillanimité de ses sujets ? Les sujets & les soldats d'un Roi guerrier sont toujours heureux, s'ils sont aussi sensibles à la gloire que lui.

Le second mal qui consiste dans le pillage des peuples, n'étant que l'ouvrage de la méchanceté des particuliers, ne peut point être imputé au Roi guerrier. Ceux qui sont guidés par un Roi lâche & perfide, & qui communément sont lâches eux-mêmes, sont les plus méchans sur ce point. Aussi un Roi pour peu qu'il soit soigneux de sa gloire, entretiendra-t-il la plus sévère discipline dans son armée : car des bandits qui commettent mille désordres, les Huns & les Tartares, ou ceux qui commettent comme eux mille lâches cruautés, sont abhorrés de tous ceux à la connaissance de qui elles parviennent ; mais l'ordre admirable d'un Camp Romain, *Charles* XII & ses Suédois feront toujours admirés. Voilà comme l'humanité & toutes les vertus sont toujours estimées. Il est vrai que l'humanité n'est point admirée, parce qu'on peut être humain

main & avoir l'ame petite : mais quand elle eſt unie à la grandeur d'ame, elle en augmente le prix. Un Roi ſurtout peut gouverner ſon peuple avec beaucoup de douceur & être le plus vil des hommes. Il peut vivre dans un ſerrail, abandonné aux plus honteuſes débauches, perdre tous les jours ſa raiſon par l'uſage de boiſſons fortes, ſans qu'il coule une goutte de ſang ſous ſon régne. Peut-on cependant prétendre qu'on l'admire pour cela ; & n'eſt-ce pas dire aux hommes : admirez ce qui n'eſt pas admirable ? Mais qu'on leur montre un Roi intrépide & juſte, laborieux & ferme, il ſera toujours admiré. Sans doute il faut qu'il ait montré cette valeur qui eſt la marque caractériſtique de la grandeur d'ame ; & c'eſt ce qu'un Roi ne peut presque jamais faire qu'à la tête de ſes armées. Mais peut-on vouloir que les hommes devinent les vertus d'un autre autrement que par ſes actions ?

Je m'arrête peut-être trop longtems ſur un ſujet aſſez clair de lui-même. Il y a des hommes qui jouiſſent d'une admiration qui paraît réellement injuſte, & dont je veux développer les motifs. Ce ſont les Uſurpateurs tels que *Céſar*, *Pépin*, *Cromwell*, qui après avoir renverſé la République, ou détrôné le légitime Souverain, ſe placent eux-mêmes au premier rang. Leur grandeur n'étant fondée que ſur l'injuſtice, le ſentiment

que nous avons du juſte devrait nous les faire haïr; & ſi jamais il y eut une fauſſe gloire c'eſt la leur. Auſſi arrive-t-il que nous les haïſſons, ou plutôt que nous ſentons un mouvement de répugnance pour eux, au milieu de l'admiration qu'ils nous inſpirent. Cependant l'effet de la grandeur d'ame eſt tel que nous ne ſaurions nous empêcher de l'admirer où qu'elle ſe trouve. Mais voyons combien les hommes ſont conſéquens même là-dedans. Premiérement, il faut que le Gouvernement qu'un tel Uſurpateur détruit ait été mauvais; comme cela eſt évident dans les trois que j'ai nommé; & que par conſéquent on puiſſe ſuppoſer que la plus grande partie de la Nation ait ſouhaité de le voir à ſa tête. Enſuite il faut qu'il faſſe de grandes choſes qui tendent au bien du peuple qu'il a gouverné. Enfin il faut qu'après être monté au rang ſuprême il montre par une abſtinence de ces plaiſirs que l'Empire peut procurer, que ce ne ſont point les biens du corps après leſquels il a été avide, auxquels il a été ſur le point de ſacrifier ſa vie, mais l'envie de jouir d'une gloire éclatante, & du plaiſir de travailler au bonheur d'une Nation; choſe dont il ſe ſentait capable. Et de plus il faut que tous les moyens par leſquels il eſt parvenu au rang ſuprême, ſoient courageux & grands: aucun de vil & de caché, autrement il eſt perdu

dans

dans l'esprit de tous les hommes. C'est à ce prix qu'on lui fait grace de son injustice. Car c'est si peu le rang suprême, ou l'action de s'y élever qu'on admire, que si un Usurpateur en montant sur le trône, fait voir qu'il n'y a aspiré que pour se livrer entiérement & sans bornes aux plaisirs des sens, ou s'il y est monté par le poison & par l'assassinat, il est toujours méprisé & abhorré. Autrement il faudrait dire que tous ces Empereurs Romains & Grecs qui se sont assassinés, empoisonnés, aveuglés les uns les autres, ou qui ont acheté l'Empire, sont les objets de l'admiration universelle; & personne ne sera assez absurde pour le penser.

Cependant si la gloire n'est que l'idée que nous avons de la grandeur d'ame d'un homme, & que cette grandeur d'ame ne soit que la préférence qu'on donne aux biens de l'ame sur ceux du corps, prouvée par les actions, en sacrifiant ces derniers aux autres; le plus grand sacrifice qu'un homme pourra faire sera celui de la vie. Ceux qui la sacrifient comme *Codrus*, les *Décius*, *Léonidas*, seront donc plus grands que ceux qui ne font que la hasarder comme un Conquérant. Ils devraient donc être plus admirés, & cela n'est pas. Sans doute que cela est. Le degré de gloire ne dépend que du degré d'admiration que nous avons pour un homme; & je demande quel

eſt l'homme qui puiſſe dire qu'il n'eſt pas plus transporté à la lecture de l'hiſtoire de *Socrate* & de *Régulus*, qu'à celle d'*Alexandre* ou de *Charles* XII? Mais le nom de ces derniers eſt pourtant plus univerſellement répandu. Ah! je vous entends; ils ſont plus célébres. Aſſurément; & de ſont les raiſons de cette célébrité que je vais examiner.

S'il eſt donc vrai, comme je viens de le prouver, que les grandes actions portent un caractère qui nous force à les admirer, & qu'un Roi n'eſt guères en état de prouver toute l'étendue de ſa grandeur d'âme, qu'à la guerre, il pourrait arriver ce qu'on voit arriver communément dans le monde, dans d'autres circonſtances. C'eſt qu'il prît les moyens pour la cauſe, & qu'avide de gloire, & regardant la guerre comme la cauſe de l'admiration, tandis qu'elle n'eſt qu'un moyen de la faire naître, il ſe paſſionnât pour la guerre comme guerre, & courût la faire, juſte ou injuſte. Or elle eſt réellement un fléau, & une telle façon de penſer ſerait par conſéquent très dangereuſe. J'ignore ſi cela a jamais été le cas de quelques Princes, hors de celui qui avec un grand courage & une ame héroïque ſerait monté très jeune ſur le trône; dans un âge où le jugement n'eſt point encore aſſez formé pour diſtinguer les objets; où nous ne ſommes guidés que par

un

un sentiment obscur & plus prompt que l'éclair. Il paraît que ç'a été le cas peut-être de *Charles* XII, quoique nous voyons en lui le sentiment du juste & de l'injuste à un haut degré. C'est un malheur, & il peut avoir cela de commun avec celui de plusieurs jeunes gens, qui se font par ardeur un faux sentiment sur la bravoure, que leur ame sensible aux charmes de la vertu leur fait admirer, & qui recherchent les occasions de la montrer, au lieu de les attendre. C'est que tous les deux peuvent venir de la même origine: de la lecture des livres où les grandes actions sont consacrées.

Les folies des Rois sont plus dangereuses que celles des autres hommes. Ne vaudrait-il donc pas mieux pour éviter un tel mal, leur ôter le moyen de parvenir par-là à la gloire, dont toute grande ame est si avide; en les privant de la célébrité, & en se taisant sur leurs actions? Car pour la gloire il faut admiration & célébrité. Si les grandes actions, celles où un homme hasarde & sacrifie ce qu'il a de plus cher à des intérêts plus nobles, plus dignes de la grandeur de son être, impriment un respect dont on ne saurait se défendre, il ne reste que ce moyen de détourner les Rois de la guerre, en n'élevant que ce qui se fait dans la paix & se taisant absolument sur toutes les actions guerrières. Alors voyant qu'il n'y a pas moyen d'acquérir de la gloire par la guerre,

plus ils ſeront ſenſibles pour elle, plus ils chercheront dans les arts de la paix les moyens d'y parvenir : loin d'être ardens à ſaiſir l'occaſion de faire la guerre, ils l'éviteront, & elles ſeront plus rares.

C'eſt-là l'idée de Mr. *Marmontel*, qui veut même qu'on aille jusqu'à s'élèver contre le guerrier. Et les Ecrivains qui ſont les dispenſateurs de la gloire, au moins, s'ils n'ont pas le courage de parler contre lui, doivent garder un éternel ſilence ſur ſes actions, ce qui les plongerait bientôt dans l'oubli. Pour preuve il cite ce paſſage d'Horace. (*a*)

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi, ſed omnes illacrimabiles
Urgentur, ignotique, longa
Nocte, quia carent vate Sacro.

Nous allons bientôt examiner à quel point on peut appeller les Ecrivains, dispenſateurs de la gloire. Ils ne le ſont que de la célébrité. Mais eſt-il poſſible que Mr. *Marmontel* n'ait point vu, que quand même ce projet ſerait utile, il eſt abſolument impoſſible? Mais il y a plus, c'eſt qu'il ſerait très pernicieux.

Il ſerait très pernicieux en ce qu'il tendrait directement à la ruine & à la deſtruction

(*a*) Lib. IV. Od. IX.

tion de toute valeur. On ſait quelle eſt la puiſſance de l'exemple ſur le cœur humain, ſur-tout celui de ceux que la nature, nos relations avec eux, nous portent à reſpecter. Il n'y en a point de plus frappant que celui du Chef d'une Nation. S'il languit dans le repos & dans la molleſſe, ſes ſujets & même cette partie qui s'eſt deſtinée à veiller à la défenſe des autres, y languira bientôt auſſi. Nous aurons une armée de Perſes. Qu'on ne s'y trompe point; il n'y a point de milieu, il faut qu'une nation ſoit guerrière ou molle. *Darius* n'était point un mauvais Prince, mais il était mou & efféminé, & ſes ſoldats l'étaient auſſi. Nous avons vus les Etats d'un Prince, qui a gouverné avec beaucoup de douceur. Généreux, Protecteur des Arts & du Commerce qu'il feſait fleurir dans ſes Etats, ſes peuples vivaient dans la paix & dans l'abondance. Mais peu ſoigneux de ſa gloire, il avait négligé l'art militaire; ſes troupes croupiſſaient dans le repos & dans la molleſſe: auſſi combien d'avanies ne fut-il pas obligé de ſouffrir d'un voiſin puiſſant & guerrier? jusqu'à ce qu'à la fin ſon pays ſe vit envahi & abîmé, ſans que cette conquête coûtât un homme.

Or il n'y a que l'amour de la gloire qui puiſſe rendre un homme courageux, ou bien le pur amour de la vertu, que je ne crois pas que perſonne s'attende à trouver abſolu-

ment chez toute une Nation. Il n'y a que deux cas où un homme puisse se résoudre à sacrifier sa vie: ou pour acquérir par-là un plus grand bien, ou dans les premiers momens de la perte d'un bien, qui lui fait regarder son existence comme un fardeau insupportable. Encore faut-il qu'un homme ait une espéce de grandeur d'ame pour cela, & qu'il se soit accoutumé à penser que son existence n'est pas bornée à cette vie, qu'il ait cultivé le sentiment de la dignité de son être qui consiste dans son éternelle durée. Il faut pour sacrifier sa vie à un plus grand bien, qu'il en connaisse un; & quel autre lui peut-on montrer, qui le touche plus sensiblement, que l'admiration de tous les hommes? C'est ce qui fonde ce violent désir, que nous avons tous, d'imiter les grandes actions qui viennent à notre connaissance. C'est le sentiment confus que nous avons que celui qui en est auteur, est encore capable de jouir de l'admiration qu'il imprime. Nous autres Chrétiens nous devrions avoir d'autres motifs, je le sais bien; mais le monde ayant été obligé de subsister avant que la Religion Chrétienne fut répandue, Dieu nous a très sagement donné des sentimens naturels, propres à suppléer à ce qui nous manquait avant la révélation. Et ces sentimens comme ils sont adhérens à la nature, nous ne saurions encore nous en défaire. Les hommes enveloppés dans le corps

sont

sont sujets des sens. Ils se figureront donc bien plutôt comment ceux qui sont morts jouissent du plaisir que cause l'estime & l'admiration universelle, que ce bonheur pur que doivent goûter les vertueux. Il faut un degré d'élévation de plus pour parvenir à cette dernière idée. Si nous ôtons le degré intermédiaire, ceux qui auraient pu s'élever jusques-là resteront en deçà ; & la plupart des hommes ne connaîtront que leur éxistence corporelle : ce sera le *non plus ultra* de leurs souhaits. Tous les usages, la religion de l'Antiquité nous prouvent, que dans ce désir de gloire, c'était l'espoir d'en jouïr après la mort qui les guidait. Les chansons guerrières des Germains, des peuples de la Grande Bretagne, de ceux de l'Amérique Septentrionale même, qui ne contiennent que les louanges de leurs Guerriers, le prouvent. Nous sommes des Chrétiens, direz-vous ; & nous n'avons point besoin de pareils motifs. Oui, sans doute, mais la religion Chrétienne trop spirituelle pour certains esprits, n'est pas assez efficace chez eux pour les faire agir d'après ses principes. Il leur faut un objet plus sensible pour les élever au dessus des sens, & c'est la gloire. Si nous les en privons, ils ne feront rien de grand, & on en a souvent besoin dans le monde. Il est sûr que la religion Chrétienne bien entendue inspire tout ce

qu'il y a de grand au monde. Mais la généralité des devoirs qu'elle impose à tous les hommes, qui fait que chacun attend de les voir remplir à son voisin; son universalité par laquelle il faut que nous l'adaptions à tous les hommes & à tous les états; jusqu'à sa spiritualité même, tout fait que ne pouvant arriver jusqu'à elle, nous la tirons (je dis en général) jusqu'à nous; & alors nous y faisons entrer nos passions intéressées tant bien que mal; & c'est-là ce qui fait que hors chez quelques ames élues, & qui s'élèvent au suprême degré de grandeur, auquel il est donné à l'homme d'atteindre, chez tout le reste elle se voit forcée à céder, à plier à nos intérêts, & surtout au plus cher, à la conservation de la vie. Voilà ce qui fait que même chez nous, si nous ôtons la gloire, nous nous privons d'un grand soutien.

Je ne sais quelle Philosophie gagne de nos jours la supériorité, qui à force de vouloir secouer le joug des préjugés, tend à anéantir toute grandeur d'ame. Autrefois c'était un honneur de mourir pour l'Etat. A présent c'est l'amour de tous les hommes en général qu'on prêche: on nous ôte tout amour pour l'Etat dont nous sommes les membres: car pour de patrie j'avoue que nous n'en avons plus. Nous sommes, dit-on, les citoyens du monde, chaque homme doit avoir part à notre amour; & en l'étendant ainsi nous l'af-

l'affaibliſſons. Aimer ſes aiſes, ſes voluptés, cela eſt naturel, dit-on, il faut ſonger à ſon propre contentement. Mais tremper les mains dans le ſang de nos ennemis, quelle horreur, quelle barbarie! Comme ſi cela n'était pas ſouvent néceſſaire. Il me ſemble que s'il y a des gens qui ſe plaignent que nous allons tomber dans la barbarie par rapport aux Sciences, on aurait plus raiſon de craindre de tomber dans l'abrutiſſement par rapport aux vertus. Tout courage, toute grandeur d'ame va s'éteindre ſi l'on n'y prend garde; & ſi nous purgeons le monde de grands crimes, nous en arrachons toutes les grandes vertus. C'eſt un bonheur que le ſentiment naturel répugne à ces ſophismes, comme aux ſophismes de ceux qui veulent douter de l'éxiſtence de Dieu ou de notre liberté. Comme dans ces cas nous croyons qu'il n'y a que les méchans qui ſouhaitent qu'il n'y ait point de Dieu, ou que nous ne ſoyons point libres; croyons qu'il n'y a que ceux qui n'aiment point à ſacrifier leur vie pour le bien de l'Etat, qui goûtent ces ſentimens affectés de mépris pour un Héros tel qu'*Alexandre* ou *Charles* XII. Je ne veux pas pourtant étendre ceci juſqu'à leurs Auteurs, que l'eſprit de ſingularité a pu entraîner. Aimons hardiment nos Parens, nos Amis, nos Citoyens, plus que tous les autres hommes: courons ſans balancer exterminer ceux qui veulent leur nuire;

nuire ; & rendons graces au Ciel s'il nous a donné un Roi qui sache nous y conduire, & comme premier Citoyen de l'Etat, donner l'Exemple de mourir pour son soutien. Livrons-nous entiérement à toute l'admiration que nous inspirent de tels Héros ; élevons-les jusqu'au Ciel, & excitons les autres à les imiter par la vue de la gloire que ceux-ci obtiennent. Mais mépriſons, ainſi que la nature nous l'enſeigne, ceux qui du fond de leur palais, où ils ſe livrent aux plaiſirs les moins nobles, mettent l'univers en combuſtion ; qui, comme un *Louis quatorze*, ne vont à l'armée que pour la parade, & traînent, en nouveaux *Darius*, tout l'attirail de leurs voluptés après eux.

Je ſais ſans doute que des Rois vraiment guerriers ſont craints de leurs voiſins. Attaqué ou offenſé par un adverſaire injuſte, quand un tel météore s'élève au milieu des Rois, s'il bat ſon ennemi, & qu'il l'affaibliſſe en s'agrandiſſant, les autres tombent tous ſur lui pour l'écraſer, & puis on dit que c'eſt lui qui met le monde en feu. Mais qu'eux-mêmes par leur exemple rendent leurs peuples courageux ; qu'ils leur inſpirent cette ardeur pour des biens plus relevés que la vie, & le Conquérant ſera moins à craindre pour eux. Eſt-ce la faute de celui-ci s'il les ſurpaſſe en magnanimité ? On me dira peut-être que ce n'eſt pas là la morale qu'il faut prêcher aux Rois & aux peuples,

ples ; que c'eſt vouloir faire de nous des hommes féroces comme nos ancêtres ; que quand un Peuple eſt attaqué il ſaura toujours ſe défendre.

Je crois que ſi un peuple eſt attaqué directement, menacé d'une invaſion, il ſe défendra tant bien que mal, mais il n'y a-là aucune grandeur d'ame. Les brutes font la même choſe.

Fin le piu timide belve fugaci
Hanno valor, ſi fanno audaci,
Quando il combattere é neceſſità.

Mais je ſuis ſûr qu'avec des ſentimens de patriotisme, ſi tous les Rois rendaient leurs peuples guerriers, il y aurait moins de guerres qu'à préſent. On ne pourrait conquérir une nation, il faudrait l'exterminer. Et il en eſt, ce me ſemble, des corps politiques comme des hommes, où il n'y a jamais plus de querelles que parmi les demi-braves ; les gens de cœur ſe reſpectent les uns les autres.

On voit donc combien il ſerait dangereux d'ôter aux Rois l'eſpoir de ſe couvrir de gloire par des actions guerrières. Denués de cet aiguillon ils deviendraient mous, & rendraient dans peu leurs peuples tels auſſi. Et cet aiguillon eſt néceſſaire & bon : car ſi nous oſons attribuer le déſir de ſe voir glorifier à l'Etre Suprême, qui pourra le condam-

damner dans les hommes? Et ne disons pas qu'on ne veut blâmer ou taire que les actions du guerrier injuste, qui profite de sa valeur & de ses lumières pour opprimer ses voisins. C'est ce que la postérité fait toujours; & si l'on veut louer celui qui expose sa vie pour rendre ses sujets heureux, c'est le Roi guerrier qu'il faut louer: car en les rendant courageux, intrépides, en les endurcissant aux fatigues, en leur apprenant à mépriser la vie & les plaisirs, en les rendant redoutables, il les rend heureux: & celui qui tombe sur le premier qui ose empiéter sur les droits de ses peuples, qui l'affaiblit en le vainquant, en lui ôtant une partie de ses Etats, travaille pour leur bonheur; & s'il y périt il meurt combattant pour ses sujets.

Après avoir prouvé combien cela serait dangereux, il me reste à montrer qu'il est impossible de priver le Conquérant de sa célébrité, & que par conséquent tout ce qu'on peut dire là-dessus est inutile.

Nous avons vu que la grandeur d'ame qu'il faut pour une action, détermine le degré d'admiration qu'elle inspire, & que c'est son importance qui la rend célèbre. *Alexandre* conquiert l'Asie; cet événement intéresse toute la terre habitable, & s'y répand par conséquent. La grandeur d'ame qu'il y montre, nous le fait admirer. Car sans celle-là, ou sans la supériorité de lumiè-

mières, il n'y a malgré toute la célébrité poſſible aucune gloire à eſpérer. Je vais en citer un exemple, où avec une célébrité à laquelle perſonne n'oſe ſe flatter d'arriver, celui qui en eſt l'objet languit ſans admiration dans une eſpéce d'oubli. *Américic Véſpuce* a donné ſon nom à une partie du monde, il eſt oublié; & *Chriſtophe Colomb* eſt infiniment plus admiré que lui, parce qu'il fallait infiniment plus de lumières & d'audace pour la découverte que fit ce dernier, que pour ce que fit *Américic*. On nomme l'Amérique ſans ſonger à lui.

C'eſt cette célébrité dont les Ecrivains ſont les dispenſateurs, qu'ils pourraient tout au plus ôter au Conquérant en s'uniſſant pour ce projet. Son éclat paſſerait alors dans quelques générations. Mais qui ne voit que cela tendrait à la deſtruction de toute hiſtoire? Il y a deux points de vue ſous leſquels l'hiſtoire eſt une ſcience néceſſaire. Le premier c'eſt qu'elle eſt un recueil de faits qui peuvent ſervir à donner à l'homme public de la prudence & de l'expérience. Le ſecond c'eſt qu'elle eſt le dépôt où les nations s'inſtruiſent de leurs droits & de tous leurs intérêts. Dans tous les autres cas elle n'eſt qu'une ſcience de curioſité utile. *Alexandre* conquiert l'Aſie & l'Egypte; ſes Généraux, *Seleucus* & *Ptolomée* forment deux Royaumes. Il importe à leurs deſcendans de ſavoir comment

ment leurs ancêtres ſont parvenus à ces Royaumes ; cela y confirme leurs droits. Qu'il s'élève une guerre entre ces deux Rois, les détails de cette guerre, ſes ſuites, les anciennes limites de leur Empire, les nouveaux, les cauſes de leur changement, tout cela ſont des objets de la dernière importance. Il eſt donc impoſſible de vouloir qu'on garde le ſilence ſur les guerres qui ſe font ; car ce ſont préciſement elles qui rendent l'hiſtoire néceſſaire. Ainſi il faut qu'il y ait des Hiſtoriens qui écrivent l'hiſtoire des Conquérans. Car il eſt impoſſible que dans le deſſein douteux d'éviter le fléau de la guerre, ou de le rendre plus rare à l'avenir, on voulût qu'il y eût des lacunes continuelles dans l'hiſtoire. Il eſt donc décidé que l'hiſtorien ne peut pas ſe diſpenſer de rapporter les faits d'un Conquérant ; & c'eſt à tort que Mr. *Marmontel* veut blâmer Mr. *de Voltaire* d'avoir écrit celle de *Charles* XII, puiſque ſi lui ne l'avait pas fait, il aurait fallu qu'un autre le fît. Il ne s'agit plus que de la maniére dont il doit s'y prendre.

L'Hiſtorien a un moyen de fruſtrer le Conquérant de ſa gloire, en falſifiant les cauſes & les motifs de ſes actions. Si tous les Ecrivains ſe réuniſſaient dès qu'il s'élève un Roi guerrier dans le monde, à lui prêter des motifs vils & bas, à l'accuſer de mille lâchetés, de mille perfidies, ils ſe

le feraient tomber dans le mépris, & cela dégoûterait bientôt les autres d'aspirer à cette gloire. Mais on voit bien que le mal ſerait pire que le remède, puiſque l'hiſtoire n'eſt utile qu'autant qu'elle eſt véritable, & que ſi un Hiſtorien eſt homme d'honneur, la vérité doit être ſacrée pour lui.

Enfin il lui reſte encor un moyen; c'eſt de conter les faits tels qu'ils ſont; & de s'élever contre tout guerrier, en le répréſentant comme un monſtre cruel & vorace. Mais la gloire d'un Roi ne dépend qu'en partie de l'Ecrivain. Tout ce qu'il peut faire c'eſt de transmettre ou de ne pas transmettre ſes actions à la poſterité. La plus grande & la plus importante partie de la gloire, l'admiration que les grandes qualités d'un homme font naître chez les autres, dépend abſolument de l'impreſſion que ſes actions font ſur eux. Dès que l'Hiſtorien ne falſifie point les faits, il ne peut rien faire de ce côté-là: & il n'y a que des gens d'un eſprit faible qui puiſſent ſe laiſſer guider dans leurs jugemens par les vaines déclamations de l'Auteur. Toute action grande nous entraînant irréſiſtiblement à l'admirer, ſi un Auteur nous en rapporte une, il nous ſera impoſſible de nous défendre de ce mouvement d'admiration, quoi que l'Auteur diſe à ſon déſavantage. Au contraire, nous blâmons dans un Hiſtorien le ſtyle déclamateur pour ou contre: & c'eſt ce qui rend

Va-

Valere Maxime, un des Ecrivains les plus utiles de l'Antiquité, si desagréable à lire aux gens de goût. Dans toutes les bonnes histoires, les faits nous sont simplement présentés avec leurs causes, & c'est là-dessus que nous formons notre jugement. Telle est même l'Histoire de *Charles* XII par Mr. *de Voltaire*. Qu'on me montre un seul endrait où l'Auteur s'érige en prôneur de son Héros, ou ce soit autre chose que l'action même & son récit qui détermine le jugement du Lecteur. Où en serions-nous si cela était autrement? Dans le moyen âge où il n'y avait que les Moines qui écrivissent l'histoire, ils ne louaient que les Empereurs & les Rois qui leur faisaient des donations. Or si nous ne suivions que les caprices de l'Historien, & que nous ne jugeassions pas sur les faits, un *Louïs le débonnaire* nous paraîtrait le meilleur Prince de l'univers, & les *Henris*, les *Othons*, enfin tous ces Empereurs, tous ces Rois, qui dans cet âge d'ignorance ont eu le courage de résister à la furieuse ambition des Papes & du Clergé, nous paraîtraient des monstres. Cependant ces Moines n'ont point manqué à défigurer les faits autant qu'ils ont pu; & malgré cela la vérité n'a point laissé de percer, parce que les hommes ont reçu la raison pour la démêler. Mr. *Marmontel* veut-il donc qu'on admire un *Charles le Chauve*, qui achetait la paix à prix d'argent,

gent, & tous les Rois qui lui reſſemblent? Il n'était pas guerrier aſſurément; il aurait pu d'ailleurs même être très bon Prince, donner des Edits fort ſages, parce que pour cela il ne faut aucun courage. Et voilà ce qui fait que nous n'admirons aucune de ces vertus, comme la tempérance, l'humanité, la bienfaiſance, que lorsqu'elles nous engagent à leur faire des ſacrifices de nos plaiſirs corporels, parce que hors de-là nous ne voyons pas qu'un homme ait l'ame vraiment grande; & que pour poſſéder ces vertus jusqu'à un certain point il ne faut aucune grandeur d'ame. Même un Prince, à moins d'être aveuglé, ne fera que des Réglemens utiles; parce que plus ſes ſujets ſeront heureux & riches, plus il le ſera auſſi, & il ne faut que de l'amour-propre le plus commun pour l'y engager. Ainſi, que l'Hiſtorien loue le Roi pacifique & s'élève contre le Roi guerrier, il n'en ſera ni plus ni moins, pourvu qu'il conte les faits comme ils ſont.

J'ai montré aſſez au long en quoi la grandeur d'ame conſiſte; ainſi comme dans la vie d'un Prince pacifique il n'y a aucune action qui nous puiſſe faire connaître qu'il poſſéde cette qualité, l'unique que nous admirions; en vain un Hiſtorien l'éleverait-il jusqu'aux nues, notre cœur réſiſterait à cet éloge, & on le regarderait ou comme l'effet

ser d'une marque de jugement, ou comme une vaine flatterie. Il y a une grande différence si, après qu'un Prince a repoussé avec succès ses ennemis, qu'il a donné des preuves de grandeur d'ame, de désintéressement, & soutenu ses droits par amour pour le bien de ses sujets & le repos du monde; si l'on le voit finir en respect les ennemis, finir les volontés, & se livrer entièrement au bien de ses peuples, alors nous l'admirons sans faute. Quand un *Stanislas* aime mieux renoncer à la Couronne de Pologne que de troubler davantage l'Europe, il peut être sûr de l'admiration de tous les siècles. *Léonidas* & *Codrus* mourans, sans avoir fait de conquêtes pour leur peuple, sont plus admirés que le vainqueur de *Darius*.

Un Roi Législateur, tel que *Minos*, *Lycurgue* & *Pierre le Grand*, ne peut non plus obtenir que la gloire du second rang, celle de grand Génie, car il ne faut point de sacrifice pour faire ce qu'ils ont fait; j'en excepte *Licurgue*, qui l'emporte lui-même par son exil volontaire. Mais si l'on voulait refuser la gloire au Conquérant à cause du sang qui coule sous son régne, & des maux que la guerre cause aux peuples, la Police de la Ruſſie ne coûta-t-elle pas du sang autant qu'une conquête? Et quand *Louis quatorze* n'aurait point eu la fureur de mettre l'Europe en feu du fonds de son Pa-

sans qu'il fut demeuré pauvre : le seul Canal de Maintenon ne coûta-t-il pas plus d'hommes, & les bâtimens & fêtes plus d'argent à la France que toutes les Conquêtes d'Alexandre, & de César même, tant que ce dernier fut heureux ? Je trouve en vérité injustes ceux qui raisonnent ainsi, & le jugement universel des hommes me paraît bien mieux fondé.

Mais ce n'est peut-être pas tant à l'Historien qu'il faut s'en prendre de la gloire du Conquérant qu'au Poëte. Ce sont eux qu'on lit le plus, & qui font le mieux passer dans nos cœurs les mouvemens qu'ils veulent : d'ailleurs, me dira-t-on, ils ne sont point obligés à la bonne foi des Historiens. Pour bien juger de la part que les Poëtes ont à la distribution de la gloire, il faut les diviser en deux classes : les contemporains du Héros qu'ils célèbrent, & ceux qui viennent après lui. Toujours est-il sûr qu'on ne peut point blâmer la manière de juger des hommes, qui toujours les mêmes, jugent d'après les sentimens que j'ai éclaircis plus haut.

Les contemporains ont reçu des bienfaits de celui dont ils chantent les louanges, ou ils veulent en obtenir. Dans le premier cas si leur Héros a commis de mauvaises actions, s'il a des vices, il se peut que la reconnaissance leur ferme les yeux, ou les leur fasse taire ; ils n'élèvent

que ſes bonnes qualités : encore faut-il qu'ils le faſſent fondés ſur des actions, car le Poëte tomberait dans le mépris s'il louait un Prince, ſans fondement viſible. C'eſt-là l'unique moyen que le Poëte ait de faſciner les yeux de la poſtérité. Voilà comme *Horace* & *Virgile* ont fait ; & ce qui les empêche de tomber dans le mépris, parce que c'eſt la reconnaiſſance envers deux très grands hommes, *Auguſte* & *Mécène*, qui leur dictait leurs vers. Car pour ceux qui comme *Ovide*, demandent des graces, & tâchent de les obtenir par des flatteries, ils tombent tous dans le mépris, & on ne compte pas du tout ſur leur témoignage pour juger du mérite d'un Héros. En général on parle beaucoup de la part que les Poëtes ont à rendre glorieux ou mépriſé, le nom de celui qu'ils veulent. Je trouve que rien n'eſt plus faux. On cite pour exemple *Achille*, qu'*Homère* a tiré de l'oubli, & *Auguſte* dont le nom eſt glorieux malgré mille crimes dont il s'eſt ſouillé. Quant à *Achille*, ſa gloire, & celle de *Roland* & de *Roger*, vont à peu près de pair dans le monde. Et quant à *Auguſte*, il eſt vrai que ceux à qui ſon nom eſt parvenu ſont peu inſtruits de tous les crimes que lui coûta ſa liaiſon avec *Antoine* & *Lépide*, & enfin ſon entière uſurpation de l'Empire. Les louanges que *Virgile* & *Horace* donnent à ſa bonté, à ſa clémence, à ſa ſageſſe, à

ſon

son amour pour les Lettres, & enfin à son amour & ses soins pour le bien de la République, jettent un vernis sur ses actions antérieures. Et cela est naturel : nous ne comptons les actions d'un Monarque que du moment qu'il monte sur le Trône; tout ce qui précède s'oublie. Cependant malgré ces louanges, jamais on n'a eu d'*Auguste* que l'idée d'un bon Empereur, jamais celle d'un Héros. Personne ne le comparera à *Alexandre* ou à *Charles* XII. L'Histoire de sa vie nous prouve qu'il était plus fin que sage, & que la valeur, ce caractère présomptif d'une ame vraiment grande, lui manquait; & toutes les louanges du monde ne le feront pas admirer au point où nous admirons un véritable Héros. Jamais Roi ne fut plus loué que *Louis quatorze*. L'infortuné *Charles* XII n'a eu qu'un seul bon Historien & aucun Poëte qui l'ait chanté, au lieu que l'autre a été élevé jusqu'aux nues par mille & mille plumes. Leur nom passera assurément à la postérité la plus reculée: mais l'un sera regardé comme un homme d'un grand esprit & d'une ame ordinaire; au lieu que l'autre sera admiré comme l'ame la plus grande que notre siècle ait produite.

Cependant quand même il dépendrait du Poëte de nous donner telle idée qu'il voudrait d'un Monarque, encor n'est ce pas au jugement des hommes qu'il faut s'en prendre; puisque le Poëte même se voit forcé

de ſe conformer aux principes de gloire que j'ai expoſés, s'il veut que l'univers acquieſce aux louanges qu'il donne à ſon Héros. Si *Horace* avait dit: *O! Auguſte, que vous êtes grand & magnanime! vous avez ſacrifié Cicéron, votre bienfaiteur, à la vengeance d'Antoine: vous, lui & Lépide, vous vous êtes baigné à l'envi dans le ſang des Romains*; ne l'aurait-on pas ſifflé? Mais il dit: vous avez rendu le repos & la paix à l'Empire, le crime eſt pourſuivi, l'innocence oſe reparaître ſous votre règne; les Scythes, les Dalmates, les Parthes vaincus par votre ſageſſe & par votre courage ne troublent plus nos frontières; le feu des guerres civiles eſt éteint; le Laboureur, le Vigneron travaillent tranquillement dans les champs, & chantent vos louanges: & nous admirons celui dont il dit cela, parce que cela eſt réellement bon & beau. Où en ſerions-nous, je vous prie, s'il dépendait du Poëte de nous faire paſſer ce qu'il veut pour louable. Il y a eu un Empereur de Maroc qui, pour montrer ſon adreſſe, coupait d'un ſeul coup, en montant à cheval, la tête a celui qui lui tenait l'étrier. Si un Poëte avait dit de lui: *Tu as tué dix mille eſclaves qui ne pouvaient ſe défendre, de ta propre main, en leur coupant la tête avec une adreſſe merveilleuſe*; ou de Ptolomée Philopater: *Vous avez fait mourir votre Père & votre Mère, vous vous êtes plongé dans toutes ſortes de débauches, que cela eſt grand,*

que

que cela eſt noble! Les admirerions-nous, quand même il aurait revêtu cela des plus beaux ornemens de la Poëſie? On voit donc bien que ce n'eſt pas les hommes & leur fauſſe manière de juger qu'il faut accuſer, mais celui qui leur conte de faux événemens, ou qui les leur préſente ſous un faux jour. Car ils ne peuvent juger que ſur ce qu'ils ſavent & connaiſſent d'une choſe ou d'un homme. Je ne veux point du tout juſtifier ceux qui ont la lâcheté pour leur intérêt particulier, d'en impoſer à la poſtérité, quoique cette impoſture ſoit réellement de peu de conſéquence, puiſqu'à à moins qu'un Poëte ſoit le ſeul qui nous ait transmis l'hiſtoire d'un Héros, comme *Homère* celle d'*Achille* & d'*Ulyſſe*, nous puiſons toujours nos jugemens dans les récits de l'Hiſtorien & non dans ceux du Poëte. Mais enfin c'eſt toujours une baſſeſſe. Je doute ſeulement que tant que chez les Poëtes, les plaiſirs du corps l'emporteront ſur les plaiſirs de l'ame, ils ne ſoient pas d'humeur de ſacrifier les avantages qu'ils peuvent retirer de leur flatterie, au plaiſir de dire la vérité, & d'agir en hommes magnanimes. Rien n'eſt plus ordinaire de nos jours que de voir des Rois qui n'ont fait que boire & manger, être chantés à l'envi par mille beaux eſprits: mais la poſtérité dont l'admiration fait la gloire, & le ſentiment intérieur de leurs contemporains, vengent bien

la vérité de ce vain encens qui l'offenſe.

Quant aux Poëtes Epiques ou aux autres qui chantent un Héros mort, ils oſent moins qu'aucun autre heurter les ſentimens de nos cœurs; car ils ſeront mépriſés s'ils n'en touchent la corde ſecrette, s'ils s'éloignent de la façon de penſer univerſelle. Il faut d'abord que le Poëte choiſiſſe un ſujet important par ſes effets, afin qu'il intéreſſe: la conquête d'un pays, l'établiſſement d'une nouvelle nation, la découverte d'un nouveau monde. Il faut que ſon Héros ait l'ame grande, & il n'en peut montrer la grandeur que quand il ſe voit obligé de ſacrifier tous ſes biens du monde à ſon entrepriſe, qui eſt proprement ce qu'on pourrait exprimer par d'autres termes, qu'il faut que ſon entrepriſe ſoit difficile. Il faut donc qu'il ſoit ſouvent expoſé à perdre la vie dans des combats, par des tempêtes, ou d'autres malheurs; parce que ce n'eſt que là que toute la grandeur d'ame ſe développe. Et qu'y a-t-il de plus propre pour cela que la guerre? Qu'on me cite un Héros pacifique dont la vie put fournir un Poëme Epique, je ne dis pas quant à la manière, mais même quant aux ſentimens. N'eſt-ce pas dans une guerre que *Codrus* montra ſa grandeur d'ame? Et ce *Léonidas* dont Mr. *Glower* a fait un ſi beau Poëme, ne ſe ſacrifia-t-il pas pour le ſalut de Sparte & de la Grèce dans une guerre? Ainſi un Poëte ne peut point chan-

chanter le Législateur, le Roi bienfaisant, parce que pour donner des loix sages il ne faut qu'un grand esprit, & pour faire du bien, quand on ne se prive de rien par là, n'est nullement admirable, mais bien estimable. C'est vouloir louer les hommes de peu de chose que de les louer de n'être pas traitres, perfides, avares, voluptueux. Mais quand la vertu exige le sacrifice des biens, ou de la vie, c'est alors seulement qu'il est grand d'être vertueux. En troisième lieu, il faut toujours qu'il donne un motif louable à son Héros. *Godefroi* va délivrer le St. Sépulchre, *Cortes* étendre l'empire de notre sainte Religion, *Enée* fonder un nouvel Empire par l'ordre des Dieux, les Grecs punir le crime de la foi conjugale & de l'hospitalité violée, enfin *Ulisse* retrouver son épouse & sa patrie.

Au reste ne croyons pas que la gloire d'un Héros dépende du Poëte Epique. *Henri* IV était connu longtems comme le plus grand & le plus magnanime des Rois que la France eut produit, avant que la Henriade parut, qui n'a rien ajouté à sa gloire: quoiqu'elle puisse beaucoup augmenter sa célébrité, surtout à l'avenir.

Je crois que ceci suffit pour prouver que la gloire n'est point une chose arbitraire; que ce n'est qu'à mesure qu'un homme montre de grandeur d'ame que nous la lui accordons. Que le Roi Guerrier doit né-

ceſſairement emporter le plus de ſuffrages, puiſque ce n'eſt qu'à la guerre qu'un Roi peut montrer le plus haut degré de magnanimité par le ſacrifice de ſa vie.

Je crois avoir auſſi prouvé que tous les discours des Philoſophes tenteraient en-vain de changer nos idées là-deſſus, qui ſont fondées ſur les ſentimens les plus naturels. Enfin l'erreur de Mr. *Marmontel* ſemble fondée ſur ce qu'il confond toujours la célébrité avec la gloire. Un Conquérant eſt plus célèbre, & j'ai dit pourquoi. Mais *Léonidas*, *Brutus*, *Décius*, *Régulus*, *Caton* & *Socrate* même, jouiſſent d'un plus haut degré d'admiration. Voilà ce qui peut ſervir pour démontrer la juſtice des jugemens des hommes, & leur raiſon.

DE

DE L'HONNEUR.

Mille tibi comites, & mille parabis amicos;

JOHANNES SECUNDUS.

L'HONNEUR.

DE

DE L'HONNEUR.

Plusieurs moralistes ont été frappés de la différence qui paraît entre ce que nous nommons honneur, & les devoirs que la religion ou la morale nous prescrivent. Cette différence semble aller souvent jusqu'à la contradiction, & leur a paru par conséquent si absurde, qu'ils n'ont pas balancé à dire que ce que nous nommons honneur, n'est que l'enfant d'un vain caprice des hommes, qui sont si pervers, qu'ils aiment mieux se soumettre à des loix folles & tirannique, qu'à celles de la religion & de la raison: & là-dessus ils n'ont pas manqué de prêcher & de fulminer contre notre folie & notre perversité.

Quant à moi, qui n'ai pas voulu croire que les hommes se laissassent aveugler par l'audace & par l'impudence d'un Conquérant,

nent, dans la gloire qu'ils lui accordent; j'ai peine à me persuader qu'une pure folie soit la cause & le principe de ce que nous nommons honneur. Je crois que dans la plûpart de nos choses les hommes suivent leurs sentimens naturels, & qu'il n'eût pas difficile de montrer que l'honneur même tire sa source de là. Il y a peut-être dans ce que nous nommons l'honneur, plusieurs choses qui ne conviennent plus ni à nos loix politiques, ni à celles de notre religion, & tout aussi peu à nos idées morales. Mais on verra aisément comment elles se sont transmises & soutenues si long-tems, malgré tout ce qui devait les détruire. Aussi ont-elles enfin changé, & l'on ne retrouve que quelques faibles vestiges de ces idées d'honneur qui ne conviennent plus ni aux loix, ni à la religion. Cependant on ne sera point étonné qu'elles ayent été si tenaces & qu'il ait été si difficile de les déraciner, si l'on songe qu'elles tenaient aux mœurs, ou plutôt qu'elles formaient les mœurs; & que celles-ci ne changent que peu à peu & avec bien de la difficulté, surtout quand elles sont fort invétérées.

On a toujours fort crié au préjugé contre nos loix de l'honneur, & en effet ce tout faux jugement doit se nommer ainsi on a eu raison à plusieurs égards. Mais elles n'ont pas toujours été un préjugé;

&

; & s'il y a eu un tems où elles pouvoient être fenſées. Si après cela il y en a telle, que les changemens qui ſont arrivés chez nous ſont rendu abſurde, on doit penſer que quand les idées des hommes ont pris un certain cours, on ne peut leur en faire changer tout d'un coup; qu'il faut du tems pour cela. Une loi eſt bientôt faite quand on trouve un abus, mais elle ne change pas tout d'un coup les idées reçues & qui ſubſiſtaient avant elle. C'eſt là-deſſus que je me fonderai, en expliquant ce qu'il y a de plus étrange dans ce que nous nommons l'*honneur*. Je ne veux pas dire que toutes nos idées ſur l'honneur ſoient abſolument & uniquement bonnes & ſenſées: je veux ſeulement montrer comment les hommes y ont été amenés, par la nature même des choſes, ſans aucune folie, ſans une perverſité qui les faſſe toujours pencher vers le mal; dont il eſt tout de même impoſſible de croire des Nations entières capables.

L'honneur, dans ſon acception la plus étendue, ſignifie une eſtime, une bonne opinion que les hommes ont à l'égard d'un autre, conſidérées rélativement à celui qui en eſt l'objet. Cette bonne opinion doit être fondée ſur des avantages qu'ils voient ou croient voir en lui. Dans ce ſens-là l'honneur peut avoir pluſieurs cauſes: la beauté, la force, le ſavoir, les vertus, &

jusqu'à la naissance & aux richesses peuvent être des objets d'estime. Mais il se prend dans un sens plus particulier, pour l'estime que nous faisons d'un homme à cause de ses vertus, ou qualités morales. Car quoique la naissance, le rang & les richesses puissent nous faire honorer quelqu'un, dans des cas particuliers où nous attendons des avantages de ces prérogatives que nous lui voyons, cela ne nous le fait honorer qu'extérieurement; ou si nous l'honorons intérieurement, si nous éprouvons pour lui ce sentiment d'estime, comme Mr. *Helvetius* le soutient, ce n'est que par une espéce de préstige: & l'on ne prétendra jamais mettre en général dans la classe des qualités dignes d'estime dans un homme, ce que l'on sent qui ne lui appartient pas & qu'il doit à un heureux hasard. L'esprit & le savoir, quoique des objets d'estime parmi les hommes, ne sont pourtant pas ce que nous entendons par honneur, dans le sens où nous prenons ce mot, quand nous parlons des loix de l'honneur, de ces régles qu'on ne saurait enfreindre sans encourir le mépris des hommes. Car puisqu'il ne dépend pas absolument de nous, de nous donner le degré d'esprit & de savoir que nous voulons, comment aurait-on pu vouloir fixer par des régles, le degré d'esprit qu'il faut pour n'être pas méprisé? Mais nos actions dépendent de nous, & sont soumises

ſes à des régles; c'eſt donc l'eſtime qu'on a pour nous à cauſe de nos actions & pour nos vertus morales dont elles ſont la marque, que nous nommons honneur. Nous en avons formé après cela certaines régles, que nous avons nommé loix de l'honneur: & ces régles ont été formées comme toutes les régles, par abſtraction, d'après ce qu'on a vu que les hommes mépriſaient ou eſtimaient. C'eſt à découvrir la cauſe de ces régles & leur nature que je deſtine cet écrit. De ce que je viens de dire on pourra aiſément attacher à chaque façon de parler, tirée de ce mot *honneur*, ſa véritable ſignification. Ainſi les loix de l'honneur ſont, comme j'ai dit, les régles d'après leſquelles il faut arranger ſes actions pour s'attirer l'eſtime des hommes; un homme d'honneur ſera celui qui ſuit ces loix dans toutes ſes actions. Il me ſemble que dans l'uſage ordinaire on fait une différence entre honnête homme & homme d'honneur. Que le premier eſt celui qui ſe contente de ne rien faire qui puiſſe lui attirer ouvertement le mépris, & que l'autre eſt celui qui dans toutes ſes actions travaille à mériter l'eſtime. Mais cette différence eſt peu de choſe & elle ne peut être déterminée que par la convenance de ceux à qui on donne ces épithètes, ainſi je ne ferai aucun ſcrupule de me ſervir indifféremment de ces deux mots. Eſtimer une choſe, c'eſt être frappé de ſa bon-

bonté. Or bon & utile est la même chose dans un sens philosophique. Voilà pourquoi nous estimons la vertu; parce que la vertu est ce qui est réellement utile, tant à nous qu'aux autres. Ainsi estimer un homme, sera sentir que cet homme a des qualités utiles; & quand nous nous représentons par abstraction ces qualités, nous les appellons estimables. De-là il suit nécessairement que nous ne pouvons estimer un homme que relativement à l'idée de l'utilité que ses qualités pourraient nous procurer. Si elles nous en procurent réellement, alors la simple estime se change en amitié. Nous pouvons connaître l'utilité dont un homme peut nous être dans les diverses rélations où il est avec nous, & savoir les qualités qu'il faut qu'il ait pour procurer cette utilité. Ainsi nous exigeons d'un Juge qu'il soit éclairé & intègre; d'un Soldat qu'il soit courageux; d'un Marchand qu'il soit de bonne foi dans le commerce; & ainsi de toutes les conditions de la vie. Quand ces gens sont cela, nous aimons à avoir affaire à eux dans ce qui regarde leur métier. Or il s'agit de savoir dans quelle rélation nous nous figurons un homme, lorsque nous disons de lui que c'est un homme d'honneur. Ce n'est ni comme Magistrat ni comme Militaire, ni enfin relativement à la place qu'il tient dans l'Etat ou dans la société civile qu'on le considère; car un homme d'honneur est de tous les états.

états ; c'eſt ſimplement comme homme que nous le conſidérons, je m'explique.

Lorsque les hommes ſe ſont formés en corps de Nations, ils ont établi des loix pour conſerver la paix, tant au dedans qu'au dehors de l'Etat. Par ces loix ils ont tâché de conſerver chacun dans la poſſeſſion de ce qui pouvait contribuer à ſa conſervation, & à ſon bien-être. Ils ont eu beſoin pour cela d'hommes qui euſſent certains talens, certaines vertus; & l'on a établi des avantages & des récompenſes pour ceux qui employeraient ces talens, ces vertus au bien de la ſociété: on a de même fixé des punitions pour ceux qui en troubleraient juſqu'à un certain point la tranquillité & le bien-être de chaque particulier. Celui qui obſerve les loix eſt bon citoyen. Mais elles n'ont pu aller que juſqu'à un certain point; il y a mille manières de faire le mal ſans qu'elles puiſſent le ſavoir & le punir. Que dis-je? Comme les hommes ne ſont pas Dieu & qu'ils n'ont pas pu faire des loix toutes parfaites, ni en connaître & en punir toujours les violateurs; on a pu ſe ſervir des loix mêmes & des moyens que nous avons de connaître la vérité, de diſcerner l'innocent du coupable, pour aſſouvir des paſſions injuſtes & criminelles. Outre cela, il y a mille liaiſons, mille devoirs parmi les hommes, ſur leſquelles les loix n'ont point eu de priſe, &

& dont elles n'ont pu se mêler. Dans ces liaisons nous gardons notre liberté naturelle de faire ce que nous voulons; rien ne peut nous forcer à en remplir les devoirs. Cependant comme ce seroit nuire à tous les hommes que d'y manquer, ils ont senti le dommage qu'ils en recevaient, & ils ont méprisé celui qui était capable de violer des devoirs, que les loix ne le forçaient point à observer, mais qui n'en étaient pas moins des devoirs pour lui comme homme. Ils ont réfusé d'entrer dans ces sortes de liaisons libres avec lui; & s'ils n'ont pu le bannir de la société publique, ils l'ont fui, & banni de leurs sociétés particulières. Par exemple, ce qui engage entre hommes, c'est la simple parole; les sermens, les écrits sont des accessoires, que les loix ont été obligées d'exiger, comme preuves qu'un tel homme avait pris tel engagement. Quand donc un homme a voulu profiter de ce manque de preuve pour le rompre, il a été méprisé, comme un homme incapable d'être porté à faire ce qu'il devait, autrement que par la crainte du châtiment; & avec qui par conséquent il était nuisible d'entrer dans d'autre liaison, que dans celles où l'on peut d'abord reclamer la force. Ces liaisons dont je parle, où les loix n'ont pu intervenir, parce qu'elles se fondent trop sur ce sentiment naturel d'amour envers nos semblables, & d'équité, qui varie si délicatement, selon

selon les circonstances; je les comprendrai toutes sous le nom d'amitié; parce que réellement elles forment ce commerce si doux de services réciproques, auxquels les loix ne sauraient nous assujettir. On sent bien que je ne veux parler ici de cette liaison intime & absolue que quelques personnes forment ensemble, où ils partagent toutes les peines & tous les plaisirs; où ils se promettent & se donnent tous les secours qui dépendent d'eux. Tous les hommes ne peuvent être des *Orestes* & des *Pilades* les uns envers les autres. Mais il a des dégrés dans l'amitié. Les hommes ont des besoins qui les lient entre eux, & dont ils ne peuvent attendre la satisfaction que de leur bonne volonté, les uns envers les autres. Ces besoins ont dû nécessairement établir des sociétés particulières entre eux. Or s'ils trouvent qu'un homme ne pratique pas les devoirs de ces sociétés, ils le jugent indigne d'y être admis. Et voilà précisément ce que c'est qu'un homme mépriſé; celui qu'on croit indigne de se lier avec nous.

La Nature s'est attachée avec soin à nous donner tous les sentimens qui peuvent nous porter à nous entre-secourir & à ne point nous nuire, tandis que chacun travaille à son bien-être. Les besoins que nous avons, & la douceur naturelle qu'il y a dans le commerce de nos semblables, nous rend leur bienveillance extrêmement chère; & nous

avons

avons un violent désir d'en être estimés, de sorte que nous nous gardons autant qu'il est possible de rien faire qui puisse leur nuire & leur causer du déplaisir. Il s'en suit donc, qu'outre notre assujettissement aux loix par la crainte de perdre la protection qu'elles nous promettent, nous nous sommes assujettis aux régles des sociétés particulières, pour ne pas perdre les plaisirs & les avantages que nous y trouvons.

Mais depuis l'établissement de la différence des conditions, ces liaisons volontaires n'ont eu lieu qu'entre égaux: & l'on peut remarquer que ces états dans la vie, où le soin de l'entretien oblige à un travail continuel, l'état de payſan, d'artisan, où par conséquent l'on n'a ni le tems, ni assez de finesse de sentiment pour avoir besoin, ou pour trouver du plaisir dans la conversation & l'amitié de nos semblables, sont aussi ceux où il n'y a que peu ou point de ces régles. Toutes leurs idées se bornent à la subsistance, & pourvu qu'ils l'ayent, les facultés de leur ame ne sont pas assez développées pour connaître des besoins plus nobles & plus purs.

De tout ce que j'ai dit il suit que l'honneur est proprement l'estime de ceux avec qui nous vivons; de ceux qui sont ou qui peuvent être nos amis. Or ce n'est guère, comme je l'ai dit, qu'avec nos égaux

que

que nous pouvons former une pareille liaison. Les loix de l'honneur ne peuvent donc avoir de force qu'entre égaux, & n'ont pu exiger que les qualités utiles entre ceux qui le sont. Quand un maître demande un domestique, il exige de lui qu'il ait les qualités qui peuvent lui être utiles dans ce poste, sans s'embarasser des autres. Quelquefois ce qu'il éxige va-t-il plus loin que ce qu'éxigent les loix de l'honneur, parce qu'il peut avoir besoin de telle qualité, dont une société d'amis n'a aucun besoin. Il en est de même quand on appelle quelqu'un à remplir un emploi. On veut de lui les talens & les qualités morales nécessaires pour le remplir, & l'on n'en demande pas davantage. Quand même il n'observerait ces devoirs, que pour ne pas se priver des avantages que l'emploi qu'il a lui procure, & pour ne point en être démis comme incapable de le remplir, cela ne fait rien; il n'en est pas moins propre à ce qu'on attend de lui. Ainsi l'on voit bien qu'il y a des choses dans lesquelles l'homme d'honneur doit différer de celui qui est propre à occuper un emploi. Un homme est paresseux, il peut être malgré cela parfaitement honnête homme, mais il ne sera pas propre à remplir une place où il faut de l'activité, & ainsi des autres.

Si ce que j'ai dit est vrai, il sera facile de

de trouver ce qui forme nos loix de l'honneur, dans ce qui est utile dans une société d'égaux, unie par les liens de bienveillance mutuelle & de besoins mutuels; dans ce que nous nommons société dans le monde. Et nous allons voir comment on les peut aisément déduire de cette source.

Les engagemens qu'on prend dans la société étant, ou d'une telle espèce que les loix ne peuvent s'en mêler, ou parce qu'on ne saurait toujours prendre les précautions légales, qu'il faut pour prouver qu'un homme a pris tel & tel engagement, la simple parole a dû lier; & l'on a nécessairement dû mépriser & fuir celui qui la faussoit, sous quelque prétexte que ce pût être.

Les loix nous protégent assez contre les violences ouvertes, en punissant le coupable; mais ce qu'il y a eu de plus à craindre, ce sont ces torts secrets qu'on ne peut prouver. De-là la ruse & la fourberie ont dû être des objets de mépris; & la sincérité & la franchise fort estimées.

Si la constance dans les engagemens que l'on a pris, & la vérité dans les actions sont utiles à la société, la vérité dans le discours ne l'est pas moins: car nous n'avons nul moyen de compter sur un homme s'il ose nous dire ce qui n'est pas. De-là la honte extrême attachée au mensonge. Dans le commerce de la vie c'est une grande douceur de pouvoir confier ses sentimens, ses af-

affaires, ses pensées. On en a même souvent besoin pour demander conseil, pour se soulager le cœur. Si l'on ne peut pas compter que ce que l'on a confié comme un secret, soit gardé de même, l'une des plus grandes douceurs de la société s'évanouit. On a donc mépriſé avec raiſon le traître & l'indiscret.

Il échappe dans la société de dire librement ses sentimens sur des personnes & sur des choses, qui pourraient nous nuire s'ils étaient connus, sans cependant qu'on exige expressément de ceux à qui on les dit de s'engager à les tenir secrets; mais si la crainte qu'ils ne les publient doit toujours nous retenir, ces épanchemens de cœur, cette libre communication de nos idées qui fait un des plus grands plaisirs de la conversation & de la société, s'évanouissent; il faut vivre seul. De-là vient que nous jugeons un rapporteur indigne du nom d'homme d'honneur.

Comme un homme bassement intéressé est capable de tout faire pour son propre intérêt; on l'a mépriſé; parce qu'on n'a pu compter qu'il observât les loix de la société, dès que son intérêt y répugnerait.

La société se fondant sur un commerce mutuel de services; celui qui conserve la mémoire de ces services & qu'ils incitent à en rendre d'autres, a été très propre à être ad-

admis dans ces sociétés; de là l'estime que l'on a pour la reconnaissance & le mépris que s'attire l'ingratitude.

Je n'ai cité que les principales choses qui constituent l'homme d'honneur: on peut dériver ainsi toutes les autres, & expliquer tous les cas où l'on dit qu'un homme a agi en homme d'honneur, ou qu'il a violé les loix de l'honneur. Les devoirs de l'honnête homme sont en général ceux que la Nature nous impose d'homme à homme: de-là l'estime qu'on a pour celui qui est sensible aux obligations de la Nature; & le mépris que l'on a eu pour celui qui n'était pas bon père, bon mari, bon fils, bon frère, bon parent. Outre que l'homme d'honneur étant celui avec qui on aime à entrer en liaison, c'est aussi celui qu'on aime à avoir pour parent, à qui un père aime à donner sa fille, un frère sa sœur, & ainsi du reste.

Il y a une liaison plus intime, plus forte que toutes celles qui unissent les hommes entre eux, c'est celle que l'on nomme par préférence *Amitié*. Comme elle dépend du sentiment, & qu'elle n'influe point sur la société en général, comme celles d'époux & de père; elle n'a pu être soumise à l'empire des loix; elle est restée sous celui des mœurs. Cependant à cause de l'importance dont elle est pour le contentement de chaque homme, & comme elle n'est qu'un en-

engagement libre que l'on prend, de faire tout ce qu'il eſt poſſible pour procurer le bien l'un de l'autre, elle eſt regardée comme très ſacrée; & celui qui manque aux devoirs qu'elle impoſe, eſt jugé abſolument incapable de remplir les devoirs des liaiſons moins intimes, moins ſacrées, moins ſinguliers que celle-là. Il a donc dû être ſouverainement mépriſé; tandis que chacun a eſtimé celui qui a ſu ſatisfaire à ces obligations & qu'on a ſouhaité naturellement d'être ſon ami.

Enfin le courage & l'intrepidité mettent le ſceau à toutes ces vertus: ce ſont ces qualités qui nous aſſûrent de la grandeur d'ame d'un homme; & qui nous prouvent que, quoiqu'il arrive, il ſaura être fidele à ſes devoirs, puiſqu'il eſt prêt à leur ſacrifier ſa vie: ſacrifice qui eſt réellement le dernier & le plus cher que les hommes puiſſent faire dans ce monde. Comme la crainte de la mort a dû être le ſigne d'une ame petite & baſſe, & que tout ce qui eſt bas nous inſpire le mépris, un homme qui manque de courage en a été néceſſairement l'objet. Je m'étendrai plus au long là-deſſus quand je parlerai de la maniere dont ces idées nous ont conduit à une coûtume ſinguliere dans nos mœurs.

Voilà donc comment & pourquoi les mœurs ont ſervi de ſupplément aux loix; parce que les loix empêchent à la verité

les hommes de ſe nuire publiquement & griévement, mais qu'elles n'ont pu prévoir toutes les manières de ſe nuire & s'y oppoſer. Les loix ont pu fixer la tranquillité publique, mais cela n'a pas ſuffi pour conſerver la tranquillité dans un commerce plus intime de la part des hommes, que n'eſt celui des membres d'une même nation.

Sans doute que cela ne fait pas à beaucoup près tout le code des préceptes de la morale; ce n'eſt que cette partie des obligations que nous avons comme hommes les uns envers les autres. L'eſtime n'ayant pu tomber que ſur les qualités utiles dans la ſociété privée, & le mépris ſur celles qui y ſont nuiſibles; il y a pu avoir des vices qui n'ont point été mépriſés, c'eſt-à-dire pour leſquels on n'a point fui un homme, quoique toutes les vertus ayent été eſtimées, parce qu'elles ſont toutes utiles. Mais de certains vices ont pu ne pas nuire aſſez à la ſociété particulière, pour en bannir celui qui en étoit entaché, quand d'ailleurs il poſſédait les qualités qu'elle éxige.

Tels ſont les devoirs envers nous-mêmes, toutes ces vertus que nous comprenons enſemble ſous la claſſe de la tempérance. Ainſi un homme a pu être ſenſible aux plaiſirs; voluptueux, ſans être mépriſé; parce que les voluptés ne nuiſent pro-

pre-

prément qu'à celui qui s'y livre. Cependant il a fallu que son attachement ne fût pas assez fort pour le rendre incapable d'accomplir les devoirs de la société, sans quoi il se serait attiré le mépris. Qu'un homme ait été brave avec cela, c'est tout ce qu'on lui a demandé; parce que celui qui peut sacrifier sa vie à ses devoirs & à l'estime de ses semblables, a suffisamment prouvé que dans le besoin il savoit aussi y sacrifier son attachement au plaisir.

L'amour par exemple est une passion naturelle, à laquelle il n'est pas possible d'attacher de l'infamie. Celui qui s'est empressé à goûter les plaisirs qu'il donne, n'a pu être méprisé. On a pu pardonner à un homme de jouir d'une fille qu'il aimait; premiérement, parce qu'il n'y a aucune honte naturelle attachée aux plaisirs de l'amour; secondement, parce que la nature nous montre que c'est notre rôle d'attaquer, comme celui des femmes est de se défendre, & qu'ainsi il n'y a non plus aucune infamie là-dedans. Enfin pour que ce penchant ne troublât pas la société, on y a attaché un contrepoids, en ne laissant aux femmes d'autre genre d'honneur & de gloire que la défense de leur pudeur & de leur chasteté, qui est aussi réellement la somme de toutes leurs vertus. Mais dès qu'un homme a été transporté de cette ardeur au point de violer les devoirs de la

ſociété : dès qu'il a employé pour parvenir à ſes fins la ruſe & la fourbe, que par une promeſſe de mariage ou d'autres moyens indignes il a trompé & abuſé une fille, & la confiance qu'elle avait en ſa probité, il a été mépriſé. Il en eſt de même de tous les autres vices, qui ne ſont devenus mépriſables que quand un homme s'eſt rendu par-là incapable de ſatisfaire aux loix d'honneur. D'un autre côté, les devoirs de la religion n'ont pu y entrer, parce que ce n'eſt point aux hommes à juger entre Dieu & ſa créature; parce que, pourvu qu'un homme ait ſu d'ailleurs remplir les devoirs de la ſociété, indépendamment du motif qu'il peut avoir eu, cela n'était pas une choſe dont il leur appartînt de décider. Suppoſé même qu'il ne l'ait fait que par déſir de conſerver l'eſtime de ſes ſemblables, ce motif eſt humainement parlant, noble & de nature à nous aſſûrer qu'il agirait conſtamment bien & équitablement envers les autres : l'on ne pouvait donc éxiger qu'il agît par un autre.

De-là ces contradictions apparentes & véritables entre la morale, la religion & l'honneur. Celui qui s'eſt contenté de l'eſtime des hommes, s'eſt borné aux vertus qui ſuffiſent pour ſe l'acquérir, & a négligé les autres; voilà ce qui a fait qu'il y a eu des gens eſtimés qui n'ont point obſervé les pré-

préceptes de la religion ni tous ceux de la morale.

Je dis qu'il a pu y avoir des contradictions véritables entre la religion, la morale & l'honneur, & je vais montrer comment; après que j'aurai expliqué encore une difficulté.

L'honneur étant l'estime de la société dans laquelle nous vivons, il a dû se plier à ce qui était utile aux différentes sociétés. Ainsi plusieurs sociétés ont pu mettre de l'honneur dans ce qui est exécrable. Voilà ce qui fait la corruption de ce qu'on nomme la mauvaise compagnie. Etre sensible à l'estime des hommes est une très bonne qualité, qui est naturelle à l'homme, & c'est un moyen pour arriver à la pratique de la vertu. Si malheureusement un homme qui y a le cœur sensible, tombe & est obsédé d'une société, qui cherche de l'honneur dans ce qui n'est pas honnête, il peut être entraîné à commettre ce qui est mal. Aussi est ce là ce que nous voyons journellement, que des jeunes gens que nous nommons bien-nés, & qui réellement sont ceux qui attachent du prix à l'estime de leurs semblables, sont entraînés dans le vice, par des sociétés dont le vice est le lien, & qui par conséquent attachent leur estime au vice. C'est donc faire la satire du genre humain que de dire que les hommes mettent leur honneur dans ce qui est vicieux. Il faut rechercher ce que quelques sociétés appellent ainsi, & alors

on en trouvera aiſément le principe, qui ne ſera point fondé ſur le vice; parce que le vice cauſe toujours des maux. Enſuite l'on ſait bien que notre propre utilité nous empêche de ſuivre dans nos liaiſons ces loix de l'honneur, & que l'on ſe voit ſouvent obligé de recevoir & de faire bonne mine à un homme que l'on mépriſe dans le cœur. On n'a plus guères cette idée forte de l'honneur qui expoſait autrefois au mépris tout homme qui en violait les loix. La plûpart des liaiſons ſont des liaiſons d'intérêt. Cela n'empêche pas qu'au moins ces idées d'honneur ne ſubſiſtent dans la tête des hommes; que l'on n'en parle encor, quoique l'on ne s'y conforme plus; & qu'elles ne méritent que l'on en développe le fondement.

Mais il a pu y avoir des cas, où nos devoirs comme citoyens ont pu entrer en colliſion avec ceux de la ſociété particulière. La religion & la morale nous enſeignent que nos devoirs envers Dieu ſont les premiers & les plus ſacrés; & qu'après ceux-là marchent immédiatement ceux qui nous obligent comme citoyens. Qu'eſt-il donc arrivé alors? Il eſt certain que ce qui choque le bien général choque auſſi le bien de chaque particulier. Auſſi a-t-on toujours mépriſé celui qui violait ſes engagemens comme citoyen. Le traitre à la patrie a été fui & haï comme le traitre dans la ſociété par-

particulière: celui qui ne ſavait pas remplir ſes engagemens envers l'état, comme celui qui les rompait dans le commerce de la vie. Mais quand ces deux obligations ſont venues à ſe croiſer, alors il a été queſtion de ſavoir laquelle des deux on préférerait. En général on a toujours ſenti que dans les cas ordinaires on devait préférer ſes devoirs de citoyen à ceux d'homme, mais il y a eu des cas où l'on a mal jugé d'un homme pour l'avoir fait.

Par éxemple, il eſt utile qu'un criminel ſoit livré à la punition des loix: mais ſi ce criminel eſt venu confier ſous le ſceau du ſecret ſon action à un autre, alors la ſainteté de la parole donnée de ſe taire, a toujours dû laiſſer un vernis de mépris ſur celui qui l'avait violée. Mr. *de Cinq Mars* confia ſa conſpiration contre le Cardinal *de Richelieu*, à Mr. *de Thou*, à qui cette confidence coûta la vie, parce qu'on regarda comme un crime d'état, le ſilence qu'il avait obſervé. On ne peut cependant s'empêcher de dire, que Mr. *de Thou* en a uſé en homme d'honneur. On conte du Vicomte *de Turenne* qu'ayant été attaqué un jour par un voleur, il lui promit de lui donner ſa bourſe le lendemain, & que ſur ſa parole le voleur le laiſſa aller; que le jour ſuivant il eut l'audace de venir ſommer en pleine compagnie le Vicomte de tenir ſa promeſſe, qui, après y avoir ſatisfait, le laiſſa évader, & conta enſuite le

fait. J'ai montré les raiſons qui rendent le menſonge, la ruſe, & la fourberie, ſi odieux à la ſociété. Toutes les actions qui demandent ces choſes, portent donc un caractère ineffaçable de deshonneur avec elles. Auſſi ne pourra-t-on jamais propoſer à un homme d'honneur d'en faire de pareilles, comme d'eſpionner dans un pays ou dans une armée ennemie ; quoiqu'un eſpion rende ſouvent des ſervices très utiles.

Il y a ici une choſe à conſidérer. C'eſt que les loix puniſſant celui qui oſe préférer ſes engagemens privés à ceux qu'il a contractés avec l'Etat, & récompenſant celui qui employe la fourberie pour le ſervir, il reſte ſouvent un ſoupçon difficile à effacer, que c'eſt le déſir d'acquérir la récompenſe ou d'échapper à la punition, qui a fait agir dans de pareils cas. Or ſi une de ces deux raiſons a pu porter quelqu'un en certain cas à ſacrifier l'eſtime de ſes pareils, elle le pourra dans un autre cas ; & alors il n'y a plus de ſûreté dans le commerce avec un tel homme ; il ſera par conſéquent mépriſé. Mais ſi toute ſa conduite paſſée & future nous eſt garant qu'il n'a fait que ſacrifier ce qu'il croyait un moindre devoir à un plus grand ; s'il eſt d'ailleurs un modèle de vertu & d'honnêteté, cette action ne lui fera aucune honte. Il n'y a que celle où il faut de la fourberie, dont la honte ne ſe laiſſe point effacer, parce que la fourberie

berie eſt un talent qu'un homme d'honneur ne ſaurait avoir ; ce talent exigeant un exercice qu'on ne peut avoir eu étant honnête homme : ſecondement, parce que le ſeul appât de l'intérêt peut nous induire à l'employer, n'y ayant aucune loi, aucun devoir qui nous y oblige. Voilà comment on peut non ſeulement perdre ſon honneur en feſant une action louable ; mais auſſi ſous quelles conditions on peut le conſerver. Les hommes trouvent juſte, beau & honnête, que l'on préfère ſon devoir au haſard même de perdre leur eſtime. Mais ſi le moindre intérêt corporel s'en mêle, ſi on a pu préférer un tel intérêt à ſon honneur, l'on eſt ſûr de leur mépris ; & cela avec raiſon, parce que c'eſt la marque d'une ame baſſe.

Ceci ſuffira pour montrer quels ſont les principes de ce que nous nommons honneur, & pour éclaircir cette matière. Le Ciel me préſerve de prétendre que nous faſſions de cela l'unique régle de notre conduite, & que contens d'éviter tout ce qui pourrait nous attirer le mépris, nous négligions nos autres devoirs. Notre vertu reſterait aſſûrément bien imparfaite ſi nous nous en tenions-là. J'ai ſeulement voulu montrer que ce que nous nommons honneur, n'eſt point né d'un vain caprice, mais fondé dans la nature même des choſes. J'ai voulu montrer ce qui nous fait eſti-

eſtimer des autres, & pourquoi cela nous fait eſtimer. Et quoique toutes ces choſes ſoient des devoirs, nous en avons de plus grands à pratiquer, & ſur-tout il les faut pratiquer par un motif plus ſaint, & ne pas nous contenter ſeulement de la vaine eſtime des hommes, mais commencer par exécuter les commandemens de celui qui nous a tous créés, & travailler à lui plaire.

Jusqu'ici nous n'avons rien trouvé d'abſurde dans les loix de l'honneur. Les hommes ont jugé bon ce qui leur était bon, & nuiſible ce qui leur était nuiſible; & quant aux qualités qui leur étaient indifférentes, ils ne les ont point cru de leur compétence; ils n'ont point voulu punir un homme de ce qui ne leur nuiſait pas; enfin ils n'ont pas pu trouver mauvais & mépriſer ce qui n'était pas tel pour eux. Mais je viens à préſent à un point capital de l'honneur, qui eſt reconnu univerſellement pour abſurde, & qui malgré cela a pris des racines ſi fortes que l'on voit encore des gens s'y conformer, malgré tout ce qui devrait les en détourner. Que l'incontinence, l'intempérance n'ont pas pu attirer le mépris & l'averſion des hommes, parce que ces vices ne nuiſent qu'à celui qui les a, cela ſe peut comprendre. Mais comment a-t-on pu mettre de l'honneur à une choſe qui offenſe Dieu, nos devoirs envers l'Etat, qui nuit

à la

à la ſociété particulière, & à nous-mêmes? Il a règné longtems dans nos mœurs un uſage, dont les veſtiges ne ſont pas encore entiérement effacés, qui a uſurpé l'empire le plus terrible, auquel on ne pouvait ſe ſouſtraire, à moins d'être le plus lâche, ou le plus grand & le plus vertueux des hommes. C'était la première loi de l'honneur, & la fureur en allait ſi loin que l'on ſe croyait diſpenſé de toutes les autres, pourvu que l'on obſervât rigoureuſement celle-ci; ou du moins celui qui avait obſervé avec la plus grande exactitude toutes les autres, était malgré cela deshonoré s'il marquait la moindre répugnance à ſe conformer à cette horrible coutume. On devine bien de quoi je veux parler: c'eſt du duel.

Je prie très fort qu'on veuille bien m'entendre dans ce que je vais dire; & que l'on ne m'impute pas l'idée de vouloir juſtifier un uſage auſſi atroce que celui-là. Il eſt abominable ſuivant les préceptes de la Religion; & il eſt impoſſible de comprendre comment un homme peut prétendre au nom de Chrétien, & ſe conformer à cet uſage. La vraie grandeur d'ame conſiſte à faire ce qui eſt véritablement beau & bon; & s'il arrive que le monde place une idée de beauté dans ce qui n'eſt pas tel, il ne faut ſuivre que le ſentiment de ſa propre conſcience. Or la ſaine morale doit nous donner

autant d'éloignement pour l'uſage de ſe venger ſoi-même, que la Religion; outre que la ſaine Morale nous enſeigne auſſi qu'après ce que nous devons à Dieu, ce que nous devons à la ſociété civile, dont nous ſommes membres, forme notre premiére obligation. Et les loix de toutes les Nations ſe réuniſſent contre cet uſage & le proſcrivent. Ainſi celui qui veut s'y conformer eſt rébelle au Gouvernement, & ſe rend à tous égards coupable d'un très grand crime.

Après ce que je viens de dire on ne m'accuſera pas, j'eſpère, de vouloir juſtifier cet uſage; je ne veux qu'en montrer l'origine & les cauſes de l'empire qu'il avait pris, mais que graces aux loix & aux progrès de la raiſon, il commence à perdre. Il arrive ſouvent que les hommes ayant eu un uſage convenable à des tems précédens, par un attachement à leurs mœurs, le transportent dans ceux où il ne convient plus; & c'eſt-là le cas du duel. Je ne ſuis pas content de nos moraliſtes ſur ce point. Ils voyent que les hommes ſont dans l'erreur, que cette erreur eſt nuiſible; au lieu de développer préciſément en quoi elle conſiſte, d'en montrer l'origine de bonne foi, ils prennent un chemin plus court & plus commode, mais infinement moins perſuaſif; c'eſt d'accumuler injures ſur injures; de mêler des preuves fauſſes avec quelques-unes de vraies;

es ; de dire, par exemple, d'un homme qui ſe bat en duel, que c'eſt un poltron, parce qu'il ne ſait pas ſupporter le mépris des hommes pour faire ce qui eſt juſte. Cela ne change rien aux ſentimens du monde, parce que chacun ſent que ce ſont de vaines déclamations. Il eſt vrai que celui qui ſait ſupporter le mépris des hommes plutôt que de ſe départir de ce qui eſt de ſon devoir, eſt plus grand que celui qui cède à l'erreur des autres & y ſacrifie ſa vie & ſon devoir qu'il connaît : mais ce dernier n'eſt ni un lâche ni un poltron. Il a atteint le premier degré d'une grande ame, qui eſt d'attacher un très grand prix à l'eſtime des hommes ; il faut qu'il faſſe un ſecond pas pour arriver à ſe contenter de la ſatisfaction intérieure qui cauſe le témoignage d'avoir fait ce que l'on devait faire, & de ne compter alors pour rien, même le mépris de ſes ſemblables. Mais pour n'avoir pas encore fait ce pas, il n'en eſt pas encore un homme mépriſable. Si au lieu de ſe paſſionner, les moraliſtes s'étaient contentés de montrer les choſes comme elles ſont, ils auraient peut-être mieux réuſſi à changer nos idées, s'ils avaient dit : *Vous avez adopté un uſage criminel devant Dieu, nuiſible à l'Etat, qui ne convient plus ni à votre religion ni à vos autres mœurs. C'eſt comme ſi vous vouliez aller couverts de peaux de bêtes & armés de flèches & de carquois ; bors qu'au moins cela ne ſerait que*

ridicule. Mais voyez à quel point vos idées ſont dangereuſes. La nature nous a donné pour nous rendre bons un déſir d'être eſtimés, qui eſt très vif. Vous forcez donc en attachant votre eſtime à une choſe mauvaiſe, tout ce qu'il y a d'hommes d'honneur, & qui ont l'ame aſſez grande pour vouloir mériter à tout prix cette eſtime de votre part, à faire ce qui eſt mal. De deux hommes qui ſe battent il eſt toujours à parier qu'il en coûte un homme d'honneur au monde. Il y a encore un inconvénient à ce faux jugement, c'eſt qu'on négligera toutes les autres vertus pour le courage, on ne s'appliquera qu'à ſe bien battre, & les jeunes gens ſurtout qui ſe paſſionnent pour l'erreur comme pour la vérité, en chercheront les occaſions. Celui qui pourra compter ſur ſa force & ſur ſon adreſſe, vous privera quelquefois d'un homme qui vaudra mille fois mieux que lui. Enfin tenez, voici les cauſes de votre erreur, & revenez en, pour ne pas mettre un homme qui ſerait utile à la ſociété, dans le malheureux cas d'agir contre ſon devoir, ou d'être mépriſé....

L'Auteur de *Don Quichotte* a, dit-on, détruit l'eſprit de Chévalerie chez les Eſpagnols par ce ſeul livre. Il l'a fait en montrant clairement le ridicule de leurs idées ſur ce point. Je n'entends pas par la plaiſanterie de ſon ſtile, mais par les faits mêmes. Le ridicule naît toujours quand nous feſons une action hors de propos, c'eſt-à-dire, quand ce que nous feſons n'eſt pas conforme aux circonſtances où nous nous trou-

trouvons & au but que nous avons. Il y a donc des actions ridiculement bonnes, & ridiculement méchantes. Et c'eſt ce ridicule que *Michel de Cervantes* a montré aux Espagnols dans ſon livre. Voilà comme on aurait dû procéder avec le duel; & ce que je tâcherai de faire. Il n'importe que ce ſoit par une fiction, comme l'Auteur de *Don Quichotte*, ou par des raiſonnemens.

Effectivement je ne ſaurais comparer cette coutume du combat ſingulier plus juſtement qu'avec ceci. On ſait que dans les loix de *Licurgue*, le vol était non ſeulement permis, mais louable même, ſous certaines conditions. Si les peuples qui habitent à préſent le pays de Lacédémone voulaient, malgré les loix qui le proſcrivent, s'obſtiner à eſtimer un voleur adroit, il me ſemble que ce ſerait préciſément-là le cas de nos idées ſur le duel. Un court tableau de la manière comment cet uſage a pu s'établir, & ſe maintenir ſi long-tems dans l'eſprit des hommes, fera voir en quoi conſiſte proprement l'erreur; & en même tems comment les hommes, quelque juſteſſe qu'ils apportent dans leurs jugemens univerſels, ont été induits à y tomber & à a conſerver ſi longtems.

Nous tenons ſans contredit l'uſage du combat ſingulier de nos ancêtres, les Germains, & il paraît avoir été commun à tous

tous les peuples du Nord. On n'a pas manqué de les traiter à cause de cela de barbares, d'hommes féroces & cruels, sans foi ni loi. Or en cela on leur fait assurément tort, & je ne vois chez eux dans cet usage, rien que de naturel, de sensé, d'entiérement conforme à leur situation; même l'on trouvera qu'ils y avaient porté une partie de cette franchise & de cette bonne foi, pour laquelle ils ont été célèbres de tous tems. Il faut d'abord songer qu'ils n'étaient pas Chrétiens, & que par conséquent ils n'avaient d'autre guide dans leur conduite que la lumière naturelle: car leur religion ayant été faite par eux, n'avait pas pu choquer le sentiment naturel, plus ancien qu'elle. Formée par des hommes, elle avoit été obligée de se plier à leurs mœurs & à leurs idées du bon & de l'utile. Or tout le monde avouera que dans l'état de nature tout homme a le droit de se venger de celui qui l'a offensé, & de le punir: tout comme les peuples ont le droit de se faire la guerre l'un à l'autre; précisément parce que nous sentons qu'ils sont dans l'état d'égalité naturelle les uns envers les autres. Il suit donc de-là que la vengeance d'une injure n'est point une chose injuste ou mauvaise, naturellement parlant. C'est même un instinct naturel qui nous y porte. Car si la nature nous a donné la faculté de nous souvenir d'un bien-

fait,

fait, & d'être porté à le payer par un autre bienfait, cette faculté doit produire le même effet pour une injure & nous porter à la rendre: il n'y a là ni orgueil, ni passion étrange; c'est le pur mouvement de notre nature. Et l'on pourrait dire à celui qui voudrait trouver le désir de vengeance & de satisfaction contraire à la nature & indigne de l'homme, ce qu'un ancien répondit à celui qui lui reprochait d'être sensible à la louange: *Comment veux-tu*, lui dit-il, *que je sois sensible au blâme, si je ne le suis à l'éloge?* On pourrait donc dire aussi: *Comment veux-tu que je sois sensible au bienfait, si je ne le suis à l'injure?* Je parle toujours de ceux qui ne connaissent pas les préceptes de notre très parfaite Religion. Car pour celle-là, elle est la seule qui fasse l'homme aussi bon qu'il peut l'être; qui par l'espoir d'une récompense auguste & éternelle, l'engage à réprimer tous les sentimens qui pourraient nuire, quelque naturels qu'ils soient. Mais chez nos ancêtres la vengeance ne pouvait être ni honteuse ni criminelle. Au contraire, dans les premiers tems elle devait être une vertu; & elle l'a été chez tous les peuples, avant qu'il y eût des loix établies. Cela est tout-à-fait dans la nature des choses, car elle était alors l'unique coërcitif qu'il y eût pour retenir les méchans dans les bornes de la justice. Les tems héroïques des Grecs fourmillent d'exemples qui le prouvent.

Achil-

Achille venge la mort de *Patrocle*, *Oreſte* celle d'*Agamemnon*, l'Oracle ordonne à *Oedipe* de venger celle de *Laïus*: enfin je n'aurais jamais fini ſi je voulais citer tous le exemples qui s'y trouvent. Tous les peuples de l'Amérique qui vivent en ſauvages, c'eſt-à-dire, où les citoyens vivent dans l état de liberté naturelle les uns envers les autres, penſent & agiſſent de même. Enfin Mr. *de Voltaire* ſavait bien ce qu'il diſait dans ces vers:

Et j'ai cru ſatisfaire, en cet affreux ſéjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour: (a)

Mais m'objectera-t-on peut-être; ils formaient des Nations, & lorsqu'on vit dans une ſociété civile il n'eſt plus permis de chercher à ſe venger ſoi-même, quand même cela le ſerait dans l'état de la nature. Il eſt vrai qu'ils formaient des nations, qu'ils avaient des rois; mais on ſait aſſez que ces rois n'étaient que des chefs qui les menaient à la guerre, & non des monarques qui euſſent ſur eux un véritable empire. Ils étaient entre eux dans un état de ſociété primitive, où ſe réuniſſant tous pour la défenſe commune, chacun gardait les droits d'homme l'un envers l'autre. Dans le cas d'at-

(a) ALZIRE, Act. 2, Scène I.

d'attaque ou de défense contre une société étrangère, ils avaient un chef; parce que jamais expédition ne réussit, si ce n'est une seule tête qui la conduit. Du reste ils étaient entiérement libres les uns envers les autres. Ils avaient quelques coutumes qui s'établissent toujours dans la moindre union qui se fait. Mais pour des loix ils n'en connaissaient guères, & par conséquent ils étaient les seuls juges de la plupart de leurs droits. On peut juger si cela est vrai, puisque de nos jours, avec des codes si vastes, il arrive mille fois des cas où nous ne saurions réclamer les loix, quoiqu'on nous fasse tort, *Tacite*, *Jules César* prouvent, par le peu qu'ils nous décrivent des mœurs de nos ancêtres, la vérité de ce que je dis: & *Velleius Paterculus* en nous contant la ruse dont ils se servirent pour jetter *Varus* dans une fausse sécurité, leur fait dire expressément qu'ils vuidaient toutes leurs querelles par les armes. Ils lui rendent graces *quod eas (lites) Romana justitia finiret, feritasque sua, novitate novae disciplinae, mitesceret: & solita armis discerni, nunc jure terminarentur.* (a)

Peut-on avec raison blâmer ces peuples, & les appeller barbares? N'avaient-ils pas le droit d'arranger leur société sur le pied qu'ils voulaient? Pour moi, au contraire, je trouve lieu d'admirer leur bonne foi & leur

(a) Lib. II. Cap. CXVIII.

leur franchiſe; vertus qui marchent toujours avec le courage. Les autres Nations chez qui le droit de ſe venger ſoi-même eſt établi, ſuivent en cela le chemin que l'inſtinct même enſeigne aux bêtes. Ils attaquent par la ruſe pour arriver en même tems au but de ſe venger, & au ſoin de ne point risquer leur conſervation. Si ce que l'on entend ſi ſouvent, que l'aſſaſſinat eſt commun en Italie pour ſe venger d'une inſulte, eſt vrai; on peut voir que les peuples à qui la valeur n'eſt pas ſi naturelle, avec l'idée du point d'honneur, ont repris leur moyen ordinaire de s'y conformer. Mais une nation chez qui la valeur était naturelle, ne devait point connaître de tels moyens. La perſonne ne craignait ſon adverſaire. D'ailleurs la fourberie & tous ces vices qui naiſſent de la crainte & de la baſſeſſe d'ame, étant les ſeuls qu'ils euſſent à redouter, parce que leur bravoure les mettait aſſez en ſûreté contre les violences; ils dûrent leur être ſouverainement odieux; & dans la vengeance auſſi bien que dans toute autre choſe. Auſſi au lieu de recourir aux embuches & aux aſſaſſinats, ils ſe battoient en duel, à avantage égal, & tenoient à infamie d'en avoir d'autre que celui que leur donnerait leur valeur.

Tout cela ſuit naturellement du caractère de ces nations, chez qui la valeur était une vertu néceſſaire & naturelle. Le combat ſingu-

ſingulier était donc établi chez eux, & devait l'être de tems immémorial, puisque presque dans toutes les guerres que les Romains eurent avec les Gaulois & les Germains, on voit de ces derniers défier des Romains à ſe battre ſeul à ſeul. Continuons à examiner de quelle façon cet uſage fut transmis jusqu'à nous; & voyons la cauſe de cet aveuglement qu'on a ſi fort reproché aux hommes.

Quand ces peuples, tels que les Goths, les Francs, les Lombards, ſe répandirent dans le midi de l'Europe, ils y apporterent cet uſage, avec leurs autres mœurs & leur Gouvernement. Leurs premiers rois ne furent encore que des chefs qui les conduiſaient à la guerre. Ces rois & leurs peuples n'étaient pas Chrétiens, comment auraient-ils pu abandonner la coutume de ſoutenir eux-mêmes leurs droits par l'épée? Mais enfin par l'acquiſition qu'ils firent de biens immeubles, ce grand eſprit d'indépendance dut un peu s'affaiblir, & leurs démêlés durent s'étendre: de ſorte qu'on aurait été expoſé à voir tous les membres de la Nation armés les uns contre les autres, ſi les choſes étoient reſtées ſur ce pied-là. Mais heureuſement ils apprirent à connaître l'art de l'écriture dont ils n'avaient eu aucune connaiſſance: tout cela leur rendit les loix plus néceſſaires, les rendit eux-mêmes plus diſpoſés à en recevoir, & leur donna

les moyens de s'en faire. Ils rédigèrent leurs coutumes par écrit, & en établirent de nouvelles. Chez toute Nation où les particuliers conservent le droit de se venger eux-mêmes, il a fallu y mettre des bornes, en tâchant d'appaiser l'offensé par une satisfaction.

Aussi était-ce-là une coutume de ces peuples, qui avoient à-peu-près fixé le taux de la satisfaction pour chaque offense. Cette coutume devint loi. On aurait dû alors peut-être abolir ce droit entiérement. Mais cela n'était guère possible. Les nations d'alors n'étaient pas si faciles à conduire que celles d'à-présent. On pouvait bien vouloir se départir du droit de se venger quand on le jugeait à propos, mais on voulait aussi pouvoir se le réserver. Il est naturel que ce point fut une partie de la liberté & des mœurs de la nation. Car on devait l'avoir tenu en honneur. On avait dû estimer celui qui savait bien se faire rendre raison d'un tort, parce qu'il était avantageux d'être la femme, l'enfant, le parent, l'ami d'un tel homme; & l'on devait mépriser celui qui n'avait pas le cœur de se battre. D'ailleurs il est bon de remarquer que, si ce que quelques auteurs prétendent, que chaque homme a un grand penchant à se rendre despotique quand il le peut, est véritable; il l'est encore bien plus que tous les hommes en ont un violent à rentrer dans les

roits

droits que leur donne la nature; à ſe maintenir dans un état d'indépendance où ils n'ayent d'autres bornes que celles que la nature même leur préſcrit. Que de raiſons pour attacher ces peuples à cette coutume plus qu'à aucune autre!

Dans leurs conquêtes ils trouvèrent une nouvelle religion bien plus ſenſée que la leur, & à la vérité de laquelle on n'a jamais pu réſiſter, quand elle a été bien prêchée: ils l'embraſſèrent. Cette religion devait abſolument détruire un uſage diamétralement oppoſé à ſes préceptes, qui ne prêchaient que l'averſion du ſang, la charité, le pardon des injures; & il eſt même étonnant qu'elle ne l'ait pas fait. Mais les anciennes idées ſont terriblement tenaces. Ne pouvant concilier cet uſage avec les commandemens de la religion, on prit une autre voye, qui paraîtra ſingulière, mais qui eſt très naturelle à l'homme: ce fut d'en faire un acte de religion. De-là nacquit le combat judiciaire où la victoire fut reputée une déciſion de Dieu. Alors il ſemble que rien ne put plus détruire cet uſage. Que de raiſons, encore un coup, de s'y attacher! la ſuperſtition, les femmes qui avaient beſoin de champions, ſa propre ſûreté. Auſſi ſans le rétabliſſement des Lettres cet uſage durait à jamais.

Beaucoup de perſonnes croyent que notre

tre duel eſt né du combat judiciaire; & en effet il en a pris quelque choſe: mais celui-ci ne ſe fut jamais introduit, ſi la coutume de décider les différends par les armes, n'avait pas exiſté longtems auparavant. Voici comment le combat judiciaire a dû s'établir. Quand ces peuples, d'abord ſi indépendans, ſentirent la néceſſité des loix, & qu'ils eurent plié ſous leur joug, il ne s'agit plus du droit mais du fait. Je m'explique. Suppoſons qu'il y eût une loi qui punît le meurtrier de mort ou de priſon perpétuelle. Juſqu'alors l'ami ou le frère du mort avait dit au meurtrier; *tu as tué mon frère, mon ami, viens en te battre contre moi.* Le victorieux était abſous par ſa victoire même; ou plutôt il ſortait du combat ſans qu'il en fût autre choſe. Mais après l'établiſſement des loix on alla s'accuſer devant le juge, qui ordonnait le combat pour voir ſi l'accuſation était vraie ou fauſſe. Il ne s'agiſſait plus de punir, mais de prouver le crime: car la punition était déterminée par la loi. Au fond c'était la même choſe, hors qu'on avait commencé à l'enviſager d'un autre côté, pour la faire quadrer tant bien que mal avec les loix & avec la religion. Cet uſage dura ainſi pendant près de ſept cens ans. Quand enfin les loix introduiſirent une autre manière de découvrir la vérité, l'uſage du combat ſingulier dut changer d'objet & de

na-

nature. Il ſe ſerait peut-être éteint, ſi la Nobleſſe, qui deſcendait pour la plûpart de ces peuples du Nord qui avaient conquis l'Europe, n'avait retenu cet uſage, comme un point de liberté très doux & très-flatteur. Ce fut-là ce qui le rendit tout-à-fait honorable, & qui fit que chacun s'en piqua. Les circonſtances de ces tems-là qui rendaient cet uſage encore utile, le Gouvernement féodal, toutes ces choſes qu'il ſerait trop long de déduire, contribuérent encor à y attacher un honneur. Mais voici en quoi il changea. Dans les premiers tems on s'était battu pour tout ce qui peut faire un ſujet de querelle entre les hommes: un champ, une part de butin, une femme, un eſclave. Enſuite le combat devint une preuve & décida qui avait tort ou raiſon; & comme tout ſe perfectionne chez les hommes, on avait orné & réglé cette ſottiſe avec le plus grand ſoin. Enfin cela changea auſſi. Alors on ne ſe battit que pour ſe venger des offenſes, contre leſquelles les loix ne ſervaient point de réfuge. Ce qui arriva, dut néceſſairement arriver. Ce ne fut plus ni pour un champ qu'on ſe battit, ni pour ſavoir s'il était vrai que ce champ appartînt à *Jean* ou à *Pierre*: car les loix y avoient pourvu; mais pour l'honneur. L'honneur, c'eſt l'eſtime des autres, les loix ne peuvent déterminer ce ſentiment, dont la conſervation fait une grande partie du bonheur à un hom-

me qui a de la nobleſſe & de l'élévation dans l'ame; celui qui tâchait de l'ôter à quelqu'un en l'accuſant d'une mauvaiſe action, lui faiſait un grand tort, & c'eſt ce que l'on nomma avec raiſon une offenſe en l'honneur. Une inſulte eſt une parole ou une action par laquelle on montre le mépris que l'on a pour quelqu'un. Il s'enſuivait naturellement que celui qui en ſouffrait une, marquait par un aveu tacite qu'il méritait ce mépris, puiſqu'il n'avait pas le cœur de le venger. De-là toutes nos idées du point d'honneur. Il retint quelque choſe du combat judiciaire, parce que c'en était pour ainſi dire un, où l'offenſeur était l'accuſateur, l'offenſé l'accuſé & le juge le public, & ce fut auſſi une vengeance d'un tort, auquel les loix ne pouvaient rémédier. Toutes ces idées étaient mêlées enſemble. Mais le fondement ſur lequel les hommes raiſonnerent en ce point fut, que celui qui était aſſez ſenſible à leur eſtime pour haſarder & ſacrifier ſa vie, ne pouvait pas être capable de commettre une action qui l'en rendît indigne; & ce n'était pas tant mal raiſonner. Auſſi cette idée avait-elle fait une extrême impreſſion ſur tous les eſprits: ſur ceux des rois mêmes qui, regardant l'honneur comme une choſe qu'ils ne pouvaient ni ôter ni donner, permirent ces combats pour le défendre, long-tems après l'abolition du combat judiciaire. Voilà où en étaient les choſes quand les loix dé-

défendirent les duels. J'oublie cependant de dire que vers ce tems-là cela était devenu une vraie fureur. On ne se battait plus pour son honneur, mais on mit son honneur à se battre. On courait d'un pays dans l'autre pour s'éprouver. Une querelle de deux hommes devenait une vraie bataille de quatre, de dix, de vingt: tous les amis voulaient en être. On allait offrir ses services à l'un, & s'ils n'étaient point agréés, on lui disait, qu'en ce cas-là il ne trouverait pas mauvais qu'on allât à l'autre. Mr. *de Busſi* conte que dans une affaire, où par je ne sais quel hasard il manquait d'un côté un second, ils résolurent d'envoyer deux des combattans sur le Pont-neuf, pour leur amener qui ils trouveraient. Après avoir attendu quelque tems passe un Mousquetaire, à qui ils disent fort civilement la chose. Celui-ci les remercie infiniment de l'honneur qu'ils voulaient lui faire; & sans autre cérémonie se met en croupe derrière l'un des deux, & va se battre. Cet usage devint nécessairement insupportable, & on le défendit avec la plus grande rigueur. Car quoique je sache bien qu'il y avait longtems que les Princes n'accordaient plus le champ, & qu'on eût déja donné des Edits en France & ailleurs contre cet usage, on n'y avait jamais bien tenu la main & personne n'avait été puni pour *une affaire d'honneur*. Qu'arriva-t-il de ces défenses? Les duels cessèrent-ils?

ils ? Non. Il était impoſſible qu'une idée ſi fortement imprimée tombât tout-à-coup. D'ailleurs elle avait une eſpèce de fondement ſpécieux. Il était exceſſivement ridicule de vouloir découvrir la vérité ou la fauſſeté d'une choſe par la déciſion d'un combat. Mais ce n'était plus cela. Il ne s'agiſſait plus de ſavoir ſi tel homme avait commis telle action ou non. Il s'agiſſait de ſavoir ſi cet homme était homme d'honneur, digne de l'eſtime des autres ; & dès que de la façon dont je viens de dire, le combat eut été regardé comme quelque choſe de permis & d'honorable, celui qui y expoſait ſa vie pour ne pas perdre l'eſtime des autres, fut regardé, avec quelque raiſon, comme en étant digne ; & s'il refuſait de le faire on pouvait croire de lui qu'il avait une ame baſſe. D'ailleurs je le répète, la valeur eſt une vertu qui en ſuppoſe bien d'autres, & qui met le comble à toutes. Or quand les loix défendirent cette façon de la faire paraître, on ne regarda d'abord dans cette défenſe qu'un ſacrifice de plus que l'on faiſait à ſon honneur ; & ce ſacrifice ne rendait l'action que plus méritoire aux yeux des hommes. On n'en jugeait que plus favorablement de celui qui avait voulu perdre ſa fortune & risquer ſa vie, plutôt que de perdre l'eſtime de ſes pareils. Je ſais bien qu'il eût été plus magnanime de ſacrifier ce mépris injuſte

juſte aux devoirs ſacrés de Chrétien & de Citoyen. Mais il y avait ſi longtems que l'on avait fait quadrer cette coutume avec la religion, qu'il n'eſt pas étonnant qu'elle ne fut plus regardée comme un empêchement. Ces deux idées s'étaient parfaitement bien arrangées dans la tête des hommes, & l'on allait communier avant de ſe battre. Quant à la qualité de Citoyen on n'y penſait pas, & je dirai pourquoi, dans la ſuite. D'ailleurs c'était une choſe qui ramenait l'homme à ſa liberté naturelle, & on pouvait par conſéquent mettre même là-dedans un honneur à ſecouer le joug des loix, & regarder celle qui la défendait comme une eſpéce de tirannie. Voilà pourquoi j'ai toujours fort bien compris qu'un homme qui s'était battu était bien reçu de toutes les ſociétés particulières. Mais ce qui me paſſe, c'eſt qu'après la prohibition univerſelle du duel, un tel homme quand il fuyait d'un Etat dans un autre, fut reçu au ſervice du Prince chez qui il cherchait un aſile. Car enfin il avait montré clairement que ſes engagemens particuliers lui étaient plus ſacrés que ceux qu'il avait contracté avec l'Etat: & cette façon de penſer devait toujours être odieuſe à tous les Princes. La ſeule raiſon que j'y voye, c'eſt qu'on les recevait volontiers dans le ſervice militaire, & que là la valeur eſt une vertu abſolument requiſe, & que l'univerſalité de ces idées

ſur le duel avait gagné même les Princes qui en étaient imbus. Mais c'eſt cette univerſalité même qui rendit le fondement ſur lequel on jugeait nul. Car celui qui avait refuſé de ſe battre était ſi mépriſé qu'à moins d'être le plus inſenſible de tous les hommes, il ne pouvoit s'y ſoustraire. Ainſi l'on pouvait bien juger que celui qui ne ſe battait point devait être dénué de tout ſentiment d'honneur, & incapable de toute vertu; mais on ne pouvait plus porter le jugement contraire. Enfin la religion, le ſoin de l'Etat, tout demandait qu'on abolît cette coutume. Que devaient donc faire les loix dans ce cas? J'ai lu des projets en quantité là-deſſus. Entre autres celui de couvrir d'infamie quiconque ſe ſerait battu; parce que diſait l'Auteur, cette coutume ne venant que d'une fauſſe idée d'honneur, qu'on s'était faite de venger une injure; dès que l'on en aurait ôté cet honneur on aurait détruit la coutume. Il ne ſe peut rien de plus ridicule que ce projet.

D'abord comment les loix peuvent-elles mieux ôter l'honneur qu'en faſant périr un homme ſur l'échaffaut? Mais ſi c'eſt une honte à un homme & à ſa famille, lorsqu'il meurt ſur l'échaffaut, cette honte conſiſte dans l'action & non dans la punition; & tout au plus dans ce que cette punition rend l'action publique. Un innocent condamné n'a jamais été déshonoré; cela eſt clair. Or ſi

dans

dans l'action même les hommes croyent voir un honneur, au lieu d'un déshonneur, la punition sera honorable. Car il ne s'agit point ici de la honte ou de l'honneur que les loix peuvent donner. Ainsi quand on aurait fait aller celui qui s'était battu avec un chapeau verd, qu'on l'eût promené sur un âne par toute la ville, ou qu'on l'eût marqué d'un fer chaud; il aurait été reçu dans toutes les compagnies, tout fier de ce qu'on aurait cru devoir faire sa honte. Les loix doivent bien prendre garde de ne pas placer d'infâmie à tout ce à quoi il n'y en a point: le sentiment y répugnerait. Tout ce qui marque une ame basse est infâme; mais tout ce qui part d'une passion que la nature a placée en nous, pourvu qu'elle soit satisfaite par des moyens dignes d'une ame élevée, peut etre criminel, mais n'est point bas, & ne saurait inspirer de mépris. Or quand la vengeance aurait part à un combat; dès qu'elle est satisfaite avec courage, dit un Ecrivain du premier rang, elle n'a rien de bas: à plus forte raison quand c'est pour sauver son honneur, qu'on s'y résout. Mr. *de Montesquieu* dit qu'on aurait dû couper le poing à celui qui se serait battu. Cela pourrait faire effet, si le même moyen qui nous soustrait à la mort, c'est-à-dire la fuite, ne pouvait nous soustraire à cette punition. Quant à moi je trouve que les loix en ont agi fort sagement. Détruire tout d'un coup

cette coutume, était impossible de toute façon. Or en la punissant par la peine de la mort & de la perte de sa fortune, on réussissait parfaitement à la détruire peu à peu. Dès ce moment on cessa de mêler d'autres personnes dans sa querelle: parce qu'il était horrible d'entraîner ses amis dans sa ruine. Les hommes se lassent à la fin d'être généreux, au point de tout perdre pour une chose où ils ne devraient plus placer l'honneur, parce qu'elle ne leur sert plus à rien. On se cabre d'abord contre les rigueurs des loix, mais à la fin on s'y plie. Les hommes deviennent toujours de plus en plus éclairés & commencent à sentir ce qui est véritablement honorable.

Pour moi si j'avais à parler contre cette partie du point d'honneur, voici ce que je dirais à ceux qui dans ce siecle d'incrédulité ne sont point assez frappés des devoirs sacrés de la religion: car ce que celle-ci nous dit là-dessus est assez clair.

Vous estimez la valeur, leur dirais-je, & vous avez raison. Mais la vertu de savoir mourir, quand il le faut, n'est bonne que quand elle est appliquée à quelque chose d'utile. A quoi bon donc l'estimer, & en exiger la preuve dans ce qui ne vous importe point? Que vous importe qu'un homme sache venger son injure, qui souvent ne serait une injure que par l'idée de honte que vous y attachez? Il vous prouve

ve qu'il a du courage. Mais en bonne foi que vous ſert ce courage; dans quel cas, je vous prie, en peut-il avoir beſoin d'une façon qui puiſſe vous être utile? Sommes-nous dans ces tems où chacun défendait ſes droits ſoi-même, ou dans celui où un vaillant champion pouvait délivrer une belle Dame injuſtement accuſée? Les mœurs, les tems n'ont-ils pas changé? Ah! puniſſez par le mépris le plus terrible celui qui par un vil intérêt pourra trahir ſes devoirs; c'eſt-là ce que vous avez à craindre l'un de l'autre. Mais il eſt presqu'impoſſible que de nos jours, avec nos mœurs, nos loix, notre conſtitution politique, ce ſoit la crainte de la mort qui puiſſe engager quelqu'un à abandonner ſon devoir. En attachant une honte à ne pas ſe venger, vous forcez un homme d'honneur à le faire à contre-cœur, qui aurait pu mépriſer un tort, dont toute ſa conduite peut montrer combien il était peu digne. La valeur n'eſt plus une vertu utile à la ſociété, que dans cette claſſe d'hommes qui s'eſt vouée à la défenſe de l'Etat; à quoi bon donc la rechercher? Et ſi par ſa nature elle inſpire l'eſtime, n'en demandez plus une preuve qui vous eſt pernicieuſe. Dès que vous ceſſerez d'y attacher toute votre eſtime, la choſe tombera d'elle-même. Ne vous obſtinez donc pas contre tout ordre, toute raiſon, à mépriſer un

homme, pour n'avoir pas montré mal à propos une vertu, qui au bout du compte ne vous ſert à rien." C'eſt là à peu près ce que je dirais. Mais par bonheur il n'en eſt plus guères beſoin, cette idée tombe aſſez d'elle-même, & c'eſt envain qu'on ſe plaint, qu'il n'eſt pas permis de ne pas s'y conformer, à moins qu'on ne veuille être mépriſé univerſellement. De tout tems, même dans celui où cette fureur était à ſon plus haut période, dès que toute la conduite d'un homme a montré qu'il aimait ſes devoirs de Chrétien & de Citoyen au delà de tout; qu'il a témoigné de la valeur quand il le fallait, il a pu ſans aucune honte décliner une affaire d'honneur. Mais ſans doute qu'il fallait que toute ſa vie fût exemplaire: car de quel droit un homme pouvait-il exiger, qu'on crût qu'il agiſſait par religion & par vertu, en refuſant de violer ſes devoirs, lorsqu'il était queſtion d'expoſer ſa vie; quand d'ailleurs il ne ſe feſait point de ſcrupule de commettre mille autres mauvaiſes actions?

On a fort crié que les Romains & les Grecs, ces peuples dont nous admirons tant la valeur, ne connaiſſaient point cet uſage. Et que par conſéquent nos ancêtres étaient des barbares de l'avoir introduit, & nous des fous de l'avoir adopté; qu'il ne fallait aucune bravoure pour cela, & que c'était une poltronnerie de ſe battre. Cela eſt bon à di-

à dire, comme quand on dit que *Caton* était un poltron. Il faut assurément de la bravoure pour se battre en combat singulier, & plus même que dans une bataille. Il se peut bien qu'un poltron ait assez bien appris à manier les armes, pour pouvoir se confier en son adresse : mais Mr. *de Montesquieu* dit lui-même que dès que cet usage s'établit, on mépriſa celui qui s'attachait trop à l'art de l'escrime, que ce fut l'art des quérelleurs & des poltrons. Et quant aux Romains la conséquence ne serait pas juſte, quand elle serait vraie. Les Romains ne connaiſſaient point le Duel entre eux, en tems de paix ; parce qu'il y a des rélations différentes chez un peuple, qui produiſent des beſoins différens, & par conſéquent d'autres coutumes. Je montrerai en éxaminant le ſentiment de Mr. *de Montesquieu* ſur l'honneur, la raiſon pourquoi cet uſage ne put point s'introduire chez les Romains. Mais entre ennemis ils le connaiſſaient fort bien ; & ſans parler des duels qu'ils firent avec quelques Gaulois, il y en eut entre eux. Nous voyons dans *Tite Live* (*a*) que *Fabellius Taurea* fit appeller *Claudius Aſella* ; & dans *Valere Maxime* (*b*) un Capouan nommé *Badius* qui défie *Quinctius Crispinus*. Demander pourquoi

(*a*) Dec. III. Liv. III. Chap. XLVII.
(*b*) Liv. V. Chap. I.

quoi *Céſar* & *Pompée* ne ſe battirent pas en duel, c'eſt comme ſi l'on demandait pourquoi nos Rois ne ſe battent pas au lieu de ſe faire la guerre; & encore la comparaiſon n'eſt-elle pas juſte: on ne ſe bat pas ſeul à ſeul, quand il s'agit de l'empire du monde.

Voilà ce que c'eſt que notre point d'honneur; dont j'ai tâché de developper l'origine & le fondement, autant que j'ai pu. Mais les moraliſtes qui ont tant ſévi contre la vengeance & le duel, devraient bien auſſi peindre avec les mêmes couleurs cette haine ſecrette, cette vengeance ſourde, qui perd un homme ſans qu'il ſache d'où le coup part; & qui lui fait ſouvent plus de mal que ſi on lui avait ôté la vie. L'une n'eſt pas moins dangereuſe, moins atroce que l'autre, & certainement plus vile.

Mr. *de Montesquieu* dit dans ſon excellent livre de *l'Eſprit des loix*, que l'honneur eſt le principe des Monarchies, & la vertu celui des Républiques, ſur-tout de la Démocratie. Qu'a-t-il voulu dire par-là? C'eſt ce que je veux examiner, & montrer en paſſant par quelle raiſon notre point d'honneur, au moins quant au duel, n'a jamais pu s'établir chez les Romains, & pourquoi ils ont dû avoir de tout autres idées ſur l'honneur que nous.

D'abord voyons ce que ce grand homme

me entend par principe d'un Gouvernement. *Il y a*, dit-il, *cette différence entre la nature d'un gouvernement & son principe, que sa nature est ce qui le fait être tel, & son principe ce qui le fait agir. L'une est sa structure particulière, & l'autre les passions qui le font mouvoir.* Si c'est donc l'honneur qui est le principe du Gouvernement Monarchique ; on pourra dire en d'autres mots que le désir de l'estime des hommes est la principale passion qui doit y servir de ressort. Cela est vrai jusqu'à un certain point : mais oserai-je le dire ? je crois que Mr. *de Montesquieu* s'est un peu trompé dans l'application de son sentiment. Il est impossible que nos idées de point d'honneur soient ce qui fait mouvoir une Monarchie, & que l'homme d'honneur ou le bon sujet, & le sujet utile soient la même chose.

Il éxige dans la Monarchie des rangs, une noblesse, enfin des prééminences de toute espéce. S'il prétend donc que ce qui la fait mouvoir, c'est le désir de s'élever à un plus haut rang, l'ambition ; je suis persuadé que rien n'est plus véritable. Il a jugé à propos d'appeller cela honneur, & il est bien le maître de joindre aux mots l'idée qu'il lui plaît. Je sais d'ailleurs que l'ambition n'a pour fondement que cette passion naturelle que nous avons d'être estimés & honorés de nos semblables. Mais il m'aurait paru plus clair de le nommer

ambition, ou désir des honneurs. Aussi n'aurais-je pas relevé ceci si les exemples qu'il allégue, ne m'avaient porté à croire qu'il a confondu un peu certaines idées que je crois diverses.

Il y a deux choses à distinguer dans l'honneur. Le sentiment intérieur qui est absolument involontaire, & qui dépend de l'impression que les actions des hommes font sur nous; d'après lesquelles nous les croyons bons ou méchans, c'est-à-dire que nous les estimons ou les méprisons: & les démonstrations extérieures par lesquelles nous donnons à connaître que nous avons ces sentimens pour quelqu'un. Or un Monarque, à qui nous avons remis le pouvoir de distribuer les graces selon son jugement, peut bien donner tel rang, tel pouvoir à un homme. Il peut dire: je veux qu'un tel soit Comte, Duc, Ministre d'Etat, Général d'Armée, & qu'en vertu de ce titre, il jouisse de tel privilége, de tel degré de pouvoir; que vous, mes sujets, vous lui rendiez tels témoignages extérieurs d'estime & de respect. Mais c'est en vain qu'un roi voudrait fixer le sentiment intérieur d'estime. Or si les hommes ne feignaient point des sentimens qu'ils ne ressentent pas, il arriveroit qu'on n'aurait de commerce avec un tel homme qu'autant qu'il faudrait, à cause de l'emploi qu'il occupe, si d'ailleurs on ne l'estimait pas;

&

& alors quelle triſte vie que la ſienne au milieu de tous ſes honneurs? Il ſerait privé de toutes les douceurs du commerce de la vie. Et c'eſt-là le cas d'un homme mépriſé. Perſonne ne veut l'avoir dans ſa compagnie, ni pour ami. Auſſi un homme pour peu qu'il ſoit délicat aſpire à inſpirer le ſentiment d'eſtime aux autres; & je ſuis ſûr que toutes les démonſtrations de reſpect ſeraient inſoutenables ſi l'on ſavait qu'elles fuſſent ſimulées. Ces deux choſes doivent pourtant extrêmement ſe confondre, tant parce que la démonſtration extérieure eſt le ſigne naturel du ſentiment; que parce que quand un homme eſt en dignité, le ſentiment de notre intérêt qu'il peut favoriſer, ou auquel il peut nuire, doit nous empêcher de lui témoigner du mépris, quand nous en reſſentirions pour lui. Voilà comme le déſir de l'honneur & celui des honneurs peut être le même. Or comme on obtient, généralement parlant, ces honneurs pour avoir utilement ſervi le Monarque, & que de le ſervir ou de ſervir l'Etat, eſt, ou devrait toujours être la même choſe, je comprens bien comment l'honneur eſt le reſſort, la paſſion humaine qui fait aller la Monarchie.

Mais je ne comprens point comment ce peut être-là l'origine de notre point d'honneur. Et quand Mr. *de Montesquieu* cite comme effet de cet honneur, *Crillon* qui re-

refuſe d'aſſaſſiner le Duc *de Guiſe*, mais qui s'offre de ſe battre contre lui ; le Vicomte *de Dorte*, qui répond à *Charles* IX, ſur l'ordre que celui-ci lui envoye, ainſi qu'à tous les autres Gouverneurs de places, de maſſacrer les Huguenots : *Sire, je n'ai trouvé parmi les habitans & les gens de guerre, que de bons Citoyens, de braves ſoldats & pas un bourreau : ainſi eux & moi nous ſupplions votre Majeſté d'employer nos bras & nos vies à choſes faiſables.* Il me ſemble qu'il confond deux choſes eſſentiellement différentes. Ces deux hommes ont pu agir ainſi par amour pour la vertu, parce qu'ils voyaient que ce qu'on leur commandait était évidemment injuſte. Mais ſuppoſé qu'ils ayent agi par point d'honneur, ils n'ont certainement ſongé qu'à l'eſtime réelle des hommes, non à celle que le rang & les honneurs pouvaient leur attirer. Elevés dans l'horreur de l'aſſaſſinat, ils ſentaient par eux-mêmes, qu'il était impoſſible qu'on eſtimât un homme qui s'en rendrait coupable ; ſous quelque prétexte que ce fût, quelque rang qu'il occupât, & quelque démonſtrations extérieures de reſpect, qui fuſſent attachées à ce rang. Car enfin il était fort poſſible que ces actions leur euſſent rapporté de grands honneurs ; & quand ils en auraient été ſûrs, ils n'auraient pas moins refuſé d'exécuter des ordres,

dres, qu'ils croyaient déshonorans pour eux.

Si nous voulons parler à la rigueur du droit, ils agiſſaient en mauvais ſujets, puiſqu'il n'appartient pas à un ſujet de juger de la légitimité des deſſeins d'un Monarque, ni de celle des moyens qu'il juge à propos d'y employer. Mais le ſentiment naturel de la vertu & de l'honneur parlait plus haut dans le cœur de ces deux Gentilshommes que ces théſes de droit public univerſel.

Si l'on me diſait que c'eſt préciſément les idées de l'honneur qui mettent des bornes au pouvoir Monarchique, & qui l'empêchent de dégénérer en Despotisme, & que c'eſt-là ce que Mr. *de Montesquieu* entend; je dirais que ce n'eſt pas le ſens que préſentent toutes les choſes que dit cet Ecrivain là-deſſus; qu'alors il faut ſuppoſer une diverſité entre l'intérêt de l'Etat & celui du Monarque; ce qui ne ſe faurait ſuppoſer dans une bonne Monarchie; & qu'enfin ce ne ſerait plus le principe qui fait mouvoir le Gouvernement, mais ce qui le maintient dans l'Etat où il eſt.

Je vais conter encore un exemple plus frappant, que j'ai lu je ne ſais où, qui peut prouver ce que j'ai avancé, & où l'honneur d'un particulier choque & ſon intérêt & celui du Prince, & même celui de l'Etat.

J'ai donc lu que dans la dernière deſcente que

que le Prétendant fit en Ecoſſe, ayant été battu & entièrement abandonné, il vint ſe réfugier dans le château d'un Seigneur Ecoſſais, qui n'avait point pris parti pour lui, mais qui le reçut pourtant, & loin de le livrer à ſes ennemis, le déroba à leur pourſuite, & le laiſſa tranquillement s'évader. Son devoir de ſujet, le bien de l'Etat même ſemblaient éxiger qu'il livrât celui qui en était l'ennemi déclaré. Auſſi fut-il accuſé comme coupable du crime de haute-trahiſon. Quand il comparut devant ſes juges, & qu'on l'interrogea ſur ſon crime. *Qui de vous, Meſſieurs*, leur dit-il, *eût été aſſez lâche pour livrer le prétendant demandant un aſile chez lui, & pour trahir la confiance que cet infortuné avait miſe en lui, & les droits de l'hoſpitalité, après l'avoir reçu dans ſa maiſon? S'il y en a un, qu'il le diſe, & qu'il me condamne.* Aucun juge n'oſa prononcer, & il s'en retourna abſous.

Dans ce cas-là on voit clairement que ce ſeigneur préféra les devoirs d'équité naturelle, qui conſtituent l'homme d'honneur, à ceux de membre de l'Etat.

Il en eſt tout autrement dans une République, ſur-tout dans une Démocratie. Mr. *de Montesquieu* dit que le principe d'un tel état c'eſt la vertu. Il entend ſans doute par-là l'amour de la patrie & du bien public. Et cela eſt certain, mais cela eſt auſſi bien naturel, puiſque chaque Citoyen étant membre de l'Etat & du Gouver-

vernement, les intérêts lui en doivent être auſſi chers que les ſiens propres ; ils ne peuvent pas du tout être diviſés entre eux, hors dans des tems de corruption générale. Ce ſentiment, & les actions qui en découlent, doivent néceſſairement faire eſtimer celui qui rend des ſervices à la patrie, parce qu'il rend ſervice à chacun en particulier.

Que de raiſons pourquoi nos idées de l'honneur doivent entiérement différer de celles que les Romains ont eu ! On ne pouvait pas diviſer-là l'eſtime des particuliers & celle du ſouverain, chaque particulier étant membre du ſouverain. C'était le peuple comme ſouverain qui donnait les emplois ; l'eſtime des particuliers y était donc néceſſaire : ſi l'on avait violé ſa parole, ſi l'on avait paſſé pour un homme ſans foi ni loi dans le commerce privé, le mépris univerſel aurait empêché un homme de parvenir à la moindre dignité. Enfin tous les Romains étaient ſoldats & braves, & la franchiſe, la bonne foi ſont des vertus inſéparables presque du guerrier. Il eſt donc tout ſimple que la fourberie n'eut pas tant lieu entre eux ; & l'union qui était entre les vertus politiques & civiles, empêchait abſolument la différence entre l'eſtime particulière & l'eſtime publique, qui naît chez nous du rang que chacun tient. Du reſte, pourvu qu'un Romain fût ſincère & hom-

homme d'honneur avec ſes concitoyens, il pouvait commettre les plus grandes perfidies & les plus grandes horreurs envers les ennemis de la patrie: & pourvu que l'amour du bien public le guidât, ſon action était regardée comme le comble de la vertu & de la grandeur d'ame.

Voici un exemple que conte *Tite Live* & que je vais mettre ici, parce qu'il peut en quelque ſorte être comparé avec l'action du Lord Ecoſſais que je viens de raconter.

Les peuples de la Campanie avaient abandonné les Romains, pour ſe ranger du côté d'*Annibal* qui, ayant fait ſes conditions avec eux, entra dans Capoue. Il y avait eu un parti qui avait tout tenté pour empêcher les Campaniens de recevoir *Annibal*, à la tête duquel était *Décimus Magius*. Mais à la fin celui des Carthaginois dont *Pacuvius Calavius* était le chef, avait prévalu; & voici ce qui arriva après l'entrée du Général Carthaginois dans Capoue.

(*a*) *Alors Pacuvius Calavius*, (ce ſont les paroles de *Tite Live*,) *lui amena* (*à Annibal*) *ſon fils, diſant qu'il l'avait arraché d'auprès de Décimus, avec lequel il avait fait tout au monde pour ſoutenir leur alliance avec les Ro-*

(*a*) Dec. III. Liv. III. Chap. VIII.

Romains, contre leur nouveau traité avec Annibal; ſans que tous les Citoyens qui avaient embraſſé le parti oppoſé, ni le reſpect dû à un père, euſſent pu l'en détourner. Le père réuſſit enfin à appaiſer Annibal envers ſon fils, plutôt en ſuppliant pour lui, qu'en le juſtifiant; au point que vaincu par les prières & les larmes du vieillard, il invita ſon fils avec lui à un repas, où aucun autre Campanien ne fut admis, hors la famille de Minius Celer chez qui il logeait & Jubellius Taurea, homme fameux à la guerre. Ils ſe mirent à table de jour, & ce ne fut point un repas militaire, mais tel qu'on en peut faire dans une grande ville & dans une maiſon où l'on avait raſſemblé tout ce qui peut flatter le goût. Le ſeul Pérolla fils de Calavius ne put être entraîné à s'abandonner à la joie, ni par les encouragemens de ceux à qui il devait du reſpect, ni par ceux d'Annibal même: & ſon père lui ayant demandé ce que ſignifiait cette ſurprenante agitation qui paraiſſait dans ſon air, il s'en excuſa ſur une indiſpoſition. Enfin ſon père étant ſorti du repas, il le ſuivit, & l'ayant tiré à part dans le jardin qui était près de la maiſon: je vais vous ouvrir un projet, o mon père! lui dit-il, au moyen duquel nous obtiendrons non ſeulement notre grace des Romains, pour le crime que nous avons commis en nous livrant à Annibal; mais par lequel nous autres Campaniens, nous ſerons plus en grace & en honneur chez eux, que nous n'avons jamais été. Et quel eſt-il ce moyen, lui demanda le vieillard étonné? Alors le jeune homme rejetant

tant ſon manteau ſur ſes épaules, lui montra un poignard qu'il avait à ſa ceinture. Je vais, lui dit-il, cimenter notre union avec les Romains par le ſang d'Annibal. J'ai voulu vous en avertir, ſi par haſard vous aimiez mieux ne pas vous y trouver lorſque je ferai le coup. A ces mots, à cette vue, le vieillard effrayé, comme s'il avait déjà été préſent à l'éxécution de ce deſſein, dit tout tremblant à ſon fils: Je te prie, je te conjure, ô mon fils! par tous les droits ſacrés d'un père, de ne pas commettre le plus grand des forfaits en préſence du tien. Nous venons d'engager notre foi à Annibal, en joignant nos mains, en atteſtant tout ce qu'il y a de ſacré, pour former cette alliance que ce repas doit conſacrer; & à peine ſortons-nous d'un tel entretien que nous nous armons contre lui? Tu te leves de cette table où nous ſommes tous aſſis ſous la foi de l'hoſpitalité; où Annibal t'a admis preſque ſeul de tous les Campaniens, & tu la veux ſouiller du ſang d'un hôte? Ce même Annibal je viens de le fléchir en faveur de mon fils, & je ne pourrai fléchir mon fils en ſa faveur? Eh bien! Foule à tes pieds tout ce qui eſt ſacré: viole la parole donnée, la ſainteté du ſerment; le reſpect que tu me dois; commets des forfaits; ne comptes pour rien l'innocence, pourvu que tu puiſſes échapper à la punition. Mais oſeras-tu attaquer toi ſeul Annibal? Ne vois-tu point cette foule d'eſclaves & d'affranchis qui l'entourent? Tous ces yeux qui veillent à ſa ſûreté? Tous ces bras armés pour ſa défenſe s'engourdiront-ils à cette fureur? Pourras-

ras-tu soutenir seulement son aspect, devant qui des Armées tremblent, devant qui les Romains reculent d'effroi? Et si tout autre secours lui manque, je suis résolu à lui faire un bouclier de mon corps. Oseras-tu me frapper? Car je te le dis, il faudra que tu me perces de coups pour parvenir jusqu'à lui. Abandonne donc ici ton dessein, plutôt que de t'y voir forcé dans son appartement; & que mes prières ayent sur toi le même pouvoir qu'elles ont eu en ta faveur. Voyant alors les larmes couler des yeux du jeune homme, il l'embrasse & ne cesse de le prier & de le caresser, pour qu'il jette son épée & lui promette qu'il n'entreprendra rien de pareil. Enfin Perolla vaincu par les prières du vieillard: Quant à moi, lui dit-il, *en me rendant aux volontés sacrées d'un père, je m'acquitte de ce que je dois à la patrie. Mais c'est toi que je plains de l'avoir trois fois trahie: l'une, en consentant à la revolte contre les Romains, l'autre, en conseillant cette alliance avec Annibal, & la troisième, en empêchant à présent, toi seul, que Capoue ne rentre dans ses engagemens avec Rome. O ma patrie! tiens, reçois ce fer, puisque mon père me l'arrache; ce fer dont je m'étais armé pour ta défense. A ces mots il jetta son épée par dessus le mur du jardin dans la rue, & rentra dans la salle du répas pour ne donner aucun soupçon.*

J'ai cité exprès cette histoire qui est un peu longue, parce qu'elle nous présente l'idée

dée de la vertu chez un Républicain dans le fils ; & que le père raiſonne juſtement comme ce que nous nommons un homme d'honneur. Auſſi *Tite Live*, qui juge des actions dans les anciens principes de Rome libre, loue-t-il beaucoup le deſſein du fils, qui paſſerait chez nous, ou pour un fanatique, ou pour un traitre & un malheureux, ſi un intérêt perſonnel avait part à ſon deſſein.

De tout cela on voit bien aiſément pourquoi le duel n'a jamais pu s'introduire dans Rome. La vie d'un Citoyen devait être bien plus précieuſe que ne l'eſt chez nous celle d'un ſujet, & cette rélation que chacun avait avec le corps de l'Etat bien plus frappante ; de ſorte qu'il était impoſſible qu'un Citoyen pût ſe concevoir dans un rapport ſéparé. Les loix auraient d'abord ſévi contre cèt uſage, & dans une Démocratie où elles ſont réellement l'effet de la volonté générale, elles ont bien plus de force ; & l'idée de s'y ſouſtraire, & d'un ſentiment de liberté & d'honneur en n'y obéiſſant pas, n'aurait pu entrer dans l'eſprit de perſonne ; au moins pas aſſez généralement pour qu'on eût pu mettre de la honte à ne pas le faire. Que de raiſons encore ! Comme on ſe conſidérait toujours comme Citoyen, & qu'il était impoſſible de ſe conſidérer autrement, l'honneur public

ne

ne pouvait être séparé de l'honneur particulier. D'ailleurs la facilité qu'on avait à s'accuser, donnait une ressource naturelle à un homme de se venger d'un ennemi. Enfin la principale raison est que les Romains n'avaient pas reçu cet usage de leurs ancêtres comme nous, & qu'ils n'avaient pu le recevoir. Les peuples d'Italie descendaient des Grecs & avaient depuis longtems des loix. Quand Rome se forma, ses habitans durent déja avoir de tout autres idées de la société que celles de nos anciens peuples du Nord. Dans une petite bourgade, entourée d'ennemis, la vie d'un Citoyen devait être bien trop précieuse pour souffrir qu'ils s'entretuassent pour leurs querelles particulières, comme avaient pu faire de grandes Nations, qui envoyaient des Colonies de deux & trois cens mille hommes chercher à s'établir, parce qu'elles ne pouvaient nourrir leurs Citoyens. Quand donc même il serait vrai que l'état politique des premiers tems de Rome eût eu quelque ressemblance avec celui des peuples du Nord, cet usage ne pouvait jamais entrer dans leur esprit.

Mais dans une Monarchie, tout cela est bien différent. Là, on est sujet, & l'on n'est citoyen que par une espéce de fiction: on peut donc fort bien se concevoir dans une autre rélation que dans celle de

membre de l'Etat. On peut donc ſe former des devoirs particuliers, & attacher un honneur à les obſerver. Ce qui y contribue le plus, c'eſt l'eſprit ſocial qui lie à préſent les hommes beaucoup plus qu'autrefois. A Rome on ſe voyait pour des affaires publiques dans la place publique, ou, pour s'exercer au métier de la guerre, dans le champ de Mars: du reſte on vivait dans ſa famille. Mais à préſent on a des ſociétés, des liaiſons, on va ſe voir. Ces liaiſons entraînent des beſoins, par conſéquent des devoirs. On a remis les affaires publiques entre les mains du Souverain, on ne s'en embaraſſe plus, & l'on ſonge aux ſiennes. Cela a dû introduire un honneur particulier, une eſtime pour celui qui ſait bien remplir les devoirs de ces ſociétés. On a pu voir déjà comment la manie du Duel s'eſt introduite; cela prouve encore comment elle a pu ſe ſoutenir dans nos Gouvernemens malgré les loix. Et l'on ne peut pas douter que nous ne la tenions des peuples du Nord, puiſqu'elle a paſſé dans toute l'Europe, qu'ils ont conquiſe.

On a admiré la ſévérité des anciens Romains ſur les mœurs. Cette ſévérité n'avait égard qu'à ce qui pouvait intéreſſer les principes ſur leſquels la République était fondée; & ne prouve point que la ver-

vertu fût autre chose chez eux que l'amour de la patrie. Elle s'étendait principalement sur le luxe, sur la religion du serment; & cela n'est pas surprenant, puisque par la nature même des choses les mœurs particulières devaient avoir une relation intime avec le bien-être de la République. Du reste ils n'étaient point plus sévères que nous; témoins ces vers d'*Horace*.

Quidam homo cum exiret fornice: Macte
Virtute esto, inquit sententia dia Catonis:
Nam simul ac venis inflavit tetra libido,
Huc juvenes aequum est descendere, non alienas
Permolere uxores. ——— (a)

Et quel homme encor que ce *Caton!*

Mais c'est chez nous que l'honneur fait l'office de censeur. C'est lui qui, outre les crimes que les loix défendent, nous défend encor mille autres mauvaises actions, qui pouraient nuire aux sociétés dans lesquelles nous vivons, & qui ne sont point punies légalement. Et ce censeur est d'autant plus terrible, qu'il faut le deviner. Rarement il exerce son empire en reprochant en face le crime dont on s'est rendu cou-

(a) Liv. I. Sat. II.

coupable. Ce ſont les discours que l'on n'entend pas que l'on a à craindre, des airs froids, des mines, le retranchement de toutes les douceurs de l'intimité dans le commerce; toutes choſes qui nous font une peine infinie, parce qu'elles choquent ce déſir que nous avons reçu de la Nature d'être eſtimés, c'eſt-à-dire, reputés bons, de nos ſemblables. Or plus un peuple eſt ſociable, plus ces loix de l'honneur doivent être rigoureuſes, parce que leur néceſſité augmente. Auſſi voit-on que chez des nations où chacun vit chez lui, qui ſont taciturnes, comme les Turcs, l'on n'a point de telles idées. Mais il ne faut pas non plus qu'une Nation ſoit trop ſociale, & qu'elle pouſſe le goût de la converſation au-delà de toutes les bornes. Pour que le ſentiment d'honneur ſoit fort vif & profond chez un peuple, il faut que les ſociétés ſoient peu nombreuſes, mais intimes: que l'on ſoit difficile à y admettre de nouveaux venus. Car chez celui où l'on ne rechercherait que l'amuſement dans la converſation, où l'on ſe livrerait aiſément à tout le monde, la lâcheté du lien des ſociétés ſuivrait néceſſairement leur étendue, & la facilité à y admettre tout le monde. L'eſprit de converſation & les manières qu'une telle Nation aurait cultivées au ſuprême degré, tiendraient lieu de tout mérite, & il ſuffirait

d'être

d'être amusant pour être estimé. Les sociétés étant superficielles, on ne compterait plus ni sur la bonne foi, ni sur la discrétion des personnes ; car si les hommes de cette nation étaient francs, ils confieraient leurs affaires à tout le monde ; & s'ils étaient soupçonneux, à personne. Ils auraient un point d'honneur, dans lequel il y aurait plus de vanité que de fierté. Tout ce qui frappe, comme le rang, l'usage du duel, serait en vogue chez eux. Mais ils seraient relâchés sur les autres maximes du point d'honneur, à mesure de ce qu'ils en auraient moins besoin. Telle serait une Nation trop sociale.

Mr. *de Montesquieu* pose quelques maximes fondamentales de ce que nous nommons *honneur*, & qu'il dit être le principe des Monarchies. Je m'en vais les examiner & voir en quoi elles sont conformes aux idées que j'ai proposées.

Il dit, par exemple, qu'une des régles suprêmes de l'honneur, c'est que les choses qu'il défend sont plus expressément défendues quand les loix ne concourent point à les proscrire ; & que celles qu'il exige, sont plus rigoureusement exigées, lorsque les loix ne les demandent pas. Cela est très juste. Pour être estimé, il faut que le motif dont nos actions partent soit bon, & tel que les hommes puissent comp-

ter que nous agirons toujours de même. Que l'on agisse donc d'une certaine manière pour se procurer leur estime, ou pour faire notre devoir & par amour pour la vertu, ces deux motifs sont nobles, dignes de notre être & tels que l'on peut compter que nous agirons toujours de même. Or quand les loix commandent ou défendent quelque action, il se mêle alors aux motifs par lesquels on agit, celui de crainte de la punition, qui empêche d'en bien distinguer la source. Or celui qu'une crainte grossière retient ou fait agir, dès qu'il n'aura plus cette crainte, pourra mal agir; & chacun sait qu'il est facile de faire bien du mal, d'être très méchant, & de se mettre à l'abri de la punition des loix. Alors on attend un homme aux actions où l'honneur parle seul, & si dans celles-là il ne s'y conforme pas, rien ne lui sert de ne pas violer les loix, il est toujours méprisé. Il paraît que ces idées d'honneur, sans être le principe de la Monarchie, y naissent plus naturellement, parce que l'on est plus rempli de ses liaisons privées, ayant remis tout le soin des affaires publiques entre les mains du Monarque. Il est vrai que quand les loix ont prononcé pour proscrire une chose, on ne s'en embarasse plus, on lui laisse le soin de venger son offense. Mais cependant ce qui

est

eſt défendu par les loix eſt auſſi déshonorant dans la ſociété. Je ne crois pas qu'on ſoutienne que l'on ne mépriſe pas un homme qui vole, parce que les loix le condamnent. Car ce qui nuit à la ſociété publique, nuit auſſi aux particulières; & l'exemple du Duel ne prouve rien. J'ai déjà montré comment cet uſage s'eſt introduit parmi nous; & puis il n'a rien qui paraiſſe nuire à la ſociété particulière; puisque celui à qui le dommage en revient, s'y eſt expoſé volontairement.

Une autre maxime d'honneur que Mr. *de Montesquieu* avance, c'eſt que lorsque nous avons été une fois placés dans un rang, nous ne devons rien faire ni ſouffrir qui faſſe voir que nous nous tenions inférieurs à ce rang. Cela paraît confondre l'honneur que nous donne le rang, & celui qui vient de l'eſtime privée dont chacun jouit; & qui fait ce que nous nommons notre point d'honneur. Mais cela peut être vrai malgré cela, parce que celui qui ſouffre qu'on le prive d'une prérogative de ſon rang, ſemble céder quelque choſe de ſon eſtime, dont le rang qu'il occupe fait partie. Enſuite il faut dire quels ſont ces cas. D'ordinaire ils ſont tels qu'un autre obtient une préférence; & ſouffrir tranquillement cela ce ſerait ſouffrir un acte public par lequel

on avouerait qu'un tel vaut mieux que nous; par exemple, quand les Maréchaux *de Bellefond* & *de Créqui* ne voulurent point servir sous le Maréchal *de Turenne*, cela étoit naturel: car c'était évidemment avouer que ce dernier était plus capable de commander qu'eux. Et comme c'eſt une humiliation à laquelle il n'y a que la crainte ou l'intérêt qui puiſſe nous porter, elle eſt honteuſe, parce qu'enfin l'ambition eſt le déſir de l'eſtime d'autrui; partant du même principe il eſt impoſſible, que, quiconque eſt poſſédé de l'un, ne reſſente auſſi vivement ce qui offenſe l'autre, c'eſt-à-dire l'ambition. Sans doute que cette maxime fait partie de cet honneur qui fait mouvoir la Monarchie, puiſque les Dignités étant des graces du Monarque, plus on y attache un haut prix & plus on ſera avide de les obtenir. Chez un peuple où la vanité domine, elle peut être au premier rang; mais elle ne fait point un des points capitaux de l'honneur, parce que je ſuppoſe que quelqu'un l'eût violé pour obéir à ſon ſouverain, je demande ſi on lui en ferait un crime, comme on lui en ferait un s'il avait ſervi d'eſpion, ou commis un aſſaſſinat? Ce n'eſt point ici le lieu d'examiner s'il n'eſt peut-être pas contre les intérêts du Souverain, de rien faire qui puiſſe violer un principe qui lui eſt ſi utile.

En-

Enfin la troisième maxime, c'est que l'honneur exige de mépriser la vie, mais non pas la fortune.

La valeur, je l'ai déjà dit, est une vertu qui suppose toutes les autres, & qui de soi se fait estimer & admirer. L'on juge que celui qui a su sacrifier la vie, saura sacrifier tous les avantages du monde, qui sont tous moins précieux que la vie. Cette idée fait qu'on est prompt à la risquer quand on est sensible à l'honneur, parce que c'est le sûr moyen d'en acquérir. Mais comme tant que l'on vit il faut avoir de quoi vivre, on ne peut pas prétendre qu'un homme renonce à sa fortune. A l'égard de celle que l'on fait dans les charges de l'Etat, comme elle est une preuve présomptive du mérite, chacun peut travailler à l'acquérir avec honneur. Cependant il est reconnu, je crois, que celui qui doit sa fortune à une action contraire à l'honneur, est déshonoré autant que qui que ce soit, dans la théorie s'entend, car dans la pratique cela est différent. On exige donc qu'un homme sacrifie sa fortune quand il le faut.

Même ces loix de l'honneur sont formées pour que l'on ne se serve pas de mauvais moyens, de fourberies, de trahisons, pour s'élever; & c'est dans ces cas qu'elles sont le plus ordinairement applicables.

Ainſi ce n'eſt pas une plus grande obligation de ſacrifier ſa vie que ſa fortune. Le Duel a rendu la néceſſité d'expoſer la première plus ordinaire, que les biens de la fortune, mais il faut les ſavoir ſacrifier l'une & l'autre quand l'honneur l'exige.

DE

DE LA
NOBLESSE.

DE

DE LA

NOBLESSE.

Je ſuis bien éloigné de la vaine préſomption, d'avoir voulu disputer contre Mr. *de Montesquieu*, ſur le principe des diverſes eſpèces de gouvernement. Lutter contre un écrivain d'un génie auſſi ſupérieur, qui avait tant réfléchi ſur les vérités les plus ſublimes de la légiſlation, & vouloir le convaincre d'erreur dans un point capital, m'eût paru à moi-même une préſomption ſi étrange que, quand j'aurais été d'un autre ſentiment, j'aurais mieux aimé m'en taire, & me défier de mon âge, & peut-être de ma façon de voir les choſes.

Mais je ſens fort bien la vérité de ce que cet illuſtre Auteur avance. L'honneur, c'eſt l'eſtime des hommes conſidérée par rapport

à celui qui en eſt l'objet. Cette eſtime a des témoignages extérieurs, auxquels nous la reconnaiſſons ainſi que tous nos autres ſentimens. Ces témoignages ont été affectés à certains rangs, certains emplois, ſelon leurs différens degrés de pouvoir, c'eſt-à-dire d'utilité, & ſelon le degré de mérite qu'il faut pour s'en acquitter. La diſtribution de ces rangs, de ces emplois, dépend du Monarque dans une Monarchie; & il les accorde aux ſervices paſſés, qui ſont garans de ceux qu'un homme eſt capable de rendre, ſoit par ſes talens, ſoit par ſes vertus. Ainſi le déſir de l'eſtime des hommes, ou l'honneur que nous acquérons par le rang, peut nous faire faire toutes les actions utiles à l'Etat, que des Républicains font communément ſans eſpoir de récompenſe, & par un amour pour la patrie, que cette ſorte de gouvernement inſpire plus qu'aucun autre. Je vois bien auſſi que ce vif amour pour le bien public, manquant dans la Monarchie, le déſir de l'eſtime des autres doit en prendre la place & nous porter à faire ces grands efforts d'eſprit & de vertu que le bien de l'Etat demande; & que cette paſſion s'étant emparée de l'eſprit des hommes, il en doit naître une importance attachée au rang, une jalouſie ſur ſes prérogatives, & une émulation extrêmement utile. On a appellé cela orgueil. Mais l'orgueil, la fierté louable & blâmable, la vanité même,

me, toutes ces passions viennent du même principe, du désir naturel que nous avons d'être estimés des autres hommes, d'être, ou de leur paraître au moins, un être bon & aussi approchant de la perfection qu'il est possible. La seule différence consiste dans le choix des moyens que l'on prend pour y parvenir: & en cela chacun suit ses idées, c'est-à-dire, chacun juge des autres par lui-même, & croyant que tous les hommes estiment ce qu'il estime lui-même dans un autre, il tâche de l'acquérir. Or celui qui estimera dans un homme sa dignité, ses richesses, ses vertus, son savoir; qui verra d'autres lui témoigner les mêmes sentimens; s'il est animé du même désir de se faire estimer, il ne cessera de faire tout au monde pour acquérir ces avantages: il fera même peut-être des bassesses, de méchantes actions pour y parvenir. Or l'on voit que rien n'attire plus universellement des témoignages de respect, que le pouvoir & la dignité; cela doit donc enflammer tous ceux qui sentent le désir d'être estimés, (désir toujours grand & digne de l'homme, dès qu'on cherche à le satisfaire par de bons moyens;) à entreprendre les choses les plus difficiles, à sacrifier tout pour le contenter. Cependant il faut remarquer que les hommes savent si bien qu'il n'y a que la vertu & les vraiment bonnes qualités de l'esprit ou du cœur qui rendent estimables,

ce sentiment est si intime chez eux que, quoique désir qu'ils ayent de se procurer ce qui attire l'estime des hommes, quoiqu'ils se laissent souvent transporter à ce désir au point de faire le mal pour le satisfaire; ils s'en cachent pourtant avec soin; tant ils sentent que sans la vertu personne n'est réellement estimé, & que le rang & les titres mêmes ne font respecter qu'autant qu'ils sont les preuves présomptives du mérite.

Si quelqu'un disait que c'est de cette ardeur de l'estime, de cette passion en général que Mr. *de Montesquieu* a voulu parler sous le nom d'honneur; que la différence de rang l'enflamme, & qu'elle régne par conséquent plus dans la Monarchie que dans aucun autre gouvernement; je dirais que cela ne saurait être le sentiment de l'Auteur de l'*Esprit des Loix*. Premiérement, parce que dans tous les Etats le désir d'être estimé subsiste, hors dans ceux où les hommes sont entiérement esclaves & avilis à un point extraordinaire. Car croit-on qu'à Rome, aux citoyens de laquelle on a tant reproché qu'ils faisaient tout par une insatiable avidité de gloire, on fût moins sensible à l'estime en général? Quel effet auraient eu les punitions des Censeurs, si l'on n'avait craint la honte plus que la mort? Je cite Rome pour exemple de toutes les Républiques; car ce qui est vrai d'elle l'est aussi des

Grec-

Grecques. Comment pourrait-on croire que nous ſommes plus ſenſibles à l'honneur qu'un peuple, où pour obtenir une couronne, il y avait des gens qui travaillaient toute leur vie; qui s'aſſujettiſſaient à un régime tout particulier; qui enduraient & feſaient ce que nous ne ferions pas pour arriver au rang le plus brillant. Enfin c'eſt le déſir de l'eſtime, qui fait chanter l'Iroquois au milieu des tourmens, que ſes ennemis lui font ſouffrir. Ainſi la différence entre le Gouvernement Monarchique & le Républicain, ne conſiſte pas en ce que l'on déſire plus vivement d'être eſtimé & reſpecté dans le premier que dans l'autre; mais en ce que dans le premier, cette paſſion eſt l'unique qui puiſſe nous faire employer nos talens, nos travaux & nos vertus à ſon ſervice; que par conſéquent le Gouvernement doit s'attacher à l'enflammer autant qu'il eſt poſſible, par toutes les diſtinctions, tous les appas imaginables; parce que c'eſt le ſeul moyen qui peut produire les grandes actions, & les grands talens dont l'Etat peut avoir beſoin. Au lieu que dans la République les honneurs n'ont point beſoin de faſte: & quand les fortunes y ſont toutes égales, ils n'ont pas même beſoin de revenus; il ne leur faut que le degré de pouvoir néceſſaire pour les adminiſtrer. L'amour pour une conſtitution dans laquelle on ſe plaît, ſuffit au Citoyen pour nous engager à s'en rendre

di-

digne. On dépoſe les dignités quand les loix l'ordonnent: content d'avoir contribué au maintien d'une ſociété qu'on aime, & d'avoir mérité l'eſtime de ſes concitoyens. Ainſi les Romains dépoſaient avec joye les marques de leur magiſtrature, & redevenaient particuliers, & les égaux de chaque Citoyen; ſatisfaits de l'eſtime réelle qu'une ſage adminiſtration leur avait attirée. Mais chez nous cela eſt différent. Nous avons remis au Monarque tout le ſoin des affaires de l'Etat; ce n'eſt plus le peuple qui choiſit tous ceux qui doivent le gouverner: c'eſt le Monarque. On ſuppoſe donc avec raiſon qu'il doit être inſtruit du mérite de chacun; & la place, le rang, l'autorité qu'il donne, ſont les marques extérieures du cas qu'il fait d'un homme. Cela doit donc déterminer notre eſtime pour lui, parce qu'il doit mieux ſavoir que perſonne quelle utilité lui & l'Etat en tirent. Le rang ſuppoſe donc toujours du mérite, s'il n'en eſt pas toujours la preuve infaillible. Et comme autrefois à Rome le peuple, ſur l'eſtime qu'il avait pour un particulier, le créait Edile, Queſteur, Préteur, Conſul, & lui rendait les honneurs attachés à ces dignités; c'eſt à préſent le Monarque, à qui le peuple a remis tout ſon pouvoir, qui élève aux dignités: & tous les membres du peuple conſidérent un homme ſelon la dignité dont il eſt revêtu. Si les récompenſes accordées

au

au mérite consistaient simplement en argent, elles pourraient exciter les talens, mais jamais les vertus, surtout les vertus qui exigent de la grandeur d'ame. L'argent ne sert qu'à satisfaire nos besoins corporels; il faudrait donc un violent attachement aux biens corporels pour être porté à quelque chose de difficile par le désir d'acquérir de l'argent. Or c'est-là precisément le contraire de toute grandeur d'ame. Comment pourrait-on donc prétendre des actions où il faudrait renoncer à ces biens & à la vie même, s'ils étaient le seul motif de nos actions? Ce n'est que dans les Etats où les hommes sont semblables aux chiens que l'on fait aller avec le bâton & un morceau de pain, qu'on punit toutes les fautes avec le cordeau, & qu'on donne de l'argent pour prix des actions utiles. Il est vrai que les dignités exigent un éclat extérieur, & qu'il faut des revenus pour cela; mais l'argent ne doit jamais faire que l'accessoire; s'il fesait le principal, cela donnerait un prix excessif à l'argent, cela rendrait les ames entiérement vénales, & étoufferait tout germe de vertu. D'ailleurs cette sensibilité pour les plaisirs du corps, supposerait un dégoût pour le travail, pour la fatigue, pour le péril, qui rendrait bientôt un tel peuple le plus vil & le plus lâche de tous.

Mais comme dans la Monarchie il dépend

pend du Monarque, par ſes inſtitutions, d'exciter tel ou tel ſentiment naturel dans le cœur de ſes ſujets, & que dans la République cela dépend du Légiſlateur, Mr. *de Montesquieu* a apparemment voulu dire, que dans la République le Légiſlateur doit arranger ſes inſtitutions de façon, à rendre chaque Citoyen auſſi heureux qu'il eſt poſſible, afin que cela lui fît aimer ſa patrie, dont l'amour peut ſeul ſervir à maintenir l'Etat dans un état floriſſant; ſans chercher à fomenter le déſir de l'honneur, qui agira bien tout ſeul; & qui, s'il était entiérement tourné du côté de l'éclat des dignités, pourrait être dangereux à la République: & que le Monarque, ayant réuni dans ſa perſonne tous les droits du peuple, & l'amour de la patrie s'étant par-là évanoui dans leur cœur, doit, pour maintenir l'Etat ſur le pied où il eſt, & l'empêcher de décheoir & d'être renverſé, doit, dis-je, faire de telles inſtitutions, qui excitent dans ſes ſujets le déſir d'être eſtimés, & d'attacher cette eſtime à l'éclat des marques apparentes, qui ſont à ſa diſpoſition; afin de remplacer par-là ce que le manque d'un amour vif pour la patrie peut faire perdre. S'il n'a pas voulu dire cela, j'avoue que je ne comprens pas du tout ce qu'il a voulu dire, & que je me verrais obligé de croire, que ſans réfléchir ſur le vrai ſens du mot d'honneur, frappé de ce qu'il voyait dans ſa patrie, &

pre-

prenant ce mot dans le sens vague dans lequel on le prend dans la vie commune, il a prétendu en déduire le principe de la Monarchie. Mais toute son erreur ne me paraît consister qu'en ce qu'il confond l'honneur public, c'est-à-dire celui qui découle du rang que chacun occupe dans l'Etat, des prérogatives qu'il donne & des vertus qu'il fait supposer ou qu'on y fait paraître, avec l'honneur privé, c'est-à-dire, cette estime qu'inspirent aux gens avec qui nous vivons, les vertus que nous montrons dans la vie privée. Ainsi je suppose que ce que l'on dit du Duc *de Marlborough* soit vrai, & qu'il eût en effet l'ame extrêmement intéressée, les grandes vertus qu'il montra dans l'administration des grandes dignités qui lui furent confiées, le firent respecter; mais il se pouvait fort bien, que tandis que la Nation lui rendait graces, par la bouche du Parlement, bien des personnes eussent raison de se plaindre qu'il n'avait pas agi en homme d'honneur.

Il n'est pas étonnant après cela que Mr. *de Montesquieu* ait trouvé que l'honneur a quelque chose d'arbitraire dans la Monarchie. Cet arbitraire vient principalement lorsque les devoirs de la vie privée heurtent ceux de citoyen ou de sujet. Il est facile de voir d'où vient la légère erreur de cet illustre Ecrivain. Premièrement, les actions de toutes les deux espèces partent du même

même principe. Les honneurs dont le Monarque eſt le dispenſateur n'ont de prix que par celui que l'on attache à l'eſtime des hommes. Un Cordon d'Ordre, un Titre, une Dignité, ne ſont des objets de déſirs que parce qu'ils ſont le ſigne de la capacité d'un homme, à être utile par ſes talens & par ſes vertus; & que par conſéquent ils le font reſpecter de tous ceux qui le voyent. S'ils n'étaient abſolument que la marque de la confiance du Monarque, & que les reſpects, qu'on rend à ceux qui en ſont décorés, ne dépendiſſent que du pouvoir qu'ils ont en main, l'honneur auroit lieu dans l'Etat Despotique. Car un Vizir jouit par ſa charge de pluſieurs priviléges qui reviennent à nos marques d'honneur. Or l'Etat Despotique eſt celui que les hommes forment quand ils ſont dans un entier abbatement, & il ne ſe ſoûtient qu'en les laiſſant dans l'abrutiſſement. Toute idée d'honneur lui eſt donc directement contraire; car cela donnerait de la grandeur d'ame aux peuples, & ils ne pourraient plus ſouffrir le despotiſme: & l'on voit que, quand pour ſe ſoutenir contre des voiſins ces Etats ont beſoin de courage, il faut que des principes de ſuperſtition le leur inſpirent, parce qu'une grandeur d'ame naturelle qu'ils n'ont pas, ne ſaurait le leur donner. Auſſi l'eſclave qui dans un Etat despotique aborde le Vizir avec les témoignages du plus profond reſpect,

pect, ne reſſent nulle eſtime pour lui; c'eſt un ſentiment qu'il ne connaît pas: la crainte ſervile du mal qu'il peut lui faire eſt le ſeul principe des démonſtrations de reſpect qu'il lui rend. C'eſt une remarque à faire que les marques de reſpect qu'on rend aux Grands dans un Etat deſpotique, reſſemblent à ces mouvemens naturels, que la crainte nous fait faire, ou à ceux par où l'on tâche d'appaiſer un homme irrité, au pouvoir duquel on ſe trouve; comme, par exemple, de ſe proſterner le viſage contre terre, de ſe tenir les bras croiſés & la tête panchée: ce que les Romains regardaient déjà comme une attitude ſervile, témoin ce paſſage d'*Horace*. (a)

Stes capite obſtipo ——— *atque*

Au lieu que chez nous les marques de reſpect ſont celles, que l'admiration & l'inclination que nous avons pour un être bon, dont nous attendons des bienfaits, nous arrachent comme malgré nous.

En ſecond lieu, ce qui a pu tromper Mr. *de Montesquieu*, c'eſt qu'il exige une Nobleſſe dans la Monarchie, & avec raiſon. Si les inſtitutions dans ce Gouvernement doivent tendre à animer dans les cœurs

(a) Liv. II. Sat. V.

cœurs le ſentiment de l'honneur, il n'y en a point qui y ſoit plus néceſſaire que l'inſtitution d'une Nobleſſe. Quand tous les hommes ſont égaux & qu'il n'y en a qu'un ſeul de conſtamment élevé au deſſus de tous les autres, l'Etat eſt Deſpotique; & quand il n'y a perſonne d'élevé au-deſſus des autres, l'Etat eſt une pure Démocratie, qui ne ſaurait avoir lieu que dans les commencemens d'une aſſociation.

Cette Nobleſſe eſt donc ce qui ſoutient la Monarchie. Elle a des priviléges, c'eſt-à-dire, plus de libertés que les autres claſſes d'hommes dans l'Etat. Elle a auſſi un attachement particulier au Souverain, parce que c'eſt de lui qu'elle tire ſon origine & ſon éclat. Ainſi quand le Souverain veut empiéter ſur ſes libertés, elle eſt contre lui, parce que ſes libertés forment ſon eſſence, & que c'eſt la vouloir détruire que de les lui vouloir ôter. Mais elle eſt le plus ferme appui du Souverain dès qu'il s'agit du bien de l'Etat & de ſa défenſe.

Or ſi c'était ce maintien de l'équilibre que Mr. *de Montesquieu* appelle l'honneur, comment pourrait-il dire qu'il eſt arbitraire? Il ſerait fondé ſur des principes certains. Ce qui le lui a fait paraître arbitraire, c'eſt qu'il a vu que la Nobleſſe chez les Nations d'Europe, retient avec ſoin ces maximes d'honneur dont j'ai parlé dans le Traité précédent; qu'elle en a d'autres qui tien-

tiennent à ſon eſſence & qui regardent ſa dignité dans l'Etat; que ces maximes enſemble forment ſon honneur dont elle eſt exceſſivement jalouſe, & avec raiſon; qu'il arrive après cela que ces diverſes maximes ſe choquent & que l'on eſt obligé de faire plier les unes aux autres: & c'eſt cela qui fait paraître de l'arbitraire dans nos ſentimens ſur ce qui eſt honorable. Car tantôt il faut mourir pour le ſervice de ſon Souverain, au moindre ſigne qu'il en donne; tantôt il faut s'oppoſer à ſes volontés avec la plus grande conſtance, & au risque de lui déplaire & d'en être puni; tantôt il faut tout faire pour ſoûtenir les loix; & puis il les faut violer: tantôt on eſt mépriſé pour ne pas tout tenter au monde pour ſe pouſſer; & il y a telle action qui, quand elle procurerait le rang le plus élevé, deshonorerait à jamais celui qui la ferait. Il ne s'eſt pas donné la peine de démêler l'origine de toutes ces maximes d'honneur, & de-là vient qu'il a brouillé l'honneur que le rang donne, avec celui que donnent les qualités privées, & les divers devoirs que ces diverſes rélations impoſent; & que ce qu'il en dit n'eſt pas aſſez déterminé. C'eſt ce qui m'a engagé à réfléchir ſur la Nobleſſe, en général, & ce ſont ces réflexions que je vais mettre par écrit.

A entendre le Philoſophe libre de préju-

gés, un homme eſt l'égal de l'autre; & il n'y a aucune raiſon à en eſtimer un parce qu'il a le bonheur d'être né dans un rang plus élevé, ni de s'eſtimer ſoi-même parce que l'on a cet avantage. Auſſi n'a-t-on pas manqué d'appeller cela le préjugé de la naiſſance. Il y a un certain ſens du mot préjugé, dans lequel la Nobleſſe en forme réellement un. Mais ce n'eſt point lorsqu'on entend par préjugé un faux jugement qui n'eſt point raiſonnablement fondé. Il l'eſt, & très raiſonnablement: il eſt même ſi ancien chez tous les peuples de l'Univers, qu'il y a lieu de s'étonner qu'on ait ſeulement penſé à l'affaiblir, ou à le détruire même: cela eſt auſſi impoſſible que de renverſer la gloire du Conquérant.

Presque toutes les Nations ont toujours eu une Nobleſſe. Il n'y a que les Nations ſauvages, & celles qui ſont gouvernées par un Despote, qui n'en ayent point. Car pour les Républiques anciennes & modernes, elles ont toujours eu une Nobleſſe. A Athenes, à Sparte, à Thébes il y en avait; & il y en avait eu de tout tems, depuis que *Théſée* eut policé les peuples de l'Attique, & depuis que les *Héraclides* ſe furent établis dans le Péloponeſe. Et à Rome les Patriciens, ſurtout dans les premiers tems, étaient une véritable nobleſſe. Il eſt ſi naturel de ſuppoſer que les vertus ſe transmettent du pere au fils, qu'il

qu'il n'y a qu'un Etat, où la vertu eſt contée pour rien, où l'obéiſſance eſt tout; un pays où le fils d'un père qui a fait briller de grandes vertus dans l'adminiſtration d'un poſte important, retombe dans la foule des autres Citoyens. Ce n'eſt pas que les vertus ſe transmettent par le ſang. Cette opinion eſt ridicule, & jamais les idées de Nobleſſe n'ont été ſérieuſement fondées là-deſſus. Ce n'eſt que l'union de cette naiſſance avec les autres raiſons, qui font qu'on a lieu de ſuppoſer que le fils d'un homme vertueux le ſera auſſi, qui ait pu occaſionner cette penſée dans ceux qui ne réfléchiſſent pas, & qui croyent que le Noble tire tout ſon mérite de ſes lettres de nobleſſe, & le Gentilhomme de ſes armes & de ſes quartiers. Je dirai dans la ſuite ce qui fait réellement l'avantage du Gentilhomme: car il eſt certain que le fils d'un Duc, & le fils d'un Laboureur, ont le même ſang; & il faudrait avoir des idées bien bornées de la nature humaine, pour croire que le ſang puiſſe donner des vertus.

Il eſt conſtant que toute Nobleſſe tire ſon origine de la vertu; mais ce qu'on ne croirait pas, c'eſt que les richeſſes ont été presque partout un moyen de développer les vertus, & de les faire éclater; il eſt certain que chez les Grecs & les Romains, peuples dont le Gouvernement était formé

d'une façon bien plus systématique que les nôtres, au moins jusqu'à ce siécle, ont toujours regardé les richesses comme le plus puissant lien de la Noblesse, & des hommes en général avec l'Etat. Ils jugeaient d'après ce principe, que la pauvreté est la mère de tous les crimes, & ils n'avaient pas tant tort. Il est naturel de supposer que celui qui a le plus à perdre dans une révolution ou dans un malheur qui arrive à l'Etat, sera le plus prompt à donner tous ses soins à l'empêcher. Aussi à Athènes & à Rome, le peuple était-il divisé en classes suivant les facultés de chacun; & les gens à leur aise étaient-ils nommés d'un nom qui signifie les plus vertueux, les meilleurs de la République. L'ordre des gens qui n'avaient aucun bien, n'était pas seulement admis à donner leurs voix dans les affaires d'Etat. A Rome il fallait un certain bien pour être admis dans l'ordre des Sénateurs, & dans celui des Chevaliers, qui formaient aussi une espéce de Noblesse. On pourait donc dire que l'origine de la Noblesse & le lien qui l'attache à l'Etat, ce sont les richesses. Ceci doit s'entendre de la Noblesse en général, & de celle qui se fonde sur la constitution même. Car quand elle se fonde sur des imaginations fantastiques, sur des prérogatives qui n'ont point leur source dans la constitution politique, comme celle

lé de quelques Nations des Indes; elle n'eſt d'aucune utilité pour l'Etat, elle n'a aucun avantage réel, & n'eſt que l'effet d'une imagination déréglée.

Voici donc comment la Nobleſſe a pu ſe former. L'avantage que les riches trouvent à la conſervation de l'Etat, & l'autorité & la conſidération naturelle que les richeſſes donnent, ont dû mettre l'adminiſtration de l'Etat entre leurs mains, ont dû les faire choiſir pour lui rendre les ſervices les plus importans, parce qu'on a pu mieux compter ſur leur intégrité, ſur leur fidélité, que ſur celle des pauvres. On leur a donc donné les grandes charges de l'Etat préférablement aux autres. Ces charges ont beſoin d'un degré d'autorité proportionné au but pour lequel elles ſont formées; cette autorité & l'importance, l'utilité & la difficulté qui s'y trouvent attachées, inſpirent naturellement du reſpect à chaque Citoyen. De-là le reſpect & l'amour plein de vénération qu'on a pour le Souverain dans la Monarchie; parce que c'eſt lui qui porte tout le fardeau, & de qui le bien-être & le ſalut de chaque ſujet émanent; & ce reſpect va, en deſcendant, ſur tous ceux qu'il charge de quelque partie de l'adminiſtration. Ceux qui occupent donc un emploi important, ont par-là même un haut degré d'honneur, c'eſt-à-dire une grande part à l'eſtime des

hommes. Cet honneur augmente encor quand on le leur voit remplir avec toutes les vertus qu'il éxige, parce que l'on jouit du fruit de cette adminiſtration. Et alors cet honneur eſt en raiſon compoſée de l'importance de la charge, & du mérite perſonnel que l'on connaît à celui qui en eſt décoré. Si on y avait élevé quelqu'un qui en fut indigne, ceux qui le ſavent mépriſent l'homme & honorent l'emploi; c'eſt-à-dire la crainte que cauſe le pouvoir qu'il a en main, ou le bon ordre qui éxige que chaque rang dans l'Etat jouïſſe de ſes prérogatives, font qu'on lui rend les reſpects extérieurs que le bon ordre demande. Mais comme, ſurtout dans une Monarchie, la plûpart des hommes ignorent la façon dont un homme s'acquite de l'emploi qui lui eſt conſié, on a pour lui, & on lui témoigne le degré d'eſtime que mérite l'importance de ſa charge, & le mérite qu'elle ſuppoſe.

Jusqu'ici cette Nobleſſe n'eſt que perſonnelle. Voici comme elle s'attache à la famille. Quand Horace dit: (a)

Fortes creantur fortibus, & bonis,
Eſt in juvencis, eſt in equis patrum
Virtus; nec imbellem feroces
Progenerant aquilae columbam.

il parle en Poëte, & non en Philoſophe. Mais

(a) Liv. IV. Od. IV.

Mais je m'étonne que Mr. *Marmontel*, dans ſon excellent Roman politique, quand il parle de la Nobleſſe, au lieu d'en expliquer l'origine & le fondement, s'en ſoit démêlé par une tirade d'Eloquence, qui n'eſt pas bien claire. *Je crois voir*, dit-il, (*a*) *lorſqu'un enfant de noble Origine vient au monde, faible, nud, indigent, imbécille comme le fils d'un laboureur; je crois voir la patrie qui va le recevoir, & qui lui dit: Enfant, je vous ſalue, vous qui me ſerez dévoué; vous qui ſerez vaillant, généreux, magnanime comme vos péres. Ils vous ont laiſſé leur éxemple, j'y joins leurs titres & leur rang; double raiſon pour vous d'acquérir leurs vertus.* Il me ſemble que cela n'eſt point aſſez clair.. Il y a en Allemagne un uſage parmi les artiſans, dans les maitriſes, qui ſert, je crois, mieux à expliquer l'origine de la Nobleſſe, que tous les traits d'Eloquence. Quand le fils d'un Artiſan embraſſe la profeſſion de ſon père, il a moins de tems à reſter en apprentiſſage qu'un autre. Cela vient évidemment de ce que l'on ſuppoſe qu'ayant vu dès ſon enfance manier les outils de cette profeſſion, y ayant été exercé lui-même, ſelon la capacité de ſon âge, il ſera en état de s'y perfectionner plutôt que celui à qui tous ces avantages manquent. Car on ne ſuppoſera pas les Artiſans aſſez inſenſés pour croire, que la capacité de faire une perruque ou un ſou-

(*a*) Béliſaire Chap. VII.

soulier se transmette par le sang. Or il en est de même du fils d'un père qui a été occupé tout le tems de sa vie à pratiquer les vertus & les talens nécessaires à l'administration de l'Etat. Rien n'est plus naturel, que de supposer qu'il doit avoir été porté à la vertu, & instruit dans les choses nécessaires pour occuper dignement un poste dans l'Etat, par les discours de son père, & enfin par tout ce qui agit dans l'éducation. C'est donc là ce qui forme la Noblesse & ce qui la perpétue dans les familles, qui n'est proprement qu'une classe d'hommes plus propres, par leurs inclinations, leur façon de penser, leurs talens, à être élevés aux dignités & au pouvoir, que d'autres; & d'où on les tire quand on en a besoin. On voit bien qu'il n'y a là dedans rien d'extravagant ni d'injuste.

Il y a ensuite bien d'autres raisons qui servent à confirmer & à perpétuer ces idées.

Les richesses font supposer plus d'amour pour l'Etat dont on est membre, à mesure qu'on y a plus d'intérêt, plus de fidélité dans son administration : présomption qui augmente par la raison qu'un homme riche est moins exposé à la tentation de faire de méchantes actions, pour se procurer des aisances de la vie. De plus un homme à qui la naissance assure ces richesses, ne peut plus tourner ses désirs à s'en procurer. Il n'y a com-

communément que ceux qui en sont entiérement privés, chez qui l'ardeur d'en acquérir peut être assez vive, pour leur faire entreprendre des choses fort difficiles. La paresse naturelle de l'homme le porterait à se contenter d'un état où il jouït de toutes les douceurs de la vie; & ceux qui brûlent du désir d'entasser trésors sur trésors par toutes les fatigues imaginables, sont rares: on s'occuperait donc à jouïr sans rien faire pour la société, s'il ne restait un autre désir capable de nous émouvoir. Il y a des moralistes qui crient contre l'homme, de ce qu'il désire toujours, & qui voudraient lui apprendre à ne rien désirer; tandis qu'ils devroient bien plutôt rendre graces à Dieu de ce qu'il desire sans cesse. Car si jamais les hommes apprenaient à ne désirer plus rien, on ne ferait rien du tout, & le monde ne serait rempli que de fainéans, de gens qui n'auraient ni vertus ni vices. Heureusement la chose est impossible. Quand donc les désirs après les plaisirs corporels sont satisfaits jusqu'à un certain point, il y a une autre passion qui peut mouvoir les hommes; & par bonheur cette passion est naturelle, noble & peut-être portée au plus grand degré d'enthousiasme. C'est le désir de l'estime des autres, le désir de l'honneur, l'ambition, comme on voudra l'appeller.

Telle est la marche du cœur humain. Les besoins du corps, comme les plus pressans,

nous excitent d'abord à les satisfaire. Les richesses en sont le moyen le plus simple & le plus sûr. A-t-on contenté ces désirs à un certain point, ou, la naissance nous met-elle entre les mains les moyens de les contenter? ceux de l'ame ont leur tour: & le plus naturel de ceux-ci, c'est celui d'être estimé de nos semblables. On en voit journellement la preuve. Dès qu'un homme a fait fortune, l'ambition le pique, l'éguillonne, il veut devenir noble.

Lorsque les richesses ont déterminé la classe d'hommes, en qui l'Etat a raison d'avoir le plus de confiance, cette classe pourrait ne vouloir pas travailler pour l'Etat, & vouloir jouïr simplement de ses richesses, si l'on n'avait rien à lui offrir que de nouvelles richesses. Il faut donc flatter son désir de l'estime & du respect des autres, & l'exciter à oublier tous les plaisirs dont elle peut jouïr pour le contenter. De-là les distinctions & les prérogatives. La grandeur des services que tous les Citoyens ont tiré des membres de cette classe, augmente leur respect pour elle.

Ces honneurs deviennent enfin un droit, un patrimoine infiniment cher à la Noblesse; & de-là sa fierté, son ambition, son orgueil même: Fierté raisonnablement fondée, & la source de toutes les vertus.

Or à chaque génération à laquelle ces sentimens se transmettent, ils acquièrent un

un nouveau degré de force; ils forment enſuite un eſprit de corps, dont chaque membre participe. C'eſt une façon de penſer générale, ſur laquelle les divers caractères ſe brodent ſuivant leur humeur, l'étendue de leur eſprit, & les diverſes inclinations qu'ils ont. On n'en connaît plus la ſource, on n'en voit que les effets; ainſi que celui qui rencontre un fleuve en ſon chemin, s'abandonne à ſon cours, ſans en connaître la ſource, pourvu qu'il le conduiſe où il veut aller.

Ces idées forment un corps d'hommes ſenſibles à l'honneur, plus qu'à tout le reſte, prêts à ſacrifier leurs biens, leur vie pour le maintenir. Or cela eſt grand partout; & cette grandeur d'ame devenue naturelle, doit d'abord porter la Nobleſſe à ſe ſéparer, à ſe reputer meilleure & au deſſus des autres. Je ne trouve rien de plus ſimple au monde.

Je ne touche point ici les autres raiſons qui doivent fortifier la préſomption qu'un homme du corps de la Nobleſſe doit valoir mieux qu'un autre; telle que l'émulation que doit donner l'éxemple des ancêtres. Ces choſes ne font effet que quand le caractère eſt déjà formé; & s'il était avili avant le tems où l'idée de l'exemple des ancêtres peut faire effet, il ne ſerait plus tems de le changer. Ce ſont les diſcours des parens & toutes les choſes qui conſti-

tuent l'éducation, qui reveillent une inclination préférablement à l'autre dans l'enfance, qui rendent sensible aux voluptés ou à l'honneur: & comme toutes ces choses se réunissent chez la noblesse, à donner de la grandeur d'ame, dans une éducation où tout ne parle que d'honneur, de rang, de dignités, d'horreur pour la bassesse; c'est sur elle que l'exemple des ancêtres peut faire le plus d'effet. Car, élevez l'enfant de la famille la plus illustre jusqu'à l'âge où le caractère est formé, dans la maison d'un paysan ou de quelque homme que ce soit, à qui son état doit avoir donné une façon de penser mesquine: remettez-le ensuite dans sa famille, parlez-lui de ses ancêtres, & vous verrez si leur exemple aura un grand pouvoir sur lui.

Si je voulais donc donner des conseils pour l'éducation de la Noblesse, je dirais qu'on ne saurait lui inspirer une façon de penser trop haute, pourvu qu'on eût soin de diriger cette fierté sur les choses qui la constituent véritablement.

Ce que j'ai dit jusqu'ici concerne la Noblesse en général dans tous les pays, & dans tous les Etats, soit Monarchiques, soit Républicains. C'est l'histoire de la Noblesse Romaine. C'est sur ces principes que *Servius Tullius* divisa le peuple en Centuries. Et si du tems de *Romulus*, il y avait une différence remarquable dans la fortune des particu-

culiers, il eſt vraiſemblable que les Sénateurs furent tirés de la claſſe des perſonnes les plus aiſées de ſa bourgade. Il eſt vrai que quand le peuple obtint que les plébejens pouraient parvenir aux grandes charges, il s'introduiſit deux ſortes de Nobleſſe. Un homme né d'une famille noble, & un Patricien, ne furent plus la même choſe. Le premier fut celui dont les ancêtres avaient poſſédé les grandes dignités de la République, & ils avaient leurs anciens & leurs nouveaux Nobles, comme nous; les autres furent ceux qui deſcendaient des anciens Sénateurs que *Romulus* & *Servius Tullius* avaient créés. Mais ce fut une nouvelle loi, qui détruiſit les anciens uſages; car tant que les Patriciens poſſédèrent ſeuls le droit d'être nommés aux grandes charges, ils formèrent auſſi ſeuls la nobleſſe. Dans la ſuite ils ne garderent excluſivement que des prérogatives peu importantes; & la puiſſance, les richeſſes formèrent la véritable nobleſſe. On vit des Patriciens pauvres & mépriſés, dont tout l'avantage ne ſe fondait que ſur une vaine deſcendance; & ceux-là ceſſérent de former la Nobleſſe, d'être l'objet du reſpect univerſel; parce que celui-ci ne ſe fonde que ſur des prérogatives ſolides.

Quant à notre Nobleſſe, elle eſt tout autre que celle des Romains & des Grecs, c'eſt-à-dire, qu'elle tire ſon éclat d'une au-

tre source que celle d'où la Noblesse Romaine tiroit le sien. C'est ce que je vais expliquer.

L'honneur, je le répète, est en général l'estime des hommes; & faire quelque chose par un motif d'honneur, c'est agir pour s'acquérir l'estime des hommes. Il y a cette différence entre gloire & honneur, c'est que la première porte avec soi l'idée d'un honneur étendu à tous les pays & à tous les siècles; au lieu que l'honneur ne comprend que l'estime de ceux avec qui nous vivons en quelque relation. C'est la grandeur de l'effet d'une action, qui, en la rendant plus intéressante, la rend plus célèbre, qui change une action honorable en action glorieuse. La différence n'est que du plus au moins; & j'ai montré dans ce que j'ai dit sur la gloire, pourquoi ce désir d'honneur & de gloire est grand.

La Noblesse, que l'honneur seul distingue du commun des hommes, doit donc toujours être guidée dans ses actions par des motifs d'honneur. Et c'est-là le principe général de toute noblesse. La différence ne consiste absolument que dans les choses où l'on place cet honneur: & ce sont les besoins de chaque nation qui déterminent ce qui est utile, & par conséquent ce qui attire son estime. De sorte que si je suppose une nation assurée de n'avoir jamais de guerre avec ses voisins, dans

un

un pays qui lui fournirait abondamment ce qu'il faut pour l'entretien de ses membres, le courage n'y serait point connu, & par conséquent point estimé. Si les disputes entre particuliers étaient rares, les loix y seraient simples & l'administration aisée; la justice n'y serait donc pas non plus un grand objet d'estime. Il faudrait que cette nation vécût dans l'égalité, ou les Lettres obtiendraient toute son estime, ou bien si elle était superstitieuse, les Prêtres formeraient la seule Noblesse.

Mais comme quand une Noblesse est formée, elle tire son éclat des vertus qui l'ont établie, on voit aussi qu'elle les maintient tant qu'elle peut. Ainsi quand on veut découvrir l'esprit d'un corps de Noblesse, il faut recourir à son origine; c'est-là qu'on le trouve. Et c'est aussi, je crois, ainsi qu'il faut s'y prendre, pour découvrir le caractère national des divers peuples.

A ce compte on pourrait penser que les Romains qui avaient formé un petit Etat au milieu d'une fourmilière d'autres petits Etats qui les jalousaient, & étant par conséquent toujours en guerre avec leurs voisins, auraient dû accorder leur principale estime à la vertu guerrière, & cela aurait dû former l'esprit de leur Noblesse. Mais cela ne fut pas. La prudence politique, la sage administration du gouvernement furent

rent mises au premier rang, & formèrent leur noblesse; la valeur militaire n'eut que le second rand. Ce qui diminua leur estime pour le courage, & ne le rendit pas la première vertu chez eux, c'est réellement qu'il était trop commun. Cet amour pour la patrie que leur constitution devait leur inspirer, rendit le sacrifice de la vie, quand son salut l'exigeait, trop naturel pour qu'il y eût raison d'estimer extrêmement celui qui en avait donné des preuves, & cela même du tems de *Romulus*. J'ose hasarder ici une conjecture qui n'est pas destituée de vraisemblance. On sait que *Romulus* avait rassemblé tous les malfaiteurs, tous les gens obérés, enfin tous ceux qui, pour quelque crime, ne pouvaient plus demeurer en sûreté dans leur patrie. Ces gens, dans leurs guerres avec les peuples voisins, combattaient pour leur salut dans le sens le plus vrai. Quel courage ne devaient-ils donc pas montrer? Cette vertu leur était trop nécessaire à tous, & cessait par conséquent d'être assez rare pour exciter leur estime. Mais contenir une multitude semblable dans les bornes, lui donner des loix qu'elle pût aimer, diriger son courage avec sagesse dans ses expéditions pour lui procurer la victoire, c'était-là le grand point, la chose la plus difficile & la plus utile. Aussi voyons-nous que *Romulus* choisit cent hommes parmi les plus sages pour en former le Sénat: & ce fut-

fut-là la Nobleſſe, qui conſiſta dans la ſuite encore à être né d'ancêtres qui avaient poſſédé de grands emplois dans le gouvernement. Car cet eſprit univerſel de valeur durant toujours, la ſageſſe dans l'adminiſtration politique de l'Etat fut la qualité la plus rare & la plus néceſſaire, par conſéquent la plus eſtimée. On peut croire combien cette valeur était générale, puiſqu'on vendait, pour eſclave, le Citoyen qui faiſait la moindre démarche pour ſe ſouſtraire au ſervice militaire, comme on aurait fait d'un criminel, ſans que perſonne en murmurât.

Il en eſt tout autrement de notre Nobleſſe. Tous les peuples de l'Europe deſcendent des Nations du Nord qui l'ont conquiſe. Ces Nations avaient pour la plûpart une Nobleſſe: car il faudrait qu'une Nation fût inſenſible à l'honneur pour n'en point avoir, ou bien qu'elle reſtât dans l'état de pure nature; & cette inſenſibilité eſt une choſe dont on ne ſaurait accuſer nos ancêtres. Or de quelles vertus avaient-ils beſoin? La ſimplicité, & l'extrême liberté donnaient lieu à peu de loix. La guerre décidait les querelles d'Etat: point de négociations, point de politique. La ſeule vertu publique qui fût à leur uſage était la valeur; & quoiqu'aſſûrement elle fût auſſi peu rare chez eux que chez les Romains, comme on n'en avait pas d'autre, comme on n'a-

à l'Etat, & plus fidèles au Souverain, par la plus grande crainte de le perdre pour eux & pour leur famille, dut aussi bientôt rendre les fiefs & la noblesse héréditaires; & quand l'Etat prit une forme plus constante, marquer ceux à qui on pouvait le mieux en confier l'administration, ou plutôt la défense. Alors s'établit une véritable Noblesse qui forma un Corps respecté & respectable.

La forme de gouvernement était extrêmement simple, il y avait peu de négociations, & beaucoup de guerres. L'esprit guerrier s'introduisit par-là à un tel point; la grandeur naturelle qui y est attachée le rendit si puissant, que l'Europe entière fut, pendant des siècles, le théatre d'une guerre universelle. Elle se faisait de Rois à Rois, de Seigneurs à Seigneurs; le moindre Gentilhomme guerroyait contre son voisin; & ce fut la suite de l'antique usage de venger soi-même ses querelles, que ces peuples conquérans, dont la Noblesse descendait, avaient apporté. De sorte que le métier des armes fut toujours l'occupation distinctive de la Noblesse, la seule à laquelle elle s'appliqua, parce que c'était la seule dont elle eut besoin. Quand les Nations conquises se furent assez mêlées avec les conquérantes, pour n'en faire qu'une, l'esprit de la Noblesse était déja formé, & les particuliers des premières qui méritèrent d'être ad-

admis dans son corps furent obligés d'en adopter les mœurs & les principes, & le firent volontiers par l'attrait naturel qu'ils avaient.

La seule vertu publique qui fut nécessaire à la Noblesse fut donc la valeur & la fidélité à l'Etat, nécessaire & naturelle à celle de tous les gouvernemens. Cette fidélité elle la promettait à ses Souverains, de la main de qui elle recevait tous ses biens, & en qui résidait toute la dignité de l'Etat.

Comme ces deux qualités constituaient le Gentilhomme par rapport à l'Etat ou au Souverain, & que c'était lui qui pouvait conférer cette dignité, à laquelle on ne s'élevait qu'en remplissant parfaitement ces deux devoirs ; les violer, c'était choquer directement l'esprit de la Noblesse, se rendre indigne d'en être membre, & s'exposer au mépris de tout le corps.

Mais hors le service militaire qu'elle était obligée de rendre, elle vivait envers le Souverain & entre elle dans la plus parfaite indépendance. Un Gentilhomme fesait la guerre à l'autre, comme deux peuples se la feraient à présent. La délicatesse naturelle qu'un Gentilhomme doit avoir sur l'estime des hommes, qui forme sa véritable prérogative, devait rendre chacun très attentif à celle des autres Gentilshommes, qui formaient alors réellement toute la nation ; car le peuple n'entrait presque point en ligne de comp-

compte. Il ne suffisait pas de n'avoir rien fait contre la fidélité qu'on devait à son Souverain, de n'avoir pas refusé de marcher à la guerre, de n'avoir pas manqué à y faire son devoir, & par conséquent de n'avoir point mérité une dégradation publique : il fallait encore être estimé de ses égaux. Or les Gentilshommes vivant entre eux dans une si grande indépendance, & rien ne pouvant les affecter que la crainte du mépris, il suit naturellement que le point d'honneur dont j'ai parlé plus haut, dut s'établir, & cela avec une rigueur étonnante. Dans cet état de guerre continuelle, la valeur fut encore mise au premier rang de toutes les vertus particulières, parce qu'on en avait besoin à tout moment pour défendre ses possessions, sa femme, ses enfans, sa réputation. Cette même cause dut rendre les associations privées nécessaires, & la fidélité dans ces associations si indispensable, que le plus profond mépris devait tomber sur celui qui faussait ses engagemens particuliers. Aussi combien de tems ce mot *foi de Gentilhomme* n'a-t-il pas valu tous les sermens? Et cette religieuse observation de sa parole, nécessaire chez une nation qui n'a que peu ou point de loix, rend compréhensible la confiance que les Rois avaient en leurs vassaux, & cette fidélité que plusieurs firent paraître; tandis que rien ne les liait

que

que leur parole, à laquelle ils sacrifiaient leurs biens & leurs vies.

Ces mœurs donnerent lieu à un ordre particulier parmi la Noblesse même, accordé à ceux qui pratiquaient exactement toutes les vertus publiques & privées dont j'ai parlé. Ce fut l'origine de la Chevalerie. Un homme était Gentilhomme & très-puissant même, sans être Chevalier, c'est-à-dire, il jouissait du rang dans l'Etat, que la présupposition qu'il remplirait mieux qu'un autre des obligations envers sa patrie devait lui donner; mais on ne lui accordait cette élévation parmi ses égaux, cette marque de leur estime, que quand il s'en était évidemment montré digne, en remplissant ses obligations envers l'Etat & ses devoirs envers ses égaux avec la plus grande exactitude. On peut aisément trouver l'origine de tout ce qui constituait l'esprit de Chevalerie, dans les mœurs de ces tems. Mais il est certain que jamais institution n'a été plus belle & plus grande que celle-là, n'a mieux montré que de tous tems la vertu est la seule chose que les hommes aient véritablement estimée.

Les vertus guerrieres ont donc formé, de tout tems, l'esprit de la Noblesse; car c'étaient les seules dont on eût besoin. Les Gentilshommes étaient les défenseurs nés de l'Etat & du Prince. On sent bien quel respect cela devait leur attirer de la

part

part de la Nation, quels égards de celle du Prince. Il eſt peut-être arrivé qu'ils en ont abuſé, comme les Prêtres de celui qu'on a pour la religion; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici.

L'eſprit de Galanterie s'introduiſit, par le commerce que les hommes & les femmes eurent toujours enſemble, chez les nations du Nord, qui connurent toujours mieux leur véritable prix que les peuples Méridionaux. Car les peuples du Nord ont mieux connu l'amour dans la barbarie que les Grecs & les Romains dans la plus grande politeſſe; comme on peut aiſément le voir en comparant les Poéſies d'*Oſian*, avec celles d'*Horace*, d'*Ovide*, & de *Catulle*. Mais c'eſt une choſe à laquelle le climat peut avoir auſſi ſa part. Ce qui acheva de mettre la galanterie ſur le pied où elle était alors, ce fut le beſoin continuel que les femmes avaient de l'appui des hommes, pour défendre leur honneur & leur vie, ſur quoi les Loix ne veillaient pas aſſez.

Comme ces mœurs durèrent fort longtems, elles prirent des racines extrêmement profondes. La Nobleſſe ne connut que la guerre. Nulle ſcience, nul art, nulle politique, nul ſyſtême dans les affaires de l'intérieur du Royaume, ni dans les étrangères; ainſi nul beſoin à la Nobleſſe

de

de s'inſtruire de quoi que ce fût. Etait-elle employée dans les négociations? Comme on n'agiſſait point ſyſtématiquement, elle avait plus beſoin de manège pour réuſſir que d'autre choſe; & ce manège, elle l'acquérait dans le monde, où la fineſſe de l'eſprit enſeignait empiriquement à ceux qui en avaient, à connaître les hommes & à les amener à leur but. Auſſi était-elle fort ſociale, & l'exercice des armes & la ſociété étaient ſes ſeules occupations en tems de paix.

Dès qu'une lueur de Lettres reparut, qui en fit ſentir le beſoin, le déſir de les faire fleurir, elle ravit les Souverains. Cet état violent de guerres, de batailles, de combats continuels peſait. On ſentit le beſoin de Loix & de mœurs plus douces; car les hommes par le déſir naturel qu'ils ont de ſe perfectionner pouſſent tout au plus haut degré, juſqu'à ce qu'ils ayent paſſé de bien loin les bornes qui ſéparent le bien du mal; ils reviennent alors ſur leurs pas, & cherchent un autre chemin, où dans peu de tems la même choſe arrive. Dans ces tems on ne reſpirait que valeur, ſincérité, bonne foi, indépendance, & on était tombé dans la férocité; d'un autre côté on ne parlait que de piété, de religion, de reſpect pour les choſes ſaintes, & l'on était bigot & ſuperſtitieux. A préſent on ne parle que de bonté, d'humanité, d'amour pour ſes

ſemblables, & nous tombons dans la molleſſe: on veut tout ſavoir, tout comprendre, tout rechercher; & c'eſt le règne de l'irréligion & du libertinage d'eſprit.

Ce reſte de ſciences qui s'était conſervé encore, était un cahos de choſes abſurdes & abſolument inutiles à l'Etat; comment la Nobleſſe aurait-elle pu s'y appliquer? Mais quand l'étude des Loix commença à fleurir, leur néceſſité attira de grandes diſtinctions à ceux qui s'y appliquèrent. On ne peut leur en accorder de plus grandes que de les admettre au rang de Nobles. Ce fut alors que des Empereurs accordèrent ce rang aux Docteurs en Droit, pour leur perſonne. On aurait mieux fait d'inſtituer une Nobleſſe particulière pour eux; car c'était faire entrer quelqu'un dans un corps dont il n'avait point l'eſprit, que d'accorder les honneurs de la vertu & de la magnanimité aux talens & aux lumières de l'eſprit. C'eſt auſſi peut-être à des privilèges ſemblables qu'on doit cet eſprit férailleur, ces mœurs ſauvages & guerrières, qu'on a vu régner ſi longtems dans les Univerſités d'Allemagne.

Cependant il ſe forma de grands emplois civils, qui demandaient de l'intégrité, de la fidélité, & au lieu de valeur, des connaiſſances & un eſprit étendu. Les Loix devenant plus compliquées, les procès ne ſe jugeant plus l'épée à la main, on ne put

plus

plus confier l'administration de la justice, comme autrefois, aux seigneurs à qui on donnait les terres; on établit des Cours suprêmes de Justice. Les Finances changèrent, parce que le Gouvernement commençait à devenir plus systématique; il fallut des gens qui les dirigeassent, des Conseillers, des Ministres d'Etat. Toutes ces charges demandoient des connaissances que la Noblesse n'avait pas; & elles avaient pourtant un trop grand éclat pour ne pas illustrer ceux qui les possédaient, & pour qu'on voulût les confier longtems à des gens de la fidélité desquels l'Etat n'avait aucun gage; à qui l'éducation & l'esprit de Corps n'avait pas donné une grandeur d'ame naturelle, & qui n'étaient recommandables que par leur habileté. On ne put mieux réussir à leur donner ces avantages, à réveiller l'honneur chez eux, qu'en les ennoblissant. Ainsi à Rome les charges militaires n'étaient que des degrés pour entrer dans la Noblesse, c'est-à-dire dans l'administration politique. Chez nous ce fut tout le rebours. La Noblesse, qui devait son éclat & son origine à la valeur, qui tirait de-là sa liberté, ses privilèges, méprisait ceux qui entraient dans son corps par d'autres voyes, & s'obstinait à ne vouloir acquérir d'autres connaissances que celles qui servent à la guerre, & à soutenir ses anciens usages; & les enfans de ceux qui

avaient acquis la Nobleſſe par d'autres moyens que par la valeur, ſe conformaient à ces idées, & couraient ſervir l'Etat à la guerre, pour effacer la tache de leur origine. Les reſtes de ces idées ſubſiſtent encor en France, dans la différence qu'on y fait entre Nobleſſe d'épée, & de robe. Par où l'on voit que les Gentilshommes Français n'ont jamais voulu s'aſſujettir à l'étude des Loix ; & il faut avouer qu'ils ſont ceux qui ont le plus fermement gardé l'ancien eſprit de leur corps. Quant aux différens poſtes de l'adminiſtration politique, ils n'ont fait aucune difficulté d'y entrer, parce que de tout tems, la confiance que les maximes de la Nobleſſe ont dû inſpirer, leur a mis cette partie entre les mains. Mais ils joignent à cela l'ancien uſage d'unir les dignités militaires & politiques, & d'être tour à tour guerriers & hommes d'Etat, ainſi que l'était l'ancienne Nobleſſe. Cependant les choſes ont changé depuis la renaiſſance des Lettres, la découverte de l'Amérique & celle de la poudre à canon. Envain la Nobleſſe aurait-elle voulu conſerver ſes anciens uſages & ne reconnaître de vertus que celle du point d'honneur, elle n'aurait pu y parvenir. La valeur n'était plus la ſeule vertu néceſſaire, il fallut qu'elle ſe pliât à acquérir d'autres talens pour maintenir ſon ancien éclat. Et alors l'eſprit de fidélité envers l'Etat & le Souverain, la magna-

gnanimité, qui couronne toutes les vertus, ces qualités qu'on lui connaissait, la rétablirent bientôt dans ses droits, & la firent préférer dans tous les emplois.

Ce dernier point & la fierté de la Noblesse sont deux choses, dont on entend souvent se plaindre ceux qui ne sont pas Gentilshommes.

Une grande partie de l'éclat de la Noblesse vient de l'ancienneté de son origine, & cela doit la rendre fort fidèle à ses anciens principes. Car ce n'est que quand ces principes sont bien invétérés, qu'ils produisent tout leur effet. Ainsi ce serait une vaine prétention de dire qu'il suffit d'élever un homme au rang de Noble, pour lui en donner la façon de penser; & qu'un Noble de trente ans ou de mille ans est la même chose. L'avantage de la Noblesse consiste précisément d'avoir été entouré dès son enfance de tout ce qui peut élever l'ame; & on doit croire que plus la Noblesse d'une famille est ancienne, plus les sentimens qui en font l'essence ont dû jetter de profondes racines; & plus la quantité de beaux exemples qu'un Gentilhomme trouve dans sa famille doit faire effet sur lui, quand son ame y a été suffisamment préparée par l'éducation. On voit donc bien que la honte attachée à la mésalliance n'est point imaginaire; non point parce qu'on mêle un sang noble à un sang vil, mais

parce qu'une femme de basse condition doit probablement avoir des inclinations basses; qu'ayant grande part à l'éducation de ses enfans elle peut les leur transmettre; & qu'il faut des générations pour les déraciner & pour remettre les choses dans leur état naturel. Comme cela arrive communément dans le monde, il n'est pas étonnant que l'on porte là-dessus un jugement, car c'est-là la façon ordinaire & naturelle de juger des hommes, & dans tous les cas nous prononçons d'après ce qui arrive communément. Je le répète, non seulement le sang ne fait rien à la Noblesse, mais jamais les hommes n'ont réellement pensé qu'elle fût dans le sang. Il est vrai que quand on voit toujours deux choses marcher ensemble, on est porté à attribuer à l'une ce qui appartient à l'autre; & la naissance & l'éducation sont dans ce cas. C'est la dernière qui fait le Gentilhomme; mais comme elle est toujours unie à la prémière, on ne les distingue pas assez. Delà viennent ces façons de parler figurées, qui s'entendent après cela au propre. Mais il ne faut pas croire que l'origine d'une idée chez les hommes se fonde sur une absurdité, quand des causes étrangères y ajoutent quelque chose d'absurde dans l'esprit de la populace de tous états. C'est-là presque toujours le cas de ce qu'on nomme préjugés. Le premier pas vers la rai-

son

ſon c'eſt de les rejetter comme faux, parce qu'on s'eſt accoutumé à les voir ſous un faux jour. Mais l'homme qui réfléchit trouve après cela qu'ils ſont fondés dans la nature des choſes; & qu'ils changent dès que les choſes elles-mêmes changent. C'eſt pourquoi on devrait dire: cela eſt beau, bon, juſte, vertueux, raiſonnable, à préſent; cela ne le ſera peut-être plus dans quelques années; cela ne l'était point autrefois. C'eſt ainſi que l'idée de la ſupériorité d'un Gentilhomme ſur un Roturier eſt fondée en raiſon; quoiqu'elle puiſſe être un préjugé dans l'eſprit de bien des gens; & qu'elle le ſoit dans celui de tous ceux qui n'en connaiſſent pas le fondement réel; & qu'enfin il puiſſe arriver un tems, où les eſprits, les mœurs, & la conſtitution politique auront ſi fort changés, qu'on n'aura plus beſoin de Nobleſſe, & que par conſéquent elle n'exiſtera plus.

Pour voir donc ſi la façon dont on en agit dans les préférences qu'on accorde au Gentilhomme ſur le Roturier eſt juſte & raiſonnable, il faut examiner quelles ſont les vertus que l'on doit ſuppoſer raiſonnablement dans le premier plutôt que dans l'autre.

Chez toute Nobleſſe, en général, ces vertus ſont, une plus grande fidélité à l'Etat & au Souverain dans une Monarchie, une hauteur dans les ſentimens, une magnani-

mité qui doit l'éloigner naturellement de toute action baſſe & lâche, & la porter à tout ce qui eſt grand; parce que ſes prérogatives conſiſtant dans une eſtime plus particulière qu'on a pour elle, elle doit être auſſi plus ſenſible, & tout faire pour la conſerver, & en acquérir une plus grande; & enfin chez nous, il faut y ajouter un eſprit de valeur, qu'elle tire de ſon origine, qui la rendait les défenſeurs nés de l'Etat.

Quand donc on préſente à un Souverain deux hommes qu'il ne connaît pas, (étant impoſſible qu'il connaiſſe tous ſes ſujets, leurs talens & leurs vertus,) quand on les lui préſente, dis-je, pour remplir un emploi, & que l'un eſt Gentilhomme & l'autre non, n'eſt-il pas naturel qu'il ſuppoſe plus de vertus à celui qui a eu plus de motifs & de moyens d'en acquérir? J'ajoute que le Souverain doit le faire, parce que cela encourage la Nobleſſe à travailler à mériter ces diſtinctions; cela entretient ſon eſprit, & ſes maximes; & il eſt utile à l'Etat d'avoir une claſſe d'hommes, où il puiſſe prendre ceux dont il a beſoin pour ſe maintenir.

Ce qui va décider c'eſt, ſi en examinant dans quels emplois on les préfère, nous trouvons que ce ſont préciſément ceux où l'on a beſoin des qualités qu'on peut avec raiſon leur ſuppoſer.

Ainſi

Ainſi un Roturier a tort de ſe plaindre quand il ſe voit préférer un Gentilhomme dans quelque emploi militaire que ce ſoit: là tout ſe réunit en faveur de celui-ci; cela ſaute aux yeux. Pour moi, je penſe toujours qu'on ferait bien de n'y en point admettre d'autres, & j'avoue que ſi j'étais chef d'une troupe, je ne voudrais y avoir que des Gentilshommes. Cependant il eſt bon de dire ici, que je n'entends que ceux qui ſont nés ſujets d'un Souverain. Car pour les autres ils n'ont pas les puiſſans motifs de fidélité qui doivent les rendre invincibles, & ſur-tout s'ils ont des reſſources dans leur propre patrie. Il n'y aurait que l'eſprit de valeur qui leur donnât quelque avantage ſur le ſujet roturier. Et quant à ceux qui n'ont que la cape & l'épée, comme on dit, l'honneur leur doit être infiniment cher, puiſque c'eſt leur unique mais très grande prérogative: cependant l'Etat n'a point de gages de leur fidélité, ſur quoi il puiſſe prendre une entière confiance. C'eſt pourquoi il eſt tout ſimple qu'on préfère dans le ſervice toujours le Gentilhomme riche à celui qui ne l'eſt pas.

Eſt-ce un emploi dans le Gouvernement, que ces deux hommes, que je ſuppoſe, ambitionnent? On y a, à la vérité, moins beſoin de courage, mais d'un attachement inviolable à l'Etat, & de connaiſſances. Il

faut sans doute savoir si le Gentilhomme possede ces dernieres. Mais on a toujours raison de les lui supposer. Ces connaissances roulent principalement sur les intérêts de l'Etat, dont la Noblesse peut être mieux instruite qu'aucun autre ordre, parce qu'elle y prend le plus vif intérêt; en second lieu, il y faut la capacité que donne l'usage du monde, où le Gentilhomme doit avoir vécu. S'il possede ces connaissances, on voit bien quel avantage l'esprit d'attachement à l'Etat & à la personne du Souverain lui doit donner. Ainsi il ne s'agit que d'examiner s'il a les connaissances & l'ouverture d'esprit requises. Voilà pourquoi il doit aussi plutôt s'élever aux dignités supérieures qu'un autre. Un court travail dans les emplois subalternes, doit montrer si un homme a la capacité qu'il faut pour des postes d'importance; & dès qu'il les a, la Noblesse doit lui avoir donné les vertus qu'ils éxigent, au lieu qu'il faut mille & mille fois éprouver le roturier, pour savoir si l'on peut lui confier des affaires plus importantes.

Dans les Cours de Justice où il faut être bien instruit des loix, & de tout ce qui y a rapport, le cas est différent. Ce sont des connaissances que l'étude donne, & à celles-là le Roturier y a autant de droit que le Gentilhomme, sur tout depuis que les Lettres se sont si fort répandues. Ce ne sont point

de ces choſes qu'on puiſſe apprendre par l'uſage du monde. Dans l'adminiſtration de la juſtice il faut un ſavoir puiſé dans les livres; & avec de l'application chacun peut l'acquérir. Là il faut examiner encor plus ſcrupuleuſement, ſi le Gentilhomme qui aſpire à ces emplois, a les connaiſſances requiſes dans un Juge. S'il les a, il n'eſt pas douteux qu'on n'agiſſe raiſonnablement en le préférant au roturier, puiſque les principes du point d'honneur, & une ame magnanime, par conſéquent moins ſenſible à l'intérêt, doivent répondre de ſon intégrité dans l'adminiſtration de la juſtice; ſur-tout dans les Cours ſouveraines, où l'on juge en dernier reſſort de la vie & de la fortune des Citoyens, & qui ſont auſſi les ſeuls emplois dans la Judicature qu'un Gentilhomme puiſſe ambitionner. Enfin ſi l'on ne peut pas lui ſuppoſer la ſcience des loix, ce qui peut l'encourager à s'y appliquer, c'eſt que ſa naiſſance doit lui répondre qu'il s'élèvera bientôt à de grands honneurs dans cette carrière.

Dans le département oeconomique de l'Etat, ſi le Souverain aime ſes ſujets, s'il eſt lui-même homme d'honneur, il y placera toujours de préférence des Gentilshommes; parce que l'eſprit de liberté qui les anime, leur attachement au peuple d'un côté, & au Souverain de l'autre, enfin leurs principes de probité, lui montreront toujours le chemin

min de gouverner ſes ſujets ſans les opprimer.

Cependant en France où les Finances font un négoce, la Nobleſſe n'y prend aucune part, hors le premier poſte qu'elle ne tient pas au deſſous d'elle, puisqu'il eſt intimément uni avec l'adminiſtration politique : tandis qu'en Allemagne où l'on ne fait que les adminiſtrer, où les profits d'une régie ſage & intègre reviennent au Souverain & au peuple, la Nobleſſe remplit avec beaucoup de dignité des emplois dans les Finances. Voici d'où cela vient.

On dit qu'il y a eu une belle & vive diſpute littéraire en France, pour ſavoir s'il ſerait avantageux de permettre à la Nobleſſe de commercer, ſans déroger, ou non. Je n'ai point lu les traités de la Nobleſſe militaire & commerçante, ainſi je ne ſaurais dire qui a raiſon ou tort. La queſtion me paraît rouler ſur ceci : Eſt-il avantageux d'avoir une Nobleſſe ou de n'en avoir point? Eſt-il avantageux d'ajouter à l'attrait naturel de l'argent celui de donner l'honneur? Eſt-il bon que l'argent devienne l'unique mobile, l'unique but de toutes les actions des hommes? Eſt-il convenable d'étouffer toute grandeur d'ame dans le cœur des hommes? C'eſt-là la queſtion : tout le reſte de ce qu'on peut dire là-deſſus ne ſignifie rien : car vouloir allier l'eſprit de nobleſſe avec celui de commerce,

c'eſt

c'eſt vouloir mêler le feu & l'eau: tout ce qu'il y a de plus contraire dans la Nature. Que le commerce ſe faſſe en gros ou en détail, c'eſt la même choſe. Le motif des actions de la Nobleſſe doit être l'honneur, l'eſtime des hommes; parce que c'eſt réellement un motif noble: mais le motif des actions du marchand, c'eſt l'argent. Et l'argent n'a de prix que parce qu'il eſt le ſigne de tous les biens corporels, & le moyen de ſe les procurer; & j'ai déja montré que c'eſt préciſément l'oppoſé de la grandeur d'ame. Or c'eſt vouloir qu'un homme ait à la fois l'ame grande & petite, que de vouloir qu'il allie les idées de négoce avec celles de nobleſſe; & cela eſt impoſſible. En vain me dira-t-on que le commerçant procure l'utilité de l'Etat, & qu'il mérite par conſéquent l'eſtime. Il ne travaille que pour lui, & cela par le motif le moins noble, par celui de ſe procurer les biens corporels. Je pourrais en alléguer pour preuve leurs diſcours, où l'on verra toujours régner un eſprit d'intérêt perſonnel, où l'on verra que le bien de l'Etat n'eſt à leurs yeux que le bien de leur propre commerce; que lorſque tous les ordres de l'Etat vivent contens & en paix, ils ſe plaignent de la dureté des tems, parce que le luxe n'eſt pas à un aſſez haut point, ou que l'argent ne roule pas, comme ils diſent. C'eſt en général un aſſez bon moyen de ſonder l'eſprit d'une certaine

classe d'hommes, que de prêter attention aux discours de la plûpart de ceux qui la composent. Mais il y en a une autre preuve, dans cette liberté que le commerce exige, & dont on parle tant. C'est que le but du marchand n'étant que d'acquérir des biens corporels, il en veut jouïr lui-même, & entièrement; s'il n'obtient pas cela il ne travaille point. Ainsi dans un pays où l'Etat paraît seulement vouloir divertir quelque portion des profits qu'il fait à son usage, le Commerce fuit & se perd. Il faut donc, si l'Etat veut tirer quelque avantage du commerce qui s'y fait, qu'il agisse avec le plus grand soin, qu'il le fasse de la façon la plus imperceptible; il faut que ce qu'il en retire soit pris sur les acheteurs, toujours sauf le profit du marchand, que celui-ci veut avoir en entier. Si on ne prend ces précautions, & elles sont infinies, en vain veut-on favoriser le commerce, on ne réussit jamais à le faire fleurir. Le Gentilhomme travaille bien pour soi aussi dans les actions qu'il fait par honneur, mais ce qu'il désire est grand, il veut faire sentir aux hommes qu'il est un être bon & qui remplit la dignité de sa destination, en procurant leur utilité. Cependant celui qui travaille pour le bien de l'Etat, de quelque ordre qu'il soit, reçoit aussi de l'argent, m'objectera-t-on? Sans doute; c'est que celui qui veille à la défense ou à l'administration de l'Etat,

ne

ne peut pas labourer la terre & se faire des habits, pendant qu'il travaille à ces grands objets. Il est juste qu'il reçoive ces choses de l'Etat, ou bien les moyens de se les procurer. En bonne foi, quand le soldat dit: „ J'irai risquer ma vie & ma „ santé pour vous défendre, contre ceux „ qui voudraient vous enlever vos biens; „ mais entretenez-moi aussi de manière „ que je puisse remplir cet objet: si vous „ ne le faites pas je mourai de faim, & „ qui combattra pour vous"? A-t-il tort? Ou bien un homme employé dans le Gouvernement civil dira: „ Je veux consacrer „ mes veilles à juger vos querelles, à vous „ procurer la paix de la part de vos voi- „ sins; jamais je ne me laisserai tenter du „ désir des biens corporels, au point de „ juger injustement ou de trahir vos inté- „ rêts; mais en attendant, je ne puis pas „ me procurer ma nourriture & mon vê- „ tement; il faut que vous me les donniez"; y a-t-il rien de plus juste? Et n'est-ce pas pour servir l'Etat, c'est-à-dire tous les citoyens ensemble, que l'un sacrifie sa vie, & l'autre ses travaux, ses soins, ses veilles, purement pour l'utilité des autres? Car quel bien revient-il à un juge d'un jugement juste, ou à un soldat du gain d'une bataille? Peut-on se refuser au sentiment qu'un tel homme est un être utile & bon, ou en d'autres termes, peut-on lui refuser

l'estime pour laquelle seule il travaille? Le marchand ſerait dans le même cas s'il disait: „ Je fais que l'Etat a beſoin de richeſſes: je veux travailler à lui en procurer, toutes celles que je gagnerai, je „ les donnerai au tréſor public, à condition que l'on me fournira de quoi m'entretenir, moi & ma famille, ſelon l'utilité que je procurerai". Si l'on pouvait mettre la Nobleſſe dans le commerce, ſur ce pied-là, alors ce ſerait l'Etat qui commercerait par ſes mains, & cela ſerait grand & digne d'eſtime. Mais de toute autre façon cela eſt impoſſible. On dira encore que le commerce a beſoin de vertus tout comme les autres états, comme de bonne foi dans l'achat & dans les ventes, de fidélité dans les contrats. Mais ces vertus mêmes n'ont pour objet que l'acquiſition des biens du corps, & ſont purement des vertus de prudence. L'état du Négociant eſt un état très-bon & très-honnête, mais point honorable. C'eſt la condition où il n'y a ni de grandes vertus, ni de grands vices. C'eſt pour elle, comme pour celle d'artiſan, de laboureur, que le militaire ſacrifie ſa vie, & à laquelle l'homme d'Etat voue ſes veilles & ſes travaux.

Cependant je ne trouve point étrange qu'un Négociant qui a acquis des richeſſes, obtienne des Lettres de Nobleſſe. Les ri-

richeſſes ſont un des liens de la Nobleſſe avec l'Etat, & ſont en partie cauſe de la confiance que l'on a en elle. Mais ce n'eſt point pour récompenſer un marchand de s'être enrichi, qu'on les lui donne. Quand un homme s'eſt enrichi, & qu'il demande comme une grace des Lettres de Nobleſſe, il ſemble qu'il diſe : *Jusques ici j'ai tâché d'acquérir de quoi contenter mes beſoins corporels : j'y ai réuſſi, & me voilà content. Mon ame commence à s'ouvrir au déſir de l'eſtime des autres : je veux ceſſer de travailler purement pour moi, & commencer à travailler pour les autres. Élévez-moi au rang de ceux à qui l'Etat a accordé tous les témoignages de cette eſtime ; je promets de ne rien faire contre les devoirs que ce rang impoſe, & mes richeſſes en répondent pour moi à l'Etat. Je m'oblige auſſi à élever mes enfans dans les maximes de l'ordre auquel vous me placerez, & de les rendre capables des grandes actions, qui méritent à la Nobleſſe le reſpect qu'on a pour elle.* On lui accorde ſa demande ; mais les principaux priviléges de la Nobleſſe ne parviennent qu'à ſes deſcendans, lorſqu'on ſuppoſe avec raiſon, que les inclinations moins nobles, qui devaient encore être attachées à leurs ancêtres, ſe ſont évanouïes, & qu'ils ont entiérement adopté la façon de penſer d'un vrai Gentilhomme.

C'eſt à-peu-près l'hiſtoire de tous nos nouveaux Nobles, & l'on voit qu'ils ne ſont guères

respectés ni préférés dans l'Etat. Il n'en est pas ainsi de ceux que leurs services, soit militaires ou autres, ont élevé à ce rang; ils jouissent déjà de toute l'estime que leur mérite personnel connu doit leur attirer. Ainsi quand l'ayeul des Comtes *de Fugger* reçut cette dignité de l'Empereur *Charles-Quint*, les services qu'il avait rendus à son Souverain, & son désintéressement le rendait déjà Gentilhomme. Quand donc Mr. *de Voltaire* paraît trouver étrange qu'on se fût mocqué de *Samuel Bernard*, s'il s'était fait annoncer dans les compagnies sous le nom du Comte *Bernard*, quoique le Roi eût érigé sa terre en Comté, il a tort. Rien n'est plus sensé. On n'est pas Comte pour posséder une Comté; & si cela n'est pas ainsi en Angleterre, c'est que le changement dans l'esprit du Gouvernement a fait changer la noblesse de nature.

L'expérience confirme tout ce que je dis. Dans les Etats où le commerce est l'unique objet qui attire l'attention, il n'y a point de Noblesse. La grandeur d'ame y est toujours plus rare que dans d'autres; & les Romains le savaient bien, eux, qui abandonnaient le commerce aux esclaves. Ils savaient que l'ame accoutumée à regarder l'argent comme quelque chose de très important, à ne travailler que pour en acquérir, ne saurait changer ses idées; & que

cela

cela eſt préciſément l'oppoſé de toute élévation de ſentimens. Je ſais bien que les Chevaliers Romains devinrent les fermiers généraux de la République ; mais aſſûrément ce n'était pas dans ſes beaux jours. Si l'on obſerve avec quelque attention notre ſiècle, on verra qu'il n'y en eut jamais où la grandeur d'ame fut plus rare ; & cela, préciſément parce que le luxe, l'ame du commerce, nous a rendus trop ſenſibles aux plaiſirs du corps. Il eſt vrai que les connaiſſances plus généralement répandues, la religion, les reſtes des ſentimens d'honneur qu'avaient nos ancêtres, réparent un peu ce que nous avons perdu. Notre ſiècle eſt celui de l'humanité, cela eſt vrai ; nous ſommes moins féroces que ces peuples magnanimes. Mais c'eſt que notre ſenſibilité pour nos propres plaiſirs & pour nos beſoins, augmente celle que nous avons pour les beſoins des autres, & alors la ſenſation déſagréable, que nous cauſent les malheurs d'autrui, nous porte à donner quelque choſe de notre grand ſuperflu pour les ſoulager. C'eſt auſſi la raiſon pourquoi les femmes ſont meilleures, c'eſt-à-dire plus compâtiſſantes que les hommes. Au lieu que des hommes qui eſtiment peu pour eux-mêmes les biens de la vie, ne s'imaginent pas que ce ſoit un grand malheur pour les autres, de les perdre. C'eſt ainſi que nous feſons des complimens

de

de condoléance à ceux qui perdent leur père, leur époux, leurs enfans à la guerre; & que les femmes de Sparte allaient couronnées de fleurs rendre graces aux Dieux d'avoir accordé à leurs enfans la gloire de mourir pour la patrie. Ainſi il y a quelques ſiècles qu'on plaignait celui qui avait perdu ſon honneur, & toute ſa famille: à preſent on ne plaint que ceux qui ont perdu leur fortune.

Au reſte je ne veux pas décider ici s'il eſt vrai que les richeſſes forment la véritable force & la ſplendeur d'un Etat? ſi, à préſent, que le Commerce fait une branche ſi importante du bonheur des peuples, il ſerait utile qu'on tournât toutes les vues d'un peuple ſur l'argent & ſur les moyens d'en acquérir; & que par conſéquent on changeât totalement l'esprit de la Nobleſſe, en attachant tous les témoignages extérieurs & les priviléges de l'eſtime aux richeſſes, & en augmentant par-là l'attrait naturel qu'elles ont? ſi les ſentimens, le cœur de tous les hommes ne repugneraient pas à une telle inſtitution? ſi enfin la Monarchie devant avoir pour reſſort l'honneur, il ne ſerait pas dangereux au Monarque de le détruire? car ce ſerait le détruire, que d'accorder la ſupériorité aux richeſſes. Cette queſtion appartient au politique. L'obſervateur moraliſte ne ſe mêle que de raiſonner ſur la tournure de l'esprit humain, &

& sur les ressorts qui le font agir. Ceci suffit pour prouver que l'esprit de Négoce est incompatible avec celui de Noblesse; & que par conséquent dès que les Finances sont un négoce, la Noblesse ne saurait y entrer, suivant ses principes; & que si elle le fait, c'est qu'elle les viole & qu'ils se perdent.

Il y a enfin une autre carrière que le Gentilhomme peut courir, pour y acquérir de l'honneur, mais d'une toute autre nature que celui que son rang lui donne: c'est la carrière des Lettres. Il ne déroge nullement à sa dignité, en s'y attachant; mais aussi il renonce à tous les avantages que son éducation & son rang peuvent lui donner. Là, il ne s'agit point des grandes vertus du cœur, mais seulement des qualités de l'esprit; qu'on ne saurait supposer chez qui que ce soit, parce qu'elles ne s'acquiérent que par un exercice réfléchi, & non point comme les principes de nos actions, par l'imperceptible effet de l'éducation. Ainsi il n'y a aucune raison de supposer du savoir dans un Gentilhomme; au contraire l'ancien esprit de la Noblesse de ne se croire faite que pour la défense de la Patrie, une éducation répandue, & non sédentaire, comme doit l'être celle d'un homme de Lettres, pourrait plutôt justifier un préjugé contraire. Mais quoi qu'il en soit, le roturier a autant de droit, & s'il a quelques ressources, autant de

de moyens d'acquérir de la ſcience que le Gentilhomme. Enſuite la République des Lettres eſt entiérement libre, on n'y accorde le rang qu'au mérite prouvé & reconnu. Ainſi en recherchant la gloire des Lettres, le Gentilhomme ſe prive de toute l'avance qu'il pourrait avoir dans les autres claſſes. Il peut y parvenir, mais avec plus de peine que dans aucune autre; car il n'y a aucun motif qui lui facilite les moyens d'y briller: il y faut de l'eſprit & de l'application, & ce ſont deux choſes, qu'un roturier peut avoir tout auſſi bien que lui; & au bout du compte cette gloire n'ajoute rien à l'éclat de ſon nom. Il eſt mis dans la claſſe des grands génies, s'il le mérite; & le roturier plus grand génie eſt mis ſans façon au deſſus de lui. Ainſi il fait mieux de ne pas l'ambitionner, quoiqu'elle ne ſoit nullement indigne de lui. Dans tous les tems le ſavoir a ſuivi immédiatement la vertu dans l'eſtime des hommes, & cela parce que le ſavoir eſt l'aliment de l'ame, & par conſéquent une occupation très convenable au ſentiment naturel de la dignité de l'homme, & auſſi par la grande utilité dont il eſt; enfin parce qu'il eſt un achéminement à la vertu. Car la véritable utilité de l'homme de Lettres conſiſte à éclairer l'eſprit des autres, & à les rendre capables de diſcerner ce qui eſt vraiment utile & eſtimable, pour les mettre en état de ſatisfaire le déſir qu'ils ont de le pra-

ti-

tiquer. Cette confusion de conditions, & de façons de penser dans les conditions, vient certainement des progrès que l'étude a fait, qui a élevé l'ame de ceux qui l'ont embrassée, au point de leur donner toute l'élévation de sentimens que l'on peut trouver dans l'homme du premier rang. Si le Gentilhomme a donc du goût pour les études, il peut s'y livrer tout-à-fait; mais comme il ne sert alors l'Etat que médiatement, & que son rang l'appelle à le servir immédiatement, il fait mieux de ne travailler qu'à acquérir les connaissances que les différens services que l'Etat peut exiger de lui requierent.

Observons au moins ici comme les hommes agissent conséquemment dans ce qu'on nomme des préjugés. Voit-on que dans les postes qui sont uniquement destinés au savant comme savant; où il ne faut que les grandes qualités de l'esprit, & aucune de ces vertus qu'on doit supposer au gentilhomme, il soit préféré au roturier? Est-ce un motif qu'on puisse alléguer quand on ambitionne une chaire de professeur, par exemple, ou quelque autre emploi de cette nature, que de dire qu'on est Gentilhomme? Cela fait aussi, qu'il est rare de les voir ambitionner de tels emplois, où ils sentent que les avantages réels qu'ils possédent leur sont inutiles.

Cette remarque, & la vérité de tout ce

que

que j'ai dit, ſe confirme par ce que dans les Etats Catholiques, où les dignités eccléſiaſtiques ont une liaiſon avec le gouvernement politique, où par conſéquent les vertus qu'on a lieu d'attendre du Gentilhomme trouvent place, ils y peuvent aſpirer très convenablement. Le Souverain fait auſſi, par pluſieurs raiſons, fort bien de les leur conférer. Car cela ſert d'encouragement à la Nobleſſe, & c'eſt un moyen de conſerver la ſplendeur des familles, de rétablir leurs affaires délabrées & les pertes qu'ils font au ſervice de l'Etat. Mais dans les Etats Proteſtans, où les Eccléſiaſtiques n'ont abſolument que le ſoin de ce qui concerne la religion, dont les dons ſont accordés également aux petits & aux grands, ils ne jouiſſent d'aucune prérogative, ils n'y apportent aucun avantage, & ne les ambitionnent pas par conſéquent.

Quoique je n'aye parcouru que légérement tous ces points; ceci ſuffira pour montrer que la Nobleſſe n'eſt point du tout un préjugé aveugle, ou une inſtitution fondée ſur un uſage, introduit par l'orgueil ſoutenu de la violence; mais que c'eſt une inſtitution ſage, fondée ſur l'admiration naturelle que les hommes ont pour les grandes actions, & ſur les obſervations les plus communes. On verra aiſément que tout ce qu'on penſe là-deſſus, tout ce qui ſe fait en conſéquence, eſt juſte, ſenſé, raiſon-

ſonnable, & ſelon les principes que je viens de poſer.

Je vais finir cet article par dire un mot, ſur la fierté de la nobleſſe.

Il eſt néceſſaire d'abord, de nous faire une juſte idée des différentes branches de la paſſion naturelle, que nous avons pour l'eſtime d'autrui.

La fierté, c'eſt le ſentiment abſolu de ce que nous valons quand nous valons réellement beaucoup; qui entraîne néceſſairement la ſuppoſition que les autres ont le même ſentiment à notre égard; & toutes les actions que nous feſons en conſéquence, comme de refuſer de faire ou de ſouffrir ce qui pourrait nous avilir, & autres ſemblables, ſont des actes qui certifient que nous avons ce ſentiment. Un homme eſt orgueilleux, lorsqu'il s'eſtime fort au-delà de ce qu'il vaut, & lorsqu'il éxige des autres cette eſtime ſans faire paraître ce qui la devrait inſpirer: l'arrogant eſt celui qui s'eſtimant beaucoup trop lui-même, ſe compare avec les autres, prend ſujet de-là de les mépriſer, & leur fait ſentir ce mépris. Enfin la vanité c'eſt quand on s'eſtime beaucoup ſur des avantages, qu'on poſſède à la vérité, mais ſur leſquels tous les hommes ſont d'accord, que ce ſont des petiteſſes, qui ne méritent aucune ou qu'une très faible eſtime; & lorsqu'on paraît éxiger que les autres nous eſtiment auſſi à cauſe de cela. Elle devient

vanité ridicule dès qu'on prend de-là sujet de mépriser ceux qui n'ont pas ces petits avantages.

En général les hommes n'estiment dans les autres que les bonnes & grandes qualités du cœur & de l'esprit, parce que ce sont les seules choses qui leur soient utiles. Et toutes les autres choses ils n'en font cas qu'autant qu'elles sont des signes de ces qualités; comme on ne fait cas de l'argent que comme du moyen de se procurer tout ce qui peut flatter les sens. Or celui qui a l'esprit assez juste pour penser ainsi, & qui en réfléchissant sur lui-même, trouve qu'il a réellement ces qualités, celui qui fait ce que c'est que grandeur d'ame, & qui sent qu'il a l'ame grande, peut-il se mépriser? Cela n'est pas possible. Voilà précisément l'origine de la fierté dans l'homme d'honneur, de ce que l'on nomme une noble fierté. Elle s'allie même fort bien avec l'humilité Chrétienne; car celle-ci a lieu lorsque nous nous considérons, rélativement à Dieu, dont la grandeur & les bontés infinies envers nous doivent nous faire entrer dans la poussière. Cette fierté éxiste aussi sans comparaison avec les autres; & un homme peut être très-fier, c'est-à-dire, peut sentir parfaitement qu'il est utile, & qu'il remplit tous les devoirs que lui impose la dignité de son être, sans mépriser personne, hors

ceux,

ceux, qu'il voit évidemment agir contre toutes les régles de ce qui eſt eſtimable. Ainſi un homme peut être fier au milieu de gens qui valent tous beaucoup mieux que lui.

Suppoſons donc qu'un homme ſe diſe; „ Tu es de cette claſſe d'hommes qui ſe „ ſont fait un devoir plus particulier de „ remplir dans les cas les plus difficiles „ les devoirs de citoyens; de faire que le „ bon ordre régne dans l'Etat; de s'oppo- „ ſer à l'invaſion injuſte d'un voiſin am- „ bitieux & avide; de protéger tout le „ reſte du peuple contre les injuſtices de „ leurs concitoyens, & des étrangers; de „ faire qu'ils jouïſſent tranquillement des „ plaiſirs de la vie; & cela pour ſatisfaire „ le déſir plus noble d'être eſtimé, & „ pour jouïr des marques de cette eſtime. „ Tu es de cette claſſe d'hommes, qui, „ outre les ſervices qu'ils brûlent de ren- „ dre au corps de tous les citoyens, ſe „ ſont impoſé la loi de mériter l'eſtime „ de chaque particulier, en rempliſſant „ tous les devoirs qu'un homme a envers „ l'autre, & auxquels les loix n'ont point „ attaché de punition, ſimplement pour „ mériter leur eſtime. Parmi tes ſembla- „ bles la ſimple parole vaut le ſerment; „ leur fidélité à remplir les engagemens „ qu'ils ont pris eſt reconnue, & a paſſé „ en proverbe; la moindre action baſſe &

„ intéreſſée eſt punie de la façon la plus „ affligeante pour eux, par le mépris." Si, dis-je, un homme penſait ainſi, aurait-il tort de ſentir l'élévation de l'ordre d'hommes auquel il appartient, & ſon propre prix, s'il ſe conduit ſelon ces principes? Que l'on me diſe ſi les Anges étant d'une nature ſupérieure à l'homme, raiſonnent là-deſſus, & ſi en ce cas ils raiſonnent autrement, leur ferait-on un crime de ſentir cette ſupériorité?

Peut-on enſuite condamner des gens élevés dans ces principes, & penſant ainſi, de rechercher la ſociété de leurs égaux, & de n'en vouloir point admettre d'autres dans les leurs? Oui, dira un roturier, mais j'ai l'ame auſſi grande que le Gentilhomme de la plus illuſtre famille, avec moins de facilités & de moyens de l'acquérir; pourquoi m'en réfuſer les avantages? Tant mieux pour vous, lui pourrait-on répondre; mais comme cela eſt plus rare dans le monde, ne trouvez pas étrange qu'on ne vous la ſuppoſe pas, & qu'on s'attache à ceux chez qui on a lieu de la ſuppoſer. Pratiquez votre grandeur d'ame entre vos ſemblables & vous en ſerez eſtimé. Faites-la voir quand le cas l'exigera, & nous vous rendrons juſtice; mais commencez par la pratiquer, en ſupportant ſans peine le cours des choſes de ce monde, & en ne vous plaignant pas de ce que l'on y juge

gé sur l'article de la Noblesse, comme sur toute autre chose, d'après ce qui arrive communément ; & que les Souverains recherchent à leur service, & les Gentilshommes dans leurs sociétés, ceux qu'ils ont raison d'y croire les plus propres. Si les saints fuyent le monde & une grande liaison avec des mondains, pourquoi trouverait-on étrange que le Gentilhomme ne se mêlât pas dans les sociétés des roturiers ? N'est ce pas par une telle façon d'agir que les principes d'un tel ordre d'hommes peuvent se conserver ?

Enfin, si les vertus ont porté les hommes à former un ordre d'hommes plus excellent, à lui accorder des distinctions ; celui qui en est membre est-il à blâmer s'il reclame ces témoignages de l'estime publique & particulière qu'on lui doit ?

Et voilà quelle est la véritable fierté du Gentilhomme. Je sais qu'il y a dans ce corps bien de petits esprits, qui tirent vanité de ces distinctions, sans avoir rien de ce qui les justifie ; qui, sans réfléchir à l'origine, aux principes, aux devoirs de leur état, uniquement occupés de jouir des biens de la vie, ne songent nullement à mériter l'honneur que les vertus de leurs ancêtres leur ont transmis ? Mais je sais aussi que des exceptions à une régle ne rendent point la régle absurde en elle-même. Nos usages contribuent beaucoup peut-être

à affaiblir & à faire dégénérer l'esprit de la Noblesse. Peut-être qu'elle en changera totalement. Je ne sais même si ce que j'ai dit n'est pas à présent plutôt vrai dans la spéculation que dans la pratique : si de nos jours, où l'on ne confie plus la défense de l'Etat & l'administration de la justice à la Noblesse, exclusivement; où l'on a fait de ces deux parties du gouvernement des états à part, l'on ne ferait pas mieux de réputer noble une famille dont les membres auraient possédés des emplois d'un certain ordre, comme on fesait à Rome. Cependant comme la Noblesse forme encore toujours un corps dont l'honneur est le ressort; où l'on doit s'attendre à trouver plus de grandeur d'ame; & aux membres duquel on peut avec raison plutôt confier les plus importans postes de l'Etat; il est juste que ce corps jouisse de cet honneur auquel il aspire, & qu'il soit respecté, au hazard qu'il y naisse quelque indigne qui ne mérite pas ces distinctions.

Je n'ai pas prétendu que tout Gentilhomme fût un homme extraordinaire, doué d'une grandeur d'ame au dessus du commun. Ce ne serait plus un paradoxe, mais une absurdité. Ce que j'ai voulu dire c'est qu'on a toujours lieu de supposer au Gentilhomme une ame plus grande qu'à celui qui ne l'est pas, à moins qu'on n'ait des preuves indubitables du contraire. J'ai voulu

lu dire que cette institution élevait l'ame & fomentait les vertus, en rendant plus sensible à l'honneur qu'aux biens corporels. Tant pis pour le Gentilhomme qui n'a point ces qualités, qui ne songe qu'à boire & à manger, sans rendre de service à l'Etat; ce qui est sa vraie destination. Il est dans le cas du Chrétien qui, instruit de ses devoirs, avec de plus grands motifs & de plus grands moyens pour les pratiquer, les néglige.

J'ai voulu montrer ensuite la véritable origine de la Noblesse; par quelle raison & sous quel point de vue elle mérite & obtient des préférences; quelle est la sorte de fierté qui lui convient. J'ai voulu détruire le sentiment qui flatte tant le roturier, parce que la fausseté en est palpable; c'est-à-dire que c'est la naissance qui fait le mérite du Gentilhomme, que la noblesse est dans le sang: idée fausse, mais assez commune, & qui offusque l'esprit de quelques Gentilshommes même. C'est cette idée qui donne lieu à celui, qui jalouse les prérogatives de la Noblesse, de se consoler par de fades pointes d'esprit, en comparant l'avantage d'être né d'une ancienne & illustre famille, à l'usage qu'ont les Arabes de tenir régistre de la généalogie des chevaux: en disant que nous sommes tous nés d'*Adam*, & tous ces autres vains efforts par lesquels on voudrait détruire dans les es-

esprits une idée utile & fondée sur la nature des choses, parce qu'elle choque notre vanité.

Un roturier, homme d'honneur & vertueux, vaut mille fois mieux qu'un Gentilhomme vicieux; je le sais, & personne n'en doute. Mais ce qu'il y a de certain, & ce que j'ai voulu prouver c'est, que de deux hommes, dont l'un est vicieux & a l'ame petite & basse, l'autre, au contraire, est magnanime & vertueux; dont l'un est Gentilhomme, & l'autre ne l'est point, il y a toujours dix, vingt, cent à parier contre un, que c'est le Gentilhomme qui est le magnanime.

Si tout cela semble assez paradoxe, je sais encore quelque chose qui l'est d'avantage, c'est que c'est un roturier qui rend ce témoignage à la vérité.

FIN.

58591001